La Foi Catholique

REVUE CRITIQUE, ANTI-KANTISTE

DES QUESTIONS QUI TOUCHENT LA NOTION DE LA FOI

PARAISSANT CHAQUE MOIS

TOME SEPTIÈME

Année 1911 : Premier Semestre

Il kantismo è l'eresia moderna.
Le kantisme est l'hérésie moderne.
(Paroles de S. S. PIE X,
le 9 mars 1907.)

Noxia et venenata persuasio persecutione ipsa pejus interficit.
Il y a un mal pire et plus meurtrier que la persécution : c'est l'empoisonnement perfide de la mentalité.
(Saint CYPRIEN, *De lapsis.*)

Directeur :
Bernard GAUDEAU

AUX BUREAUX DE LA REVUE
25, rue Vaneau, Paris (7e)

LA FOI CATHOLIQUE

VII

Année 1911 : 1er Semestre

LA FOI CATHOLIQUE

La plus actuelle des Revues d'apologétique et de doctrine catholiques, met à la portée de tous la solution rationnelle et scientifique des questions religieuses de l'heure présente. Fondée en Janvier 1908 et très spécialement approuvée par le Saint-Siège et par un grand nombre d'Evêques.

Chaque année forme deux volumes de 480 pages chacun. Chaque semestre forme un volume.

VOLUMES PARUS :

Année 1908. — 2 vol. de 480 pages chacun (*Les Erreurs du Modernisme*, cours d'apologétique professé à l'Institut Catholique de Paris, par M. l'abbé Gaudeau, en 1907-1908 : le plus complet des travaux qui aient paru sur le Modernisme. — *Etudes sur la Foi*, etc.). . **10 fr.**

Année 1909. — 2 vol. de 480 pages chacun (*Les Erreurs du Modernisme* (suite). — *La psychologie de la foi surnaturelle*, par M. l'abbé Gaudeau. — *Critique de la neutralité scolaire. — Les théories modernistes de M. Charles Boucaud sur le droit naturel. — Le faux mysticisme social de M. Henri Lorin. — Les frontières de la religion et de la politique.* — Etc.). . . . . **10 fr.**

Année 1910. — *Les Erreurs du Modernisme* (suite). — *Les Morales laïques*, cours d'apologétique professé à l'Institut Catholique de Paris, par M. l'abbé Gaudeau, en 1909 1910. — *La fausse démocratie et le droit naturel*, commentaire de la Lettre de Pie X sur le *Sillon*. — *Traité de l'existence de Dieu, et de l'athéisme contemporain. — Pourquoi la scolastique? Pourquoi saint Thomas? Commentaire du serment antimoderniste. — Le problème de la connaissance*, par M. Ch. Huit. — Etc. . . . . **10 fr.**

ABONNEMENTS :

Un An (les 12 numéros). . . . . **10** fr.
Etranger (U. P.) (les 12 numéros). . . . . **12** fr.

Pour tout ce qui concerne la Revue (Rédaction, Administration, Abonnements), s'adresser à M. B. GAUDEAU, aux bureaux de la FOI CATHOLIQUE, 25, rue Vaneau, Paris-VII[e].

PUBLIÉ AVEC PERMISSION DE L'ORDINAIRE

LES MORALES LAÏQUES

Critique rationnelle des systèmes contemporains de morale a-religieuse.

Cours public d'apologétique professé à l'Institut Catholique de Paris.

QUATRIÈME LEÇON

29 novembre 1909.

Les morales de l'évolution sans Dieu.

SOMMAIRE

I. — Explication et position des termes du problème. Il s'agit des systèmes de morale basés sur le postulat, arbitraire et antiscientifique, de l'évolutionisme athée. Ce que la foi, la raison, et la science réprouvent dans l'évolutionisme, ce n'est pas l'évolution, c'est l'athéisme.

II. — Le postulat arbitraire et antiscientifique de l'évolutionisme athée rend impossible et inexplicable toute idée même d'évolution dans le monde et dans l'humanité. — Les trois « paliers » indispensables de l'évolution : l'être, la vie, la pensée. — Les deux réalités suprasensibles, qui ne sont pas seulement des êtres abstraits et métaphysiques, mais qui se prouvent existantes, concrètes et historiques : Dieu et l'âme. — Pourquoi la morale catholique n'a rien à craindre de l'évolutionisme ni dans l'explication du passé ni dans les chances de l'avenir.

III. — Le postulat arbitraire et antiscientifique de l'évolutionisme athée rend impossible toute morale et toute moralité, parce qu'il pose, au point de départ de la nouvelle « science des mœurs », la suppression absolue et définitive du « fait moral ».

IV. — Le postulat arbitraire et antiscientifique de l'évolutionisme athée rend impossible toute morale et toute moralité, parce

qu'il nie cyniquement et sans preuves toutes les données essentielles du « fait moral ». — Le « fait moral » est irréductible au fait physique. Pourquoi ?

V. — Le postulat arbitraire et antiscientifique de l'évolutionisme athée rend impossible toute morale et toute moralité, parce qu'il est absolument impuissant à expliquer les faits moraux tels qu'ils s'imposent. Inepties invraisemblables avancées par M. Marcel Mauxion, professeur à l'Université de Poitiers, pour expliquer l'évolution, de l'animal à l'homme, de l'élément esthétique, de l'élément logique et de l'élément sympathique de la morale.

CONCLUSIONS.

Le γνῶθι σεαυθον et le *Vince teipsum* : l'un et l'autre impossibles à l'homme sans Dieu. — La vraie évolution des trois éléments : esthétique, logique et sympathique, de la morale, formulée par Jésus-Christ dans l'Evangile.

I

Explication et position des termes du problème. Il s'agit des systèmes de morale basés sur le postulat arbitraire et antiscientifique de l'évolutionisme athée. Ce que la foi, la raison et la science réprouvent dans l'évolutionisme, ce n'est pas l'évolution, c'est l'athéisme.

Il importe d'abord de distinguer soigneusement ces deux idées : les morales de l'évolution et l'évolution de la morale. Quoique liées l'une à l'autre, elle sont différentes.

Que la morale, au sein de toutes les sociétés humaines, subisse une évolution : c'est ce que la doctrine de l'Eglise catholique a toujours reconnu.

Et notre prochaine leçon sera précisément consacrée à établir cette vérité, à constater quels sont, d'après la doctrine catholique, les points fixes, les limites, les éléments et les facteurs de progrès dans cette évolution de la morale au sein de l'humanité.

Mais que, dans l'humanité, l'ensemble de sentiments, de faits, de pratiques, de lois, de doctrines,

qui constituent ce qu'on appelle la morale, soit uniquement le produit de l'évolution, et d'une évolution fatale du bloc cosmique, qui ne supposerait et n'admettrait aucune différence essentielle, aucune distinction réelle et adéquate entre la bête et l'homme, entre le corps et l'âme, entre le monde et Dieu : cela, c'est tout autre chose, et telle est bien la prétention des morales de l'évolution sans Dieu.

Ces doctrines ne sont point nouvelles et nos modernes sociologues n'ont ni dépassé ni même atteint à beaucoup près en ces questions, soit la profondeur et la finesse d'observation, soit la vigueur sophistique de Herbert Spencer, le véritable fondateur de la doctrine morale de l'évolutionisme.

La réfutation de cette doctrine n'est pas davantage à faire. Nous avons déjà rappelé (1) avec quelle maîtrise Mgr d'Hulst a accompli cette tâche dans la chaire de Notre-Dame en 1891.

Ce qu'il importe de préciser ici, c'est l'étendue de ce terme : l'évolution sans Dieu. Quand nous réprouvons tous les systèmes de morale basés sur l'évolutionisme athée, sur l'évolution sans Dieu, nous n'entendons pas désigner seulement par ces mots les systèmes d'évolution brutalement matérialistes, en philosophie, en sociologie et en morale, ou qui nient ouvertement Dieu, comme ceux de M. Le Dantec, du Dr Gustave Le Bon, de M. Durkheim, de M. Lévy-Bruhl, de M. Albert Bayet, de M. Mauxion, etc.,

(1) *Foi Catholique*, novembre-décembre 1909, p. 338 et suiv.

mais aussi les systèmes d'évolution idéaliste, qui suppriment Dieu par prétérition ou par agnosticisme, qui se refusent à affirmer Dieu et l'âme, ou qui aboutissent à une forme plus ou moins nouvelle de l'antique panthéisme : telle l'évolution des idées-forces de M. Fouillée, telle « l'évolution créatrice » de M. Bergson, tels encore les systèmes de philosophie moderniste, qui se refusent à affirmer que la raison humaine peut, par elle-même, connaître avec certitude l'existence de Dieu. Nier l'âme et Dieu, comme les sociologues matérialistes, ou nier les corps comme M. Bergson ou M. Edouard Le Roy, aboutit logiquement au même résultat : rendre impossible toute évolution, toute morale et même toute pensée.

Pour que l'évolution soit admissible et possible, il faut oser affirmer et établir, au point de départ, l'existence réelle de ces trois termes : les corps, l'âme et Dieu, et la distinction réelle de ces trois termes entre eux. C'est là, en somme, l'unique question.

Donc, au point de vue qui nous occupe, ce que nous repoussons, au nom de la logique et de la philosophie, dans « l'évolution sans Dieu », ce n'est nullement l'idée et la réalité de l'évolution, c'est l'athéisme.

C'est surtout, en effet, en matière de morale qu'il faut redire les paroles, d'allure si franche et si ouverte, par lesquelles Mgr d'Hulst inaugurait en 1891 l'enseignement de la morale chrétienne :

« Il est bien entendu, disait-il, que c'est là le grand, « j'allais dire l'unique débat entre nous et la libre « pensée moderne. Sur tout le reste nous pourrions « nous entendre. Le spiritualisme chrétien se prête, « mieux que toute autre doctrine, à une conception « scientifique de l'univers. Nous accorderons à la « science tout ce qu'elle nous demandera au nom « de l'expérience et d'une observation sincère. « Nous ne contesterons pas les conditions physio- « logiques de la pensée ; si nous contestons l'évo- « lution, du moins quant à l'extension universelle « qu'on veut donner à la théorie, ce sera sous forme « de réserve prudente, au nom de l'expérience « qui jusqu'ici est muette, ce ne sera pas au nom « du dogme, pourvu qu'on nous donne Dieu. Oui, « avec Dieu à l'origine de l'être, Dieu sur les flancs « de la colonne pour en diriger et en soutenir le « mouvement, l'évolution est admissible... ce n'est « plus qu'une question de fait. » (1)

Mais la libre pensée, et celle de nos jours bien plus impudemment encore que celle d'il y a vingt ans, se moque des faifs. Quand les faits la gêne, elle les supprime : elle déclare *a priori* qu'ils ne peuvent pas, qu'ils ne doivent pas exister. Et dans les théories, quelles qu'elles soient, elle n'envisage, ne cherche et ne retient qu'une seule chose : les apparences capables d'en imposer aux simples, et qui semblent favoriser ses négations arbitraires.

(1) *Conférences de Notre-Dame*, 1891, p. 171.

Dans la présente leçon, je rappellerai donc tout d'abord brièvement comment ce postulat antiscientifique de l'évolutionisme athée, qui s'obstine à mettre la négation de Dieu et de l'âme à la base de sa méthode, ruine le concept même d'évolution, et rend celle-ci radicalement inexplicable et impossible.

Je montrerai ensuite comment ce même postulat d'athéisme rend impossible toute morale et toute moralité, pour trois raisons :

Tout d'abord, parce que l'évolutionisme athée pose, au point de départ de la nouvelle « science des mœurs », la suppression absolue et définitive du « fait moral ».

En second lieu, parce qu'il nie cyniquement et sans preuves toutes les données essentielles du fait moral tel qu'il apparaît dans l'homme, et qu'il s'essaye vainement à cette absurdité : réduire le fait moral au fait physique.

Enfin, parce qu'il est totalement impuissant à expliquer les faits moraux, tels que l'évidence le contraint de les admettre. Les insanités (le mot n'est pas trop fort) auxquelles en sont réduits ceux des nouveaux docteurs qui sont assez simples pour parler clairement et pour ne pas envelopper leur doctrine d'impénétrables ténèbres, nous édifieront mieux que tout le reste sur la valeur de leurs théories.

Il nous sera aisé de conclure, en montrant dans la doctrine de l'Évangile les éléments de la seule évolution morale capable de perfectionner les consciences et les sociétés humaines.

II

Le postulat arbitraire et antiscientifique de l' « évolutionisme athée » rend impossible et inexplicable toute évolution dans le monde et dans l'humanité. — Les trois « paliers » indispensables de l'évolution : l'être, la vie, la pensée. — Les deux réalités suprasensibles, qui ne sont pas seulement des êtres abstraits et métaphysiques, mais qui se prouvent existantes, concrètes et historiques : Dieu et l'âme.

Pourquoi la morale catholique n'a rien à craindre des hypothèses évolutionistes, ni dans l'explication du passé, ni dans les chances de l'avenir.

Le premier « palier » de l'évolution cosmique. L'être est irréductible au non-être.

L'être est irréductible au non-être; — le vivant est irréductible au non-vivant; — le pensant est irréductible au non-pensant. Ce sont là les trois axiomes formulés par la raison et sanctionnés par la science, et contre lesquels viendra toujours se briser tout effort de l'évolutionisme athée. Essayer de douter de ces trois vérités, c'est ébranler, c'est faire chanceler sur ses bases tout l'édifice de la pensée et de la raison humaine; c'est risquer — on en a la sensation — de sombrer à l'instant dans l'extravagance et la folie. Mais de ces trois axiomes fondamentaux, le premier et le troisième (ceux qui interdisent d'identifier l'être au non-être, le pensant au non-pensant) sont d'une évidence absolument définitive, nécessaire et accessible à tous. L'évidence du second, celui qui interdit le passage spontané du non-vivant au vivant, est, en raison de la complexité des sciences biologiques, réservé à un

plus petit nombre d'esprits, et d'ailleurs elle n'est pas indispensable au sujet qui nous occupe.

Or, on ne saurait même concevoir l'hypothèse (car ce n'est qu'une hypothèse) d'une évolution cosmique, d'une série progressive d'êtres s'engendrant les uns les autres, si, à chacun de ces trois « paliers » de l'évolution : l'apparition de l'être, celle de la vie, celle de la pensée, on ne fait intervenir l'action souveraine d'un être infini et créateur, réellement distinct du monde qui est son ouvrage (1).

Au regard d'une saine philosophie, l'intervention de Dieu dans le monde est, à vrai dire, continuelle et intérieure, la conservation des créatures dans l'être n'étant que la continuation de l'acte créateur lui-même, envisagée dans les choses et à chaque instant de la durée.

Mais une intervention divine strictement créatrice, directe et immédiate, est indispensable, si l'on veut envisager l'univers comme le résultat d'une évolution, au moins à trois « moments » distincts de cette évolution.

L'acte créateur de Dieu doit intervenir, de toute nécessité, à l'origine des choses, pour faire passer la créature du néant à l'être. On ne peut, sans ren-

(1) Pour l'analyse du concept général d'évolution, je me permets de renvoyer à ma neuvième leçon sur les erreurs du modernisme : Erreurs du modernisme sur l'évolution dans l'Eglise : Première partie, concept général de l'évolution (*Foi Catholique*, janvier 1909, pp. 6-19). J'ai développé là, notamment par l'exemple assez frappant d'une polémique peu connue avec Brunetière, la distinction essentielle entre l'erreur de la doctrine évolutive athée ou matérialiste, et les hypothèses parfois aventureuses d'un évolutionisme spiritualiste et théiste, qui admet Dieu et l'âme.

verser toutes les lois fondamentales de la pensée, et sans rendre logiquement impossible tout raisonnement et toute science, supposer que le néant produise l'être, ou, ce qui revient au même, supposer que la notion d'être nécessaire soit identique à la notion d'être contingent. L'évolution suppose l'existence de l'être qui évolue; l'être qui évolue et qui dès lors est contingent, suppose l'être nécessaire. L'idée même d'évolution cosmique est donc *impensable* sans Dieu. L'explication créationiste de l'univers est donc un postulat nécessaire à l'idée même d'évolution. L'évolution sans Dieu est, au point de départ des choses, une contradiction dans les termes.

On sait que la contradiction logique la plus criante n'effraie plus nos idéalistes modernes (tels M. Bergson et M. Edouard Le Roy) qui prétendent s'établir, pour philosopher, dans une atmosphère supra-rationnelle; au sein de cette atmosphère supérieure ne sont plus de mise les grossiers principes de contradiction et d'identité d'après lesquels raisonne et vit le genre humain tout entier et sur lesquels repose toute science.

Mais le seul fait que ces prétendus privilégiés de la pensée se réfugient, pour échapper à Dieu, hors des prises de la raison et de l'intelligence, et acceptent pour point de départ de leurs déductions, la « contradiction logique », c'est-à-dire la formule même de l'absurde, ce fait est de leur part une exécution définitive qui nous interdit en effet de les

poursuivre jusque-là et qui, en nous dispensant de les juger, nous oblige seulement à les plaindre.

Le deuxième « palier » de l'évolution cosmique. Le vivant est irréductible au non-vivant.

De même que l'être ne peut sortir du non-être, le vivant ne peut sortir du non-vivant. C'est là, dans l'hypothèse d'une évolution cosmique, le second « palier » où apparaît indispensable l'intervention créatrice de Dieu. Le Dr Grasset, dans le premier chapitre de ses *Limites de la Biologie* (*La biologie et la physico-chimie*) (1) a accumulé les témoignages les moins suspects de la démonstration de cette vérité. Le fait biologique est irréductible au fait physico-chimique et, par conséquent, à plus forte raison, au fait purement mécanique.

Ce sont les expressions mêmes dont se servait Auguste Comte, qui déclare « irréductible » le « caractère biologique » des « phénomènes de la vie » (2).

C'est le terme qu'emploie M. Liard : « Quelque petite qu'on suppose la quantité de vie obscure qui gît dans l'organisme rudimentaire, elle n'en manifeste pas moins un fait *irréductible* aux phénomènes organiques » (3).

M. Boutroux fait usage d'un mot à peu près syno-

(1) Paris, Alcan, 1906. — *Limites inférieures de la Biologie. La science des corps inanimes : sciences physico-chimiques*, pp. 11-23.
(2) Lévy-Bruhl, *La Philosophie d'Auguste Comte*, p. 214.
(3) Louis Liard, *Des définitions géométriques et des définitions empiriques*. Paris, Alcan, p. 153.

nyme : « Les lois zoologiques ne sont pas ramenées aux lois physico-chimiques » (1).

Et puisqu'il s'agit ici d'évolution, il faut rappeler ces paroles significatives de Goblot, qui marquent nettement l'existence de l'infranchissable « palier » vital :

« Loin de ramener la science de la vie au déterminisme physico-chimique, le transformisme nous montre au contraire partout le spectacle de la sensibilité et de l'effort. Le vivant est un lutteur qui s'ingénie et s'évertue, qui répugne à la souffrance, qui aime la vie et use de toutes ses ressources pour la conserver et pour l'accroître. Le transformisme... n'exclut pas, il suppose, au contraire, l'existence d'un facteur psychique (vital) sans lequel les explications, toutes négatives, sont incomplètes » (2).

Surtout, il faut rappeler, sans crainte de redite, l'admirable définition de la vie, donnée par le plus grand des physiologistes modernes, Claude Bernard :

« La vie, c'est une idée, c'est l'idée du résultat commun pour lequel sont associés et disciplinés tous les éléments anatomiques ; l'idée de l'harmonie qui résulte de leur concert, de l'ordre qui règne dans leur action... Ce qui caractérise la machine vivante, ce n'est pas la nature de ses propriétés physico-chimiques, c'est la création de cette machine d'après une idée définie... Ce groupement se fait par suite

(1) E. BOUTROUX, *De l'idée de loi naturelle.*
(2) Edmond GOBLOT, *Essai sur la classification des sciences*, 1878, p. 175.

des lois qui régissent les propriétés physico-chimiques de la matière ; mais ce qui est essentiellement du domaine de la vie, ce qui n'appartient ni à la physique, ni à la chimie, c'est l'idée directrice de cette évolution vitale. »

... « Il y a dans le corps animé un arrangement, une sorte d'ordonnance que l'on ne saurait laisser dans l'ombre parce qu'elle est véritablement le trait le plus saillant des êtres vivants ;... en sorte que, si, considéré isolément, chaque phénomène de l'économie est tributaire des forces générales de la nature, pris dans ses rapports avec les autres, il révèle un lien général, il semble dirigé par quelque guide invisible dans la route qu'il suit et amené dans la place qu'il occupe » (1).

Le Dr Grasset n'a pu, dans ses *Limites de la Biologie*, citer l'*Évolution créatrice* de M. Bergson, qui n'avait pas encore paru. Si j'invoque ici moi-même M. Bergson, ce n'est point comme autorité scientifique. Les fantaisies de son imagination « supralogique » sont trop sujettes à caution et à critique ; mais c'est pour user de ce qu'il y a d'instructif dans quelques-unes des citations qu'il fait et dans certains des aveux qui lui échappent ; et c'est aussi pour montrer ce qu'il y a d'incohérent, de vide et de pauvre dans les arguments qu'il oppose ou insinue contre la doctrine spiritualiste.

(1) Cl. Bernard, cité par Le Dantec, *Le déterminisme biologique et la personnalité consciente*, 1897, p. 42.

Par moments, il reconnaît avec une louable franchise le caractère « irréductible » des phénomènes biologiques.

« Une explication physico-chimique des mouve-
« ments de l'Amibe, à plus forte raison des démarches
« d'un infusoire, paraît impossible à beaucoup de
« ceux qui ont observé de près ces organismes rudi-
« mentaires. Jusque dans ces manifestations les
« plus humbles de la vie, ils aperçoivent la trace
« d'une activité psychologique efficace. Mais ce qui
« est instructif par-dessus tout, c'est de voir combien
« l'étude approfondie des phénomènes histologiques
« décourage souvent, au lieu de la fortifier, la ten-
« dance à tout expliquer par la physique et la
« chimie. Telle est la conclusion du livre vraiment
« admirable que l'histologiste E.-B. Wilson a consa-
« cré au développement de la cellule : « L'étude
« de la cellule paraît, en somme, avoir élargi plu-
« tôt que rétréci l'énorme lacune qui sépare du
« monde inorganique les formes, même les plus
« basses, de la vie » (1).

Voici encore une argumentation excellente, *ad hominem*, contre l'évolutionisme absolu et mécanistique :

« Nous avons exposé les raisons théoriques qui
« nous empêchent d'assimiler l'être vivant, système
« clos par la nature, aux systèmes que notre
« science isole. Ces raisons ont moins de force, nous
« le reconnaissons, quand il s'agit d'un organisme

(1) *L'Évolution créatrice*, p. 38.

« rudimentaire tel que l'amibe, qui évolue à peine.
« Mais elles en acquièrent davantage si l'on considère
« un organisme plus complexe, qui accomplit un
« cycle réglé de transformations... Et la démons-
« tration prend sa plus grande force quand elle
« porte sur l'évolution intégrale de la vie depuis
« ses plus humbles origines jusqu'à ses formes
« actuelles les plus hautes... Aussi ne comprenons-
« nous pas que l'hypothèse évolutioniste passe en
« général pour être apparentée à la conception
« mécanistique de la vie... La réfutation (de cette
« conception mécanistique de la vie) acquiert d'au-
« tant plus de rigueur et devient d'autant plus
« probante, qu'on se place plus franchement dans
« l'hypothèse évolutioniste (1). »

Ainsi c'est au nom de l'évolution que M. Bergson affirme que le vivant est irréductible au non-vivant. Et c'est précisément notre thèse. L'introduction de la vie dans le monde est l'un des points fixes, l'un des « paliers » auxquels, dans l'hypothèse évolutioniste, a dû nécessairement intervenir l'action créatrice de Dieu. L'hypothèse évolutioniste est donc inconcevable sans un Dieu réel. Bien entendu, tel n'est pas l'avis de M. Bergson aux yeux de qui Dieu n'est que l'action incessante et immanente du grand Tout, — et qui se garde bien d'ailleurs d'essayer de nous dire comment la vie, irréductible à la matière inorganique, a pu, avant d'évoluer, se produire elle-même. On sait que, dans son mépris

(1) *L'Evolution créatrice*, p. 40.

profond pour « l'intelligence », M. Bergson s'embarrasse peu de la contradiction logique et de l'absurde. Il lui suffira d'affirmer avec désinvolture que la « réalité est sans doute créatrice, c'est-à-« dire productrice d'effets où elle se dilate et se « dépasse elle-même... », et le tour sera joué.

Mais pour le moment il nous suffit, à nous, de recueillir cet aveu, que le mécanisme pur est insuffisant à expliquer l'apparition de la vie. « Il y « a en effet deux parts à faire dans le néo-vitalisme « contemporain : d'un côté l'affirmation que le « mécanisme pur est insuffisant, affirmation qui « prend une grande autorité quand elle émane « d'un savant tel que Driesch ou Reinke, par « exemple ; — et d'autre part les hypothèses que ce « vitalisme superpose au mécanisme (« entéléchies » « de Driesch, « dominantes » de Reinke, etc.) (1).

M. Bergson est moins heureux dans le raisonnement que voici (car ce don Quichotte, pourfendeur de la raison, est bien obligé, pour essayer de se faire comprendre, de raisonner comme un vulgaire mortel).

« A vrai dire, ni l'une ni l'autre des deux thèses, « ni celle qui affirme, ni celle qui nie la possibilité de « jamais produire chimiquement un organisme élé-« mentaire, ne peut invoquer l'autorité de l'expé-« rience. Elles sont toutes deux invérifiables, la « première parce que la science n'a pas encore

(1) L'*Evolution créatrice*, p. 45, note.

« avancé d'un pas vers la synthèse chimique d'une « substance vivante ; la seconde, parce qu'il n'existe « aucun moyen concevable de prouver expérimen- « talement l'impossibilité d'un fait. »

Lamentable, la logique de cette argumentation ! La thèse des chimistes qui espèrent « faire de la vie » est *invérifiable*, dites-vous, « parce que la science n'a pas encore avancé d'un pas vers la synthèse chimique » du vivant ? Mais ce pur fait prouve que la thèse en question n'a pas encore été vérifiée, il ne prouve nullement, à lui seul, qu'elle est *invérifiable*.

Plus déplorable encore, le second essai de raisonnement !

« Il n'existe, prétendez-vous, aucun moyen con- « cevable de prouver expérimentalement l'impos- « sibilité d'un fait. »

Pardon ! Si l'expérience peut vérifier d'une manière certaine une loi scientifique quelconque, l'expérience prouve, du même coup, avec une certitude absolue et définitive, — quoique négative et indirecte, si vous le voulez — l'impossibilité naturelle d'un fait qui serait la négation de cette loi démontrée.

Par exemple, l'expérience prouve d'une façon irréfragable qu'un homme dont la mort serait définitivement et absolument constatée, et dont le cadavre serait en pleine décomposition, ne peut pas naturellement par lui-même revenir à la vie. L'expérience prouve qu'une jambe humaine amputée

ou détruite ne peut pas repousser instantanément. L'impossibilité de ces faits est donc démontrée expérimentalement.

Pour échapper aux conséquences de ses aveux sur le caractère « irréductible » de la vie, et aux conclusions inéluctables du vitalisme en faveur de l'âme et de Dieu, M. Bergson est contraint de s'enfermer dans l'absurdité, mille fois démontrée, de son monisme, et de nier, contre l'évidence, toute distinction réelle entre les êtres, toute individualité et même celle de la conscience. C'est vraiment un remède désespéré.

« La position du vitalisme est rendue très diffi-
« cile par le fait qu'il n'y a ni finalité purement
« interne, ni individualité absolument tranchée
« dans la nature (1). »

Ce n'est pas le lieu d'insister. Les témoignages que j'ai rappelés montrent suffisamment qu'en l'état actuel de la science, et de l'aveu des savants et des penseurs les moins récusables, le passage du non-vivant au vivant ne peut, dans l'hypothèse évolutioniste, s'expliquer de lui-même. Il y faut *autre chose*. C'est tout ce que je voulais indiquer ici.

Encore est-il juste de formuler une fois de plus la réserve que nous avons déjà marquée plus haut, et par laquelle le Dr Grasset termine, en termes si modérés et si judicieux, le chapitre auquel nous avons fait allusion.

(1) *L'Evolution créatrice*, p. 46.

« Je crois fermement que la biologie est et res-
« tera une science séparée, distincte, irréductible
« à la science physico-chimique.

« *Cependant* je dois ajouter que la limite qui
« sépare ces deux sciences est bien moins radicale,
« absolue et définitive que les suivantes... tandis
« que je déclare rationnellement et définitivement
« impossible la suppression des limites que nous
« allons étudier maintenant sous le nom de *limites*
« *latérales* et de *limites supérieures*... (1) »

Ces limites latérales et supérieures de la biologie, d'après l'éminent physiologiste, sont formées par la morale, la psychologie, l'esthétique, les sciences sociales, les sciences de l'esprit, la métaphysique et la théologie.

Et ces remarques sont aussi justes que prudentes. Car s'il est vrai que dans l'hypothèse évolutioniste, l'apparition de la vie, le passage du non-vivant au vivant, l'ascension du « palier vital », requièrent l'intervention d'une force supérieure et hétérogène dont la science ne découvre point les éléments dans le monde inorganique, — la nécessité absolument indispensable de l'intervention d'une force à la lettre infinie et créatrice apparaît et éclate avec la plus inéluctable évidence, quand il s'agirait de franchir l'abîme qui sépare le non-pensant du pensant, de passer du « palier vital « au « palier spirituel », du phénomène purement biologique au

(1) Grasset, *Les Limites de la Biologie*, p. 22.

phénomène de la pensée et de la conscience, du fait vital mais sensible et matériel, au fait immatériel, intellectuel et moral, du monde des corps au monde des âmes.

Le troisième « palier » de l'évolution cosmique. Le pensant est irréductible au non-pensant. — Le monisme matérialiste. — Analyse de deux textes de M. Charles Richet et de M. Le Dantec.

C'est que, par-dessus tout, le fait de la pensée et de la conscience morale, le fait de l'intellection, à la fois intuitive et déductive, et le fait de la volition libre, en un mot le fait spirituel, est irréductible au fait physique. L'âme intelligente et libre ne peut pas sortir de la matière, si parfaitement et supérieurement organisée qu'on la suppose. La démonstration traditionnelle par laquelle la philosophie spiritualiste prouve l'existence de l'âme, substance immatérielle et distincte du corps qu'elle anime, loin d'être ébranlée par la science contemporaine, est confirmée par les expériences les plus modernes de la psychologie comparée. « Il y a « lieu, écrit Halleux, d'attribuer à l'homme une « nature spéciale, caractérisée par le pouvoir d'abs- « traire et de raisonner d'après des principes géné- « raux. Ce pouvoir crée entre lui et l'animal non « une simple différence de degré, mais une diffé- « rence d'essence (1). »

C'est cette « différence d'essence », différence

(1) *L'Évolutionisme en morale*, p. 127.

réelle et réellement constatable, entre la matière et l'esprit, entre la bête et l'homme, entre le monde et Dieu, que le monisme contemporain, sous toutes ses formes, se refuse obstinément à confesser. Là est le grand ou, pour mieux dire, l'unique champ de bataille où se livre le combat suprême. D'une part, l'affirmation catholique, affirmation du bon sens, de la philosophie, de la science non moins que de la foi; de l'autre, la négation, agressive ou fuyante, du monisme athée.

Il est effrayant de songer à la quantité d'esprit que les hommes ont dépensée, depuis que le monde existe, pour s'efforcer de prouver et de se persuader que l'homme n'est qu'une bête... La moindre étincelle de cet esprit, déposée dans l'organisme animal le plus rudimentaire, réaliserait l'évolution rêvée. Tant que cela n'est qu'un jeu, comme chez Montaigne, c'est vraiment de l'esprit, mais quand l'auteur vise au sérieux et au « scientifique », c'est tout le contraire. Philosophiquement parlant, il n'est rien de plus stupide que le monisme matérialiste de Karl Vogt et de Moleschott, de Hœckel et de Berthelot, de Charles Richet et de M. Le Dantec. Lorsque ces « savants » sortent du domaine de la pure expérience pour essayer de philosopher, leurs discours sont, à la lettre, de la déraison pure. Ils escomptent visiblement l'incroyable débilité logique de la presque unanimité des lecteurs contemporains; ils savent que les pétitions de principes les plus éhon-

tées, les postulats les plus arbitraires, les contradictions les plus évidentes, tout « passera » d'autant plus aisément, que ce sera affirmé avec un cynisme plus audacieux.

« L'homme a un corps organisé dont l'histoire « visible est analogue à celle de la bête; donc « l'homme n'est qu'une bête. » C'est à ce raisonnement simpliste, dont un enfant de cinq ans, averti et attentif, verrait immédiatement l'hiatus, que se résument les pages, les chapitres, les livres des maîtres les plus réputés du monisme matérialiste.

Qu'on relise par exemple cette « démonstration » de l'identité de l'homme et de l'animal, par le professeur Charles Richet : « Mêmes organes, mêmes appa- « reils, mêmes fonctions; même naissance, même « vie, même mort... Il n'est pas deux manières de « mourir, l'une pour le demi-dieu homme, l'autre « pour le simple animal. Le demi-dieu et le simple « animal périssent de la même façon. Le cœur « s'arrête, la respiration cesse, le système nerveux « perd ses propriétés; puis les atomes chimiques « qui constituent le corps se dissocient et retour- « nent à d'autres combinaisons. Le carbone et « l'oxygène du corps de l'homme ne sont pas d'une « autre nature que le carbone et l'oxygène du corps « des animaux... *On peut* DONC *regarder comme* « PROUVÉ *qu'il n'y a pas un abîme infranchissable* « *entre l'homme et les animaux* (1). »

(1) Ch. Richet, *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1883, p. 819.

J'ai souligné cette conclusion géniale et j'ai mis en capitales ce *donc*, chef-d'œuvre de dialectique.

Pour en bien goûter toute la saveur, qu'on me permette une supposition : les hypothèses ne coûtent rien.

Supposons que M. le professeur Charles Richet soit, à un moment donné de l'existence du globe terrestre, l'homme le plus intelligent, le plus savant, le plus vertueux et le plus riche de l'humanité.

Mettons en face de lui un homme que nous supposerons à la fois le plus misérable, le plus ignorant, le plus stupide et le plus criminel qui existe ou même qu'on puisse rêver.

Et raisonnons :

« Mêmes organes, mêmes appareils, mêmes fonc-
« tions, même naissance, même vie, même mort...
« Il n'est pas deux manières de mourir, l'une pour le
« savant Charles Richet, l'autre pour le mendiant
« inepte et dégradé... Le carbone et l'oxygène du
« du corps du savant professeur ne sont pas d'une
« autre nature que le carbone et l'oxygène du
« corps du misérable criminel... *On peut* DONC
« *regarder comme* PROUVÉ *qu'au point de vue de la*
« *science, de l'intelligence, de la vertu et de la for-*
« *tune, il n'y a aucune différence entre M. Charles*
« *Richet et le mendiant stupide et dépravé.* »

Si je raisonnais ainsi, mon argumentation aurait exactement la même valeur logique et scientifique que celle de M. le professeur Charles Richet.

Soumettons à la même épreuve la page que voici de M. Le Dantec, l'un des champions les plus féconds en livres, les plus audacieux en affirmations, et les plus étonnants en déductions, du monisme matérialiste.

« Je suis, écrit-il, la synthèse de plusieurs tril-
« lions de trillions d'atomes, et je sais fort bien
« qu'aucun de ces atomes n'est un homme. Une
« locomotive est composée d'acier, d'eau et de char-
« bon, et cependant il ne faut pas se figurer une
« locomotive dans toute molécule d'acier, d'eau et
« de charbon. Ma pensée est une synthèse d'atomes,
« de même que mon activité corporelle, et comme
« je n'ai rien observé en moi qui fût en dehors des
« lois de la physique et de la chimie, le simple bon
« sens m'oblige à admettre dans les atomes l'exis-
« tence des éléments de ma subjectivité, autrement
« dit à penser qu'il n'y a, *à aucun point de vue*, de
« différence essentielle entre les atomes, et moi
« synthèse d'atomes (1). »

Admirez-vous comme il convient la puissance logique de la pensée de M. Le Dantec ? La locomotive est un agrégat de molécules d'acier, d'eau et de charbon. *Donc*, il n'y a, *à aucun point de vue*, de différence essentielle entre moi, qui sens, qui pense, qui veux, qui ai conscience de moi-même et de l'univers, qui raisonne, qui connais le vrai, qui cherche à faire le bien moral, et... les atomes.

(1) LE DANTEC, *Le Conflit. Entretiens philosophiques*, 1901, p. 183.

Que si vous vous montrez un peu effaré d'une pareille déduction, et si vous demandez timidement une preuve qui autorise cette assimilation brutale de votre moi, de votre âme à une locomotive, on vous répond sans sourciller : C'est que « ma pensée est une synthèse d'atomes ».

« Mais, insistez-vous, c'est précisément là ce qui est en question. C'est la thèse que vous, moniste matérialiste, vous prétendez établir ; c'est ce qui devra se rencontrer au bout de vos raisonnements et de vos démonstrations. Or, prendre pour point de départ de la discussion ce qui devra se trouver au terme ; essayer de me faire admettre comme un principe premier et acquis, comme une vérité définitivement certaine et indiscutable, justement ce que je conteste et que je vous défie de prouver, c'est vouloir, par un escamotage impudent, me faire prendre des vessies pour des lanternes, c'est formuler, avec une désinvolture cynique, le sophisme que tout le monde connaît sous le nom de pétition de principe : c'est commettre une véritable tentative d'escroquerie intellectuelle. »

M. Le Dantec ne se trouble pas pour si peu, et il vous répond : « Oui, « ma pensée n'est qu'une synthèse « d'atomes » ; la preuve, c'est que « je n'ai rien observé en moi qui fût en dehors des lois de la physique et de la chimie. »

« Mais encore une fois, continuez-vous avec calme (si Dieu vous a doué d'une nature patiente),

là est tout le problème. Ma pensée, l'acte intérieur par lequel je conçois les lois des choses (les lois de la physique et de la chimie, par exemple), l'acte par lequel je me connais moi-même, au dedans comme au dehors, avec une évidence inéluctable ; l'acte par lequel je raisonne, compare, juge, par lequel je perçois, l'*essence* des choses (puisque nous recherchons, vous et moi, s'il y a une différence d'*essence* entre ma pensée et la matière) ; ma pensée, en elle-même, est un fait simple et immatériel, qui n'a ni étendue, ni forme sensible, ni figure, ni poids, ni mouvement mécanique ; elle échappe aux conditions de l'espace et du temps ; elle est irréductible aux lois de la matière. Il en est de même de mes actes de conscience, des opérations purement intérieures de ma volonté, de mes états moraux. De l'aveu des matérialistes les plus endurcis, l'acte de la pensée et de la conscience, qui perçoit le nécessaire, l'immuable, l'absolu, l'universel, dépasse et domine tout objet particulier et matériel. Du Bois-Reymond range le fait de conscience parmi les énigmes inexplicables et inaccessibles à la science : *ignoramus, ignorabimus*. C'est dire qu'il est irréductible et contradictoire, dans son essence, aux lois des atomes matériels. Et précisément nous vous demandons, à vous moniste matérialiste, de nous *expliquer comment* l'atome matériel peut produire la pensée. »

Vos instances auprès de M. Le Dantec seront inutiles, il se contentera de vous répéter : « Je n'ai

« rien observé en moi qui fût en dehors des lois de « la physique et de la chimie. » Comme si le seul fait de concevoir les lois de la physique et de la chimie, et de concevoir une chose qui serait en dehors de ces lois, ne prouvait pas avec évidence l'immatérialité de la pensée et du raisonnement de M. Le Dantec lui-même, au moment où il formule le mensonge de sa négation !

Et sa comparaison de la locomotive est, logiquement parlant, d'autant plus révoltante qu'elle se retourne contre lui pour le confondre. En disposant comme il convient, et dans les conditions voulues, de l'acier, de l'eau et du charbon, l'homme fabrique une locomotive. Et c'est uniquement parce qu'il peut renouveler à son gré cette expérience que l'homme sait, à n'en pas douter, que la locomotive n'est rien autre chose qu'un agrégat de molécules d'acier, d'eau et de charbon. Donc, pour que M. Le Dantec pût affirmer que sa pensée « n'est qu'une synthèse d'atomes » matériels, il faudrait qu'il pût à son gré, et par des expériences concluantes et répétées, disposer et combiner des atomes matériels de manière à fabriquer un être pensant.

Et le méprisable sophiste qui ose argumenter de la sorte sait fort bien que la science matérialiste, en combinant des atomes matériels, n'a jamais pu obtenir, non pas seulement bien entendu un être qui pense, mais la moindre cellule vivante la plus élémentaire, la plus inférieure.

En vérité, on rougit d'avoir à raisonner avec de pareils adversaires !

Le monisme idéaliste de M. Bergson supprime également toute différence entre l'homme et la bête.

Pour être plus élégant d'allures et plus onctueux dans ses formules, le monisme idéaliste de M. Bergson n'est pas moins impie ni moins négateur de Dieu et de l'âme, parce qu'il n'est pas moins destructeur des limites essentielles entre les êtres, limites sans lesquelles plus rien ne subsiste.

On sait que pour M. Bergson la matière n'a aucune réalité : les corps ne sont qu'une vaine apparence. C'est donc une chose entendue : il n'y a pas de corps, il n'y a dans le monde que de l'esprit (et entre parenthèses on n'est pas fâché de l'entendre dire, car on ne s'en douterait pas toujours). Mais précisément parce que, entre la matière et l'esprit, entre la bête et l'homme, il n'y a aucune limite réelle, aucune différence essentielle, tout se passe, dans la pratique, comme s'il n'y avait que des corps, et l'idéalisme subtil et quintessencié de M. Bergson aboutit exactement aux mêmes conclusions de négation, à l'égard d'un Dieu réel et d'une âme spirituelle, que les brutales inepties de M. Le Dantec.

On a beau nous dire (sans se soucier d'ailleurs en aucune façon des incohérences) que, entre l'animal et l'homme il y a une différence « non pas seule-

ment de degré mais de nature », qu'il y a toute la distance du limité à l'illimité, du fermé à l'ouvert, qu'il y a une distance « infinie », cette prétendue distance n'est, dans la philosophie de M. Bergson, qu'un pur mot vide de sens, puisque dans le bloc dynamique et mouvant qui constitue le cosmos de M. Bergson, dans le grand Tout-Action, auquel il ose bien parfois donner le nom sacré de Dieu, il n'y a, il ne peut y avoir aucune distinction réelle entre les êtres, et que les êtres eux-mêmes n'ont aucune réalité. Aussi nous montre-t-on « l'histoire de la vie » qui nous « fait assister à la genèse des espèces par voie de transformation graduelle » et l'évolution créatrice « semble ainsi réintégrer l'homme dans l'animalité » (1).

Les deux réalités supra-sensibles : l'âme et Dieu, pivots de l'évolution. « Absurdité naïve » de Spencer, d'après Renouvier, qui tombe dans la même erreur.

En résumé, la seule doctrine qu'on puisse, dans l'hypothèse d'une évolution limitée des espèces, échafauder sans abdiquer le bon sens et la raison, c'est la doctrine qui proclame la réalité, dans l'ordre des existences, dans l'ordre concret, du fait de la pensée et de la conscience, irréductible à la matière, du fait spirituel et moral irréductible au fait matériel, et par conséquent la présence, dans l'homme, d'une cause proportionnée à ces faits, laquelle

(1) Bergson, *L'Évolution créatrice*, pp. 285, 287, 292.

ne peut être qu'une substance immatérielle et spirituelle et qui s'appelle l'âme (1).

La présence de l'âme spirituelle chez l'homme se manifeste avec une évidence inéluctable dans le fait de la conscience par lequel il se connaît lui-même, dans le fait de la pensée par lequel il connaît les êtres distincts de lui ; dans le fait de la volonté libre par lequel il se détermine intérieurement à l'action.

Pour pouvoir nier la parfaite immatérialité du fait intérieur de la conscience par lequel le moi se replie d'une façon intégrale sur lui-même, et pour pouvoir, en conséquence, nier la spiritualité de l'âme qui est la cause de ce fait, le plus intelligent de tous les moralistes de l'évolution, Herbert Spencer, est contraint à un « mensonge intellectuel » que Renouvier appelle « prodigieusement naïf en son absurdité » : la négation du fait même de la connaissance que l'homme a de son moi.

« La personnalité dont chacun est conscient, écrit

(1) Sur cette question de la différence d'essence entre l'homme et l'animal en raison du fait de la pensée et de la conscience morale, voir, outre les auteurs de philosophie orthodoxes : SENDERENS, *Apologie scientifique de la foi chrétienne*, Paris, de Gigord, *passim* et surtout *quatrième partie*, *Anthropologie*, chap. XIV à XVIII. — J. GRASSET, *Les Limites de la Biologie*, Alcan. Chap. IV. *Limites latérales, la Psychologie*. — J. GUIBERT, *Les Origines*, Letouzey. — Id. *Les Croyances religieuses et les Sciences de la nature*, pp. 147, 152, 212, 224, chez Beauchesne. — COCONNIER, Articles *Ame* et *Ame des bêtes*, dans le *Dictionnaire apologétique*, de d'Alès. Il manque une bibliographie à ces articles. On trouvera quelques indications bibliographiques dans SORTAIS, *Traité de philosophie*, I, p. 587 ; dans GUIBERT, *Les Croyances religieuses*, p. 224, note ; dans GRASSET, *l. l.*, etc.

« Spencer, et dont l'existence est pour chacun un
« fait plus certain de beaucoup que tous les autres
« faits, est cependant une chose qui ne peut vrai-
« ment point être connue. La connaissance en est
« interdite par la nature de la pensée. »

Et voici les lignes vraiment incroyables par lesquelles il donne la raison de cette « étonnante proposition » (1). Ces lignes sont l'aboutissement fatal et en même temps l'évidente condamnation du kantisme et du positivisme: c'est la négation désespérée du fait et de la possibilité même de toute connaissance (2).

« L'acte mental, dit Spencer, dans lequel le soi
« est perçu implique un sujet percevant et un objet
« perçu. Si donc l'objet perçu est le *soi*, quel est
« le sujet qui perçoit ? Ou, si c'est le vrai soi qui
« pense, quel est le vrai soi qui est pensé ? *Évi-*
« *demment* une vraie connaissance de soi implique
« *un état* dans lequel le sujet et l'objet sont iden-
« tifiés et *cet état*, c'est l'anéantissement du sujet et
« de l'objet. »

Renouvier ajoute :

« C'est nous qui soulignons, parce que ce mot
« *évidemment*, cet état qui est l'état d'on ne sait
« quoi, ce *soi* qui n'a plus ni sujet, ni objet, et dès

(1) Renouvier, *Histoire et solution des problèmes de la métaphysique*. Alcan, 1901, p. 400 et suiv.

(2) Voir dans la *Foi Catholique*, juin 1910, p. 233-293, l'« étonnant » développement, en tout un long mémoire, par un subjectiviste, de cette « étonnante proposition » de Spencer. (*L'* « *Illusion logique* ».)

« lors énonce un pur néant, nous offrent le curieux « spécimen d'un réalisme prodigieusement naïf « en son absurdité. Le sophisme repose sur la « supposition que le sujet et l'objet sont *deux* « *choses...* » (1).

Il faut d'ailleurs reconnaître que le néo-criticisme de Renouvier est, dans cette critique de l'idéologie de Spencer, parfaitement incompétent et illogique, l'insanité énoncée par Spencer ayant précisément pour point de départ la disjonction kantienne de la pensée et de l'objet, le détraquement incurable, opéré par Kant, de la mécanique intérieure de la pensée, détraquement auquel Renouvier n'a point renoncé, bien au contraire, puisqu'il en fait la base de tout son système. Et c'est bien à tort que Renouvier qualifie de «réalisme» la folie de Spencer, alors qu'elle n'est, au rebours, que le terme inévitable de l'idéalisme de Kant, unique et authentique père du positivisme de Comte et de Spencer.

Renouvier, en effet, détruit lui-même toute l'efficacité de sa critique et se laisse choir au fond du même trou « d'absurdité prodigieusement naïve » où vient d'échouer Spencer, quand il poursuit :

« La donnée *empirique* de la conscience du moi, « avec une représentation objective, *quel que puisse* « *être ou paraître l'objet représenté*, est un fait anté-

(1) Renouvier, *l. l.*

« rieur et supérieur à toute autre affirmation possible « et en est la condition » (1).

Ces mots : « quel que puisse être *ou paraître* l'objet représenté » contiennent logiquement en puissance la négation spencérienne du fait et de la possibilité même de toute connaissance.

L'âme humaine, substance spirituelle et réellement distincte du corps ; Dieu, substance spirituelle et infinie, réellement distincte du monde : ce sont donc là les deux réalités à l'affirmation desquelles veulent à tout prix échapper les évolutionistes athées, les monistes de toute école : l'âme et Dieu, ce sont, dans l'hypothèse évolutioniste elle-même, les deux pivots indispensables de toute évolution.

L'âme et Dieu ne sont pas des abstractions « métaphysiques ».

Et ces deux réalités, il faut se garder de les reléguer dans la région abstraite et métaphysique des purs concepts ; il faut les voir où elles sont, dans la vérité concrète, présente et historique des choses. Les âmes et Dieu ne sont point hors de l'histoire, hors de la nature. Ce sont, en nous et autour de nous, des réalités, plus vraies et plus présentes que

(1) Renouvier. *l. l.*, p. 447. Le Dr Grasset qui cite, lui aussi, ces textes de Spencer et de Renouvier (*Limites de la Biologie*, p. 53-54 semble accepter sans défiance et invoquer sans les correctifs nécessaires l'autorité de Renouvier.

les corps eux-mêmes. Les âmes et Dieu font partie intégrante et intrinsèque de la nature, au sens philosophique (le seul vrai, le seul complet) de ce mot.

Le mot *nature* en effet ne signifie pas seulement les choses visibles et corporelles, il désigne tout l'ensemble des réalités existantes, soit sensibles, soit supra-sensibles. Et la langue scolastique est sur ce point d'une précision à laquelle il faut nous garder de laisser porter atteinte, car cette précision n'est que le respect du sens grec et latin des mots. La nature, φύσις, c'est tout ce qui réellement existe : Dieu, les anges, les âmes, les corps. Les réalités supra-sensibles appartiennent donc, en ce sens, dans leur existence concrète et individuelle, à l'ordre « physique », et c'est ainsi que la scolastique l'entend. C'est une erreur et un danger de n'appliquer cet adjectif *physique* qu'à la nature corporelle, car on risque alors de laisser glisser dans la catégorie « métaphysique » de l'abstrait et de l'irréel tout ce qui n'est pas visible et corporel ; l'âme et Dieu, les substances, les causes, les réalités objectives ; et tout le venin du kantisme et du positivisme s'insinue par cette brèche ouverte dans le langage philosophique.

Revenons donc hardiment au sain et ferme idiome de l'Ecole. Appelons réalité « physique » tout ce qui réellement existe, dans son individualité concrète ; réservons l'épithète de « métaphysique » aux idées universelles, aux principes abstraits d'après

lesquels nécessairement nous raisonnons. Redisons, par exemple, avec la scolastique, que les parties « physiques » de l'homme sont son âme et son corps ; et nous nous servirons pour philosopher sur l'homme des notions abstraites et « métaphysiques » de rationalité et d'animalité (1).

La morale catholique n'a rien à craindre de l'évolutionisme.

Il nous est donc permis de conclure que le postulat arbitraire et antiscientifique de l'évolutionisme athée rend impossible et inexplicable toute évolution. Et par conséquent nous pouvons déjà constater que la morale catholique n'a rien à craindre de l'évolutionisme. Ni de l'évolutionisme athée, puisqu'il s'effondre de lui-même dans l'absurde et dans la négation de toute raison et de toute science. Ni de l'« hypothèse » d'un évolutionisme modéré et limité, spiritualiste et théiste, affirmateur de l'âme et de Dieu ; pure « hypothèse », en effet, qui sur le terrain scientifique rallie un nombre de plus en plus restreint de partisans de plus en plus timides.

De cette hypothèse la morale catholique n'a rien à craindre au point de vue de l'explication du passé. Car les tenants de cette hypothèse sont obligés d'admettre par la raison (comme les catholiques par la foi) que Dieu, substance réelle et infinie, distinct

(1) Cf. Palmieri : *Institutiones philosophicæ, Ontologia, Præfatio* p. 264, 265.

du monde dont il est l'auteur, est intervenu et intervient, par un acte personnel et formellement créateur, à l'origine des mondes pour produire l'être créé, — à l'origine de la vie pour produire le germe vital (1), — à l'origine du premier couple humain et à l'origine de chaque être humain individuel pour créer chaque âme. Cela donné, la morale catholique est évidemment intangible.

De cette même hypothèse la morale catholique n'a rien à craindre au point de vue des chances de l'avenir, car quelles que puissent être les phases futures de l'« évolution » problématique de la race humaine, le fait de la nécessité, rationnellement démontrée, de l'intervention créatrice de Dieu pour la production de chaque âme, prouve suffisamment que rien ne sera jamais changé aux conditions essentielles de la nature humaine, et que, tant qu'il y aura, sur la surface de la planète terrestre, des « fils d'Adam », les progrès des sciences anthropologiques ne pourront que confirmer les données de la foi révélée et montrer dans tous les hommes les descendants d'un même père, rachetés par le même Christ et tendant laborieusement vers la même destinée.

(1) Ce point n'est pas de foi définie.

(*A suivre.*) B. GAUDEAU.

LA BANQUEROUTE
DE L'ÉTAT ENSEIGNANT

La crise du français, autour de laquelle depuis quelques mois on mène si grand bruit, n'est autre, on ne saurait trop le redire, qu'une des faces de la crise générale fomentée chez nous, depuis qu'il existe, par l'enseignement d'Etat.

On sait ce que de nos jours l'Etat fait de l'école primaire. Après les émeutes de juin 1848, M. Thiers, jusque-là peu suspect de cléricalisme, déclara ne pas vouloir dans chaque commune d'un instituteur laïc qui serait un anticuré, mais l'enseignement religieux, obligatoire à l'école primaire, demeura facultatif au lycée : la libre pensée, comme jusque-là le droit de vote, était soumise au régime censitaire. Interprétation bourgeoise de la parole *Pauperes evangelizantur* : l'école sans Dieu de la troisième République ne fut-elle pas une revanche contre cette exégèse?

A l'époque du monopole qu'il menace de reprendre, on sait de quel esprit l'Etat imprégnait tout ce qu'il s'arrogeait le droit d'enseigner, à commencer par la philosophie.

Un des plus brillants lieutenants de Cousin, Francisque Bouillier, au début de son cours à Lyon prononçait des paroles suspectes :

« Le principe de notre philosophie, comme de toute philosophie digne de ce nom, c'est le droit absolu de la raison humaine de tout soumettre à ses investigations, de juger en dernier ressort de ce qui est la vérité comme de ce qui est l'erreur. »

Formule acceptable à la rigueur avec d'indispensables réserves, mais son éloge de Spinosa rompait franchement en visière à l'orthodoxie :

« Spinosa n'eut d'autre tort que de s'être laissé absorber par le sentiment du souverain être; quoique maudit par le clergé de trois religions, quelle vie plus pure et plus sainte que la sienne? Une contemplation continuelle de la Divinité, telle fut son unique occupation. Son livre est un des plus beaux hommages rendus à la souveraineté de la raison. »

A un *Abrégé de la théorie de Kant sur la religion dans les limites de la raison*, publié par un docteur Lortet qu'on accusait de ne pas faire baptiser ses enfants, il mettait une introduction où se lisait :

« La religion n'est que la réalisation objective de l'idéal de sainteté, de justice, d'amour et de charité qui est au-dedans de nous. »

Et plus loin :

« Qu'autour de cette arche sainte », celle du culte moral que Kant propose, « tous les hommes dont le cœur est élevé viennent se rallier, pour

former, suivant le vœu de Kant, un vrai peuple de Dieu, ardent aux bonnes œuvres. Qu'ils s'unissent d'abord au sein de cette foi morale en attendant le jour où ils pourront s'unir dans une foi plus vaste, embrassant toutes les questions que la métaphysique de Kant n'a pu réussir à retrancher de la philosophie et de la religion, parce qu'elles sont au fond de toutes les intelligences humaines. »

Un rapprochement, que ce n'est pas ici le lieu de développer mais qu'il n'est pas inutile d'indiquer, s'impose entre ces deux derniers passages, et ce qu'on nomme aujourd'hui pragmatisme, immanentisme, interconfessionnalisme. Un concile des sectes protestantes d'Amérique tenu vers 1839, demande qu'on écarte de l'enseignement les questions dogmatiques qui divisent et qu'on s'en tienne à la morale qui doit réunir les honnêtes gens : Voltaire et les francs-maçons anglais disaient-ils autre chose?

Bouillier ne faisait pas exception : tout l'enseignement public avait les mêmes tendances, et par une de ces mille contradictions qui devaient, aux yeux de la génération suivante et au profit de l'agnosticisme, discréditer leur spiritualisme éclectique, on entendait Cousin et ses adeptes répéter d'une part que les professeurs de philosophie « ne parlent pas au nom de Dieu », mais « de la raison », et d'autre part « placer avec éclat la raison sous la protection et dans le sein de Dieu même ».

Etait-on si mal fondé à voir dans tout cela du protestantisme, du rationalisme, du panthéisme, ou simplement de l'absurde ? Les réclamations se multipliaient, et les Evêques de la province de Paris étaient à tous égards en droit d'écrire que l'Université « n'a jamais eu et a moins que jamais la confiance des catholiques et de l'Episcopat ».

La mauvaise influence n'a pas disparu avec le monopole : elle continue à sévir dans les établissements de l'Etat, elle n'est pas sans se faire sentir jusque dans les établissements libres, où la préparation aux mêmes examens force à subir les mêmes programmes. Malheureusement on a trop oublié dans le sommeil d'un-demi triomphe ce qu'au plus fort de la lutte répétait l'évêque de Chartres, Clausel de Montals :

« Si les apôtres avaient eu les ménagements tant recommandés par les sages d'aujourd'hui, le monde serait encore païen ou arien. »

Tant qu'à côté des mauvaises doctrines dont il infectait la jeunesse, l'Etat maintint avec plus ou moins de bonheur les traditions de la culture classique, il n'y eut guère à critiquer son enseignement que les milieux cléricaux ; on lui savait gré dans les autres d'opposer à l'autorité de l'Eglise la souveraineté de la raison ou de la science, et l'on faisait crédit à ses méthodes. Il ne se faisait pas faute de les changer, mais, disait-on, c'est le progrès, et

l'on voulait y voir des améliorations. Mais le protestantisme, cet inspirateur occulte de notre esprit universitaire, a varié, et dans ses variations l'implacable ironie de Bossuet a montré qu'il n'y a pas autre chose que le progressus d'une lèpre morale. En est-il autrement des variations jouées à grand orchestre par le conseil de l'instruction publique sur les cervelles de la jeunesse française? A par quelques-unes qu'exigent les circonstances, de bons esprits, et qui n'ont rien de clérical, se le sont demandé.

Aux âges où la raison et la foi, souveraines chacune dans sa sphère, se prêtaient un mutuel appui, on n'était pas sans méthode pour s'instruire. Une discipline qui dura tout le moyen âge et qui remontait à l'antiquité romaine, peut-être même aux écoles grecques (1), faisait après les études élémentaires parcourir le double cycle des arts libéraux : le trivium, grammaire, rhétorique, dialectique ; le quadrivium, arithmétique, géométrie, musique,

(1) Ce qui est certain, c'est en dialectique la ressemblance entre les formes de l'argumentation scolastique *Videtur quod*, *Respondeo dicendum*, et la description que donne Cicéron de ses disputes philosophiques : « Ponere jubebam de quo quis audire vellet ; ad id aut sedens aut ambulans disputabam... Fiebat autem ita ut quum is qui audire vellet dixisset quid sibi videretur tum ego contradicerem. » Il mentionne l'origine socratique de cette forme, et en relève le mérite pour arriver tout au moins à la vraisemblance : « Hoc est enim ut scis vetus et Socratica ratio contra alterius opiniones disserendi : nam ita facillime quid verisimillimum esset inveniri posse Socrates arbitrabatur. » *Tusc. quæst.*, I, IV. Une marche pareille se dégage des dialogues de Platon.

astronomie. A la géométrie, se rattachaient la géographie et l'histoire naturelle.

On cheminait ainsi environ neuf ans par des « voies » analogues à celles de notre enseignement secondaire, et par là on obtenait comme par lui, mieux que par lui peut-être, une culture générale de la parole et de la pensée qui préparait aux spécialisations ultérieures : théologie, droit, médecine. C'est à ces spécialités qu'étaient attachés les trois grades, baccalauréat, licence, doctorat. Les universités qui les conféraient se nommaient ainsi, non que par là elles donnassent l'estampille d'un savoir universel comme celui sous lequel devait succomber Pic de la Mirandole, ni qu'elles prétendissent étendre leur enseignement à tout le savoir humain, mais parce que leurs grades assuraient des privilèges valables *per universum orbem christianum*. Les créateurs des premières universités furent en effet les Papes, pères communs de la Chrétienté. Celles que les souverains temporels créèrent sans le concours des Papes ne vinrent que plus tard, lorsque les tendances particularistes d'un nationalisme de mauvais aloi, résultat de la résurrection du césarisme païen, eurent fait dévier l'idéal chrétien du pouvoir, et leurs grades en principe ne furent plus valables que dans les limites des territoires soumis à la souveraineté de leurs fondateurs.

Ne dédaignons pas cette pédagogie lointaine : les hommes qu'elle a formés, fidèles comme Albert le

Grand à respecter l'autorité en matière de foi, mais à ne reconnaître dans les investigations scientifiques d'autre règle que la raison et l'expérience, furent les pères de la science moderne ; elle sort de leurs travaux comme la croisée d'ogive des calculs de leurs contemporains.

De nos jours comme alors, si complexes que soient nos connaissances et les exigences de la vie moderne, le problème de l'instruction est le même : au-dessus des premiers éléments du savoir, il est une culture générale à laquelle notre esprit doit s'astreindre pour se rendre apte d'abord aux spécialités de l'enseignement supérieur, puis à celles plus restreintes encore de sa maturité. Cette culture générale est l'objet de l'enseignement secondaire : nul ne conteste la nécessité de cet enseignement, la discussion ne porte que sur ce qu'il doit comprendre.

Mieux vaudrait peut-être commencer par voir ce qu'il convient d'en écarter. Les programmes sont des encyclopédies dont chaque réforme ne fait qu'accroître l'encombrement. On prétend préparer les esprits, on les accable avec une érudition de clinquant qui fait penser à un bazar oriental ou au tohu-bohu dont l'Esprit Saint parle au début de la Genèse ; et c'est plaisir d'entendre le sénateur Couyba, un ennemi d'ailleurs des vieilles études, signaler comme un danger pour toute culture les vingt-sept à vingt-huit heures de classe par semaine, cinq à six par jour, dont les malheureux lycéens ont à porter la charge :

« Que reste-t-il, demande avec raison cet inconscient réformateur, pour le travail personnel, pour la réflexion, pour la lecture, pour la rédaction, pour le loisir même, ce superflu si nécessaire à toute bonne éducation intellectuelle? »

Il trouve du reste excellent que dans une démocratie aux langues classiques on substitue les langues vivantes; il n'a garde de dire ce qu'il faut retrancher des programmes, et verrait un grand avantage à ce qu'entre les professeurs il s'établisse une solidarité qui les rendrait les auxiliaires les uns des autres, de sorte, je suppose, que le professeur de français, à l'occasion des verbes réfléchis, parlerait de l'action réflexe des centres nerveux, et ses élèves, comme dans certaines diableries de la légende, se croiraient transportés à la classe d'histoire naturelle.

En dehors du sénateur Couyba les langues classiques ont depuis des générations contre elles tout un chœur de mécontents: hommes faits traînant comme un boulet à travers l'existence le poids des pensums et des retenues que leur valurent le thème latin ou les verbes en μι, et joignant à l'amertume de ce souvenir la conviction que, s'ils n'ont pas fait meilleure figure dans le monde, la faute en est à ces maudites études où ils perdirent leur temps, nul ne le conteste, sans profit pour leur intelligence; mamans à qui leurs fils, préparant une colle, récitent à la filée deux cents vers de Virgile qu'elles ne comprennent pas; grandes sœurs blessées du

dédain des petits frères qui sur les arcanes de la déclinaison grecque ou latine possèdent des clartés qu'elles n'ont pas; gens d'esprit pratique, sinon gens d'esprit, et qui ne voient pas l'utilité de la prosodie métrique auprès du système de mesures qui porte le même nom.

De là contre la culture classique un complot international : le mot se lit dans la *République Française*, il est de M. Sigismond Kulcrycki, professeur à un lycée d'Italie.

En Italie, une commission royale nommée par le gouvernement veut substituer à l'enseignement classique un enseignement pratique et utilitaire.

A Bruxelles, un professeur belge veut également et dans le même but pratique et utilitaire remplacer les langues anciennes dès les basses classes par les mathématiques. Et sans doute des formules comme

$$xc = ab \ , \ x = \frac{ab}{c}$$

ont une force éducative, mais qui pour sortir son plein effet doit se combiner avec d'autres forces, et la question est de savoir si précisément une de ces forces n'est pas l'étude du langage, perfectionnée à doses d'ailleurs variables par celle de nos deux langues classiques.

En France, la réforme bat son plein. On commença par développer l'enseignement primaire, on l'affubla d'un nom nouveau : enseignement pri-

maire supérieur. — Mais, dirent les gens avisés, il ne donnera qu'une formation inférieure. — Permettez, répliqua-t-on, qu'il ouvre les mêmes portes que l'enseignement classique, et vous verrez la parité de sanction faire que les deux systèmes auront la même valeur. On le chargea d'un peu plus de matières pour lui permettre de voler plus haut, et l'on en fit l'enseignement moderne. Ce nom d'enseignement moderne a disparu, nous apprend le philologue Ferdinand Brunot, dans la *Revue Hebdomadaire*, et il en conclut avec une logique plus voisine de la géométrie à quatre dimensions que de la dialectique de Socrate ou même de Descartes, que si les jeunes gens qui sortent de l'Université ne savent plus ni parler français ni penser juste, la cause en est ailleurs. Ce qu'on a nommé enseignement moderne a changé de nom, soit, mais la chose reste : un nouvel enseignement secondaire sans latin ni grec à côté de l'ancien, et auquel comme à l'enseignement moderne on donne aussi bien qu'à l'ancien le droit d'introduire aux différentes branches de l'enseignement supérieur. On voit le caractère de l'institution : plus de culture générale ; par l'encombrement et la nature des programmes, on se spécialise, et prématurément, dès l'enseignement secondaire.

Voilà l'erreur que dès le 21 janvier 1899 Michel Breal relevait devant une Commission d'enquête.

« J'ai le regret de vous dire que cette tentative

n'a pas été heureuse; on pouvait du reste le prévoir, parce que le motif de cette réforme n'a pas été de créer un enseignement original, ayant un caractère propre; non, il a été de faire concurrence à l'enseignement latin, en lui enlevant un certain nombre de ses élèves et en les attirant dans une voie plus aisée quoique conduisant au même résultat... L'enseignement moderne étant le frère jumeau en apparence de l'enseignement classique, ne tarda pas à montrer la prétention de l'égaler, peut-être de le remplacer. Vous voyez que je ne suis pas partisan de la parité des sanctions. Je crois qu'on a fait œuvre fâcheuse en créant deux routes aboutissant au même but. »

Prophète de malheur, mais non pas faux prophète, si l'on en juge aux résultats qui viennent d'être constatés douze ans plus tard.

Voici ce qu'un ancien ministre des Travaux publics, aujourd'hui président du Comité des Forges, M. Guillain, écrit au ministre de l'Instruction publique :

« Nos jeunes ingénieurs sont pour la plupart incapables d'utiliser avec profit les connaissances techniques qu'ils ont reçues par l'incapacité où ils sont de présenter leurs idées dans des rapports clairs, bien composés, et rédigés de manière à faire saisir nettement les résultats de leurs recherches ou les conclusions auxquelles les ont conduits leurs observations. »

Et cet « affaiblissement dans la culture générale de notre jeunesse », ajoute-t-il, « doit trouver sa cause, non seulement dans les différentes réformes de l'enseignement secondaire que nous avons vu se produire depuis un certain nombre d'années, et qui ont trouvé leur pleine expression dans les programmes de 1902, mais encore dans l'esprit qui entraîne aujourd'hui tout l'enseignement universitaire, et qui, pour accroître le nombre des connaissances mises à la portée de la jeunesse, la dispense de plus en plus de la pénible mais fructueuse discipline de l'effort personnel ».

Le remède, c'est qu'aux examens d'entrée à l'Ecole polytechnique on rende leurs anciens avantages aux candidats « pourvus du certificat de la première partie du baccalauréat avec l'une des mentions indiquant des études latines ».

La Société des Amis de l'Ecole polytechnique dans une note communiquée à la presse constate que « le Conseil d'instruction de l'Ecole polytechnique » et « le Conseil de perfectionnement », de même que M. Guillain, « se sont prononcés à l'unanimité pour le maintien des avantages attachés à la culture littéraire ».

Au sujet de la jeunesse qui se destine à l'enseignement, mêmes plaintes de la part des jurys d'examen, mais comme ils sont de la maison et n'ignorent pas « qu'en matière de pédagogie certains préjugés ne peuvent être heurtés de front », s'ils constatent la

crise, ils n'en indiquent ni la cause ni le remède.

« Au concours d'entrée à l'Ecole normale, pour la composition française, deux candidats seulement ont obtenu la note 18 : encore faut-il observer qu'un seul a témoigné dans sa composition d'un art véritable; l'autre n'a présenté qu'un travail approfondi, mais bien touffu et lent; sept autres copies ont été notées de 15 à 16 1/2, et soixante-treize ont obtenu une note égale ou supérieure à 10. Tous les autres se traînent au-dessous de la moyenne. Cette année sans doute la forme a été un peu plus étudiée que l'an dernier, mais il n'en faut pas moins relever bien des constructions embarrassées, de lourdes incidentes, des cascades de génitifs, l'excessive familiarité, quand ce n'est pas l'emphase, le style déclamatoire et prétentieux.

« Dans les épreuves orales, si l'on présente à un candidat un texte du XVI[e] siècle, il en explique les mots, les tournures, il fait de la grammaire, et il n'y aurait qu'à l'en féliciter s'il savait faire autre chose. Mais quant à obtenir de lui une impression sur l'art de l'écrivain, un seul mot sur ses idées, un véritable commentaire littéraire, impossible.

« Les candidats ne savent pas lire, c'est-à-dire qu'ils ne savent pas donner à la lecture d'un morceau la valeur d'un commentaire; visiblement ils n'en ont pas l'habitude, on les inquiète en leur demandant de lire un texte avant de l'expliquer.

« Le latin est en baisse, et pour la qualité autant que pour la quantité : plus de trente candidats

ignorent comment on dit en latin Syracuse, Italien, Sicilien.

« En philosophie, inaptitude à la composition logique, banalité des exposés comme des opinions.

« En histoire, nouveau danger : celui de l'érudition. Trop de documents, trop de sources, trop de petits papiers. Le style n'est pas en progrès; les copies comptent en moyenne dix pages *in-folio*, même quand elles sont vides ; il y en a qui dépassent quinze ou vingt pages, et dans cette paperasse, c'est le triomphe des incorrections grammaticales, des expressions négligées, familières ou triviales. Partout la verbosité sévit.

« Les épreuves grecques font éclater l'ignorance du français : fautes inattendues en particulier dans l'emploi des négations françaises.

« Dans les langues vivantes, en allemand les copies rappellent plus l'allemand parlé que l'allemand écrit; elles pèchent par défaut de composition, de concision, de clarté. Pour l'italien, aucun candidat n'a atteint la moyenne en français; l'un d'eux, invité à expliquer un sonnet de Pétrarque, parut tout décontenancé qu'on lui demandât de le traduire, et sa traduction a été médiocre : sans doute il le comprenait en italien, mais il lui manquait de quoi en donner la saveur poétique en français; il ne possédait pas sa propre langue.

« Au concours d'agrégation, en ce qui touche l'histoire ancienne, le sujet était Alcibiade. La réaction contre l'histoire-bataille dépasse vraiment

le but : parler d'Alcibiade sans mentionner ses qualités d'homme de guerre est une fâcheuse gageure que, sauf quelques rares exceptions, les candidats se sont efforcés de tenir. Quelques-uns ont bien prononcé, en manière de conclusion, le mot juste de *condottiere* : mais je ne vois pas ce que serait un *condottiere* qui ne se battrait jamais. Ont-ils été plus heureux pour d'autres aspects de l'histoire? L'histoire diplomatique semble englobée dans la même injuste défaveur. Ce silence, quand il s'agit d'Alcibiade, qui, embassadeur officiel ou intrigant sans mandat, a partout déployé un incroyable génie de combinaison, confine à l'absurdité.

« L'enseignement de l'histoire ancienne demande un minimum de culture classique que j'ai le regret de ne pas trouver dans le dernier tiers des candidats.

« Pour l'histoire du moyen âge, l'exposé est trop souvent fait de façon peu intelligente. Les événements se suivent au hasard, sans lien, sans effort pour en montrer la signification ; la forme est médiocre, parfois lamentable.

« Dans la composition d'histoire moderne la forme ne vaut pas mieux que le fond. »

Voilà donc, au sortir du four universitaire, où en est notre jeunesse : inapte à la pensée, inapte à la parole, et pour user avec le vieil Homère d'une de ces épithètes de nature qui recèlent, diraient Maistre ou Bonald, une philosophie profonde, νηπια τεκνα.

Ferdinand Brunot le philologue, après avoir contribué, il s'en vante, à édifier la nouvelle Babel pédagogique de l'enseignement d'Etat, se donne la tâche ingrate de la défendre. Serait-elle son œuvre à meilleur titre que les monuments où se groupent pierre par pierre à l'allemande les travaux de ses collaborateurs anonymes ? C'est un caractère, on le sait, de la Sorbonne moderne : le maître n'enseigne plus, il rètouche et publie les travaux de ses élèves. Cela nous vient d'Allemagne avec le kantisme, quoique Kant, c'est justice de le dire, n'en usât pas ainsi. *Paucis vivit humanum genus.*

On a constaté dans la presse que l'apologie *pro domo* de Ferdinand Brunot le philologue demeure « à côté de la question ». On parle crise de l'intelligence, il répond crise du français, et nous fait savoir que grâce aux « Aliborons » de l'école primaire — il use ironiquement de cette appellation qui n'a pas attendu son autorité pour se répandre — les patois reculent.

Mais d'ailleurs sans sacrifier le basque, le breton ni le provençal, qui ne sont pas des patois, ce qu'on reproche aux « Aliborons » de la primaire, ce n'est pas d'enseigner le français, c'est de rester neutres devant l'enfance, quand ils ne font pis, sur les fins dernières de l'homme, et de préparer ainsi le règne de la Bête qui sera sans doute un âne savant.

Pour excuser le mauvais français, celui des universitaires en général et le sien en particulier, il

nous rappelle fort à propos que les solécismes sont affaire d'usage, et qu'au grand siècle *me causer* pour *me parler* n'en est pas un puisque Corneille l'emploie. Ici ses fiches ou celles de ses collaborateurs, — on sait le rôle des fiches dans la Sorbonne contemporaine, — sont en défaut, car c'est à *La Place Royale*, par la bouche d'une commère, que Corneille en use ainsi :

Lysis m'aborde et tu me veux causer !

de sorte que l'auteur du *Cid*, — pends-toi, Faguet, ma plume se refuse à écrire *de le Cid*, — voyait là du français comme Racine du style noble à son hémistiche *ils ont pissé partout*. Le philologue regrette, nous dit-il, *hayons* pour *haïssons* ; je regrette *j'avions* et *j'étions*, — *pluralis majestaticus*, dirait un hébraïsant, — qui ont sur *hayons* l'avantage d'être dans Molière.

D'autres nous prédisent que d'ici cinq ou six siècles, — leur vue ne va pas plus loin, — notre idiome grâce à l'Alliance française aura pris en Occident le rang de langue universelle, ou tout au moins de langue auxiliaire entre anglo-saxons, germains, slaves et latins : autant dire que ce sera le charabia universel, où les Autrichiens continueront à dire, comme au temps de Kotzebue, *Restauration* pour *Restaurant*, et les Roumains, comme ceux qu'Alecsandri met en scène, *fripturition* pour *rôti*.

Rien dans tout cela n'infirme ce qu'on a vu plus haut des dernières constatations de l'expérience : en dehors de l'enseignement classique traditionnel, pas de véritable enseignement secondaire, mais des systèmes d'enseignement primaire déguisé, impropres à donner cette culture générale qui peut seule préparer aux différentes spécialisations de l'enseignement supérieur.

Les Américains, d'ordinaire étrangers à ce que volontiers nos gouvernants déclareraient préjugés de notre race, ont à mainte reprise proclamé que pour la vie pratique et la vie des affaires, — for practical and business life, — il n'y a pas meilleure préparation que ces études. Et tout dernièrement l'*Educational Review* de New-York, sous la plume de l'honorable T. E. Page, dénonçait comme un fléau public la culture moderne.

En signalant les tentatives faites en Italie pour acclimater cette culture, M. Kulcrycki, dans l'article que nous avons cité, ajoute que l'enseignement classique peut seul « former et façonner l'esprit des peuples latins ». Et il n'a pas tort, mais, on le voit au témoignage des anglo-saxons d'Amérique, il y a là un intérêt général pour le monde civilisé, à moins d'admettre que tout ce qui est civilisé a l'âme latine, comme on dit que tel artiste a l'âme grecque, tel bon citoyen l'âme romaine, tel païen vertueux l'âme chrétienne, et à l'inverse tel chrétien sordide l'âme juive, ou vicieux

l'âme païenne. Toute race humaine a deux éléments, des corps et des âmes : la génération fait les uns, mais l'éducation parfait les autres. L'enfant est formé par celui qui l'enseigne : c'est la pâte de papier qu'on voyait aux dernières Expositions entrer dans la machine à imprimer pour en sortir à volonté *Petit Journal* ou *Illustrated London News*.

A en croire Ferdinand Brunot le philologue, les plaintes portées contre les sacro-saintes réformes de l'Etat en matière d'enseignement par les ingénieurs sont des projectiles sans portée, « le maître de forge » ne les a pas faits « en acier chromé », il les a tirés « sans viser ». Plaisanterie qui a son poids, et paraît moins venir d'un historien de la langue française que d'un contremaître de l'usine Krupp. Voici précisément quelques lignes d'un Allemand, Schopenhauer, citées fort à propos cette année par M. Prou dans la leçon d'ouverture de son cours à l'Ecole des Chartes :

« L'imitation du style des anciens, dans leurs langues infiniment supérieures aux nôtres sous le rapport de la perfection grammaticale, est le meilleur moyen de tous pour se préparer à l'expression aisée et achevée de ses pensées dans sa langue maternelle... Par le seul fait d'écrire en latin, on apprend à traiter la diction comme une œuvre d'art dont la matière est la langue ; celle-ci doit donc être maniée avec le plus grand soin et la plus grande précaution. En conséquence, une attention aiguisée se porte désor-

mais sur la signification et la valeur des mots, de leur groupement et des formes grammaticales; on apprend à peser exactement celles-ci et ainsi à manier le précieux matériel propre à servir à l'expression et à la conservation de pensées qui le méritent; on apprend à respecter la langue dans laquelle on écrit, de sorte qu'on n'en use pas avec elle capricieusement, pour la remanier. Sans cette école préparatoire, le style dégénère facilement en un simple verbiage. »

Pour continuer, conformément à la vieille rhétorique, la figure où s'est complu le philologue français, ne dirait-on pas un obus de je ne sais quel métal, mais qui fera du dégât dans l'échafaudage officiel ?

J. A. de Bernon.

LE MODERNISME PARJURE

(*Suite*) (1).

Fin du manifeste des prêtres modernistes parjures. — Conciliabules modernistes. — Approbation par miss Petre du parjure des prêtres modernistes. — Pie X jugé par M. Payot. — La tyrannie intellectuelle du relativisme.

Voici la fin du manifeste anonyme par lequel certains prêtres modernistes ont exprimé leur intention de se parjurer en prêtant, contre leur pensée, le serment imposé par Pie X. Voici également la fin du commentaire donné à ce manifeste par Monseigneur Laurans, évêque de Cahors. Nous compléterons cet exposé par l'analyse d'autres documents non moins intéressants.

« *Ayant également vu dans les mêmes décisions qu'il*
« *est défendu aux supérieurs ecclésiastiques d'accorder*
« *aucune lettre de recommandation à leurs subordonnés*
« *dès que ceux-ci ont* « *subi en quelque endroit l'interdic-*
« *tion de prêcher* »; *qu'il est pareillement défendu à tout*
« *évêque et à tout curé d'inviter un prédicateur lorsque*
« *celui-ci a été improuvé par quelque prélat, et que désor-*
« *mais l'honneur des prêtres, et parfois leur pain quoti-*

(1) Voir *Foi Catholique*, décembre 1910, p. 464.

« *dien, se trouvent à la merci d'une rancune possible,*
« *d'une erreur qui n'est point improbable, d'une complai-*
« *sance ou d'une faiblesse sur lesquelles des pressions*
« *diverses et puissantes ne peuvent manquer de*
« *s'exercer...* »

Ce dernier considérant est d'abord inexact. Le Décret de la Congrégation Consistoriale ne défend pas aux supérieurs ecclésiastiques d'accorder aucune lettre de recommandation à ceux de leurs sujets à qui on aura quelque part interdit de prêcher; mais il dit qu'en ce cas les supérieurs ne donneront pas des lettres de recommandation sans les annoter (1). Un prédicateur, en effet, dans une circonstance particulière peut avoir déplu et encouru un blâme, d'où ne résultera pas fatalement l'interdiction absolue de la chaire. Averti par la note du supérieur, l'évêque intéressé jugera.

Ces prohibitions paraissent aux *Modernistes* d'une sévérité exagérée ; que ceux de leurs amis dont les écarts de parole les ont motivées en supportent les justes rigueurs. Mais qu'ils ne disent pas qu'ils mettent l'honneur du prêtre, et parfois son pain, à la merci du caprice et de l'intrigue. Il dépend du prédicateur de rester à l'abri des mesures répressives ; il n'a qu'à prêcher la doctrine chrétienne telle que Jésus-Christ l'a révélée et que l'Église l'enseigne. Si après avoir enseigné fidèlement le *Credo* il récite avec confiance le *Pater*, il ne manquera pas du pain quotidien.

II

Conclusion Moderniste.

« *Pour ces motifs et pour bien d'autres qu'il serait trop*
« *long d'énumérer, de nombreux ecclésiastiques apparte-*

(1) Sacra Congreg. Consistorialis — Declaratio, 25 sept. 1910. — *An Episcopi et moderatores regularium possint commendationis*

« nant à tous les diocèses ont résolu de faire le geste « imposé par la constitution Sacrorum antistitum *et tant « dans les circonstances présentes que dans les circons- « tances de même nature qui pourraient ultérieurement « se présenter, de remplir la formalité du serment.*

« Mais avant de subir cette violence, ils tiennent à pro- « tester devant Dieu, devant l'Église et devant vous, Mon- « seigneur, qu'un tel acte n'engage point leur conscience « et ne modifie en rien leurs idées : que jusqu'à plus « ample informé, ils restent aujourd'hui ce qu'ils étaient « hier, et que, réservant leur adhésion intérieure, complète « et absolue, l'adhésion « de toute leur âme » pour ce qui « constitue l'essentiel de la foi, ils se contentent pour le « reste de se renfermer, autant qu'il leur sera possible, « dans un silence respectueux.

« Paris, octobre 1910. »

Il serait difficile de trouver une déclaration plus contraire à la morale chrétienne et à l'honnêteté naturelle que cette justification cynique du mensonge et du parjure. Le parjure n'est plus qu'un geste sans conséquence, qu'on se permet aujourd'hui et qu'on se permettra dans l'avenir, toutes les fois qu'il sera utile. Pour l'autoriser il suffira d'un vulgaire motif d'intérêt. Si Régulus avait connu les subtilités de la morale *Moderniste*, il se serait bien gardé de revenir à Carthage.

Ceux qui prétendent qu'un tel geste n'engage pas leur conscience se mentent à eux-mêmes, car ils ont juré fidélité à tout le *Credo* catholique, et non seulement la fidélité extérieure et verbale, mais la fidélité du cœur, car *c'est le cœur qui croit et c'est la bouche qui, professant la croyance, assure le salut* (1).

litteras absque nota concedere suis subditis qui alicubi a prædicatione fuerint prohibiti ? R. Negative.

(1) *Rom.*, x, 10.

Mais sont-ils vraiment catholiques ceux qui font des réserves dans leur adhésion à l'enseignement de l'Église, et déclarent vouloir s'en tenir à ce qui constitue l'essentiel de la foi? Eux-mêmes jugent de ce qui est essentiel, et de ce qui est accessoire, et ce jugement individuel n'est autre chose que la liberté d'examen, base du protestantisme, ou la liberté de penser qui résume les convictions religieuses des *Modernistes*. Quant au *silence respectueux* qui termine la lettre, c'est la réédition d'une formule chère aux Jansénistes.

III

Conclusion Catholique.

En terminant cette lettre, nous croyons, Chers Messieurs, devoir répondre à des questions qui ne manqueront pas de se produire. Pourquoi avons-nous pris la peine de réfuter un écrit anonyme? Fallait-il lui attribuer tant d'importance et existe-t-il dans notre diocèse des personnes contaminées par l'hérésie moderne?

Il est vrai, la lettre que nous réfutons est anonyme et ainsi dépourvue d'autorité; mais elle est très conforme à l'esprit et aux traditions de la secte, elle résume les prétendus griefs dont les *Modernistes* s'autorisent pour se soustraire à l'autorité de l'Église. Dénoncés au monde catholique par le décret *Lamentabili* et l'Encyclique *Pascendi*, ils ont refusé de se reconnaître personnellement atteints. Ils existent, ils sont organisés, ils travaillent et se propagent en secret. Ils repoussent le qualificatif de *Modernistes*, et dans la lettre qui nous occupe aujourd'hui, le mot n'est pas prononcé une seule fois, bien qu'à chaque ligne, et pour ainsi dire à chaque mot, les doctrines *Modernistes* se manifestent d'une manière audacieuse.

Ils disent même, et nous les avons entendus, qu'ils croient à l'Église et qu'ils l'aiment, et en même temps ils

la dépouillent des droits que Jésus-Christ lui a donnés et de la mission qu'Il lui a confiée.

Vous remarquerez encore, Chers Messieurs, un danger spécial de la propagande *Moderniste;* elle s'adresse d'abord aux âmes d'élite. Parmi ces âmes sont en première ligne les âmes de prêtres, car les prêtres sont l'élite par la grâce de leur vocation, par leur éducation religieuse, par les aspirations généreuses qui sont comme la force motrice de la vie sacerdotale. Hélas! cette élite n'a pas su se préserver entièrement; les auteurs de la lettre se disent *prêtres nombreux et appartenant à tous les diocèses* : ils font parade d'un succès que leur orgueil exagère sans doute, mais que nous ne pouvons nier entièrement.

C'est par de telles conquêtes, et avec le concours de prêtres séduits, parfois inconscients, que le *Modernisme* a fait des adeptes parmi les chrétiens instruits et dévoués à la cause religieuse, appelés eux aussi à constituer une élite. Nous avons une preuve de ce triste résultat dans la déviation des *Sillonnistes* : à la première heure ils parurent appelés à former une élite chrétienne, puis ils devinrent, au moins en sociologie, des auxiliaires des *Modernistes.*

Ces divers motifs, Chers Messieurs, nous ont inspiré de vous écrire aujourd'hui, heureux si par notre lettre nous éloignons du danger une seule âme, surtout une âme de prêtre, heureux si nous contribuons à conserver dans son intégrité parfaite la foi de notre cher Clergé à la doctrine Catholique et Romaine.

Nous avons encore un motif à vous donner de notre intervention : nous sommes trop portés à croire que l'hérésie est loin de nous et que nos populations ne sont point exposées à la contamination.

Or le *Modernisme* est tout près de nous, enseigné et vécu. Il est enseigné dans toutes les écoles de l'État. Tous les manuels scolaires, ceux d'abord qui furent condamnés, mais plusieurs qui ont échappé à la condamnation, sont

infectés de *Modernisme*. Plus on remonte les divers degrés de l'enseignement, plus cette gangrène doctrinale se manifeste, et elle a son foyer d'infection dans l'enseignement supérieur. On y professe couramment l'ensemble des doctrines condamnées, depuis l'*Agnosticisme* qui veut ignorer tout de l'âme et de Dieu, jusqu'à la *Suprématie du laïcisme*, qui n'est autre chose que la souveraineté inadmissible de la raison individuelle, juge suprême de toute opinion religieuse.

Tel est l'enseignement national, telle est aussi la vie nationale, et notre société ne cesse de se proclamer laïque, dans le sens que nous venons de dire, et d'affirmer son indépendance absolue de toute religion révélée.

Nous sommes donc comme submergés par le flot envahissant du *Modernisme*; nos fidèles ne le sont pas moins que nous, et notre devoir de prêtre est de nous défendre de l'erreur et d'en défendre notre troupeau. C'est donc avec une pleine confiance dans votre foi et dans votre zèle que nous vous redisons la parole de saint Paul à Timothée : « *Gardez le dépôt en repoussant les nouveautés profanes du* « *langage et les objections d'une science indigne de ce* « *nom, car, en nous promettant cette science, certains* « *perdirent la foi* (1). »

Veuillez agréer, Chers Messieurs, nos sentiments bien dévoués et affectueux en Notre-Seigneur.

Cahors, ce 21 novembre, en la fête de la Présentation de la Sainte Vierge.

† VICTOR-ONÉSIME,
Évêque de Cahors.

« Jolie morale, en vérité », concluait avec raison l'*Aurore* elle-même, en constatant que le modernisme aboutit à ceci : « aux restrictions mentales,

(1) *I, Tim.* VI. 20.

aux hypocrisies et au parjure d'un serment que l'on prête contraint et forcé avec le ferme propos de le trahir » (1).

Vers le commencement du mois de décembre 1910, des journaux de toutes nuances publiaient ou reproduisaient, les uns après les autres, une dépêche ainsi conçue :

Genève, 30 novembre.

Une réunion de prêtres modernistes vient d'avoir lieu près de Lugano ; sept Italiens, cinq Suisses, cinq Français, un Allemand y assistaient.

Lorsqu'on vota au sujet du serment imposé par Pie X, dix furent d'avis de s'y refuser, cinq l'acceptèrent, disant qu'il ne tirait pas à conséquence, qu'il était nul, parce que fait contre la liberté de conscience.

On adopta des résolutions en faveur :

1° D'une entière solidarité des prêtres dits « sincères » (c'est-à-dire refusant franchement de prêter serment), disposés à toute punition, et prêts à se porter secours, en vue de prolonger la résistance avec l'appui du peuple ;

2° De la fondation de bourses d'étude pour les membres du clergé injustement frappés par le Vatican ;

3° De la fondation d'une revue mensuelle pour répandre les idées de rénovation religieuse ;

4° De la rédaction d'une lettre ouverte au Pape pour lui exposer les aspirations légitimes du clergé.

Le vrai et le faux sont d'ordinaire mêlés à dessein dans les informations tendancieuses de ce genre, d'origine moderniste, la secte ayant adopté toutes les allures et les méthodes des sociétés secrètes, auxquelles cette tactique est habituelle.

(1) L'*Aurore*, n° 4748.

L'*Univers* écrivait avec raison à ce propos :

Quelle foi convient-il d'accorder à cette information? Elle n'est malheureusement pas invraisemblable.

Toutefois elle ressemble assez à ces mots d'ordres circulaires, qui passent périodiquement de France en Italie et d'Italie en France, en Allemagne, ailleurs. Tous les mois, un correspondant, en mal de copie, découpe à nouveau, sans contrôle, une de ces nouvelles dont il sait seulement que l'esprit tendacieux flattera son journal. Il la relance dans la circulation, en dépit des démentis, des invraisemblances; il la met à jour au besoin et le petit jeu recommence. Ainsi en est-il de maintes nouvelles de Rome : le refus de serment antimoderniste en Bavière, par exemple, que se passe et se repasse régulièrement depuis un mois, comme ballon d'essai, la presse antireligieuse. Ainsi de maintes inventions d'un Mater ou d'un Narfon, que l'*Agence Stefani* se charge de répandre par delà les Alpes et que l'*Agence Havas* nous en rapporte comme échos des fameuses « sphères » du Vatican.

Or, il est incontestable que la nouvelle du conciliabule moderniste d'aujourd'hui est déjà connue. La provenance en est suspecte. Les souvenirs d'*Il Santo* et l'apparition de *Leila* expliqueraient le choix que des informateurs de fantaisie auraient fait des environs de Lugano pour y placer cette session nouvelle d'une assemblée moderniste. L'affaire a même été plusieurs fois démentie.

Les écrivains « catholiques » du *Bulletin de la Semaine* qui n'eurent pas, à ma connaissance, un mot d'indignation contre la répugnante manœuvre des modernistes parjures, s'empressèrent de publier la communication suivante, afin de bien établir sans doute, disait encore l'*Univers*, que « la sympathie

la plus avouée et certains rapports ne manquent pas entre lui et l'ennemi » :

Monsieur le Directeur du
Bulletin de la Semaine,

Paris.

Je lis dans votre Bulletin une réponse de Aventino à Mgr Breton. Et j'y apprends que cet été il se serait tenu, ici, à Lugano, un congrès de Modernistes. On va jusqu'à dire ce qui aurait été fait dans ledit congrès. Je me permets de m'adresser à votre courtoisie pour démentir cette nouvelle. Elle a été imprimée aussi dans la *Perseveranza* de Milan; et le *Vaterland*, de Lucerne, imprima que ce congrès s'était tenu chez moi, à Mendrisio, près de Lugano. Tant que cette nouvelle resta en Italie, je ne m'occupai pas de la démentir; quand on la publia en Suisse, je me contentai d'un démenti humoristique dans le journal l'*Azione* de Lugano. Mais, maintenant que je vois qu'elle a passé les monts, je crois devoir la démentir de la façon la plus absolue. *Aucun congrès de modernistes ne s'est tenu ni chez moi, ni à Lugano en Suisse...*

Avec mon plus profond respect, agréez, Monsieur le Directeur...

Professeur Dominico Battaini,
directeur de *Cultura Moderna*.

Mendrisio (Suisse).

12 novembre 1910.

Ne faudrait-il pas autre chose, continue l'*Univers*, pour infirmer les témoignages précédemment donnés ? Et l'invraisemblable ne serait-il pas que ces réunions, répétées sans doute, n'aient eu lieu nulle part, alors que les effets s'en montrent de tous côtés ?

La parole et les conseils de Fogazzaro ne frappent-ils pas d'avance de suspicion toute protestation combinée dans les « catacombes modernistes » ?

Le professeur Dominico Battaini donne sa parole que la chose n'a pas eu lieu chez lui. Il est possible. Mais lorsqu'il ajoute que « même aucun congrès moderniste ne s'est tenu à Lugano », qu'en sait-il, à moins de faire justement partie d'un groupe dont il peut répondre des faits et gestes?

Est-ce que la *Cultura Moderna* se rédige sans entente? Est-ce une rencontre spontanée d'articles dont le confluent forme par hasard la *Revue moderniste internationale de Genève*? Le récent manifeste des modernistes français s'est-il rédigé tout seul? Et ceux qui ne craignent pas d'applaudir publiquement, dans une salle comme celle de l'Ecole de journalisme, aux déclarations de M. de Narfon les plus explicitement réprouvées par le *motu proprio*, doivent se gêner beaucoup probablement pour se réunir ailleurs, entre eux, pour comploter leurs quotidiennes trahisons et combiner leur résistance !

Certains efforts témoignent trop haut de l'existence de cette conjuration et par conséquent de ses délibérations, à Lugano ou ailleurs. Celle dont le *Radical* parlait avant-hier, celle que nie le professeur Battaini peuvent n'avoir pas été exactement annoncées; il ne faudrait pas qu'une apparence de démenti servît de voile pour dissimuler la gravité d'un incontestable mouvement occulte, dont les preuves abondent (1).

Les modernistes parjures reçurent d'Angleterre une approbation qui dut les réjouir, celle de Miss Petre, qui avait été, nous apprend le journal le *Temps* dans un style vraiment bizarre (2), « l'un des nombreux amis (*sic*) du jésuite Tyrrell ».

(1) L'*Univers*, 4 décembre 1910.
(2) Le *Petit Temps*, du 2 décembre 1910, sous ce titre: *A propos du serment antimoderniste*.

On sait, écrit le *Temps*, qu'au mois de septembre dernier le pape a publié un *motu proprio* prescrivant de nouvelles mesures de préservation contre le modernisme, et notamment la prestation d'un serment qui comprend l'adhésion à la doctrine exposée dans l'encyclique *Pascendi*. Nous avons expliqué dans quelles conditions ce serment avait été prononcé par le clergé, notamment à Paris, et quelle émotion il a suscité dans les rangs du clergé libéral. Une émotion semblable s'est produite dans les milieux catholiques anglais, non pas à propos du serment lui-même, mais à propos d'une déclaration identique demandée à Miss Petre. Miss Petre fut un des nombreux amis du jésuite Tyrrel, le célèbre moderniste anglais, qui passa les derniers mois de sa vie dans une villa voisine de la sienne et qu'elle assista au moment de sa mort. Miss Petre fut à plusieurs reprises mise en demeure de signer son adhésion à l'encyclique *Pascendi*, sous peine de privation des sacrements.

Elle a récemment, en une lettre ouverte adressée à ses coreligionnaires, exposé son cas, qui intéresse tous les catholiques, en protestant contre une mise en demeure, qui, dit-elle, « aurait été accueillie avec plus d'énergie que de douceur par nos pères ».

« En décembre dernier, dit-elle en substance, il m'a été « demandé d'envoyer par écrit la déclaration que je me « soumettais sincèrement au Saint-Siège, en ce qui con- « cerne l'encyclique *Pascendi*, et le décret *Lamentabili*.

« A ceci je répliquai, qu'au point de vue de la foi, j'adhé- « rais complètement à la croyance catholique dans la- « quelle j'ai été élevée et instruite, mais dont je connais « davantage les devoirs et les pratiques qu'aucune des sub- « tilités théologiques. Que si ma vie ne témoignait pas « suffisamment de ma foi, ma signature serait vaine. Et « qu'ayant lu une seule fois les documents en question, ils « m'avaient fait une impression très pénible, que j'ai

« trouvé partagée par beaucoup de catholiques, parce qu'ils « semblaient condamner des écrivains tels que le cardinal « Newman et le père Tyrrell qui furent nos plus grands « apologistes catholiques et embarrasser l'esprit dans « l'acceptation de théories historiques et scientifiques. « L'encyclique *Pascendi* paraît soutenir une ligne de con- « duite contraire aux notions générales de charité. Si je « suis dans l'erreur sur ces points, je serais très heureuse « d'être convaincue de mes torts; mais je n'éprouve « aucun besoin de relire les documents susnommés.

« Après un certain délai, on m'a de nouveau demandé « une déclaration similaire sous peine d'être privée des « sacrements. »

A cette mise en demeure, miss Petre explique qu'elle a répondu à peu près dans les termes suivants :

« Il y a trois façons différentes de se comporter, à l'égard « de l'autorité religieuse qui invite à donner son adhésion « à ces documents.

« On peut estimer qu'on a le droit de faire ou de signer « quelque déclaration que ce soit, sur le simple comman- « dement d'un supérieur, sans le moindre égard aux « croyances et convictions personnelles, en laissant tout le « poids de la responsabilité d'une telle déclaration peser « sur les épaules du supérieur, et étant disposé à signer « n'importe quel décret, ou encyclique, ou même une cons- « tatation de la rotation du soleil autour de la terre. On « pourrait faire ce qui dans le sens commun serait appelé « un acte d'aveugle obéissance, analogue à cette obéis- « sance monastique qui consiste à planter un chou la « tête en bas et la racine en l'air, absolument au gré du « supérieur. J'en connais qui trouvent cette façon d'agir « légitime et seule capable de les sauver de la confusion « et d'éviter aux autres le scandale. »

Miss Petre, n'étant pas dans une situation de dépendance, n'adopte pas cette méthode, mais elle la comprend

et ne dira jamais un mot de blâme à l'adresse de ceux qui l'appliquent.

Elle ne se résout pas davantage à adopter la méthode qui consisterait à traiter ces documents à la manière d'un théologien, expliquant, discutant, démontrant les diverses significations. Une troisième lui semble préférable, — et elle n'en parle pas sans ironie, — c'est de dire solennellement qu'elle accepte les documents pontificaux de la première à la dernière ligne. Mais elle voudrait bien qu'auparavant on lui donnât l'assurance qu'ils seront toujours *de fide*, puisqu'on exige un acte solennel d'adhésion tel que celui donné par procuration au moment du baptême.

La lettre de miss Petre se termine ainsi :

« J'ai parlé hardiment, et cependant j'ai l'espoir que ce « que je ne dis n'est pas absolument inacceptable, même « pour quelques-uns qui occupent une situation ecclésias- « tique élevée et qui sont obligés souvent d'imposer des « règlements pour lesquels ils n'ont que peu de sympa- « thie.

« Peut être parmi nos évêques s'en trouve-t-il quelques- « uns qui se réjouiront de voir une ferme mais loyale « résistance dirigée contre un système qui humilie les « sièges épiscopaux et ruine la vie des églises locales. »

Nous ne voudrions contrister personne ; mais il est incontestable, au regard du bon sens, que Miss Petre ferait mieux, non pas de planter « des choux la racine en l'air », mais de les faire cuire, selon les règles d'une cuisine hygiénique, pour sa famille ou pour les pauvres, plutôt que de s'occuper de théologie, et que d'aligner des raisonnements « la tète en bas ».

Une note juste a été donnée, sur ce scandale du

parjure des prêtres modernistes, par un écrivain peu suspect, M. Paul Hyacinthe-Loyson, directeur du journal *Les Droits de l'Homme*. Analysant la « lettre des prêtres modernistes français aux archevêques et évêques de France », il écrit :

« *Cette lettre suggère deux réflexions : la première,*
« *c'est qu'on ne saurait déclarer en termes plus nobles*
« *qu'on va commettre une infamie; la seconde, c'est que*
« *les prêtres qui menacent le pape à l'abri de leur ano-*
« *nymat font hautement valoir la franchise et la bravoure*
« *de Pie X.* »

Junius (l'un des bons) ajoute avec raison : « Et la clairvoyance de Pie X. »

Vous rappelez-vous, continue-t-il, qu'au moment où parut l'encyclique contre le modernisme, il s'éleva, de plusieurs côtés, un concert de dénégations et de bas persiflage? Nous ne nous reconnaissons point dans ce portrait, disaient les modernistes; nous ne sommes point les incrédules déguisés, les destructeurs cauteleux qu'on prétend que nous sommes; les paroles du pape ne nous atteignent pas. On aurait cru revivre les lendemains célèbres de la bulle *Unigenitus*. Aujourd'hui, l'attitude n'est plus la même. Les masques ne sont pas levés, mais l'aveu de l'erreur et la rage de l'orgueil crient sous le petit rabat dont on a fait un domino. Le coup a bien porté. Le modernisme en mourra, comme sont mortes, l'une après l'autre, les hérésies dont les tombes jalonnent l'histoire de l'Eglise.

Spectacle impressionnant et qui repose la vue, après qu'on a regardé la politique des princes et celle des parlements. Il y a, dans le domaine des consciences, un veilleur qui défend la Cité comme aucune autre n'est défendue, qui

combat l'ennemi du dehors et ne se laisse pas tromper par l'ennemi du dedans, et qui déconcerte les habiletés au point que certains le croient inhabile. Ceux qui jugeront plus tard notre époque parleront, au contraire, du génie de Pie X. Ils emploieront peut-être un autre mot, et d'un autre ordre. Dès à présent, je ne vois rien de comparable à ce pouvoir qui n'a pas d'armée, qui vit de l'aumône des peuples, qui ne peut s'appuyer sur aucun gouvernement, et dont pas un acte n'est indifférent. Les loups s'intéressent aux directions de ce berger, et aussi toute la ménagerie des bois, même celle qui n'a point affaire avec le bercail.

Pour prouver la vérité de ces dernières paroles, il suffit de citer quelques passages de deux curieux articles de M. Jules Payot dans le *Volume* (1).

Avec une franchise que n'imitent pas les modernistes, M. Payot constate que ni ceux-ci ni les libres penseurs n'ont en réalité rien à reprocher logiquement à Pie X, si ce n'est une seule chose : c'est d'avoir la foi. L'unique crime de Pie X, — et M. Payot avoue que ce crime fait de Pie X un grand Pape devant l'histoire, — c'est qu'il croit aux dogmes qu'il enseigne, il croit à la divinité de l'Eglise, et plus profondément encore, il croit à l'absolu de la vérité.

Il faut recueillir ces aveux, auxquels M. Payot (on ne saurait guère s'en étonner) mêle d'ailleurs de très lourdes sottises.

On ne peut, en France, parler de Pie X sans que les catholiques eux-mêmes (2) sourient malicieusement. Il est

(1) 29 octobre et 3 décembre.
(2) Non pas « les catholiques » ni même des catholiques, mais une poignée insignifiante de modernistes.

rare que quelqu'un aussitôt ne s'écrie que Léon XIII était un grand pape. Or, Léon XIII était un homme très intelligent, habile diplomate, mais il était loin d'avoir l'énergie et la fermeté de caractère de Pie X. Au milieu de la veulerie universelle, Pie X prend un relief intense : Guillaume II lui-même, avec ses inégalités, son amour de la réclame, paraît peu équilibré à côté de ce plébéien admirablement d'aplomb et d'une volonté si calme, si sûre d'elle-même, si persévérante. C'est peut-être le plus grand pape que l'Eglise ait eu depuis longtemps.

J'ai entendu beaucoup de critiques de son pontificat et il est de règle de dire qu'il conduit le catholicisme à sa ruine...

Quand on examine en équité les critiques que les catholiques modernistes adressent à Pie X, elles reviennent toutes, chose étrange ! à lui reprocher d'avoir la foi catholique ! Il est catholique avant tout, et c'est cela qui scandalise, car, en dehors des couvents, il n'y a guère de catholiques véritables en France !...

Ce pape, au milieu de l'incohérence universelle, nous donne un exemple d'énergie persévérante, il sait ce qu'il veut et il le veut bien.

Si nous admirons l'intelligence, au fond notre admiration de choix va aux grandes volontés logiques. Or, Pie X est un des seuls catholiques conséquents du monde catholique.

Etre catholique, c'est croire à la Vérité Absolue. C'est croire que Dieu inspire directement l'Eglise. Il en résulte que pour un bon catholique, l'obéissance de cœur aux enseignements tombés de la chaire de saint Pierre doit être totale, sans restriction.

Le catholique gagne à cette obéissance une grande paix intellectuelle : les problèmes de la signification de la vie humaine et de la destinée humaine ne le troublent plus. *Il sait...*

Le catholique acquiert la paix intellectuelle dans la certitude tranquille. Il jouit dans l'Eglise de la présence réelle de Dieu, avec qui il est en communication. Il lui est facile de négliger les objections contre le dogme. Est-ce qu'un mari qui aime sa femme et qui trouve dans cette union les joies d'une affection profonde et confiante se laisse troubler par quelques imperfections inévitables?

Aussi la position d'un catholique convaincu est-elle très forte. Solidement établi dans sa croyance à la présence réelle de Dieu dans l'Eglise, il considère quiconque attaque l'Eglise et ses décisions comme un égaré ou comme un vicieux.

Outre la paix intellectuelle, le croyant trouve dans l'Eglise la paix du cœur et l'entr'aide morale.

La paix du cœur, car le malheur, la maladie, la perte des êtres chers, ce n'est qu'une épreuve. Dieu sait mieux que nous ce qui est nécessaire à notre salut, et s'il nous frappe même cruellement, nous savons qu'il nous aime et cette certitude nous donne une profonde consolation. D'ailleurs, l'Eglise a su organiser l'entr'aide morale, et le prêtre, dégagé des intérêts de ce monde, est le consolateur de son troupeau. Il sait trouver les mots qui apaisent le chagrin, et il fait luire aux yeux du croyant les espérances éternelles.

Le malheureux qui quitte les certitudes paisibles de la foi, semble livré au doute qui torture et à l'anarchie morale. Il perd toute possibilité de consolation dans les douleurs qui accablent les pauvres humains...

« Ces conséquences découlent *logiquement* des principes. Et qu'on ne vienne pas dire qu'un catholicisme aussi intolérant est celui de Pie X, mais qu'il n'était pas celui de Léon XIII. C'est une erreur complète. L'encyclique *Æterni Patris* de Léon XIII (1879) expose la même doc-

trine que les messages de Pie IX et de Pie X : la continuité de la doctrine catholique est parfaite.

Nous assistons au déroulement des conséquences du concile du Vatican (1870) où... les évêques décidèrent l'infaillibilité du pape.

... Depuis le 18 juillet 1870, date de la proclamation du dogme de l'infaillibilité, que de chemin parcouru ! Quarante ans ont suffi pour arriver à cette terrible cérémonie des jours derniers, où le clergé de Paris a prêté le serment d'accepter non seulement avec son intelligence, mais avec son cœur, les condamnations prononcées par Pie X contre le modernisme !

Quarante années d'un développement d'une logique puissante...

La conclusion ? C'est que toute religion et toute doctrine qui n'admet pas la relativité de la connaissance, de toute connaissance, est une doctrine dangereuse. Elle aboutit à la persécution, à la guerre à mort contre la liberté de conscience...

Pie X est la logique même, et c'est un pape courageux et loyal, un très grand pape. Il a merveilleusement clarifié une situation que Léon XIII avait diplomatiquement embrouillée...

Croire à une vérité absolue est un état d'esprit malsain, car il aboutit nécessairement au mépris des dissidents et à de terribles haines sociales...

Sauf certaines comparaisons peu séantes que nos lecteurs auront relevées d'eux-mêmes, on peut dire que, pour le fond des choses, le problème est en vérité fort bien posé (je ne dis pas bien résolu) et

la lutte, la lutte finale, en effet est bien là, entre la « disjonction » kantienne, qui veut faire régner dans le monde « la relativité de toute connaissance », — et la croyance indéracinable du genre humain à l'absolu de la vérité, à la réalité de la vie spirituelle et morale... C'est le duel entre Kant et saint Thomas.

Nous n'aurions pas osé espérer une telle confirmation des idées que nous avons travaillé à répandre, et qui, grâce à Dieu, ont fait leur chemin dans les esprits.

Ce que M. Payot ne veut pas voir, c'est que la « doctrine dangereuse », la doctrine tyrannique, ce n'est pas la doctrine de l'absolu (qui est la conformité même avec les lois supérieures et simples de la vie), mais c'est précisément celle de la relativité absolue de toute connaissance, la doctrine qu'il prêche.

La doctrine « de la relativité de toute connaissance » aboutit fatalement et immédiatement, de l'aveu des savants les moins suspects, à la destruction de toute science; de l'aveu des philosophes libres penseurs, à la destruction de toute philosophie et de toute pensée, à l'absurde érigé en système; de l'aveu des laïcisateurs, à la destruction de toute morale et de toute moralité; et enfin d'après l'évidence des faits, à l'universelle anarchie.

Si l'effort de Pie X ne réussit pas à restaurer l'absolu dans la pensée de ce vieux monde, ce

vieux monde s'effondrera sous peu dans la pourriture et le néant de la relativité. Et des peuples qui croiront à l'absolu nous remplaceront sur ce coin de notre planète, si celle-ci doit continuer à véhiculer la vie...

En attendant, nous voilà bien avertis, et il faut rendre grâce au cynisme de M. Payot.

Au nom de la liberté de conscience telle que nous la fera son « relativisme », la société de ses rêves exterminera comme dangereux tous ceux qui croiront encore, à un degré quelconque, à l'absolu de la vérité : *Christianis esse non licet.* On a déjà vu cela dans le monde. L'histoire est un recommencement.

B. Gaudeau.

RÉPONSES A L'ENQUÊTE

SUR LES PREUVES DE L'EXISTENCE DE DIEU ET SUR LES DIFFICULTÉS ET OBJECTIONS CONTRE CES PREUVES

Nous publions ici quelques-unes des réponses, qui nous arrivent nombreuses, et émanant, comme nous le désirions, des esprits les plus divers en fait de culture et d'opinions.

Pour étendre autant que possible les résultats et les bienfaits de cette enquête, nous joindrons, en supplément, au prochain numéro de la *Foi Catholique* le texte des questions et des éclaircissements qui posent le problème à nos lecteurs, tel que nous l'avons déjà publié dans notre numéro d'octobre 1910.

Et nous prions nos abonnés, nos lecteurs et nos amis de bien vouloir faire connaître ces pages autour d'eux, aux prêtres, aux professeurs, aux étudiants, à *tous* les esprits qui cherchent la vérité et qui sont capables d'en profiter et d'en faire profiter les autres.

I

Voici d'abord une réponse dont la verve nerveuse et familière plaira sûrement au lecteur. Elle émane

d'un pharmacien de province et elle prouvera une fois de plus que Flaubert a calomnié cette profession en la choisissant pour y situer le type odieux et prudhomesque du libre penseur Homais.

A..., 12 janvier 1911.

« Je crois en Dieu à cause de l'intelligente « harmonie de la création tout entière, et aussi « depuis la démolition du dogme scientifique de la « génération spontanée par Pasteur, parce qu'il a « fallu à un moment donné l'intervention d'une « volonté créatrice des formes et organisatrice de « la vie sur notre globe refroidi.

« Je crois en Dieu, parce qu'il me paraît contraire « au bon sens, qu'une première cellule ait eu, « avant de naître, l'intelligence de s'organiser elle- « même, ou que sous l'action de conditions physico- « chimiques le génie du « Grand Pan » ait vu le « jour.

« Je crois en Dieu parce qu'il me paraît abraca- « dabrant d'admettre que sous des influences de « milieu peu variables, de chaleur et d'humidité, « la première cellule ait créé des cellules iden- « tiques à elle-même, aboutissant à la longue aux « êtres les plus variés, du bacille au mastodonte.

« Je crois en Dieu parce que je trouve déraison- « nable de supposer qu'avant leur évolution à tra- « vers les spécimens inférieurs, deux cellules pri- « mitives se soient entendues ou aient été séparées « par hasard, pour arriver à fournir chacune de leur

« côté des êtres semblables, quoique différents et « complémentaires en ce qui concerne les organes « de la reproduction.

« Il faut bien admettre dans ce cas que ce n'est « pas la fonction qui crée l'organe, mais que les « organes ont précédé la fonction, ou la raison n'est « plus la raison.

« Je crois en Dieu, à cause de l'immoralité de la « vie, car s'il y a une justice pour les races et les « peuples (et encore?...) il n'y en a pas pour les indi- « vidus. On ne peut compter en ce bas monde sur « la justice de Dieu, et nous voyons trop souvent « dans l'histoire la vertu et le droit persécutés sous « toutes les formes (Exemple : Combisme), et l'in- « nocence succomber dans l'ignominie, le martyre « et la mort (Exemple : Jeanne d'Arc).

« Je crois en Dieu, parce que dans le domaine « physique, tout tend à l'équilibre, et que dans le « domaine moral, tout doit également tendre à « l'équité, et par conséquent à Dieu.

« Sans un Dieu conscient de toute pensée et de « tout acte, pas d'équité; et la raison d'être de la « création n'est plus l'amour, la justice, le bien, « mais la haine, l'injustice, le mal...

« Pas à dire, il faut choisir et se prononcer, ou « la raison n'est plus la raison.

« Je crois en Dieu, parce que dans toutes les civi- « lisations la conscience humaine s'est prononcée, « et qu'elles n'ont pas perdu leurs religions sans « crouler. Elles (les religions) ont été les voiles

« derrière lesquels Dieu s'est caché, quelque défi-
« guré qu'il ait été par l'imagination des hommes. »

(Au sujet de ce dernier alinéa, remarquons que pour être complet, il faudrait distinguer entre les fausses religions et l'unique vraie religion, bien qu'il ne soit pas inexact de dire que dans toutes les religions, même les plus fausses, on trouve quelques linéaments de la « religion naturelle », au sens légitime et théologique de ce mot.)

« Je crois en Dieu, parce que la science relative
« expérimentale, la seule à la portée de l'homme,
« n'a pas la vérité. »

(L'auteur veut dire assurément que la science expérimentale ne peut donner, par elle-même, la vérité religieuse ni même philosophique, ce qui est incontestable.)

« On ne peut admettre qu'il n'existe pas une
« vérité consciente d'elle-même, en dehors de la
« matière qui ne sait rien, et en dehors de l'homme,
« qui sait qu'il ne sait rien. Donc, Dieu existe, qui
« est la Vérité même en action...

« Philosophiquement parlant, la science (des
« savants) est synonyme d'ignorance, parce qu'elle
« n'est que l'encyclopédie des connaissances humai-
« nes démontrant la parfaite ignorance de l'homme,
« non seulement en ce qui concerne ses origines et
« ses destinées, mais même en ce qui concerne

« l'essence de la matière et la nature intrinsèque « des forces naturelles.

« Si la Révélation est vraie, seuls les théologiens « ont le droit de parler au nom de la science. Si- « non, nous ne sommes tous que des ignorants, « puisque nous ne savons rien de la destinée éter- « nelle de l'homme, la seule question intéressante « au-dessus de toutes.

« Avec mes excuses pour une aussi longue lettre, « veuillez agréer, Monsieur le Chanoine, l'assurance « de mes respectueux sentiments. »

J. V.

En disant que « si la Révélation est vraie, seuls « les théologiens ont le droit de parler au nom de la « science », notre correspondant entend sûrement la seule science qui importe, la science de la religion. S'il s'agissait de la science de la nature, ce serait alors, sous une forme paradoxale, énoncer cette vérité : que les savants qui ne sont pas éclairés des lumières de la Révélation risquent à chaque instant de s'égarer, parce qu'ils sont exposés à s'aventurer dans certaines hypothèses d'ordre philosophique ou religieux, hypothèses que nous savons d'avance, nous qui possédons la foi, aboutir à des impasses ou à des erreurs.

En tout autre sens, il ne serait pas exact de dire que les théologiens ont la mission directe de parler au nom de la science de la nature, ni surtout que seuls ils en ont le droit.

II

La lettre qu'on va lire est d'un jeune curé de campagne, disciple fervent (sinon, comme il le dit lui-même, fanatique) de saint Thomas. Dans ces limites, c'est un fanatisme qu'il faut souhaiter contagieux.

Le F..., 12 mars 1911.

« Je ne saurais trop vous remercier, Monsieur le « Chanoine, de tout le bien que m'a fait votre « savante revue où les questions touchant la foi « sont si clairement traitées. Bien que, grâce à « Dieu, je n'aie jamais été atteint de ce venin du « relativisme kantien (j'ai toujours eu l'honneur « de passer pour un fanatique de saint Thomas), « votre enseignement sur ces questions m'a singuliè- « rement éclairé sur bien des points et a particu- « lièrement renforcé, chez moi, les fondements phi- « losophiques rationnels de la foi.

« Au sujet de l'enquête que vous avez ouverte « sur la valeur des preuves de l'existence de Dieu, « si vous le voulez bien, je vous répondrai briève- « ment que, pour moi, la preuve rationnelle péremp- « toire est celle que constituent les cinq arguments « développés par saint Thomas. Cette démonstration « me paraît la plus propre à donner à tout esprit « la certitude du fait de l'existence de Dieu, avec « une certaine connaissance de sa nature, connais-

« sance fournissant une base suffisante et plus
« précise que celle fournie par les autres preuves à
« la religion naturelle, pour qui ignorerait invinci-
« blement la Révélation et l'ordre surnaturel.

« La démonstration de saint Thomas m'apparaît
« comme le plus magnifique développement de la
« parole de l'Epître aux Romains : « *Invisibilia Dei,*
« *a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intel-*
« *lecta conspiciuntur..., ita ut sint inexcusabiles*
« quia *cum cognovissent Deum*, non SICUT DEUM
« *glorificaverunt* (*Rom.*, *I*, *20, 21*) (1).

« Je ne vois pas que ce texte puisse être illustré
« d'un plus bel exemple que la démonstration de
« saint Thomas.

« D'autre part, celle-ci me paraît bien la plus ac-
« cessible aux esprits non cultivés, mais en posses-
« sion du sens commun ; et, en même temps, la plus
« solide pour les savants, au point de vue de la cer-
« titude du caractère incontestable des faits natu-
« rels sur lesquels sont fondés ses cinq arguments.

« D'ailleurs les preuves psychologiques et morales
« aboutissent en fait à la nécessité du même Etre
« que la preuve de saint Thomas : mais, dans ces
« preuves psychologiques et morales, cet Etre est
« considéré sous un angle plus étroit ; il est vu,
« connu, à un point de vue plus restreint. De sorte
« que la preuve de saint Thomas renferme virtuel-

(1) « Les perfections invisibles de Dieu sont aperçues et comprises (des païens) dans ses œuvres par le moyen de la création... de sorte qu'ils sont inexcusables, parce que, ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu. »

« lement toutes celles qui peuvent être présentées « par la raison humaine : toute autre preuve efficace « doit nécessairement aboutir à la conclusion « de saint Thomas, comme le ruisseau tombe dans « le fleuve. Tout, dans les ordres physique, intellec- « tuel et moral, s'explique ou, tout au moins, « s'éclaire d'une certaine lumière et devient vrai- « semblable, par l'Etre démontré par saint Thomas. « Et sans Lui, rien ne s'explique (pour un esprit « sain et non faussé par le kantisme).

« Quiconque n'admet pas la preuve de l'existence « de Dieu donnée par saint Thomas, ou bien ne ré- « fléchit pas sérieusement, ou bien est atteint d'une « maladie intellectuelle qui met obstacle au fonc- « tionnement normal de son intelligence.

« Je n'ai pas, jusqu'ici, rencontré d'objection « créant, à mes yeux, une sérieuse difficulté, en pré- « sence de la notion de Dieu, telle qu'elle résulte « de la démonstration de saint Thomas.

« Veuillez, Monsieur le Chanoine, excuser la lon- « gueur de cet avis, que je vous annonçais bref, sur « cette question capitale. Vous en ferez ce qu'il vous « plaira. Je vous demande seulement de taire « mon nom. Je ne suis qu'un jeune curé de campa- « gne, et je ne désire nullement faire parler de moi.

« Veuillez agréer, Monsieur le Chanoine, mes res- « pectueux hommages en Notre-Seigneur.

« P. L. »

L'aimable modestie de notre correspondant ne

nous empêchera pas de constater que le commerce de saint Thomas lui a été profitable. A quiconque en effet a pénétré vraiment la pensée du Maître, cette pensée suffit. Il n'en est pas moins permis de penser que si saint Thomas pouvait ressusciter de nos jours et expliquer à nos contemporains sa démonstration de l'existence de Dieu par les « cinq voies », il en aiguiserait certains traits et en développerait certains aspects, qui sont déjà, comme le dit très bien notre correspondant, contenus virtuellement dans sa preuve, mais qu'il le ferait d'une façon qui paraîtrait à beaucoup d'esprits vraiment nouvelle, et peut-être surprenante à ceux qui ne connaissent de saint Thomas que les textes les plus classiques.

III

Voici la réponse d'un médecin. Elle est très intéressante par les détails personnels qu'elle renferme et qui lui donnent, pour ainsi dire, la précision d'une monographie ou d'un diagnostic intellectuel.

« P..., décembre 1910.

« Monsieur le Directeur,

« Si je n'ai pas répondu à l'enquête sur les « preuves de l'existence de Dieu, les motifs sont « un peu le manque de temps et beaucoup le man« que de préparation, ayant eu de la question une

« connaissance surtout livresque, mais pas assez « mûrie.

« Je profite néanmoins d'une occasion pour re- « tracer, si vous le permettez, l'histoire de ma « pensée ou plutôt la suite de mes lectures à ce « point de vue, en vous priant d'excuser les détails « trop personnels.

« Élevé par des parents catholiques, mais égoïste « comme la plupart des enfants, je ne me rappelle « point avoir éprouvé dans mes premières années « d'affection, ni de reconnaissance quelconque en- « vers « le bon Dieu », que j'étais plutôt porté à « considérer comme un Maître exigeant et gênant.

« Cependant, pas trace non plus à cet âge de « l'idée d'impossibilité appliquée à l'existence d'un « Maître souverain ; cette existence était au con- « traire acceptée naturellement, sur l'autorité des « parents.

« Au collège, dirigé par des prêtres, je me sou- « viens clairement — fait que je crois bon de noter « — d'avoir été très frappé des preuves classiques « de l'existence de Dieu (premier moteur, *cause* « *première*, contingence, etc.) ; mais bien entendu, « sans faire retour sur soi, sans essayer de sonder « la valeur de la connaissance humaine.

« Etudiant, j'ai eu le bonheur de garder la foi, « mais je n'ai nullement cultivé les questions de « philosophie. J'ai lu à ce moment *En Route*, de « Huysmans, œuvre vécue qui correspondait à un « certain état d'esprit ambiant ; mais évidemment

« insuffisante comme apologétique. Je me rappelle
« que les volumes spirites d'Allan Kardec me sont
« aussi tombés sous la main, mais je n'ai heureuse-
« ment aucun goût pour ce genre d'élucubrations.

« Depuis, — nouveau fait sur lequel j'insiste à
« dessein, — les pensées de Pascal, lues et méditées
« sans guide, auraient ébranlé ma croyance en la
« valeur de la raison, si la réflexion et la lecture
« d'ouvrages, la plupart catholiques, n'étaient
« venus à temps prévenir ce faux pas, en précisant
« le rôle de la raison vis-à-vis de la foi, et en éclai-
« rant les avenues qui conduisent l'homme de
« l'univers à Dieu.

« Voici la liste de ces ouvrages à peu près dans
« l'ordre où je les ai connus :

« Frayssinous. *Défense du Christianisme*.

« Balmès. *L'Art d'arriver au vrai*.

« Mgr Pie. *Synodales et lettre sur le Concile du Vatican*.

« Sertillanges. *Les Sources de la croyance en Dieu*
« (spécialement le chapitre VI : *L'Idée de Dieu et*
« *la Vérité*).

« Franck. *Dictionnaire des Sciences philosophi-*
« *ques* (articles *Certitude*, *Cause*, *Dieu*).

« Fouillée. *Philosophie de Platon*, 3e partie.

« Ollé-Laprune. Quelques passages de la *Certi-*
« *tude morale*.

« De Régnon. Début de la *Métaphysique des*
« *causes*.

« Sortais. Certains chapitres du *Traité de philo-*
« *sophie.*

Moisant. *L'Existence d'un Dieu personnel* (Etudes,
« 1907).

« De Tonquédec. *La Notion de vérité* (*Id.*).

« Abbé de Broglie. Quelques-uns de ses ou-
« vrages.

« L'Encyclique *Pascendi.*

« La *Foi Catholique*, dont je suis un abonné de la
« première heure, et par laquelle j'ai connu et
« apprécié les œuvres et les conférences de Mgr
« d'Hulst.

« Gaudeau. *Le besoin de croire et le besoin de*
« *savoir*, mince brochure qui, soit dit sans flatterie,
« vaut un gros volume.

« Enfin la nouvelle édition du *Dictionnaire apo-*
« *logétique*, spécialement l'article « *Dieu* », par le
« Père Garrigou-Lagrange.

« Je dois dire aussi que j'ai parcouru à leur
« apparition : L'*Athéisme* de Le Dantec, que j'ai
« trouvé pauvre en raisons, pour ne pas dire nul;
« et l'*Evolution créatrice* de Bergson, à laquelle
« j'avoue, sans fausse honte, n'avoir pas compris
« grand'chose.

« Actuellement (j'ai 33 ans), voici les points que
« je considère comme fondamentaux dans la
« croyance rationnelle à l'existence de Dieu :

« 1° Dieu est l'être le plus prouvé en soi, parce
« qu'il est exigé par tous les faits, tant du monde

« extérieur que du monde intérieur, en vertu de « l'ensemble et de chacun des principes rationnels « qui sont unis aux faits par le lien étroit de l'être.(De « Broglie, *Preuves psychologiques de l'existence de « Dieu*, p. 251.) C'est en somme, je crois, la preuve « que vous appelez cosmo-onto-psychologique.

« 2° Les principes philosophiques qui nous « obligent à remonter à Dieu par le solide échelon « de la causalité, sont aussi principes directeurs « des sciences, comme le fait remarquer le philo- « sophe Naville dans la *Physique moderne*, et de- « viennent plus explicites, plus notoires pour nous, « à mesure que les sciences se perfectionnent.

« Conclusion : Loin de redouter les découvertes « de la science, la vraie philosophie, celle qui, « s'appuyant sur le sens commun, tient compte à la « fois des données des sens et des exigences de la « raison, souhaite au contraire que la science « étende ses découvertes toujours davantage, cer- « taine que ces progrès, dans la mesure où ils « seront réels, ne peuvent que tourner à son propre « avantage et rendre plus éclatante la démonstra- « tion de l'existence de Dieu, couronnement de ses « efforts.

« Telle est, sincèrement exposée, l'orientation de « ma pensée concernant la première question de « l'enquête.

« Au sujet de la seconde question, je crois que « l'existence de Dieu une fois solidement établie,

« les objections, sans disparaître, perdent leur « force.

« Au premier rang de ces objections, et peut-être « comme leur centre commun, se place à mon avis, « le problème du mal sous toutes ses formes.

« Mais la question la plus actuelle est toujours « celle du « problème de la connaissance », clef de « tous les autres. C'est sur ce point qu'il paraît « désirable de porter la lumière de plus en plus ; « et je souhaite que les articles de la *Foi Catholique* « y contribuent pour une large part.

« Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assu- « rance de mes sentiments très respectueux et « reconnaissants.

« B. G.,
« *Médecin.* »

« *P.-S.* — Je relis après coup les indications de « la *Foi Catholique* (octobre 1910, p. 32-33), et je « m'aperçois que ma réponse a été incomplète.

« J'ajoute donc quelques remarques :

« 1° Les preuves de Dieu se résument dans la « preuve de la contingence, et cette preuve atteint « sa plus grande profondeur dans la quatrième « preuve thomiste, celle par les degrés des êtres, « bien exposée dans son ensemble et dans ses « détails par le P. Garrigou-Lagrange (*Dictionnaire* « *apologétique*, colonnes 1045-1063).

« Cette preuve revêt toute sa valeur quand on la « place, comme le fait saint Thomas, après l'argument

« de causalité (Mgr d'Hulst, *Mélanges philoso-* « *phiques*, p. 381).

« 2° Il serait à désirer, pour la solidité de l'argu- « mentation, que dès le début, la notion de l'ana- « logie fût clairement exposée et mise sur pied. « Cette théorie, pièce délicate, n'est pas toujours « suffisamment étayée.

« 3° La démonstration cosmo-onto-psychologique « présente à mes yeux une valeur absolue et uni- « verselle ; mais cette valeur brillera d'un plus vif « éclat, à mesure que sera mieux mis en relief « l'appui mutuel et nécessaire que se prêtent les « sciences et la philosophie.

« 4° Le rôle des éléments moraux dans la « démonstration paraît toujours obscur et difficile « à délimiter. Je crois que des dispositions morales « défectueuses peuvent voiler pour un temps, mais « non effacer les éléments de la preuve au regard « de l'âme. S'il conditionne l'exercice des facultés « intellectuelles, l'état moral du sujet semble « extrinsèque à l'acte de ces facultés ; et il est dou- « teux qu'il puisse constituer un obstacle absolu et « permanent au fonctionnement normal de la « pensée. Il reste qu'en présentant le vrai à l'âme, « il est toujours à propos de présenter l'âme au « vrai, de s'efforcer par la droiture, de placer « l'âme sur le chemin de la vérité entrevue, et « acceptée d'avance (Ollé-Laprune, *Certitude mo-* « *rale*, p. 390-392; et Bainvel, *Nature et surna-* « *turel*, p. 325).

IV

La lettre qu'on va lire énonce des idées trop particulières pour qu'elles puissent, semble-t-il, être acceptées d'un grand nombre.

Je crois cependant devoir indiquer, au moins à titre de curiosité, la théorie, d'ailleurs obscure, esquissée ici.

Il ne serait pas exact, comme l'auteur pourrait y sembler incliner, de réserver à Dieu seul le nom et le rôle de Cause. Les substances crées ou causes secondes, sont très réellement causes de leurs effets. Dieu seul, il est vrai, est cause première, et seul aussi il est, comme le dit l'auteur, cause « totale » des êtres qu'il crée...

B., le 8 janvier 1911.

« CHER MONSIEUR LE CHANOINE,

« Fidèle à votre appel, je viens vous exposer : « Pourquoi je crois (de science rationnelle) en Dieu.

« Je crois en Dieu parce que je crois à la relation « de cause à effet, qui est autre que la relation de « tout à partie ; celle-ci étant la relation constitu- « tive ; la première, la relation productive.

« Immense différence !... En vertu de la relation « de tout à partie, je dis, par exemple (contraire- « ment à l'arbre de Porphyre) que la substance est « le tout dont le corps est la partie, ou la substance

« espèce dont le corps est le genre ; qu'ainsi, con-
« formément au Concile de Vienne et au Ve de
« Latran, la substance est forme ou espèce de
« corps ; l'âme, même spirituelle, également forme
« ou espèce de corps, au lieu que le corps soit une
« forme ou espèce de substance.

« Mais, quoique plus parfaite que le corps, puis-
« qu'elle en est le tout, la substance n'est pourtant
« pas par elle-même (c'est-à-dire en tant que subs-
« tance) Cause ; la substance spirituelle non plus
« que les autres.

« Que faut-il donc pour que la substance soit
« cause, ou, au moins, Cause totale de l'effet ?

« Il n'y a qu'une réponse à ce postulat... Il faut
« que cette substance soit Dieu.

« Pourquoi, en effet, un père n'est-il pas le Dieu
« de son fils ? Parce que tout en étant, dans le cas,
« cause responsable, il n'est ni la cause intelligente
« ni la cause totale de son effet.

« Inutile d'ajouter autre chose pour la réponse à
« la question.

« A. A. »

Notre prochain numéro contiendra d'importantes réponses aux objections de M. Ed. Le Roy contre les preuves traditionnelles de l'existence de Dieu.

B. Gaudeau.

CONFÉRENCES D'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX SUPÉRIEUR

Dans la Chapelle de l'Assomption, à Paris

263, rue Saint-Honoré.

But. — « L'ignorance religieuse, a dit Sa Sainteté Pie X, est le plus grand mal de notre temps. »

Nul ne peut méconnaître la vérité de cette parole. Pour remédier à ce mal, *un cours suivi d'enseignement religieux*, *embrassant plusieurs années*, a été inauguré en 1909.

Bénie par Mgr l'Archevêque de Paris, cette œuvre met à la portée de tous, par un *enseignement clair*, *précis*, *vraiment scientifique*, l'ensemble et la suite de la doctrine catholique, si peu et si mal connue.

Lieu. — La Chapelle de l'Assomption, *263, rue Saint-Honoré*, a été choisie en raison de sa situation centrale, qui peut grouper aisément *des hommes de tous les quartiers de Paris*.

Jours et heures. — Les conférences ont lieu tous les huit jours, le *lundi soir à 5 h. 3/4 très précises*, selon le programme ci-contre.

Objections. — Les objections sérieuses, formulées par écrit, reçoivent une réponse.

TROISIÈME ANNÉE

1911

TRAITÉ DE DIEU UN ET CRÉATEUR : LE PANTHÉISME CONTEMPORAIN

Lundi 6 Mars. — Dieu est Unique et Infini. Solution des contradictions apparentes.

Lundi 13 Mars. — En quel sens Dieu est *personnel*, selon la raison et selon la foi chrétienne.

Lundi 20 Mars. — Exposé et critique de l'idée de création. Contradiction de « l'évolution créatrice ».

Lundi 27 Mars. — Le panthéisme ancien et contemporain. — De Hégel à Auguste Sabatier, aux philosophes modernistes et à M. Bergson.

Lundi 3 Avril. — Impiété, absence de nouveauté et caractère antiscientifique du panthéisme moderniste et bergsonien.

SUITE DES SUJETS TRAITÉS :

1908-1909. — Traité de la Foi.

1909-1910. — Traité de l'existence de Dieu et de l'athéisme.

1910-1911. — Traité de Dieu Un et Créateur. Le panthéisme contemporain.

SUJET DE L'ANNÉE PROCHAINE :

1911-1912. — Traité de Dieu Providence. Le Problème du mal.

NOTRE PROGRAMME ET NOTRE AUDITOIRE DE CETTE ANNÉE

Nous avions d'abord songé à prendre pour sujet de nos conférences, dès cette année 1911, le traité de Dieu Providence et le problème du mal. Nous craignions que les questions soulevées par les problèmes de la Création et du Panthéisme, nécessairement plus abstraites et plus techniques, et moins accessibles à tous, ne fussent de nature à effrayer et à éloigner quelques auditeurs. Les demandes qui nous ont été faites nous ont amenés à changer d'avis. Et nous constatons avec une joie profonde que nous avons bien fait. L'auditoire des conférences de l'Assomption est plus nombreux encore cette année que les années précédentes. En particulier, le nombre considérable de jeunes gens, d'étudiants en philosophie, en médecine, en sciences, etc., qui affluent du Quartier Latin, mêlés à des hommes de tout âge et de toute condition, prouve l'intérêt passionné qui s'attache, à l'heure actuelle, à ces études. Les catholiques veulent connaître et pénétrer leur foi pour la mieux posséder, la conserver et la défendre. Les autres cherchent à s'instruire et à s'orienter au milieu du désarroi invraisemblable de toutes les doctrines et de toutes les âmes.

Les théories subtiles et prenantes du pragmatisme et du modernisme, les leçons brillantes de M. Bergson au Collège de France, notamment son

livre de l'*Evolution créatrice*, ont remis en vogue, sous un jour nouveau, l'étude de l'idée de création et semblent ressusciter, en des attitudes inédites, les vieilles doctrines protéiformes du panthéisme.

Les hommes ne sont pas seuls à s'intéresser à cette question vitale.

Une femme du monde nous écrit :

« Je vois dans l'annonce de vos conférences bien « des points qui m'intéressent vivement, en parti« culier la réfutation des doctrines de « l'évolution « créatrice » et des théories de M. Bergson.

« Autour de moi il y a des hommes très enthou« siastes de Bergson et qui trouvent ses doctrines « bien supérieures à celles du Christianisme. Il « m'est difficile de répondre à leur argumentation, « n'ayant pas les connaissances nécessaires pour « cela... »

« Etant professeur, nous écrit une autre dame, « et suivant les cours de M. Bergson au Collège de « France, par instants je sens qu'il est de toute « nécessité que je me rattache à un guide sûr en la « matière, car je ne suis pas capable de démêler « certaines subtilités d'un esprit aussi remarquable « qu'est celui de M. Bergson, et où cependant la « religion me paraît être en jeu... »

Certes la religion est en jeu, et même le tout de la religion, et d'une façon si dangereuse que c'est la racine même de toute pensée religieuse qui est sapée et arrachée sans retour par ces doctrines perfides.

Un jeune pasteur protestant, de nationalité étrangère, âme droite et profondément religieuse, auditeur assidu, le comprend à merveille, et nous le dit en ces termes touchants :

« Quoique tout jeune pasteur protestant, j'ai « suivi avec une attention toujours grandissante vos « conférences d'enseignement religieux supérieur... « J'ai tiré grand profit de votre enseignement et, « Dieu voulant, j'en ferai profiter bien des âmes « inquiètes et troublées par la philosophie du temps « présent... Permettez-moi de vous exprimer ma « reconnaissance la plus sincère pour le bien que « vous m'avez fait ; car, je puis bien le dire, vous « m'avez encouragé à travailler au sein de mon « Eglise avec le même esprit de fermeté que vous « montrez... »

Affermir dans une âme sincèrement chrétienne comme celle qui se montre ici, les fondements rationnels de la foi (d'une foi incomplète sans doute, mais dont cette âme ne voit pas les lacunes), c'est la meilleure et la plus douce récompense d'un travail tel que le nôtre.

L'intérêt si actuel du sujet de cette année nous engagera à faire participer, dans la plus large mesure possible, les lecteurs de la *Foi Catholique* à l'enseignement des conférences de l'Assomption.

(*A suivre.*) B. G.

LES EXTERNATS
LYCÉENS ECCLÉSIASTIQUES

Nos lecteurs savent déjà depuis longtemps quelle colère a suscité, chez les ennemis de l'Eglise, l'acte de haute clairvoyance et de courage de l'Eminentissime archevêque de Bordeaux, qui a interdit aux prêtres de son diocèse de faire partie, à un titre quelconque, des établissements scolaires dont les élèves suivent les cours du lycée.

Le bon sens et la logique, — pour ne pas parler du sens catholique, si affaibli chez un grand nombre de chrétiens laïques (hélas! faut-il dire seulement chez les laïques?) — sont si évidemment en faveur de la mesure prise par Mgr Andrieu, que nul n'a osé se placer ce terrain pour l'attaquer.

Prenant pour point de départ la lettre collective de l'Episcopat français contre l'impiété de l'école primaire laïque — dont la neutralité, d'ailleurs impossible, est par elle-même impie et intolérable en quelque hypothèse que ce soit, — le Cardinal constate que l'enseignement donné au lycée n'est ni moins laïque, ni moins pernicieux que l'enseignement primaire; qu'il est au contraire beaucoup plus dangereux, vu l'âge et la condition des enfants, et

l'influence qu'ils sont appelés à exercer dans la vie.

Si donc les évêques ont cru devoir rappeler et imposer aux parents chrétiens dont les enfants fréquentent l'école primaire, les lourdes obligations indiquées dans la lettre épiscopale, n'y aurait-il pas une évidente injustice à ne pas faire comprendre aux familles plus aisées et d'un rang plus élevé, dont les enfants vont aux lycées, que des obligations plus graves encore, s'il se peut, et plus pressantes, pèsent sur elles ?

Et surtout, n'y aurait-il pas, de la part de l'Eglise, une contradiction manifeste, et presque une complicité inexplicable, à encourager par la présence des prêtres dans les externats lycéens ecclésiastiques, une œuvre néfaste ? S. E. le Cardinal Andrieu l'a pensé, et il a cru devoir, pour sa part et vu les circonstances existantes pour son diocèse, prendre la décision indiquée.

La lettre que voici, du Cardinal Andrieu lui-même (1), explique trop pleinement les motifs urgents de la mesure prise, et en même temps elle pose trop nettement la question de la neutralité sur son véritable terrain, pour qu'il ne soit pas très utile de la lire et de la conserver. Il faudrait y joindre deux autres lettres du même Cardinal et un article que M. de Mun écrivit dans le même sens et qu'il

(1) Lettres du Cardinal Andrieu :
1° Au supérieur de son grand Séminaire, 3 août 1910, reproduite par les *Questions ecclésiastiques*, p. 259.
2° Au journal le *Temps*, dans le *Petit Temps*, 18 sept. 1910.
3° Au journal le *Siècle*, 27 septembre 1910, reproduite dans la *Croix* du 5 octobre.

crut devoir faire paraître dans le *Figaro*, tribune étrange pour le sujet. Cet article contient, sous la forme toujours élégante et parfois excessivement modérée qui est propre à l'éminent orateur libéral, d'utiles indications (1).

Nous reproduisons ici la lettre du Cardinal Andrieu au *Siècle*, et nous nous permettons d'y insérer quelques pages de commentaires et quelques notes.

En réponse à un article de M. A. Aulard paru dans le *Siècle*, le 19 septembre, S. Em. le Cardinal Andrieu, a adressé, le 27 septembre, à ce journal la lettre suivante :

Bordeaux, le 27 septembre 1910.

Monsieur le Rédacteur,

Le 18 septembre courant, le *Siècle* promettait gravement, en tête de ses colonnes, par la plume d'un ancien ministre, de ne pas s'occuper des attaques dirigées par le cardinal-archevêque de Bordeaux contre l'enseignement des lycées. Mais il a bien vite changé de tactique. Car le lendemain 19, il faisait appel à votre collaboration et, en la sollicitant, il a dû vous recommander une modération, au moins apparente, pour ne pas trop effaroucher la clientèle d'une feuille dont l'anticléricalisme n'a pas tout à fait la nuance du vôtre. Vous vous êtes exécuté de la meilleure grâce du monde, et il a jailli de votre plume d'ordinaire un peu acerbe, surtout à l'égard de ces obscurantins de

(1) Article de M. de Mun dans le *Figaro*, 28 octobre 1910.

cléricaux, quelque chose qui ressemble au miel suave du mont Hymette. Le ton ironiquement doucereux de votre article ne m'a pas toutefois empêché d'en voir la faiblesse, je dis la faiblesse et non la médiocrité, afin que vous ne croyiez pas que je veux user de représailles. La vengeance n'est pas chrétienne et pourquoi me vengerais-je?

Il y a des supériorités que l'on se console facilement de ne pas avoir, quand on voit où elles conduisent certains intellectuels de notre époque qui, selon le mot de Bossuet, rejettent d'incompréhensibles vérités pour se précipiter dans d'incompréhensibles erreurs.

Votre article ressemble à vos manuels d'histoire : il fourmille d'inexactitudes. Vous vous en prenez d'abord à un grand journal catholique, et vous trouvez étrange qu'il s'écrie comme s'écriait jadis l'illustre polémiste qui le fonda et dont vous n'oseriez peut-être pas railler la candeur s'il vivait encore : « L'Université, voila l'ennemi. » L'*Univers* a ses raisons pour parler de la sorte. Mais vous avez eu soin de les taire, et vous avez pour cela tronqué un passage de son article où vos lecteurs auraient vu, si vous l'aviez cité jusqu'au bout : « L'Université est neutre ; elle est hostile au catholicisme ; elle s'attaque à l'âme de l'enfant ; elle rend impossible le recrutement de l'Église. »

Vous vous en prenez ensuite aux évêques et vous affirmez qu'après avoir condamné la neutralité, dans la pastorale qu'ils publièrent l'an dernier, ils ont dit aussitôt le contraire. On retrouve là votre manière d'écrire l'histoire. Où avez-vous lu qu'après avoir stigmatisé la neutralité, les évêques ont chanté la palinodie? L'école neutre est condamnée, parce que, de l'avis de tous les hommes raisonnables et de tous les peuples civilisés, l'enseignement religieux est la base nécessaire de l'éducation. L'Église tolère qu'on fréquente l'école neutre, quand on a des raisons graves, mais cette tolérance n'infirme en rien la con-

damnation portée contre un système de pédagogie, que je n'ai pas à qualifier, puisque vous l'appelez vous-même satanique ; il rappelle, en effet, l'esprit de mensonge par son impiété et son hypocrisie.

Je me permets d'interrompre ici la lettre de l'Éminentissime archevêque de Bordeaux, pour insérer une remarque d'ordre historique et théologique, que je regarde comme de la plus capitale importance.

« L'Église, nous dit-on, tolère qu'on fréquente l'école neutre, quand on a des raisons graves. »

De quelle école neutre s'agit-il ? J'ai cherché des actes doctrinaux de l'Église, énonçant formellement le principe d'une tolérance pratique à l'égard de la fréquentation d'écoles neutres.

J'en ai trouvé.

Mais toujours, en pareil cas, il s'agissait d'écoles neutres *à base religieuse*, d'écoles neutres *interconfessionnelles*, par exemple au Canada, en Suisse, dans certains pays d'Allemagne et du Nouveau Monde. Dans ces écoles, *toujours* la base de l'enseignement est religieuse, et même formellement chrétienne : on y enseigne non seulement les vérités essentielles de l'ordre religieux et moral selon la saine philosophie spiritualiste, mais les dogmes chrétiens *communs* au catholicisme et au protestantisme : la Révélation, le culte de Jésus-Christ, le respect de l'Écriture Sainte, etc.

J'ai cherché, dans les décisions romaines de toutes sortes, l'énoncé d'un *principe* quelconque de tolérance pratiquée à l'égard d'une école neutre *philosophiquement laïque*, à base areligieuse, à base d'agnosticisme (c'est actuellement notre école publique).

Je n'en ai pas trouvé, et je n'hésite pas à dire qu'il n'y en a pas et qu'il ne peut pas y en avoir.

L'école areligieuse est, par elle-même, si intrinsèquement contraire au droit naturel, à tout principe moral et social, si intrinsèquement destructive de la conscience humaine, que jamais, en aucune hypothèse, elle ne peut être regardée comme tolérable.

Les cas de conscience particuliers doivent être résolus par les confesseurs, comme ceux-ci le peuvent...

Mais quelles que soient les solutions privées que leur conscience (d'après les règles ordinaires de la morale) peut leur permettre de donner — jamais, jamais aucune solution privée ne pourra être érigée en un *principe* de tolérance même simplement pratique.

N'oublions pas que nos adversaires voudraient à tout prix et par tous les moyens, nous arracher cet aveu de la tolérance, par l'Église, de l'école areligieuse, à titre d'hypothèse regrettable, mais comme un fait qu'il faut bien accepter.

Nos catholiques libéraux, aveuglés ici jusqu'à

l'impiété inconsciente, nous poussent aussi dans le même sens.

Il faut supplier à genoux tous les évêques, tous les prêtres, tous les catholiques, j'ose dire tous les honnêtes gens, de ne pas laisser obscurcir la pleine lumière sur ce point essentiel, et de crier à tous et sans se lasser :

Jamais, à aucun prix et dans aucune *hypothèse*, l'Église n'a accepté, ni n'acceptera le *principe* d'une tolérance, même purement négative et pratique, à l'égard de l'école areligieuse, qui constitue dans son essence, et aux yeux de la simple raison, la plus incurable et la plus abominable impiété (1).

Le cardinal Andrieu continue :

Vous vous en prenez enfin à ma lettre au *Temps* et en la commentant dans un de ses passages essentiels, vous la dénaturez quelque peu. Je demande que les lycées soient assez catholiques pour que l'on puisse leur confier des enfants catholiques. Mais je ne demande pas, comme vous le supposez, qu'on cache les autres. Et, alors qu'en faire, me direz-vous? Il n'y a que deux solutions possibles, mais l'une d'elles ne sera pas de votre goût, car vous émargez au budget de l'Instruction publique, et pour une somme que la faveur aurait, dit-on, augmentée, en dépit des règlements. Vous êtes pourtant, vous, historiographe de la Révolution, ennemi des privilèges. Mais je reviens aux deux solutions possibles. Si l'Etat veut rester instituteur, qu'il ouvre des écoles spéciales où les enfants des diverses

(1) Voir *Critique philosophique et théologique de l'idée de neutralité scolaire*, par B. Gaudeau, Paris, Bonne Presse, 0 fr. 10.

confessions religieuses puissent être élevés selon les principes de leurs familles (1). Si, au contraire, l'Etat a le courage d'abandonner cette profession dans laquelle il a jusqu'à ce jour si mal réussi, qu'il subventionne les écoles libres au prorata du nombre des élèves (2). Tout s'en trouvera mieux : le trésor public, la science, la religion, la morale, la famille, la patrie, la liberté et même la politique, qui se montrera d'autant plus équitable qu'elle sera moins sectaire.

Les temps qui précédèrent la Révolution n'ont pas vos bonnes grâces. Est-ce parce que la France vivait alors grande et prospère sous le régime des principes éminemment civilisateurs que l'Eglise enseigne ? Et vous avez rappelé qu'avant 89, — date néfaste, ne vous en déplaise, car les réformes des Constituants ont préparé les crimes des Conventionnels, — l'Etat n'ouvrait point ses écoles aux enfants non catholiques. Il était, en cela, logique et honnête. Professant la religion catholique, il ne pouvait enseigner que celle-là, et il écartait de ses écoles les enfants qu'il fallait élever d'après d'autres principes. Aujourd'hui, l'Etat est athée, et il ouvre ses écoles à tous les enfants pour leur inculquer les doctrines de l'athéisme. Ce régime est-il meilleur ? Et la religion d'Etat, qu'on n'imposait à personne, n'était-elle pas préférable à l'irréligion d'Etat que l'on veut enseigner par force à tout le monde ? Oui, par force ; nous avons pu nous en convaincre, il y a quelques jours, lorsque vous avez dénoncé aux pouvoirs publics, en attendant qu'un autre sectaire le dénonce aux Chambres, un préfet,

(1) Il faut remarquer que, d'après le droit naturel, l'Etat ne *peut pas*, en aucune hypothèse, ouvrir des écoles où est enseigné l'athéisme même purement négatif, des écoles areli- gieuses. La neutralité areligieuse est intrinsèquement contraire au droit naturel : c'est un crime antisocial (B. G.).

(2) Au point de vue du droit naturel, l'Etat ne *peut pas* subventionner des écoles athées, ni même des écoles simplement areligieuses, ce qui revient au même. La volonté des parents n'est pas le dernier mot en cette question : les principes essentiels du droit naturel doivent l'emporter (B. G.).

assez ami de la loi et de la liberté pour répondre à des pères de famille que l'instituteur peut, sans manquer à son devoir, retirer de l'école des manuels condamnés par les évêques. Comme l'illustre historien, dont vous prétendez démolir l'œuvre magistrale sur la France contemporaine, fut bien inspiré quand il écrivit : « Au fond, le jacobin est un sectaire propagateur de sa foi, hostile à la foi des autres... Il n'en admet qu'une : la sienne, et il se sert du pouvoir pour lui conquérir des adhérents. »

Vous vous étonnez ensuite que je proteste avec une certaine émotion contre le caractère facultatif donné à l'enseignement religieux dans les lycées. Et pourtant, cette manière d'agir paraît contraire, pour peu que l'on raisonne sans parti pris, à la liberté de conscience. Quiconque professe une religion est tenu de la pratiquer, et s'il est tenu de la pratiquer, il est tenu de la connaître. L'enseignement religieux n'est donc pas facultatif et l'on ne peut le déclarer tel dans un programme ou dans un palmarès sans porter atteinte à la conscience de tous les élèves qui ne sont pas des fils de libres penseurs et de renégats. Le facultatisme, pour me servir de votre expression, est un athéisme déguisé qui rend positivement nuisibles les écoles où on le professe. Or, d'après les instructions données par le Saint-Siège aux évêques d'Amérique et qui sont toujours en vigueur, les écoles positivement nuisibles doivent être évitées, même au péril de la vie, parce que l'enfant risque d'y perdre sa vertu et sa foi.

Dans ma lettre au *Temps*, j'ai cité quelques-unes de vos paroles, et comme elles compromettent l'Université dont vous faites partie et dont vous occupez une des chaires les plus retentissantes, vous avez essayé d'en atténuer la portée, quand vous avez prétendu, au sujet de l'esprit critique, que sous la plume d'un professeur de Séminaire cela

veut dire esprit de crédulité, et que sous la plume d'un professeur de Sorbonne cela veut dire précisément le contraire. Je regrette que pour disculper le professeur de Sorbonne vous ayez calomnié le professeur de Séminaire. L'esprit de crédulité que vous reprochez au professeur de Séminaire est un esprit de crédulité raisonnable qui s'incline loyalement devant l'évidence des faits, et l'esprit contraire, qui est le vôtre, n'est pas autre chose qu'un esprit d'incrédulité systématique, rejetant *a priori* les preuves de la divinité du christianisme, que les plus clairvoyants génies de l'humanité ont regardées comme irrécusables. N'avez-vous pas écrit, un jour, pour démontrer que la neutralité est impossible et pour encourager les maîtres de l'enseignement public à en faire litière : « Si l'on enseigne dans les livres et dans les écoles cette France de la Révolution, cette France émancipée, cette France qui ne veut pas demander sa règle de conduite au Pape de Rome, on manque à la neutralité scolaire? Et c'est bien vrai qu'on y manque. Et c'est bien vrai qu'un instituteur laïque, s'il est honnête homme, ne peut faire autrement que d'y manquer sous peine de ne rien enseigner ni en morale ni en histoire, sous peine de renoncer à son rôle même d'éducateur... En ce moment où l'Eglise catholique fait un si grand effort et si hardiment combiné pour s'emparer de l'école primaire en France, ce serait une sottise de renoncer, sous prétexte de neutralité scolaire, à opposer notre doctrine et notre méthode à sa doctrine et à sa méthode. »

Vous avez défini votre esprit critique dans une formule encore plus nette, encore plus franche, quand vous avez écrit ces paroles devenues célèbres : « Point d'équivoque. Ne disons plus : nous ne voulons pas détruire la religion. Disons au contraire : nous voulons détruire la religion. Mais ajoutons aussitôt : nous voulons la détruire dans les âmes par la paix, par la persuasion, par la fraternité, par

l'instruction publique, par la liberté des cultes et par la liberté de conscience. »

C'est donc par la paix que vous voulez détruire la religion et vous nous proposez de ne pas la troubler, afin de préparer à votre aise cet irréparable désastre. On voit bien que vous ne connaissez pas le prix des âmes. Autrement, vous sauriez que rien ne nous coûtera pour les défendre. Seriez-vous plus forts et plus violents, nous ne nous laisserons intimider ni par vos attaques, ni par vos menaces, et aux unes comme aux autres nous opposerons invariablement la devise qui nous rappelle notre devoir en face des tyrannies persécutrices : *Potius mori quam fœdari.* Plutôt la mort que la honte de trahir par notre silence ou par notre attitude la cause d'une jeunesse sur laquelle la patrie fonde les plus doux espoirs ; et elle les réalisera en s'inspirant non pas des principes de la Révolution, comme c'est votre rêve, mais des principes de l'Évangile tels que les enseignent, sous l'autorité paternelle et infaillible du Vicaire de Jésus-Christ, les héritiers de ceux qui ont fait la France comme les abeilles leur ruche.

On annonça un jour à un philosophe païen qu'on avait dit du mal de lui, et il répondit : « Je me conduirai de manière à ce que personne n'y croie. » On reproche à l'Université de battre en brèche, surtout en matière d'histoire et de philosophie, les croyances de ses élèves. Qu'elle se conduise desormais de manière que personne n'y croie. Le conflit qui nous divise sera vite apaisé, et en attendant vous ne devez ni dire ni laisser dire par les journaux à votre dévotion que nous sommes des perturbateurs. Nous ne le sommes pas plus que le Maître divin auquel on adressait jadis ce reproche, et on le lui adresse peut-être encore, car une bouche officielle l'insultait hier de la façon la plus cynique, et sans paraître se douter qu'elle insultait du

même coup, par ce répugnant blasphème, à la conscience de plus de trente millions de Français. Nous ne sommes pas des perturbateurs. Nous voulons, au contraire, la paix, mais si désireux que nous soyons de la maintenir, nous ne pouvons pas ne pas dénoncer aux familles les attaques dirigées contre la foi de leurs enfants par ceux-là mêmes qui devraient nous aider à la défendre.

Le dernier paragraphe de votre article me suggère encore une réflexion. Pourquoi vous obstinez-vous à parler d'enseignement laïque, d'action laïque, de défense laïque? Le mot « laïque » prête à l'équivoque et c'est peut-être pour cela que vous tenez à l'employer. Remplacez-le donc par antireligieux, antichrétien ou anticatholique. Le peuple, dont tant de politiciens exploitent la droiture, ne pourra plus être trompé, et il comprendra que nous attaquons dans l'école primaire ou secondaire non pas les maîtres séculiers qui la dirigent, mais les doctrines impies qu'ils y enseignent.

Je compte sur votre loyauté pour la publication de la présente, à la place que la loi lui assigne, dans un des plus prochains numéros de votre journal.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

† PAULIN, cardinal ANDRIEU,
archevêque de Bordeaux.

Nous apprenons de bonne source que l'évêque de Tulle, Mgr Albert Nègre, dont on connaît la compétence théologique, prépare la publication des documents émanant du Saint-Siège au sujet de la neutralité scolaire. Rien ne pourra mieux éclairer

historiquement cette question vitale, en prouvant que si l'Eglise tolère dans certains cas, et avec les précautions les plus expresses, une neutralité interconfessionnelle à base chrétienne ou au moins spiritualiste et positivement religieuse, jamais elle n'a accepté ni ne peut accepter le principe de la tolérance vis-à-vis de la neutralité areligieuse, qui est intrinsèquement et incurablement impie.

B. Gaudeau.

LA QUESTION DE LA FOI A TRAVERS LES ÉVÉNEMENTS

L'AVENIR DU SOCIALISME AUX ÉTATS-UNIS.

Les élections du 8 novembre 1910 aux Etats-Unis ont été une victoire des démocrates : pour la première fois depuis seize ans ils auront dans le Congrès la majorité à la Chambre des Représentants. On prévoyait ce résultat, mais il paraît que l'étendue de la victoire a dépassé toute prévision : leur majorité sera de soixante voix, celle des Républicains à la Chambre précédente n'était que de quarante-trois.

Au point de vue des nations étrangères, l'intérêt du changement porte avant tout sur le tarif douanier : au régime protectionniste à outrance des manufacturiers républicains du New-England succédera sans doute, avec les démocrates agricoles et libre-échangistes, un régime plus favorable aux importations

européennes, en même temps que pour les Américains eux-mêmes il sera moins oppressif : cette question d'ailleurs est, dit-on, l'une des causes du changement. On assure en outre que le succès des démocrates, aujourd'hui plus indépendants à l'égard de la ploutocratie et de la démagogie, ne sera pas un mal pour le pays. Des étrangers ne sont guère à même de contrôler ces appréciations : ce qui est sûr, c'est que jusqu'ici dans l'Union deux grands partis traditionnels, démocrates et républicains, ont tour à tour, soit dans le gouvernement fédéral, soit dans celui des Etats, servi l'intérêt public suivant des programmes dont la portée ou même la différence ne sont pas toujours, de loin, faciles à saisir. Jusqu'ici pas de place pour un troisième parti : ceux qui se sont formés n'ont fait que servir d'appoint aux deux autres qui ont fini par les absorber.

En sera-t-il de même du parti socialiste, dont les progrès aux dernières élections semblent avoir troublé chez les démocrates la joie du triomphe et aigri chez les républicains l'amertume de la défaite? La question est grave, car rien au monde plus que l'esprit socialiste ne fait échec à tout ce qui depuis plus d'un siècle constitue l'esprit américain.

Le temps n'est pas loin où aux Etats-Unis on ne voyait guère de socialistes. En 1906 toutefois un sociologue allemand, et non des moindres, Werner Sombart, annonçait que l'heure du socialisme était proche, ce qui l'arrêtait allait bientôt disparaître

et laisser le champ libre à son expansion. Mais jusqu'ici, et cela sans excepter les dernières élections, les candidats socialistes n'ont eu que de rares avantages. On en voit pénétrer dans les assemblées législatives de quelques Etats, dans les conseils municipaux de quelques villes, on compte deux villes qui se sont donné des maires socialistes sans d'ailleurs mettre auprès d'eux des conseils de même opinion; une seule ville, Milwaukee dans le Wisconsin, au mois d'avril précédent, nommait une municipalité socialiste, et c'est la même qui vient d'envoyer le premier député socialiste au Congrès.

Il n'y a là encore que des faits isolés, et si l'opinion américaine s'est émue, c'est moins du succès des candidats socialistes que du nombre de voix qu'ils ont obtenues : la menace est pour l'avenir, mais elle a suffi à faire jeter un cri d'alarme.

De 1908 à 1910 le nombre des voix socialistes a passé de 251.257 à 396.200 ainsi réparties entre les Etats :

	1908	1910
	—	—
Californie.	28.144	60.000
Connecticut.	5.133	12.000
Illinois.	34.171	32.000
Indiana.	13.476	20.000
Kansas.	11.520	20.000
Kentucky.	4.037	1.500
Michigan	11.586	10.000
Minnesota	10.000	15.000
A reporter.	118.067	170.500

Report. .	118.067	170.500
Nevada.	1.900	2.000
New-York.	33.994	65.000
Ohio.	33.759	50.000
Oklahoma.	21.080	30.000
Sud Dakota.	2.840	2.500
Tenessee	1.878	2.200
Utah.	4.327	7.000
Washington.	4.707	4.000
Wisconsin	28.141	60.000
	251.257	396.200

On voit à ce tableau que les socialistes n'ont obtenu de suffrages que dans dix-sept Etats, mais dans ces dix-sept Etats en deux ans ils ont gagné plus de cent mille voix : progrès incontestable, et qui a plus d'une raison.

D'abord l'immigration étrangère. Dès l'origine l'Union a ouvert son territoire aux révolutionnaires de l'Ancien Monde, mais, chose remarquable et dont témoigne Tocqueville pour l'époque de son voyage aux Etats-Unis, ces révolutionnaires en abordant au Nouveau Monde prenaient des idées nouvelles : à l'air du pays leur cerveau se transformait, leur esprit s'imprégnait des idées qui avaient cours dans le pays, et loin d'apporter à leur nouvelle patrie des éléments de désordre, ils subissaient au moral une assimilation dont le titre envié de citoyen américain n'était que le signe extérieur.

Mais la situation a changé : soit que les derniers

immigrants allemands, slaves, juifs chassés de Russie, fussent un élément plus réfractaire à l'assimilation, soit que par suite des circonstances la force même d'assimilation de l'Union ait diminué, les nouveaux venus ont davantage gardé les idées européennes, et c'est là où ils se sont fixés de préférence, dans les Etats de l'Est comme le Washington et la Californie, ou dans les grandes villes comme New-York, que le socialisme s'est le plus développé. L'esprit américain devra-t-il reculer devant ces hommes auxquels l'Union peut dire : *Vos quibus America noverca*?

Il semble que dans ces derniers temps les Américains de vieille souche ont plus d'une fois voté avec les socialistes, mais ce n'était pas adhérer au programme, c'était choisir des candidats préférables à ceux des autres partis. On sait par l'*Idéal américain* de Theodor Roosevelt, — gros succès de librairie dans les deux mondes, — toutes les faces de la corruption politique aux Etats-Unis ; les socialistes ont les mains plus propres : ils n'ont eu ni le temps ni l'occasion de les salir au pouvoir.

Successivement démocrates et républicains ont été en coquetterie avec eux, et pour les gagner ont accepté quelque chose de leur programme ; mais c'est précisément ce qui les a fait échouer, précédemment les démocrates avec la nationalisation des chemins de fer, hier les républicains avec le maintien des tarifs douaniers. Les autres articles du programme, construction aux frais des villes de quartiers entiers d'habitations à bon marché, création de

larges voies nouvelles, tramways municipaux, etc., ont-ils plus de chances de succès dans l'ensemble des Etats et surtout dans le gouvernement fédéral ?

Il existe aux colonies anglaises d'Australie, surtout en Nouvelle Zélande, un régime de socialisme sans doctrine : c'est ainsi du moins que l'intitule un homme d'Etat français, et l'expression est à retenir. On étend à tout les attributions de l'Etat, c'est là le point essentiel du socialisme, moins pour obéir à des théories abstraites que pour atteindre des buts particuliers : le génie pratique de la race anglo-saxonne se retrouve là.

En Amérique, la marche des choses dès l'origine fut différente. On prit des précautions, dans les concessions de terres, pour éviter la formation d'une féodalité foncière, mais la formation et la distribution des richesses créées par l'industrie fut livrée à l'initiative des individus. Les conditions du travail se règlent de gré à gré par les deux parties, employeurs et ouvriers : pas d'intervention législative pour limiter les heures de travail ou fixer le minimum du salaire, pas d'arbitrage obligatoire, droit à la grève à condition d'ailleurs que les grévistes ne portent pas atteinte à la liberté des renards. A l'action de l'Etat se substitue, au point de vue capitaliste, celle des trusts ; au point de vue du travail, celle des syndicats.

Tout ce qui se règle ailleurs par la loi se règle ici par le libre jeu des conventions. A qui voit dans

le socialisme une forme inférieure et jusqu'ici très incomplètement réalisée de l'organisation sociale, ce régime de liberté, avec toutes ses imperfections, est incontestablement le meilleur. On sait en France ce que vaut l'Etat industriel ; en Australasie ses glacières officielles pour exporter les viandes ne réussissent pas mieux que chez nous ses allumettes et ses chemins de fer. Voilà ce que savent déjà les Américains : les expériences qu'ils ont faites çà et là du socialisme ne peuvent leur en donner une autre idée ; il n'est pas probable qu'ils y aient recours pour résoudre les problèmes sociaux qui se poseront devant eux quand avec la diminution des ressources naturelles l'accession à la richesse deviendra chez eux aussi dure qu'en Europe.

J. A. de Bernon.

TOLSTOI ET LA FOI

Suite (1).

Tolstoï fut chez nous mis à la mode par cet esprit très distingué et très brillant, mais incurablement faux, que fut le vicomte de Vogüé. Junius (le Junius diplomate, d'ordinaire le meilleur de tous les Junius) note ce point avec une délicatesse académique, mais il le note dans une page qu'il faut lire, parce que ici Junius est le bon sens même.

L'étrange épisode, sur lequel paraît devoir s'achever la vie de Tolstoï, n'aura surpris que ceux qui n'ont pas voulu reconnaître le tour nettement pathologique pris malheureusement par son beau génie depuis de très longues années. La médecine qualifie de *dromomanie*, du grec : *dromos*, *course*, ces impulsions à la fugue, si communes dans les psychoses. Elles se rencontrent chez les persécutés qui s'évadent de leur domicile, pour échapper à leurs ennemis imaginaires, chez les mégalomanes politiques et mystiques, qui vont où les appelle leur destinée grandiose d'empereur ou de messie, chez les mélancoliques qu'obsède la conscience de leur indignité. Quoique de telles hypothèses soit très hasardeuses, à distance et sur des documents incertains, il semble bien que ce dernier cas soit celui du célèbre écrivain russe. Le passionné remords

(1) Voir *Foi Catholique*, novembre 1910, p. 319.

qu'il aurait éprouvé de ne pas vivre strictement d'après ses idéologies, aboutissant à ce départ clandestin, constitue un phénomène caractérisé d'anxiété morbide. S'il en est ainsi, c'est une démonstration, après tant d'autres, que les plus rares puissances d'artiste coexistent quelquefois dans un même cerveau avec les plus lamentables désordres de la sensibilité et de la volonté. Il n'y a rien à en conclure, sinon qu'avant de prendre pour maître un poète, un romancier, un philosophe, il est sage de s'enquérir du degré de santé morale auquel il a su se maintenir lui-même. Nous nous rendons compte aujourd'hui qu'avec toute son éloquence Rousseau fut la victime d'une véritable aliénation, contagieuse, hélas ! La Révolution est là pour l'attester. Une contagion semblable émanait de Tolstoï. Elle n'a pas fini d'exercer ses ravages.

Pour ma part, et quoique j'aie toujours rendu justice aux surprenantes qualités d'observation qui font de lui un rival d'un George Elliot et d'un Balzac, je n'ai jamais été touché par cette suggestion. C'était l'objet de constantes querelles avec le regretté vicomte de Vogüé, quand nous étions tous deux secrétaires à Pétersbourg. Je crois l'entendre encore s'exalter, tandis que notre traîneau nous emportait du côté des Iles, sur les magies évocatrices de *Guerre et Paix*, sur les dramatiques analyses d'*Anna Karénine*. La trace de cet enthousiasme se retrouve dans le chapitre du *Roman russe*, consacré à Léon Nicolaïevitch. Et je m'entends encore lui répondre par le mot de Carlyle : « Ferme ton Byron, ouvre ton Gœthe. » J'essayais de lui prouver que ses livres dégageaient l'*inaptitude à la vie*. Je lui disais : « Prenez *Wilhelm Meister*. Il vous inspirera l'acceptation du sort. Prenez Balzac. Il vous donnera une leçon d'énergie. Prenez *Madame Bovary* même. Ce roman peu chaste se résume pourtant dans la plus saine doctrine : qu'il faut respecter en nous l'inconscient, ne pas penser nos sentiments avant de les subir. C'est la pierre

de touche pour les œuvres de littérature : elles doivent nous mettre en accord avec le réel, en nous l'éclairant et en nous y accommodant. » Et je lui citais La Bruyère : « Ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage, il est bon et fait de main d'ouvrier. » Latin! me répliquait invariablement mon brillant collègue. Dieu! que ces enflammées et juvéniles discussions sont loin! Elles me sont revenues en trouvant, avouée par Tolstoï en personne, si la page publiée dans les journaux est authentique, sa tragique impuissance, qu'il a dû reconnaître lui-même, à harmoniser son existence et ses idées. Il s'est reproché cette contradiction avec la frénésie qui est dans sa nature, au lieu d'admettre simplement que ces idées étaient erronées, puisque invivables. Il mourra sans s'être formulé cette vérité élémentaire, dont toutes les sciences ne sont qu'un développement : *le fait est l'épreuve de la théorie.* L'Evangile, que ce professeur d'anarchie a tant aimé et si peu compris parce qu'il ne l'a pas lu à travers l'Eglise, dit aussi que l'arbre se reconnaît à ses fruits, et une philosophie qui aboutit à rendre impossible pour un octogénaire la sérénité des derniers jours, sur le coin de terre héréditaire, parmi ses enfants et auprès de sa vieille femme, dans la joie de l'œuvre accomplie, est une philosophie d'aberration.

Avec plus de profondeur encore, parce que avec un sens catholique encore plus net et plus courageux, Paul Bourget a exprimé admirablement la même vérité.

Suivez dans ses ouvrages : *Ma Religion*, *La Sonate à Kreutzer*, *Qu'est-ce que l'art ? La Puissance des Ténèbres*, la tragédie de cette impuissante recherche. Il a cru trouver la parole de vie dans l'Evangile. Il y est allé directement. Il n'a pas pris garde non plus aux conditions où s'est élaboré ce livre : le Christ n'a pas donné l'Evangile au

monde, mais il lui a donné l'Eglise. Tolstoï a prétendu traduire le saint livre, hors de toute Eglise, à la lueur de la conscience individuelle, et qu'y a-t-il trouvé ? Une doctrine qui est la négation de toute société, de toute tradition, de toute science, de tout art : le plus redoutable enseignement d'anarchie. Pourquoi? Dans la pénétrante étude que j'ai déjà citée, Vogüé l'a expliqué par une seule citation : « Pendant longtemps je ne pus me faire à cette idée étrange qu'après dix-huit siècles durant lesquels la foi chrétienne a été confessée par des milliards d'hommes, après que des milliers de gens ont consacré leur vie à l'étude de cette foi, *il m'était donné de découvrir la loi du Christ comme une chose nouvelle. Mais aussi étrange que ce fût, c'était ainsi.* » Reconnaissez-vous le terrible délire d'orgueil auquel aboutit inévitablement l'appel à la conscience individuelle ? Si nous sommes les juges absolus des dogmes, les juges absolus de la morale, les juges absolus des lois de la société, que faisons-nous d'autre que de nous appliquer l'antique promesse de séduction et de péché : *Et eritis sicut dii, scientes bonum et malum*? Pour avoir voulu chercher la Foi où elle ne peut pas être, dans la Raison superbe et solitaire, Tolstoï rencontre précisément le mal qu'il s'acharne à fuir : cet égotisme sensuel et mondain hier, aujourd'hui mystique et délibérément sauvage. Mais c'est toujours l'égotisme, et la preuve en est dans l'inquiétude où se sont consumés ses derniers jours. Tant de bonne volonté et si peu de paix, si peu de cette lumière sereine dont rayonnent, à l'approche de la mort, les âmes qui se sentent en communion avec l'éternelle vérité! Cette fuite hors de la maison familiale, à la veille de l'agonie, cette suprême angoisse promenée sur les routes glacées à la recherche d'un suprême asile, quel symbole! (1).

La postérité mettra Tolstoï à sa vraie place : une

(1) Paul BOURGET, *Tolstoï*, dans l'*Echo de Paris*, 21 novembre 1910.

place d'oubli. Il n'a pas jeté dans le monde une idée nouvelle. Même ses idées de négation et de destruction, il les a empruntées à Rousseau et à Kant, ses deux maîtres.

Tolstoï fut l'ennemi des lois et l'ennemi des frontières. C'est sa véritable définition.

S'il ne s'agissait que de certaines lois, purement humaines et souvent injustes ; s'il ne s'agissait que de certaines frontières factices et cruelles, dressées par l'égoïsme et l'orgueil des hommes, ce serait à merveille.

Mais il s'agit des lois normales et naturelles qui régissent l'humanité elle-même ; il s'agit des frontières nécessaires et essentielles imposées à l'homme par les limites mêmes de sa nature, c'est-à-dire par Dieu.

Rousseau fut « l'ennemi des lois » normales et naturelles de la société.

Kant fut « l'ennemi des lois » normales et naturelles de la pensée.

Au fond, c'est tout un.

Et c'est pourquoi Tolstoï fut aussi l'ennemi des frontières indispensables : celles qui séparent les champs et celles qui font les patries ; celles qui rendent le foyer inviolable et celles qui mettent l'homme à sa place, à genoux devant le vrai Dieu.

Tolstoï restera dans l'histoire un disciple, vite oublié, de Rousseau et de Kant.

Comme la leur, sa pensée fut individualiste jusqu'à l'absurde, jusqu'à la folie, jusqu'au crime.

« Il écoutait, a dit de lui un écrivain russe, si « attentivement le bruit qui emplissait ses oreilles, « qu'il restait sourd aux paroles des autres. »

La « foi de Tolstoï » n'eut jamais d'autre objet que lui-même.

C'est peu de chose.

B. G.

LA QUESTION DE LA FOI A TRAVERS LES DOCUMENTS

LE SERMENT BIBLIQUE IMPOSÉ AUX DOCTEURS EN ÉCRITURE SAINTE

L'un des actes du Saint-Siège les plus intéressants au point de vue de la conservation et de l'intégrité de la foi, durant ces derniers mois, a été le *Motu proprio* « *Illibatae* » du 29 juin 1910, imposant à ceux qui doivent être promus docteurs ès sciences bibliques un serment spécial dont Pie X établit la formule.

Les considérants de cette mesure et les termes du serment sont très étudiés et nos lecteurs trouveront un réel profit à les lire avec grande attention.

Il faut remarquer en particulier le caractère, nettement indiqué dans le texte du serment, de la faute qui serait commise par ceux qui, en paroles ou par écrits, attaqueraient les décisions de la Commission biblique pontificale : décisions dont l'autorité doctrinale est, on le sait, formellement assimilée à celle

des décrets des Sacrées Congrégations approuvés par le Souverain Pontife.

Cette faute (faute extérieure puisqu'il s'agit de paroles ou d'écrits) serait « une faute grave de désobéissance et de témérité ».

Motu Proprio imposant un serment spécial aux candidats à promouvoir au doctorat ès sciences bibliques.

Illibatae custodiendae Religionis Nostrae doctrinae animum intendentes, plura superioribus annis providenda ac sancienda curavimus quorum virtute, Decessoris Nostri fel. rec. exempla secuti, tum debitum responsis Sacri Consilii de Re Biblica obsequium firmavimus, tum proprium hujusmodi colendis studiis, aetate hac nostra quam quae maxime gravibus, Institutum condidimus. Quoniam vero non id tantummodo Cordi Nobis est alumnos, ad magisterium contendentes, praesidiis disciplinae consentaneis ita instruere ut scientiam de Re Biblica perfecte calleant et progressionem finitimarum doctrinarum in Sacros libros defendendos apte derivent, sed etiam ut, magisterium assequuti, haustam disciplinam fideliter tradant, scientiamque in discipulorum mentibus sine ulla devii sensus suspicione inserant, idcirco formulam praeterea jurisjurandi praescribendam putavimus, quam candidati ad lauream, antequam Doctoris titulo in Sacra Scriptura donentur, recitare atque emittere teneantur. Itaque, tum doctrinae Sacrae, tum Magistrorum alumnorumque, tum denique Ecclesiae ipsius securiori bono prospecturi, motu proprio atque ex certa scientia et matura deliberatione, deque Apostolicae Nostrae potestatis plenitudine, praesentium vi, perpetuumque in modum, decernimus, volumus, praecipimus, ut, qui in Sacra Scriptura Doctores sint

renuntiandi, juramenti formulam in hunc, qui sequitur, modum emittant :

« Ego N. N. omni qua par est reverentia me subjicio et « sincero animo adhaereo omnibus decisionibus, decla- « rationibus et praescriptionibus Apostolicae Sedis seu « Romanorum Pontificum de Sacris Scripturis deque recta « earumdem explanandarum ratione, praesertim vero « Leonis XIII Litteris encyclicis *Providentissimus Deus* « die XVIII Novembris anno MDCCCXCIII datis, nec non Pii X « Motu proprio *Praestantia Scripturae Sacrae* dato die « XVIII Novembris anno MDCCCCVII, ejusque Apostolicis Lit- « teris *Vineae electae*, datis die VII Maii anno MDCCCCIX, « quibus edicitur « universos omnes conscientiae obstringi « officio sententiis Pontificalis Consilii de Re Biblica, ad « doctrinam pertinentibus, sive quae adhuc sunt emissae, « sive quae posthac edentur, perinde ac decretis Sacrarum « Congregationum a Pontifice probatis, se subjiciendi ; « nec posse notam tum detrectatae obedientiae tum teme- « ritatis devitare aut culpa propterea vacare gravi quot- « quot verbis scriptisque sententias has tales impugnent » : « quare spondeo me « principia et decreta per Sedem « Apostolicam et pontificiam Biblicam Commissionem « edita vel edenda » uti « supremam studiorum normam « et regulam » fideliter, integre sincereque servaturum et « inviolabiliter custoditurum, nec unquam me sive in « docendo sive quomodolibet verbis scriptisque eadem « esse impugnaturum. Sic spondeo, sic juro, sic me Deus « adjuvet et haec sancta Dei Evangelia ».

Quod vero, documento hoc Nostro, Motu proprio edito, statutum est, id ratum firmumque esse jubemus, contrariis quibuscumque minime obstantibus.

Datum Romae apud S. Petrum, die XXIX Junii MCMX, Pontificatus Nostri anno septimo.

PIUS PP. X.

Motu Proprio sur la formule du serment à prêter par ceux qui doivent être proclamés docteurs en Écriture Sainte.

Attentif à garder intacte la doctrine de Notre religion, Nous avons eu soin, ces dernières années, de prendre et d'édicter plusieurs mesures en vertu desquelles, à l'exemple de Notre Prédécesseur, d'heureuse mémoire, Nous avons défini la soumission due aux réponses de la Commission biblique, et fondé un Institut des sciences bibliques, à notre époque plus importantes que jamais. Notre désir n'est pas seulement de munir de telle manière les élèves qui se destinent à l'enseignement d'armes scientifiques qu'ils possèdent à fond la science biblique et fassent heureusement servir à la défense des Livres Sacrés le progrès des sciences connexes. Nous souhaitons de plus que, devenus maîtres, ils transmettent fidèlement les connaissances acquises et inculquent sans la plus légère altération la science dans l'esprit de leurs disciples. Aussi Nous a-t-il semblé bon de prescrire, en outre, une formule de serment que les candidats, avant de recevoir le titre de docteurs en Écriture Sainte, seraient tenus d'émettre et de prononcer.

C'est pourquoi, pour l'avantage et la sécurité, soit de la science sacrée, soit des maîtres et des élèves, soit enfin de l'Église elle-même, de Notre propre mouvement, de science certaine et après mûre délibération, de par la plénitude de Notre puissance apostolique, en vertu des présentes, et pour toujours, Nous décrétons, voulons, ordonnons que ceux qui doivent être proclamés docteurs en Écriture Sainte prêtent serment en ces termes :

« Moi, N. N., je me soumets avec tout le respect voulu et j'adhère sincèrement à toutes les décisions, déclarations

et prescriptions du Siège apostolique ou des Pontifes romains sur les Saintes Écritures et la droite méthode de les interpréter, et spécialement aux Lettres encycliques de Léon XIII *Providentissimus Deus* du 18 novembre 1893, ainsi qu'au *Motu proprio* de Pie X *Præstantia Scripturæ Sacræ* du 18 novembre 1907 et à ses Lettres apostoliques *Vinea electa* du 7 mai 1909, qui édictent que « tout le « monde est tenu en conscience de se soumettre aux sen- « tences doctrinales, déjà portées ou à porter, de la Com- « mission biblique pontificale, de la même façon qu'aux « Décrets des Sacrées Congrégations approuvés par le « Pape ; et que ne pourrait point échapper à la note de « désobéissance ni de témérité, et, par suite, être exempt « de faute grave, quiconque, par ses paroles ou ses écrits, « combattrait ces sentences. »

« C'est pourquoi je promets d'observer fidèlement, intégralement et sincèrement, de garder inviolablement, et de ne jamais attaquer dans mon enseignement ou de quelque autre façon, par mes paroles ou mes écrits, « les prin- « cipes et les Décrets émis ou à émettre par le Siège « apostolique et la Commission biblique pontificale, loi « et règle suprême des études ».

« Je le promets, je le jure, que Dieu me vienne en aide et ces saints Evangiles. »

Et Nous ordonnons que soit valide et efficace ce que prescrit ce document, publié de Notre propre mouvement. Nonobstant toutes choses contraires.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 29 juin 1910, de Notre Pontificat la septième année.

PIE X, PAPE.

Le Gérant : J. TÉQUI.

Imprimerie Téqui et Guillonneau, 3 *bis*, rue de la Sablière, Paris.

LE PANTHÉISME CONTEMPORAIN

Cours d'enseignement religieux supérieur dans la chapelle de l'Assomption.

Année 1911 (1).

QUELQUES INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES (2)

1° Bibliographies.

On trouvera des listes bibliographiques dans :

Pinard, article *Création*, dans le *Dictionnaire apologétique* de d'Alès, col. 734.

Pinard, article *Création*, dans le *Dictionnaire de théologie catholique* de Vacant, col. 2190.

Sortais, *Traité de philosophie*, II, p. 398.

— *Manuel de philosophie*, p. 697.

2° Définitions dogmatiques de l'Église.

Textes du Concile du Vatican, Constitution *Dei Filius*, Prooemium. — Cap. I. De Deo rerum omnium Creatore. — Canones De Deo rerum omnium Creatore. — Texte du

(1) Voir *Foi Catholique*, mars 1911, p. 93.

(2) Je ne vise aucunement à être complet, mais à donner quelques renseignements utiles sur ces deux questions : *Création et Panthéisme*.

Concile et notes dans Gaudeau, *Libellus fidei*, n° 828-845 ; et dans Denzinger-Bannwart, *Euchiridion*, édit. 10e, nos 1783, 1801 et suiv.

Commentaires du Concile du Vatican :

Gaudeau, *Libellus fidei*, l. l.

Vacant, *Etudes théologiques sur les Constitutions du Concile du Vatican*, Paris, 1895, un vol. in-8°. Tome I, p. 215 et suiv.

3° Études théologiques d'auteurs catholiques.

S. Thomas d'Aquin, *Summa Theologica*, *Prima Pars*, quaest. XLV, *de Creatione*. — Et les commentateurs de Saint Thomas, *in hunc locum*.

Pinard, article *Création*, dans le *Dictionnaire apologétique* de d'Alès. col. 722.

Pinard, article *Création*, dans le *Dictionnaire de théologie* catholique de Vacant.

Vigouroux, article *Création*, dans le *Dictionnaire biblique* de Vigouroux.

Scheeben, *La Dogmatique*, traduction française, Paris, 1881, in-8°, tome III, p. 4-29.

J. Heinrich, *Dogmatische Theologie*, 1888, tome V, p. 15-279.

Janssens, *De Deo Creante et elevante*, Fribourg-en-Brisgau, in-8°, 1905.

4° Études philosophiques d'auteurs catholiques.

Palmieri, *Institutiones philosophicae. Cosmologia*, p. 186-244. — *Theologia Naturalis*, p. 121, 222, 225.

Kleutgen, *La philosophie scolastique*, 1870, Paris, in-8°, tome IV, p. 432 et suiv.

Hontheim. *Institutiones Theodiceae*, Fribourg-en-Brisgau, in-8°, 1893, p. 748 et suiv.

Urraburu, *Institutiones philosophicae*, *Cosmologia*, Valladolid, 1892, p. 156 et suiv. — *Theodicea*, 1899, tome II, p. 688 et suiv.

Farges, *L'idée de Dieu d'après la raison et la science*, Paris, 1894, in-8° p. 442 et suiv.

Maret, *Essai sur le panthéisme*.

de Margerie, *Théodicée*.

Monsabré, *Conférences de Notre-Dame*, 1873, p. 275 et suiv. ; — 1874, p. 259 et suiv. ; — 1875, tout le volume.

E. de Cyon, *Dieu et Science*, Paris, Alcan, 1910. (J'ignore la religion de l'auteur ; mais ses conclusions sont hardiment théistes et chrétiennes).

d'Hulst, *Conférences de Notre-Dame*, 1891, p. 117 et suiv. ; — p. 275 et suiv.

d'Hulst, *Mélanges philosophiques*, 1892, in-8° :

— *Le vrai Dieu et l'origine du monde*, p. 245 et suiv.

— *La Théodicée de l'Ecole et sa valeur scientifique*, p. 372 et suiv.

— *La science de la nature et la philosophie chrétienne*, p. 393 et suiv.

— *Le nouveau spiritualisme de M. Vacherot*, p. 433 et suiv.

— *Idéalisme et matérialisme*, p. 99 et suiv.

Thamiry, *Les deux aspects de l'immanence et le problème religieux*, Paris, Bloud, in-12.

Michelet, *Dieu et l'agnosticisme contemporain*, Paris, Gabalda, in-12.

X. Moisant, *Dieu, l'expérience en métaphysique*, Paris, Marcel Rivière, 1907, in-8°, livre II, *le Dieu personnel*.

5° Études philosophiques d'auteurs non catholiques.

Kant, *Critique de la raison pure. — Dialectique transcendantale*.

Spinosa, *Ethique*.

Stuart Mill, *Essai sur la Religion*.

Herbert Spencer, *Les premiers principes*.

J. Simon, *La religion naturelle.*

Paul Janet, *Le matérialisme contemporain.* — *Les causes finales.*

Saisset, *Essais de philosophie religieuse*, tome II, p. 51 et suiv.

Vacherot, *Le nouveau spiritualisme.*

Maillet, *La Création et la Providence devant la science moderne*, Paris, 1897.

Guyau, *L'Irréligion de l'avenir*, 1893.

E. de Roberty, *La Philosophie du siècle*, 1892.

Lucien Arréat, *Les Croyances de demain*, 1898.

6° Ouvrages contemporains d'auteurs non catholiques ou modernistes.

Séailles, *Les Affirmations de la conscience moderne*, Paris, Colin, 1906.

Bergson, *L'Évolution créatrice*, 1907, Alcan.

— *Matière et mémoire*, ibid.

— *Essai sur les données immédiates de la conscience*, ibid.

William James, *L'Expérience religieuse*, Traduction française, 1906, Alcan, grand in-8°.

Marcel Hébert, *Le Divin, Expériences et hypothèses.*

— *L'Évolution de la foi catholique.*

— *Le Pragmatisme.*

Boutroux, *Science et religion.*

Rudolf Eucken, *Les grands courants de la pensée contemporaine*, traduction française, 1911, Alcan, in-8°.

Edouard le Roy, *Dogme et Critique.*

— *Comment se pose le problème de Dieu*, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, mars 1907 et juillet 1907.

INTRODUCTION

L'invasion actuelle du panthéisme. — Plan des leçons de cette année.

Un jour que Mgr d'Hulst, à la tribune de la Chambre des députés, au cours d'une discussion sur la question scolaire, — déjà ouverte contre la religion, mais avec plus d'hypocrisie encore qu'à l'heure présente, — avait parlé des devoirs de l'enfant et de l'homme envers Dieu, un interrupteur inconnu lui cria : « De quel Dieu parlez-vous? »

Nul au monde, mieux que l'éminent prélat, n'était en mesure de répondre à cette question : « Je parle, répliqua-t-il avec son accent d'autorité un peu hautaine, et au milieu d'un silence religieux, « du Dieu unique et personnel, Créateur du Monde « et Fin dernière de l'homme, du Dieu de Bossuet « et de Fénelon, de Descartes et de Leibnitz ; il n'y « en a pas d'autre qui mérite ce nom. »

Et cette fière profession de foi spiritualiste et chrétienne éveillait encore, à cette époque, sur la plupart des bancs de la Chambre, de respectueux applaudissements.

On était au temps où les programmes récents de Jules Ferry (toujours actuellement en vigueur à l'heure actuelle en 1911 : qui s'en douterait?) obligeaient les instituteurs à enseigner aux enfants les

devoirs de l'homme envers Dieu, « Cause première et Être parfait ».

Ni l'athéisme ni le panthéisme n'avaient encore officiellement (grâce à la barrière fragile des programmes), droit de cité dans l'école, quoique la porte leur en fût sournoisement ouverte pour l'avenir par les réticences calculées et l'athéisme formel, quoique négatif, du texte de la loi.

Mgr d'Hulst avait raison. Le Dieu réel, distinct du monde, personnel et créateur, le Dieu de la tradition spiritualiste et chrétienne, est le seul Dieu que la raison humaine puisse et doive reconnaître et adorer, sous peine de s'abîmer dans la contradiction et l'absurde. Le panthéisme n'est qu'un athéisme sans franchise. C'est de lui, beaucoup plus que du paganisme dont parlait Bossuet, qu'il faut dire que « tout y est Dieu, excepté Dieu lui-même ».

On peut ajouter que le panthéisme est la religion de ceux qui n'en ont pas, ou qui n'en ont plus.

Dans les masses populaires, ou chez les esprits nets et logiques, à arêtes tranchées, la foi religieuse, oubliée ou détruite ou absente, est remplacée d'ordinaire par le matérialisme brutal, ou par le néant du septicisme.

Mais pour les âmes rêveuses et sentimentales, ou plus compliquées, ou moins assurées, ou moins franches; chez ceux qui ont besoin de se tromper eux-mêmes ou de faire illusion aux autres en ne

voulant pas s'avouer ou afficher qu'ils sont athées, le panthéisme est le plus commode des expédients.

Doctrine à la fois savante et absurde, mystique et impie, illogique et raffinée, poétique et géométrique, elle convient à merveille aux époques de détraquement intellectuel comme la nôtre. Par la contradiction intime qui la constitue, elle satisfait tout ensemble les deux instincts les plus impérieux de l'homme, le pire et le meilleur : son orgueil et son besoin d'adorer. Elle lui donne un dieu, et ce fantôme de dieu n'est pas distinct, au fond, de lui-même. Elle ne gêne aucune passion et les mots qu'elle jette aux foules donnent une pâture à leurs aspirations religieuses en les égarant.

Elle flatte les érudits et les délicats par son obscurité, ses subtilités, les allures ésotériques qui font de ses adeptes des initiés, et elle est capable d'attirer les masses et de leur donner l'illusion d'une religion par les apparences du Divin. En ce temps de demi-culture et de science superficielle, le panthéisme est comme le centre vers lequel convergent spontanément d'une part l'ignorance orgueilleuse des primaires, de l'autre l'agnosticisme compliqué des savants.

Véritable « abîme d'insanité, d'immoralité et d'impiété », le panthéisme est le déversoir commun, osons dire le mot : l'égout collecteur où viennent se mêler et se confondre toutes les hérésies modernes, toutes les folies des philosophies « laïques », tous les rêves

malsains de la raison et de l'imagination émancipées de Dieu... *Omnium haereseon collectum* : c'est la définition que Pie X a donnée du modernisme, et le modernisme n'est précisément cela, que parce que son dernier mot, d'après Pie X lui-même, c'est le panthéisme.

En effet, le panthéisme a ceci de particulier, que les doctrines par ailleurs les plus contraires entre elles, s'accordent dans son sein. Il est tour à tour, ou même tout à la fois, au gré de ses adeptes, agnostique ou doctrinaire, sceptique ou dogmatique, pessimiste ou optimiste, juif, protestant ou libre penseur, conservateur avec Renan ou socialiste avec Karl Marx.

L'invasion actuelle du panthéisme, constatée par les écrivains qui décrivent, d'ensemble, le mouvement et les caractères de l'esprit contemporain.

Mais, depuis l'époque de Renan, l'invasion de cette lèpre dans les esprits a fait des progrès que constatent tous ceux qui observent le mouvement général de la pensée contemporaine.

M. Charles Stanton Devas, dans son livre *L'Eglise et le progrès du monde*, plein de vues intéressantes et claires sur l'état religieux actuel de la société, présente ainsi ce qu'il appelle « les trois grandes solutions de la grande énigme » :

« Sans compter les vues partielles et hésitantes, trois grands systèmes ont essayé, de temps immémorial, de formuler une théorie cohérente de l'univers : le panthéisme, le matérialisme, le théisme. D'après le premier, toutes choses et l'homme même ne sont que des manifestations d'une seule et même substance, d'une force primitive qui pense dans l'homme, saisit sa proie dans le fauve, déploie bourgeons et feuilles dans le chêne, sillonne les nues dans l'éclair, bat les rochers dans la vague orageuse. D'après le second, toutes choses et l'homme même, terre et cieux, sont l'effet du hasard, le produit de tourbillons d'atomes, venus on ne sait d'où, allant on ne sait où. D'après le troisième, tout a commencé par le *fiat* d'un créateur intelligent, et tout par conséquent a un but défini.

« Voilà les trois systèmes entre lesquels, en définitive, il faut choisir ; tenter de se dérober en faisant profession d'une incertitude obstinée serait se condamner à l'agnosticisme et abandonner la poursuite de la vérité (1). Toutefois entre ces trois systèmes les relations ne sont point égales ; au contraire, les deux premiers demandent à être rapprochés et opposés au troisième. En effet, tous deux proposent une conception moniste de l'univers, c'est-à-dire

(1) La divergence des vues et la confusion de la terminologie chez les philosophes modernes en Angleterre et en Allemagne peut paraître compliquer la question et faire croire à l'existence d'un *quartum quid* qui ne serait réductible à aucun des trois systèmes précédents. Mais le temps est le grand juge : et lorsque ces dépôts encore mous de la pensée moderne auront pris consistance, leurs affinités avec l'un ou l'autre apparaîtront clairement. (Note de M. Stanton Devas.)

réduisant le Tout à l'Un, avec cette différence que cet Un est esprit pour le panthéisme, matière pour le matérialisme. Le théisme, lui, maintient le dualisme de la matière et de l'esprit. Et tandis que le panthéisme et le matérialisme s'accordent à nier la réalité d'un Dieu personnel, Créateur et Gouverneur de l'Univers et distinct de lui, le théisme affirme énergiquement cette réalité comme une vérité fondamentale, sans laquelle aucune science physique ou historique ne saurait avoir de solides fondements.

« Ainsi donc les solutions de l'énigme de l'univers se réduisent à deux : la conception théiste et la conception antithéiste, opposées et inconciliables, tandis que le panthéisme et le matérialisme semblent plutôt deux provinces d'un même empire, deux aspects d'une même vue, avec passage aisé et fréquent de l'un à l'autre, suivant la prédominance du sentiment poétique ou de l'esprit pratique. Ainsi, par exemple, fut-il facile à Karl Marx de passer du panthéisme de Hegel au matérialisme de Feuerbach et de construire une évolution historique de l'humanité parallèle à celle proposée par Darwin pour la nature organique, et entièrement basée sur les différentes conditions d'acquisition et de partage des richesses (1) ».

C'est par la même conclusion que M. Xavier Moisant

(1) Charles Stanton Devas, *L'Eglise et le progrès du monde*, traduit de l'anglais par le P. Folghera, des Frères Prècheurs. Paris, Lecoffre, 1909, p. 31.

répond à cette question : « Quelle est la forme actuelle de l'athéisme? (1) »

« L'athéisme brutal et simpliste ne se rencontre pas dans le monde intellectuel (2). Mais il ne s'ensuit pas que la philosophie contemporaine professe le théisme. A comparer les deux mots, tout terme moyen paraît exclus. Il semble qu'il faille opter entre l'athéisme et le théisme. L'histoire et la psychologie déconcertent la logique du langage. La plupart des penseurs contemporains, en dehors du christianisme, ne sont ni athées, ni déistes. Ils parlent de Dieu, mais d'un Dieu impersonnel. Plus exactement, ils reconnaissent le rôle du divin dans le monde. Telle est la doctrine que trouve en face d'elle la théodicée classique : doctrine multiforme, indécise et changeante, dont il est plus aisé d'indiquer les négations que de formuler les affirmations. Le Divin n'est pas un Être distinct du monde, conscient et voulant comme une personne humaine. Telle est la partie négative de la théologie nouvelle, et telle est la forme générale de l'athéisme actuel. Quant à exprimer en une seule définition le caractère positif et précis du Divin, l'entreprise est chimérique. Le Divin n'est pas conçu de la même

(1) X. Moisant, article « Athéisme », dans le *Dictionnaire Apologétique* de d'Alès.

(2) Il s'y rencontre cependant plus fréquemment qu'autrefois : mais il y est entré précisément par la porte du panthéisme ; et parfois il garde, de ce dernier, l'équivoque nuageuse de quelques formules. (B. G.)

manière par Vacherot et par Renan, par M. Marcel Hébert et par M. Hoeffding. Hegel, Hartmann, Schopenhauer, Taine représentent autant de théories différentes. A ne retenir que ces quatre derniers noms, on trouve déjà quatre notions rivales de la définition traditionnelle. A la place du Dieu personnel, on veut nous faire adorer soit l'Idée, soit l'Inconscient, soit la Volonté aveugle, soit l'Axiome éternel. »

Voici la définition, pénétrante et synthétique en même temps, que le dominicain allemand A. M. Weiss, auteur de l'*Apologie du Christianisme*, bien connue de tous, donne de « l'homme moderne ». On y constatera que la tendance intellectuelle qui, aux yeux du P. Weiss, caractérise l'homme moderne, c'est précisément le panthéisme.

« Comme nous l'avons déjà dit, et ceci est décisif, dans l'idée de modernisme, il ne s'agit pas de points doctrinaux particuliers, mais de ce qui gît à la base de tous, de ce qui rend modernes les plus vieilles doctrines empruntées aux Chinois, aux Hindous, aux sophistes, à Pyrrhon, à Lucien et aux sauvages anthropophages, de ce qui est commun au modernisme tout entier, peu importe la mesure dans laquelle on adopte ses idées, peu importe aussi que les représentants de ces dernières se combattent entre eux, comme Schopenhauer a

combattu Kant et Hegel, comme Nietzsche a combattu Wagner, comme Dühring et E. Reich ont combattu tous les professeurs et savants modernes. Pour tout dire en un mot, il s'agit de ce que dans la littérature contemporaine on appelle l'*homme moderne*.

« Si nous voulons savoir ce que l'on entend par ce mot, il nous faut remonter jusqu'à cet homme dont on nous dit qu'il monte la garde à la porte des temps modernes, qu'il est l'introducteur dans le sanctuaire du monde moderne, de la pensée moderne et de l'esprit moderne, nous voulons dire Kant.

« Il fut un temps où les grands penseurs qui lui ont succédé, lui disputaient la prééminence. Mais, depuis que les philosophes en renom sont morts, Kant règne presque en maître incontesté sur le monde moderne. Le cri de guerre poussé par Otto Liebmann : Retournons à Kant ! a trouvé un tel écho, que personne n'a plus le courage de donner un autre mot d'ordre. La tentative faite par Otto Willmann de propager une appréciation juste sur Kant, a eu pour résultat que Paulsen a convoqué pour une croisade en l'honneur du philosophe de Kœnigsberg, non seulement le monde savant en général, mais le protestantisme tout particulièrement.

« Toutefois, ce n'est pas seulement en Allemagne que le kantisme règne en maître. Il a aussi plus ou moins fait sentir son influence en Hongrie, en Russie, en Pologne, en Suède, en Norvège, en

Espagne, en Italie, surtout en Italie, et, chose curieuse, même en France. C'est précisément sur lui que, dans ce pays, s'est appuyée une école apologétique dont nous avons déjà parlé.

« Si nous demandons maintenant ce qu'il peut y avoir de si attrayant et de si puissant dans Kant, et pourquoi il est devenu le coryphée de l'esprit moderne, c'est seulement le petit nombre qui est capable de nous renseigner à ce sujet. Mais ceux qui vont plus au fond des choses, ne peuvent douter un seul instant que ce soit sa doctrine de l'autonomie et de la glorification personnelle de l'homme.

« Pour résumer brièvement cette doctrine, disons qu'elle a un double côté. Selon elle, l'homme est le maître de sa pensée considérée et dans son acte et dans le résultat de cet acte, maître de la loi comme de ce qui est prescrit par elle, par conséquent autonome, aussi bien dans le domaine de la spéculation que dans celui de la pratique.

« Kant n'est pas à proprement parler l'inventeur de cette doctrine. Elle se trouve déjà dans Spinosa et chez les réformateurs. Mais à Kant revient le mérite — si toutefois c'en est un — de l'avoir réduite en formule et mise en circulation. En pareil cas, c'est toujours le principal.

« Mais cette formule n'aurait pas exprimé si complètement l'esprit moderne, si elle n'avait été regardée comme intangible par l'époque suivante et encore accentuée par elle.

« C'est ce que Fichte a fait avec son principe, que

toute activité morale qui est « hétéronome », c'est-à-dire qui obéit à une loi située en dehors de l'homme, est immorale. La loi divine elle-même ne fait pas exception à ce principe. Celui qui pour agir s'appuie seulement sur une autorité étrangère, serait-ce l'autorité de Dieu lui-même, agit d'une manière qui n'est pas conforme à sa conscience. Si quelqu'un voulait agir d'une façon vraiment morale, il ne devrait agir que parce que sa conscience lui en fait un devoir.

« Ainsi, nous avons la réponse à la question de savoir ce qu'on entend par l'homme moderne. C'est, pour le dire d'un mot, l'homme qui est absolument et exclusivement maître de lui-même, qui ne relève de personne autre que de lui.

« Tout ce que les esprits modernes nous offrent comme explication de cette idée, n'est qu'un délayage plus ou moins clair de la définition que nous venons de donner.

« La moderne façon de penser, dit E. de Hartmann, admet un Dieu, des lois éternelles de la raison immanente au monde; mais elle proteste contre un Dieu qui agit de l'extérieur et commande en maître. Elle laisse aux enfants une morale hétéronome; mais d'autre part, elle sait parfaitement que cette morale ne sera jamais une vraie morale. Et c'est la raison pour laquelle elle combat avec un tel sérieux l'idée théiste de Dieu, car elle implique toujours l'idée d'un législateur extérieur à l'homme,

et agit nécessairement d'une manière contraire à la morale. » (1)

Dans l'ouvrage, récemment traduit en français, où M. Rudolf Eucken, professeur à l'Université d'Iéna, analyse les *grands courants de la pensée contemporaine*, le même fait est mis en lumière, à un point de vue que l'auteur voudrait faire accepter comme religieux et même comme chrétien, mais que son protestantisme libéral, basé sur la disjonction kantienne absolue, rend incurablement panthéistique et agnostique.

Historiquement, M. Eucken note avec justesse le rôle important tenu, dans l'antiquité, par la philosophie de Plotin en cette question. M. Bergson, qui ne fait autre chose qu'essayer, sans le dire, de rajeunir Plotin à l'usage de ses auditrices du Collège de France, ne l'ignore pas.

« Plotin combat avec une énergie particulière, qu'il puise dans l'ensemble d'une conception du monde, l'idée d'attribuer à un être premier (qu'il conçoit comme étant tout simplement l'infini et comme supérieur à toute particularité) pensée ou volonté ainsi que conscience de soi. « Ainsi, dit Zeller, la négation, préparée par Carnéade, de la personnalité de Dieu apparaît ici pour la première fois, sous une forme bien nette et comme une question de principe

(1) R. P. A. M. Weiss, *Le Péril Religieux*, p. 360-362.

(ZELLER, *Grundriss der Geschichte der griechischen Philosophie*, 6e édit., p. 293 et suiv.)

« Les arguments de Plotin, ajoute M. Eucken avec une naïveté doctorale, sont restés décisifs pour la négation spéculative de la personnalité de Dieu, et Spinosa lui-même n'en a guère apporté de nouveaux. »

C'est avouer sans ménagement la pauvreté philosophique absolue de la pensée « moderne », qui n'a pu rien inventer, non seulement depuis Spinosa, mais depuis Plotin.

M. Eucken continue :

« La vie plus puissante et la plus grande intimité dans l'âme que prit l'idée de Dieu avec le christianisme primitif permet davantage de parler ici d'une personnalité de Dieu et d'un rapport personnel de l'homme à Dieu. Les risques que l'on courait de tomber ainsi dans l'anthropomorphisme ne passèrent pas inaperçus : c'est ce que montre déjà l'ardente controverse sur le point de savoir si l'on peut attribuer à l'Être suprême une passion telle que la colère (1).

« Les problèmes de l'idée de Dieu trouvèrent finalement, *sous l'impulsion de saint Augustin* (2), une solution en ce sens qu'on *superposa* à une con-

(1) Nous exposerons pleinement plus loin l'objection d'anthropomorphisme, et les réponses (B. G.).

(2) Tout le monde sait que, ni la foi, ni la philosophie elle-même (M. Eucken le constate formellement plus haut) n'avaient attendu saint Augustin pour affirmer l'existence d'un Dieu distinct du monde, et personnel (B. G.).

ception *spéculative* et *mystique*, une conception *humaine* et personnelle. Dieu est à la fois personnalité morale et être absolu. La pensée *moins vigoureuse* du moyen âge ne sentait aucune *contradiction* dans la juxtaposition de ces deux conceptions. Mais ici encore, ce que ce dernier avait supporté tranquillement et même docilement comme une identité, se transforma bientôt, pour les temps modernes, en un dilemme. »

J'ai souligné quelques expressions : il aurait fallu les souligner toutes pour faire ressortir les erreurs, les équivoques, les sottises que ces prétendus maîtres de la philosophie allemande énoncent à chaque ligne comme des vérités démontrées et sur un ton d'oracle. Rien n'est plus décevant et plus irritant à la fois (mais plus réconfortant aussi) que la lecture de ces pages obscures, prétentieuses et vides.

Inutile donc de faire remarquer, tout d'abord, que la conception d'un Dieu personnel n'est nullement contradictoire à une conception spéculative, c'est-à-dire rationnelle, de Dieu, ni à une conception mystique, c'est-à-dire à l'idée d'un Dieu réellement infini; d'un Dieu que l'intelligence humaine connaît avec certitude et prouve réellement, mais que la raison abstractive ne saurait ni démontrer *mathématiquement*, ni mesurer, ni étreindre, et à la possession effective duquel l'âme ne peut arriver

sans une acceptation dans laquelle il entre de la foi et de l'amour. En second lieu, que la conception chrétienne d'un Dieu personnel n'est point « humaine », en ce sens que son objet serait humain ; c'est un Dieu infini et personnel, connu par l'homme.

Quant à la pensée soi-disant « peu vigoureuse » du moyen âge, ce serait lui faire une suprême injure que d'en comparer la « vigueur » au délayage incohérent et sénile qu'on nous sert ici sous l'étiquette de pensée moderne.

Ce que je voulais retenir des bavardages de M. Eucken, c'est la constatation de l'invasion actuelle du panthéisme. Il est d'ailleurs remarquable que les théories des philosophes eux-mêmes qu'il nous donne comme adversaires du panthéisme, Jacobi, Lotze, Ritschl, aboutissent logiquement à des conclusions panthéistiques :

« Il se produit alors, dans les temps modernes, une énergique séparation des esprits au sujet du concept de Dieu. Tous ceux qui, suivant la tendance vers l'immanence, défendent les concepts cosmiques universels, combattent comme un insupportable anthropomorphisme la conception personnelle de l'idée de Dieu. Ceux qui luttent contre le panthéisme s'appuient, au contraire, dans leur désir d'un être divin vivant, sur l'idée de personnalité et accentuent particulièrement ce mot... C'est ainsi que Jacobi, dans sa célèbre conversation avec Lessing, affirme sa foi « en une cause raisonnable et

personnelle de l'univers », et ne trouve pas dans la substance de Spinosa « une réalité propre, particulière, individuelle », pas de personnalité ni de vie. » Cette querelle s'étend, à travers tout le XIX[e] siècle, jusque dans l'époque présente. Là où le processus de la vie prend une forme surtout artistique ou intellectuelle, l'idée de personnalité apparaît facilement comme trop étroite, comme impuissante à dominer l'ensemble de la réalité; là où prédomine au contraire la tendance éthique, on n'entend pas se passer de cette idée et on s'efforce de trouver une formule capable d'embrasser aussi l'idée de Dieu. C'est ce que font, par exemple, Lotze et Ritschl. »

Au reste, M. Eucken ne rejette le panthéisme des immanentistes que pour essayer d'y substituer son panthéisme à lui, ce que M. Boutroux appelle « l'activisme fichtéen » (1). Mais sa critique des systèmes et de la méthode de l'immanence n'en est pas moins utile à retenir :

« Le mouvement contre la religion est surtout fort dans l'attaque; mais dès qu'il lui faut montrer ce qu'il peut faire lui-même, dès qu'il lui faut servir de fondement à une organisation de la vie, on

(1) Boutroux, *Avant-propos*, p. XI-XII, de la traduction française des *Grands courants de la Pensée contemporaine*, de Rudolf Eucken. Alcan, 1911. — Voir p. 450 et suiv.

voit apparaître complication sur complication. Terriblement pauvre est, d'ordinaire, ce que l'on nous offre pour remplacer la religion, et ces pauvretés mêmes sont, pour une bonne part, issues et venues d'un terrain étranger. La conduite « immanente », la conception « immanente » du monde n'ont nullement pour habitude de puiser dans l'expérience pure, elles l'idéalisent sans s'en apercevoir, elles y mêlent quelque chose qui fait partie d'une conception toute différente, la conception panthéiste; un panthéisme décoloré s'est emparé des divers domaines et y est considéré comme axiomatique. Bien loin d'ailleurs d'oser se déclarer ouvertement tel qu'il est, il a plutôt pour habitude de cacher son élévation des choses, et ce manque de clarté fait de lui, si on le compare au panthéisme d'un Spinosa et d'un Gœthe, un panthéisme apocryphe et mauvais. Ce mauvais panthéisme apparaît dans une philosophie moniste de la nature qui donne, sans hésiter, une âme à cette dernière et la traite comme un haut concept de valeur; il apparaît dans une philosophie de l'histoire qui fait engendrer la raison par de simples mouvements de masses et proclame une évolution vers la raison, bien que ce concept n'ait aucun fondement dans son monde d'idées; il apparaît dans les mouvements politico-sociaux qui traitent l'homme, tel qu'il est, comme noble et grand. Partout une idéalisation déguisée de l'expérience, mais, en même temps, une atténuation des oppositions, un étiolement du degré pro-

prement spirituel de la réalité, un engourdissement de toute spontanéité... » (1).

Il se confirme donc que c'est vers le panthéisme que convergent tous les grands courants de la pensée contemporaine, hors de la tradition spiritualiste et chrétienne. Un coup d'œil rapide à travers les principaux systèmes qui se partagent cette pensée nous en convaincra mieux encore.

Le panthéisme est l'aboutissement de toutes les doctrines qui se partagent la pensée « laïque », et qui ne veulent pas s'avouer athées. — Criticisme ancien et nouveau. — Positivisme. — Evolutionisme. — Agnosticisme. — Esthéticisme. — Psychologisme. — Libre pensée. — Socialisme. — Protestantisme libéral. — Philosophie juive. — Franc-maçonnerie. — Occultisme. — Pragmatisme. — Modernisme.

Que la *Critique de la raison pure* soit la source de toutes les erreurs de la pensée « laïque » moderne, c'est un lieu commun tellement rebattu qu'il n'y a pas à y revenir. M. Auguste Sabatier n'a point tort

(1) Rudolf Eucken, *Les Grands courants de la Pensée contemporaine*, p. 513.

de diviser le monde en deux catégories d'esprits : « ceux qui datent d'avant Kant et ceux qui ont reçu « l'initiation et comme le baptême philosophique de « sa critique » (1) ; disons mieux : ceux qui ont su résister à l'invasion du virus et ceux qui s'en sont laissé atteindre. Pour ces derniers, « la réalité et l'idée ne « coïncident plus entièrement : elles sont dis- « jointes (2) ».

Et non seulement pour eux l'idée et la réalité ne coïncident plus entièrement, mais il leur est impossible d'assigner le point, s'il en est un, en lequel elles coïncideraient. Ce qui revient à dire que l'idée et la réalité ne coïncident plus *du tout*, et qu'elles sont totalement disjointes. L'atténuation (à la disjonction kantieme) que semblait indiquer l'adverbe *entièrement*, est donc purement verbale, et pour parler net, n'est qu'un mensonge.

En dehors du spiritualisme traditionnel (de la philosophie scolastique au sens large de ce mot), la disjonction kantienne domine et asservit toute pensée contemporaine, même chez ceux qui prétendent et croient échapper à Kant et le combattre.

Au contraire, pour ceux qui ne se sont pas laissé entamer par la morsure du microbe subtil, l'idée donne la réalité, la pensée donne l'être ; plus simplement, ils admettent le fait de la connaissance, tel que l'imposent l'évidence, le bon sens, la vie...

(1) *Esquisse d'une philosophie de la religion*, p. 259.
(2) *Ibidem.*

Pour eux, la pensée donne l'être non pas adéquatement, mais réellement ; elle le donne, non pas en le créant, mais en le connaissant.

Ce qu'il importe de noter ou plutôt de redire ici, c'est que la disjonction kantienne entre l'idée et la réalité aboutit fatalement, pour les esprits qui ne veulent pas se dire athées, au panthéisme.

J'ai rappelé plus haut la démonstration qu'en a donnée le P. Weiss. En voici une autre en peu de mots, plus technique, mais claire pour tous :

« Comme système, le kantisme devait donner naissance à l'idéalisme absolu. Il suffisait pour cela de supprimer la « chose en soi », quitte à déduire de l'esprit lui-même cette *donnée première*, que Kant demandait à l'action *mystérieuse* et *contradictoire* d'un noumène. Sous les yeux du maître vieilli, qui protestait, Fichte opéra cette transformation. De rares philosophes avec Herbart, restent fidèles au réalisme inconséquent de Kant (de nos jours, par exemple, A. Riehl, *Logik u. Erkentnnistheorie, dans systematische Philosophie*, Berlin, 1907 ; Poincaré, *La valeur de la science*, p. 262) ; mais la grande majorité suit Fichte dans son virement idéaliste (Schelling, Hegel, Schopenhauer ; plus près de nous Renouvier, *Le personnalisme*, V ; Voir *Essais de Phil. générale*, 1859, 2e essai, p. 7 ; Lachelier, *De l'Induction*, Alcan, 1896, p. 118 et passim ; A. Sabatier,

Esquisse d'une Philosophie de la Religion, p. 376 ; Le Roy, *Dogme et critique*, p. 236, note ; 191 sqq., etc. ; Bergson, *L'Évolution Créatrice*, p. 223.)

« Par ailleurs, en retirant à la conscience l'intuition du moi pur ou nouménal, Kant rendait la nature de celui-ci mystérieuse, et il avait beau, par la suite, arriver à lui attribuer une liberté et l'immortalité même, on ne voyait pas clairement de quel droit ; Kant lui-même s'y embrouillait (voir Saenger, *loc. cit.*, p. 112) ; surtout on ne comprenait pas la nécessité d'admettre autant de moi purs qu'il y a de moi empiriques, et même on voyait plutôt la nécessité contraire.

« C'est dire que le kantisme, en laissant obscure et délibérément pendante la question de la nature du moi, ouvrait la voie au panthéisme : il n'y a, dira celui-ci, qu'un moi pur, lequel s'apparaît à lui-même, grâce aux formes de l'intuition, sous l'aspect de la multiplicité ; on peut l'appeler Dieu (Fichte l'appela *le moi* ; Hegel *l'Esprit ou l'Idée* ; Schopenhauer, *la Volonté* ; Hartmann, *l'Inconscient*). Le panthéisme complétait ainsi l'Idéalisme absolu, qu'il suppose.

« Cette conclusion fut encore tirée d'un autre point de vue. En effet, la théorie subjectiviste de l'espace et du temps parut conduire au monisme. On raisonne ainsi : la multiplicité suppose l'espace ou le temps ; supprimez l'un et l'autre, tout se confond, rien n'est distingué ; l'espace et le temps sont, dira Schopenhauer, le vrai *principium individua-*

tionis (1). Mais alors, en dehors du temps et de l'espace, lesquels neconcernent que les phénomènes, — au point de vue métaphysique, ontologique, il n'y a qu'un être. Ainsi l'idéalité transcendantale de l'espace et du temps parut entraîner la vérité du monisme. (Voir sur ce point, K. Fischer, *Gesch. d. n. Philosophie*, 2e édit., *Kant III*, p. 302 ; Rev. G. Gallaway : *what do religious Thinkers own to Kant*, dans le *Hibbert Journal*, avril 1907, p. 658 ; on peut indiquer comme point d'attache à la déduction du monisme : *Critique*, p. 263, où l'objet transcendant est dit être d'une seule espèce (*einerdei*) pour tous les phénomènes.)

« Enfin, on doit voir ici le point de départ de l'*Immanentisme*, décrit dans l'Encyclique *Pascendi*. Schleiermacher, qui en est le vrai père, avait remarqué le paralogisme par lequel Kant attribuait à l'Etre en soi la pluralité numérique qui est le fait de la conscience sensible. Pour être conséquent, le kantisme devait se borner, selon lui, à affirmer l'immanence de l'être infini dans les individualités apparentes. Quant au rapport qui existe entre ces individualités et l'être infini, c'est dans un sentiment *sui generis* que nous en prendrions conscience, et ce sentiment est, pour Schleiermacher, l'essence même de la religion. (Cf. V. Delbos, *Schleiermacher*, p. 335 de l'ouvrage intitulé : *Le Problème moral dans la phil. de Spinosa*, Paris, Alcan, 1893 (2). »

(1) Le principe qui constitue des êtres individuels et distincts.
(2) VALENSIN, *Le kantisme jugé par ses conséquences*, dans le *Dictionnaire apologétique* de d'Alès, article *Criticisme kantien*.

Plus brièvement encore, on peut prouver en deux lignes que le criticisme kantien engendre fatalement le panthéisme. Kant refuse à la raison spéculative le pouvoir de connaître avec certitude l'existence d'un Dieu réel, distinct du monde et Créateur ; il rejette le théisme. Il ne reste donc, bon gré mal gré, que deux solutions logiques : l'athéisme ou le panthéisme : la négation de Dieu, franche ou sournoise.

Nul d'ailleurs ne conteste ouvertement cette filiation. N'est-ce pas au panthéisme que va tout droit, en dépit de ses réticences et de ses obscurités voulues, l'idéalisme de ce néo-kantien prudent et peu fécond, mais qui fut influent, M. Lachelier ? Idéalisme auquel celui de M. Bergson (l'a-t-on assez remarqué ?) doit bien quelque chose. Et c'est pourquoi je me permets de rappeler quelques formules de la subtile et célèbre analyse de « l'idée de l'être ». M. Lachelier y veut montrer comment l'idée de l'être ou de la vérité « se produit elle-même » (1), comment l'être qui pense arrive à être « supérieur à toute nature et affranchi de toute « essence » ; à n'être « pour ainsi parler, que *soi*, « c'est-à-dire pure conscience et pure affirmation de « soi ; » — comment « c'est une seule et même raison... qui d'impersonnelle qu'elle est en elle-même, devient en nous, réfléchie et personnelle ;

(1) Lachelier, *Psychologie et métaphysique*. Alcan, p. 158.

et il y a quelque chose de vrai, sinon dans le matérialisme, du moins dans le naturalisme, qui fait naître l'esprit des choses, et ne voit dans l'intelligence qu'une forme supérieure de la vie... » (1).

On y montre encore que « le *moi* véritable de l'homme doit être cherché... dans sa réflexion sur lui-même, ou plutôt dans la réflexion de la pensée absolue sur elle-même. Nous sommes, en nous-mêmes, l'acte absolu par lequel l'idée de l'être.... affirme sa propre vérité ; nous sommes, pour nous-mêmes, le phénomène de cet acte, ou cette réflexion individuelle par laquelle chacun de nous affirme sa propre existence. Cette double affirmation est libre, non seulement parce qu'elle n'a pas d'autre cause productrice qu'elle-même, mais encore parce qu'il n'y a rien, dans la vérité qu'elle affirme, qui la détermine comme une matière préexistante... » (2).

« Nous créons tous les instants de notre vie par un seul et même acte, à la fois présent à chacun et supérieur à tous... L'acte par lequel nous affirmons notre propre être le constitue... tout entier. »

La pensée n'est autre chose que « l'action de donner à nos représentations sensibles une valeur objective ».

« Ce qui n'était d'abord pour nous que notre pensée nous est apparu comme la vérité en soi,

(1) Lachelier, *l. l.* p. 167.
(2) *Ibidem*, p. 170.

comme l'être idéal qui contient ou pose *a priori* les conditions de toute existence » (1).

N'est-il pas vrai qu'il suffira à M. Bergson de désintellectualiser (si l'on me permet ce barbarisme), ce panthéisme idéaliste, pour en faire jaillir les fantasmagories de l'*évolution créatrice*?

Après le kantisme, et issue du kantisme, la doctrine qui a le plus influé sur les esprits du XIXe siècle a été le positivisme. Beaucoup n'y voient (et ils se trompent) qu'un matérialisme éhonté. Il est certain que la méthode positiviste, qui ampute l'esprit humain de toute faculté métaphysique, et ne reconnaît à la philosophie d'autre objet propre que le phénomène sensible, mène par elle-même tout droit au matérialisme. Refusant, comme le kantisme, à la raison, le droit d'affirmer l'existence d'un Dieu réel et distinct du monde, le positivisme, comme le kantisme, ne laisse à ceux de ses adeptes qui ne veulent pas s'avouer athées qu'un seul refuge logique : le panthéisme.

C'est au panthéisme humanitaire, à la divinisation de l'humanité, qu'aboutissent, on le sait, les rêveries morbides d'Auguste Comte.

Chose frappante ! Lorsque cet autre chef du posi-

(1) Lachelier, *l. l.*, p. 172.

tivisme, Littré, se dégagea de son matérialisme et revint peu à peu vers la vérité philosophique et religieuse, ce sont les difficultés et les objections du panthéisme qui l'arrêtèrent un instant sur la route.

« Nous voyons, écrit Mgr d'Hulst, un homme de la taille de Littré longtemps prisonnier du positivisme ; et lorsque son grand cœur l'a déjà presque affranchi, lorsque toutes les aspirations de son âme l'ont porté jusqu'au seuil de la vérité révélée ; lorsque par le côté moral, par l'amour du bien, par un besoin de vertus intérieures qui ne sont guère connues en dehors du christianisme, par l'humilité et le repentir allant jusqu'aux larmes, il a déjà franchi les barrières qui le séparaient de nous, savez-vous ce qui l'arrête encore? Savez-vous ce qui l'empêche si longtemps d'ajouter à son baptême de désir le baptême sacramentel réservé comme une grâce suprême à sa dernière heure? C'est la difficulté de croire à la personnalité divine. « Vous pleurez? lui dit un jour un confident de son âme. — Oui, répondit-il, je pleure, parce que j'ai péché et que je ne sais pas à qui demander pardon! » Et ce qui arrêtait Littré au déclin de sa vie, dans son ascension vers la vérité, est encore ce qui arrête aujourd'hui des hommes dignes comme lui d'arriver à la pleine lumière. » (1)

Tant est puissante l'influence délétère de cette

(1) Mgr d'Hulst, *Mélanges philosophiques*; *Les procédés logiques de la Théodicée*, p. 67.

atmosphère panthéistique émanant des philosophies contemporaines !

Pour combien de nos contemporains le trop fameux axiome qui marche, de Taine, a remplacé Dieu ! Pendant un certain nombre d'années, tout le monde a su par cœur ce *Credo* positiviste :

« Au suprême sommet des choses, au plus haut de l'éther lumineux et inaccessible, se prononce l'axiome éternel ; et le retentissement prolongé de cette formule créatrice compose, par ses ondulations inépuisables, l'immensité de l'univers... L'indifférente, l'immobile, l'éternelle, la toute-puissante, la créatrice, aucun nom ne l'épuise ; et quand se dévoile sa face sereine et sublime, il n'est point d'esprit d'homme qui ne ploie, consterné d'admiration et d'horreur. Au même instant, cet esprit se relève ; il oublie sa mortalité et sa petitesse ; il jouit, par sympathie, de cette infinité qu'il pense, et participe à sa grandeur (1). »

Panthéisme bien matériel, et même franchement matérialiste et athée, et qui ne garde, en fait d'idéal, que la poésie brutale des mots ; mais panthéisme tout de même, et qui a suffi, hélas ! à satisfaire l'absence de pensées, l'*incogitantia* d'un si grand nombre d'hommes !

Qu'est-ce que l'Inconnaissable de Herbert Spen-

(1) TAINE, *Les Philosophes classiques*, p. 391.

cer, cette Force infinie, cachée au fond de toutes choses, cet Absolu, à la nécessité, à la réalité même duquel nous rendons encore un hommage par notre radicale impuissance à le concevoir, qu'est-ce, sinon le Dieu du panthéisme ? La doctrine de l'évolutionisme positiviste, imaginée par Spencer, est, de toutes les doctrines modernes, celle dont la plasticité mouvante est la plus favorable à la doctrine panthéistique.

Tout connaissable n'est qu'une manifestation de l'Inconnaissable partout présent. La science elle-même doit reconnaître le caractère surnaturel du principe suprême de toutes les réalités naturelles. Nos notions d'esprit, de corps, de mouvement, etc., ne sont que des symboles de la suprême réalité, très certaine, mais inconcevable, et qui est, au-dessus et au delà de toutes les religions positives, l'objet même de la religion. C'est pourquoi, d'après Spencer, les progrès de la science ne peuvent aucunement contrarier l'évolution du sentiment religieux, dont la racine est « l'admiration » de l'Inconnaissable.

« Ce sentiment fondamental d'admiration n'est pas diminué, dit-il, mais est augmenté au contraire, par notre analyse de la connaissance, qui tout en forçant l'homme à l'agnosticisme, le pousse cependant continuellement à imaginer quelque solution de cette grande énigme, qu'il sait insoluble... Parmi les mystères qui deviennent de plus en plus mystérieux

à mesure qu'on y réfléchit davantage, il restera cette unique absolue certitude, que l'homme est sans cesse en présence d'une Energie Infinie et Eternelle de laquelle procèdent toutes choses. »

C'est encore au panthéisme qu'aboutit, par un chemin en apparence tout opposé, cet autre positiviste, mais adversaire irréductible de l'Inconnaissable, M. E. de Roberty. Il avait d'abord constaté que tous ces grands destructeurs des religions devenaient, comme Comte lui-même, des fondateurs de religions. « Un métaphysicien se double presque toujours d'un théologien. Comte en fait incidemment la judicieuse remarque à propos des penseurs athées qui rendent un culte inconscient à la déesse Nature. Et les agnosticistes modernes apportent à leur tour une preuve éclatante de cette vérité. N'invitent-ils pas, en toute candeur, les hommes à venir humblement courber leur front devant le *Deus ignotus* des religions passées, présentes et futures (1) ? »

Mais après avoir ainsi critiqué le panthéisme des positivistes, M. de Roberty déclare que, en vertu du principe de l'identité des contraires, principe tout panthéistique, il faut « ramener l'Inconnaissable au connaissable » ; redire avec Vacherot que « ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme, mais l'homme qui a créé Dieu » ; « que Dieu et monde ne sont que

(1) E. de Roberty, *La Philosophie du siècle*, p. 207.

des distinctions verbales » ; « que Dieu n'est que la négation cachée (mais négation qui n'est pas un pur néant) du concept positif de l'univers, qui comprend ces deux autres concepts : homme et monde » (1).

On ne saurait être plus clairement panthéiste, ni se contredire de meilleure grâce, « en vertu du principe de l'identité des contraires »...

N'est-ce pas au panthéisme que la philosophie de Guyau, qui ne vaut que par l'imagination poétique, doit presque toute sa poésie ? Il a beau dire qu'aujourd'hui « le sentiment esthétique s'est dissocié du sentiment religieux (2) ». Tout chez lui contredit cette assertion.

Son monisme « immanent » et « naturaliste », d'après lequel la vie universelle, subconsciente à l'origine des choses, évolue peu à peu en devenant finalité, moralité, sociabilité ; cette conscience progressive de la vie intense et expansive qui est dans le monde le principe commun de l'art, de la morale et de la religion (3) ; cette prévision de « découvertes encore mal formulées, mais aussi importantes peut-être dans le monde moral que celles de Newton ou de Laplace dans le monde sidéral :

(1) E. de Roberty, *L'Inconnaissable, sa métaphysique, sa psychologie*, p. 155, 166, etc. — Cf. Gruber, *Le Positivisme depuis Comte jusqu'à nos jours*, p. 344, 345.

(2) Guyau, *L'Irréligion de l'avenir*, p. 368.

(3) A. Fouillée, *La morale, l'art et la religion*, d'après Guyau. p. 17, 151, 154, etc.

celles de l'attraction des sensibilités et des volontés, de la solidarité de l'intelligence, de la pénétrabilité des consciences (1) » ; — cette idée de la vie universelle, « cause et fin, unité, synthèse du désir et du désirable » ; — cette « sélection morale et en quelque sorte divine », rêvée par Guyau, comme le terme de sa conception positive, ultra-scientifique, mais non antiscientifique de Dieu et de la religion ; — cette hypothèse, qui n'est qu'un risque à courir, mais un beau risque, et qui conçoit les termes les plus élevés de l'évolution comme capables un jour de se donner à eux-mêmes un but, et d'y entraîner après eux la nature, « dans une ligue sacrée, en « vue du bien, de tous les êtres supérieurs de la « terre et du monde » ; — toutes ces brillantes insanités, dont le principe est emprunté à la philosophie de Fouillée, mais colorées par la belle imagination morbide de Guyau, revêtent une allure franchement panthéistique. L'évolution ferait elle-même ce que les anciens appelaient « dieux » ; et en allant jusqu'au bout de cette idée, on arriverait, ainsi que le remarque Fouillée lui-même, à une conception dans laquelle pourraient se rencontrer panthéistes et matérialistes (2).

C'est en un mot, chez Guyau comme chez Fouillée, toujours la même tentative folle et impuissante de l'homme qui veut à la fois échapper à Dieu et satisfaire son inguérissable besoin d'idéal.

(1) GUYAU, dans FOUILLÉE, *Ibid.*
(2) FOUILLÉE, *Ibid.*, p. 62, 177, etc.

Ce panthéisme blasphémateur de Guyau apparaît symboliquement tout entier dans cette page qui termine l'un de ses chapitres (1) :

« Pour emprunter un nouveau trait à la terre classique des symboles, à l'Inde, d'où nos ancêtres Germains ou Gaulois étaient sortis, la grande épopée du Ramayana nous parle d'un saint et sage anachorète qui réunissait en lui toute la vertu et la piété humaines. Un jour que confiant dans la justice d'en haut, il invoquait Indra et le chœur des dieux, les dieux capricieux ne l'écoutèrent pas ; la prière partie de son cœur retomba des cieux sans avoir été entendue. L'homme très juste, voyant l'indifférence divine, fut pénétré d'indignation et réunit en lui toute la force qu'il avait « thésaurisée par ses sacrifices et ses renoncements » et, se sentant alors plus puissant que ses dieux, plus puissant qu'Indra lui-même, il se mit à commander aux cieux. A sa voix des astres nouveaux, brillant de leur propre lumière, surgirent dans l'immensité; lui aussi il proférait le *fiat lux*, il refaisait le monde ; sa bonté intérieure se changeait en providence créatrice. Ce n'était pas encore assez : il songea à créer des dieux nouveaux aussi, des dieux meilleurs. Indra tremblant se voit alors près de déchoir, car celui même qui commande à la terre et aux cieux ne peut rien contre la « sainteté ». Indra le puissant se hâte donc de céder, de plier; c'est lui qui dit à l'homme :

(1) *L'Irréligion de l'avenir*, p. 396.

« Que ta volonté soit faite. » Il laisse une place dans le ciel aux astres nouveaux qu'y avait créés le juste; leur lumière est comme l'éternel témoignage de la toute-puissance possédée par la Bonté, qui fait d'elle la divinité suprême et l'objet dernier de l'adoration des hommes. »

On ne saurait sans injustice traiter M. Fouillée de panthéiste, car il évite, avec un scrupule jaloux, de prononcer pour son compte le nom de Dieu. Seulement, il ne peut pardonner au spiritualisme traditionnel de « réaliser l'idéal », c'est-à-dire d'affirmer l'existence de Dieu (1). Et, comme les pages innombrables et compactes, entassées par la plume de l'infatigable philosophe (existe-t-il au monde, à part peut-être leur auteur, quelqu'un qui les ait toutes lues?), se résument à nous dire qu'il faut penser et vivre comme si Dieu pouvait se réaliser un jour, et comme si, en dépit des chances contraires, l'évolution des idées-forces devait nous ménager cette heureuse surprise, — il en résulte que les louables efforts de M. Fouillée pour réagir contre le matérialisme et le scepticisme de son temps se perdent dans un vide absolu, et que c'est, bon gré mal gré, au panthéisme évolutioniste qu'aboutit le jeu puéril et fatigant de ses idées-forces.

(1) Fouillée, *Critique des systèmes de morale contemporains*, p. 306.

Une autre école toute différente et beaucoup plus moderne, est celle des psychologistes, tels que M. William James et M. Marcel Hébert qui, s'emparant des thèses établies par les physiologistes sur le rôle de l'inconscient dans la vie mentale, les transposent et prétendent les compléter à leur manière. M. Pierre Janet, par exemple, avait démontré dans son *Automatisme psychologique*, le rôle de l'inconscient dans les états morbides de l'activité mentale : hystérie, somnambulisme, psychasthénie, épilepsie (1). Il en résultait logiquement que plus l'activité mentale s'élève vers un état sain et parfait, plus l'attention volontaire, la conscience présente et active y jouent un rôle prépondérant. Un métaphysicien avait le droit d'en conclure que l'être souverainement parfait et infini serait doué de la plus parfaite et complète conscience.

Les théories de M. William James prétendent établir, tout au contraire, que si l'inconscient, au bas de l'échelle vitale, est le milieu des phénomènes morbides et anormaux, — par contre, au plus haut degré de cette échelle, il nous met en communication directe avec l'idéal, il est en nous la source des sentiments les plus purs et les plus nobles, des états psychiques et moraux les plus élevés. Dès lors, on ne pourrait plus affirmer que ce que nous appelons conscience est un attribut de perfection et on devrait induire au contraire qu'une énergie

(1) Cf. Moisant, *Dieu et l'expérience en métaphysique*, p. 64.

inconsciente, et dont la vertu est diffuse à travers le monde, peut être une divinité plus parfaite et plus conforme à la raison, à la science et à l'expérience, que le Dieu traditionnel du spiritualisme, doué de conscience et de personnalité. C'est l'argumentation de M. Marcel Hébert dans son livre *Le Divin, expériences et hypothèses* : « L'entière supé-« riorité du conscient sur l'inconscient n'est nulle-« ment démontrée (1). »

De ce fait, c'est tout un nouveau courant et une nouvelle forme de panthéisme qui tendent à s'établir.

Il est superflu d'insister longuement sur l'allure panthéistique de la libre pensée dans les temps modernes. Le dogme philosophique de la création et de la personnalité de Dieu était déjà, au temps de Victor Cousin, le grand chapitre de controverse entre le rationalisme et l'orthodoxie chrétienne. Les fluctuations et les obscurités des doctrines de Cousin sur ce point sont connues et ne valent d'être mentionnées qu'en raison de l'importance purement extérieure et officielle qui s'attachait alors à cet enseignement.

Le *Nouveau spiritualisme* de Vacherot, publié en 1884, était symbolique de toute une époque qui allait disparaître avec l'auteur. C'était la fin de l'idéalisme vieillot qui osait encore prononcer avec

(1) M. Hébert, *Le Divin*, Alcan, p. 95.

respect le nom de Dieu, mais qui, par peur du christianisme, reculait devant l'affirmation de la création. Le livre se fermait, en présence de la marée montante d'une impiété railleuse qui commençait à se moquer de Dieu « devant nos pauvres enfants », par la plainte noble et attristée d' « un vieux libre penseur qui a vécu dans la pensée de l'Infini et ne veut pas mourir sans murmurer son nom... » (1).

L'ouvrage valait à l'auteur l'honneur d'une étude très ferme et très pénétrante, mais respectueuse et délicatement émue, de Mgr d'Hulst (2), qui constatait avec tristesse que « pour un homme de cette valeur, la pierre d'achoppement est encore l'idée de création, l'idée d'une distinction réelle entre Dieu et le monde ». Et il ajoutait : « On recommence à tâtonner comme autrefois, sans presque rajeunir les vieilles erreurs, sans changer autre chose que les mots, sans y ajouter autre chose que des applications empruntées aux sciences physiques, applications qui d'ailleurs s'adaptent aussi bien à la donnée théiste. Et on appelle cela le progrès (3) ! »

Durant la seconde moitié du dix-neuvième siècle, la diffusion du venin panthéistique dans les milieux intellectuels et même populaires, fut surtout l'œuvre du malfaiteur de pensée le plus criminel et le plus méprisable peut-être de cette époque, Ernest Renan. Nul ne saura jamais chez combien d'âmes ce misé-

(1) Vacherot, *Le Nouveau spiritualisme*, p. 400.
(2) *Mélanges philosophiques*, p. 433.
(3) Mgr d'Hulst, *Mélanges philosophiques*, p. 68.

rable baladin de style a détruit la foi en un Dieu personnel et Créateur, et a dissous toute la substance spirituelle de leur pensée et de leur conscience dans le néant de sa scélérate « catégorie de l'Idéal ».

« Dieu, c'est la catégorie de l'Idéal. » Aujourd'hui encore innombrables sont les pauvres êtres humains qui, en articulant ces syllabes ineptes, croient énoncer une pensée. Délayée en des variantes infinies, d'un sentimentalisme niais, ou d'une obscurité prétentieuse, ou d'une nullité trop déconcertante pour laisser prise à la critique rationnelle, cette formule vivra autant que l'humanité, comme la sottise et comme la pourriture.

Tous les Homais de la Libre Pensée l'ont redite et commentée, cette formule. Voici en quels termes le fit l'un des plus connus en son temps, M. Séailles, et son genre est le genre solennel et pathétique :

« Nous affirmons avec Socrate, au seuil de la mort, qu'aucun mal ne peut arriver à l'homme de bien ; nous jetons nos efforts, nos sacrifices dans l'océan tumultueux des faits, avec la confiance que du sang et des larmes quelque chose se fait qui mérite d'être, qui doit être et qui sera. La vie morale fortifie la foi qu'elle implique. Au terme, nous dit Spinosa, l'homme éprouve qu'il est éternel ; que par la raison, par la liberté, son être se fond dans l'Etre véritable, s'édifie en Dieu ; agir moralement, c'est alors vouloir avec Dieu, c'est vouloir Dieu, c'est l'aimer ;

par là, c'est de plus en plus, en descendant en soi-même, s'unir à lui, sentir comme sa présence réelle (1). »

On sait ce qu'est ce Dieu de Spinosa, auquel M. Séailles s'unit « en lui-même » et qu'il veut qu'on enseigne aux enfants. Et on voit de quel front il ose ajouter : « N'est-ce pas là ce qui, en dépit des passions déchaînées, justifie l'école laïque? Loin d'être l'école athée, l'école sans Dieu, qui prépare une génération de fanatiques à rebours, elle doit, en pénétrant son enseignement tout entier de l'idée morale, fortifier dans tous les cœurs ce sentiment d'une justice immanente, d'un ordre moral, d'une relation à Dieu qui, sans préjuger la vérité d'aucune religion positive, donne... la vérité supérieure que les religions ne font que traduire, vivifier dans des symboles entre lesquels il ne lui appartient pas (*à l'Etat*) de décider (2). »

Rôle du panthéisme dans le plan ourdi depuis 1880 par la libre pensée maçonnique pour la déchristianisation de la France au moyen de l'école laïque.

Ainsi la « vérité supérieure » qu'on commence par établir dans l'esprit des enfants, c'est la néga-

(1) Gabriel Séailles, *Les Affirmations modernes de la conscience*, p. 148.
(2) *Ibidem.*

tion, la destruction absolue de la notion d'un Dieu réel, distinct du monde et Créateur; cette notion est regardée comme un pur symbole; or, « il n'est pas de symbole religieux qui ne soit contesté, discuté, nié par la majorité des hommes » (1).

La « vérité supérieure » qu'on doit établir dans l'esprit des enfants, c'est donc le dieu de Spinosa, c'est la destruction du dogme fondamental de la religion chrétienne et de toute religion. Et quand cette destruction sera accomplie, quand l'âme et la conscience des enfants seront *athéisées* par le panthéisme, alors on leur permettra, par une ironie bienveillante, de choisir entre les différents symboles religieux qui se partagent les religions positives, et d'accommoder à leur gré la notion purement idéale et métaphorique du grand Tout de Spinosa, ou de Hegel, ou de M. Bergson, au Jéhovah des Juifs ou au Dieu des chrétiens.

Nous touchons ici du doigt le nœud le plus caché et la ruse la plus perfide du plan infâme, de l'abominable plan maçonnique ourdi en France depuis 1880 pour déchristianiser le pays par l'école « laïque ». Dans ce plan, le panthéisme joue un rôle essentiel et qu'on n'a pas, jusqu'ici, suffisamment mis en lumière.

Jules Ferry, qui fut l'ouvrier de ce plan à l'époque de la loi scolaire, ouvrier parfaitement cons-

(1) G. Séailles, *l. l.* C'est un mensonge éhonté de dire que l'idée d'une divinité réelle et distincte de l'homme et du monde soit niée par la majorité des hommes. C'est le contraire qui est vrai. (B. G.)

cient et lucidement criminel, instrument fort bien choisi par les Loges en raison de sa fourberie et de son audace à la fois cynique et rampante, Jules Ferry avait maintenu dans les programmes, afin de tromper et d'endormir la résistance des catholiques, l'enseignement des devoirs envers Dieu, le vrai Dieu de la tradition spiritualiste, le Dieu « Cause première et Être parfait », à l'exclusion formelle du Dieu fantôme de Spinosa et de Renan.

Jules Ferry affirmait solennellement que l'Université tout entière était spiritualiste et théiste, et qu'il n'y avait aucune raison de penser qu'elle ne le serait pas toujours, parce que l'immense majorité du pays l'était également (1).

Or, Jules Ferry mentait impudemment. A l'époque où il parlait, le spiritualisme traditionnel et le théisme avaient déjà presque totalement disparu de l'enseignement supérieur universitaire ; — il n'était plus qu'à l'état d'infime minorité dans l'enseignement philosophique secondaire ; — il commençait à être battu fortement en brèche par le moyen des écoles normales et des pressions officielles de toute sorte dans l'enseignement primaire.

Il s'agissait d'opérer la transition, sans trop attirer l'attention ni faire crier les catholiques, entre le spiritualisme chrétien (la religion et la vieille morale « de nos pères ») et l'athéisme définitif auquel on voulait arriver.

(1) Voir *Foi Catholique*, février 1909, p. 150 et suiv.

Dans cette transition, il y eut deux degrés. Le terrain, légalement, était libre et préparé, puisque le texte de la loi, débarrassé du nom et de l'idée même de Dieu, laissait le champ ouvert à l'œuvre maudite.

Les programmes de Jules Ferry opérèrent savamment la manœuvre. (Il faut ajouter que celle-ci fut, hélas ! favorisée par des circonstances exceptionnelles de toute sorte, et par l'inintelligence, l'inertie, la lâcheté d'un trop grand nombre de catholiques.)

La première transition fut accomplie par le kantisme, qui opéra, logiquement et fatalement, le passage du spiritualisme chrétien au panthéisme.

Le second degré est réalisé par le panthéisme lui-même qui servit et sert encore aujourd'hui, presque partout, de couverture à l'athéisme et à la négation brutale.

Quand on rappelle à l'État maçonnique d'aujourd'hui les promesses de Jules Ferry, ses programmes « toujours en vigueur », l'enseignement obligatoire des devoirs de l'homme envers Dieu, « Cause première et Être parfait », il répond avec ironie, comme M. Séailles : « De quel Dieu parlez-vous ? L'idée d'un Dieu réel, c'est un pur symbole religieux dont la réalité nous échappe totalement : telle est la doctrine universellement admise par tous les esprits qui comptent et qui ont reçu l'initiation de la critique kantienne. Or, tous les symboles religieux

sont contestés, et il ne nous appartient pas de choisir entre eux... Le seul dieu dont l'idée soit assez large, assez compréhensive, assez hospitalière pour abriter tous les symboles (parce qu'elle détruit d'avance la réalité de leur objet), c'est le dieu de Spinosa et de Hegel, le dieu de Renan et de M. Bergson...C'est donc le panthéisme que nous enseignerons, ou alors ne vous plaignez pas si notre enseignement s'inspire d'un agnosticisme religieux absolu. »

Cette argumentation n'est point une fable : elle est officielle, ayant été employée en propres termes par M. Steeg, aujourd'hui ministre de l'Instruction publique, alors député, dans son rapport sur le budget de l'Instruction publique en 1909 : document trop peu étudié, surtout par ceux qui auraient dû y répondre au Parlement, car c'est un monument d'infâme audace que cette réplique de la franc-maçonnerie qui nous gouverne à la lettre des évêques contre l'école athée. Voici le passage en question : ces ricanements blasphématoires et stupides auraient dû valoir à leur auteur une correction publique qui lui eût enlevé pour longtemps le goût de recommencer : ils lui ont valu le ministère...

« Il est, écrit M. Steeg, un grave reproche que des amis de l'Ecole, très sincères, mais spiritualistes et religieux, adressent à notre enseignement moral. Nous y avons en effet retranché les devoirs envers

la divinité, et l'on nous en fait grief. Quelques déférences que nous inspirent les auteurs de ces critiques, nous persistons à croire que nous avons bien fait. Quelles protestations courroucées n'aurions-nous pas entendues, si des laïques s'étaient risqués à exposer leur conception de la divinité, s'ils s'étaient risqués à définir Dieu « catégorie de l'idéal », ou s'ils lui avaient prêté les sentiments qu'ils jugent eux-mêmes les meilleurs ? On vit autrefois l'Eglise frapper de l'*Index* des manuels de morale, d'inspiration spiritualiste, mais coupables d'insuffisante orthodoxie religieuse. Que les évèques ne se plaignent pas si nous leur abandonnons, sans jalousie, le soin de traiter des questions sur lesquelles ils ont une révélation qui manque à nos instituteurs. Ceux-ci, préoccupés surtout de faire besogne pratique, ne cherchent pas à suspendre les règles de la conduite à un principe unique planté dans les brumes de l'hypothétique infini (1). »

Qu'on rapproche ces abominables provocations, œuvre du ministre actuel de l'Instruction publique, des paroles doucereuses par lesquelles Jules Ferry, en 1881, promettait que l'enseignement serait toujours religieux, les devoirs envers Dieu étant maintenus, non dans la loi, mais dans les programmes :

« Si vous vous placez en face d'une Université qui *ne sera jamais*, mais que vous supposez à plaisir,

(1 STEEG, *Rapport*... voir *Foi Cathol.*, nov. 1909, p. 397.

devenue résolument athée, matérialiste, — si vous vous placez en face d'un corps enseignant athée et matérialiste, qui ne pourrait être enfanté que par une société d'athées et de matérialistes, ce n'est pas l'épithète de *religieuse* ajoutée au mot de *morale* qui empêcherait un péril (celui d'athéisme public) que je considère, quant à moi, et que, en réalité, vous considérez tous, Messieurs, comme absolument chimérique ! »

Et ces paroles étaient accueillies, sur les bancs de *la gauche*, par des applaudissements et des approbations unanimes (*Très bien ! très bien !*) (1).

Rien ne saurait, mieux qu'un tel rapprochement, faire mesurer le chemin parcouru depuis lors. Rien, si ce n'est la différence d'attitude entre l'opposition parlementaire d'alors et celle d'aujourd'hui.

Alors, ce n'étaient pas seulement les catholiques des deux Chambres, les Keller, les Lucien Brun, les Freppel, c'était toute une tradition spiritualiste et vraiment libérale au sens légitime du mot, c'était Jules Simon, qui au nom de la philosophie, de la pensée française de tous les temps, au nom de la raison humaine, s'insurgeait contre le principe de la laïcité, proclamait la nécessité d'inscrire *dans la loi* les devoirs de l'homme envers un Dieu réel, infini et auteur du monde ; et qui, à cette interruption : Quel Dieu enseignerez-vous ? répon-

(1) Discours de Jules Ferry au Sénat. *Journal Officiel*, 1881, col. 1008.

dait : « Comment comprendre cette objection de la part d'un philosophe ? Comment celui qui a parlé ainsi n'a-t-il pas vu que c'est la philosophie elle-même qu'il attaquait et qu'il niait (1) ? »

En 1909, en présence des divagations révoltantes de M. Steeg, ni au Sénat, ni à la Chambre des députés, non seulement pas un philosophe, pas un spiritualiste du dehors, mais pas un catholique ne s'est dressé pour relever les grossières injures adressées à Dieu lui-même, pour commenter en ce sens la lettre collective des évêques et pour affirmer, au nom de la pensée humaine, de la philosophie et de la raison, l'existence et les droits du vrai Dieu.

L'unique champion de la droite dans ce débat (et contre lequel M. Steeg, dans son rapport, a malheusement beau jeu) ce fut M. Maurice Barrès qui, à propos du suicide retentissant d'un lycéen de Clermont, résuma les griefs de l'opposition contre l'enseignement athée. Hélas ! combien timidement et insuffisamment au point de vue de la vérité et des principes ! L'admirable talent, la bonne volonté et le courage de M. Maurice Barrès ne sauraient être mis en doute. Mais l'auteur des *Déracinés* garde l'empreinte kantienne et positiviste de son éducation universitaire, il est la victime de cet enseignement athée contre lequel tous ses instincts français le

(1) Sénat, 12 mars 1882. *Journal Officiel*, col. 170.

révoltent aujourd'hui, mais auquel il ne peut, rationnellement, opposer que des formules vagues et inefficaces : la formule positiviste de « toutes les vénérations par lesquelles existe quelque société que ce soit », la formule kantienne du devoir sans base raisonnable, la formule panthéistique du respect pour « le sentiment du divin »..., etc.

Oui, et c'est la remarque navrante qu'il faut faire, l'unique porte-parole parlementaire des défenseurs de Dieu dans ce débat vital pour la France aura parlé (et il n'en pouvait être autrement) comme aurait pu le faire un panthéiste. Peut-on mieux prouver à la fois « l'invasion actuelle du panthéisme » et notre effroyable décadence philosophique, morale et religieuse ?

L'un des ouvriers les plus néfastes de cet avènement de l'athéisme scolaire sous le couvert du panthéisme est M. Ferdinand Buisson.

Vaguement protestant, haineusement mais doucereusement sectaire, pratiquant l'art du mensonge avec une audace que rien ne décourage et avec une habileté vulgaire mais persévérante, d'une médiocrité intellectuelle reconnue par tous avec une touchante unanimité, M. Ferdinand Buisson n'en aura pas moins tenu, de par la secte maçonnique qui tue méthodiquement la France, un rôle important dans la perversion intellectuelle du pays.

Or, toute la doctrine de M. Ferdinand Buisson

tient dans une formule qu'il s'imagine emprunter à l'Imitation de Jésus-Christ, et qu'il répète à tout propos et hors de propos : « Dieu, c'est un soupir indicible caché au fond des cœurs. » La seule vraie religion, c'est une religion sans dogme et sans culte; sans même, bien entendu, le dogme d'un Dieu réel et distinct du monde... La vraie religion, c'est « le sentiment religieux, le soupir de l'âme, l'anxiété intellectuelle et morale, l'esprit se posant la grande question, le cœur s'interrogeant en présence des énigmes de la douleur et de l'amour, la volonté s'exaltant dans un effort dont le terme lui échappe (1)... »

« Croire en Dieu, ce n'est pas croire que Dieu est, c'est vouloir qu'il soit. »... — « La chose essentielle de la religion, qu'est-ce? sinon l'effort... pour s'élever de la nature animale et à la nature humaine et, dans celle-ci même, à ce que Spinosa appelait si justement notre « nature supérieure » (2).

Au reste, que le panthéisme un peu écœurant de M. Buisson soit de l'athéisme tout cru, c'est ce que prouvent surabondamment les campagnes enragées de ce personnage en faveur de l'école laïque telle qu'elle est, c'est-à-dire de l'école positivement athée. C'est ce que prouve l'aveu de M. Buisson lui-même :

(1) Ferd. BUISSON. *L'éducation morale et l'éducation religieuse*, dans *Questions de morale*, Alcan, 1900, p. 322.
(2) F. BUISSON. *La Religion, la Morale et la Science*, Fischbacher. 1904, p. 195, 196.

« Par amour de la logique ou, comme on dit chez nous, de la clarté, nous nous sommes même privés de ce résidu impalpable, de ce minimum de religiosité diffuse que la petite démocratie helvétique et la grande république américaine ont soigneusement gardé (dans leurs écoles). Ce n'est sans doute qu'une vague essence de christianisme, une phraséologie déiste et spiritualiste, quelque chose comme ce parfum de l'Évangile dont parle Renan (1). »

Même ce reste, il faut donc, selon M. Buisson, que l'école s'en débarrasse, pour ne garder que l'athéisme pur, encore que ce soit là, comme il le confesse cyniquement, « une des expériences les plus hardies que jamais peuple ait tentées sur lui-même » (2).

Il n'en reste pas moins que c'est sous l'étiquette perfide du panthéisme que l'athéisme est inculqué aux enfants, contrairement aux promesses de M. Steeg.

Nous avons entendu ce dernier déclarer que l'école doit s'abstenir absolument de parler de Dieu et être totalement agnostique, et cela afin d'enlever à l'Eglise le prétexte des protestations que celle-ci ne manquerait pas d'élever si des instituteurs s'avisaient de ranger Dieu, avec Renan, dans la « catégorie de l'idéal » (3).

(1) F. Buisson, dans l'*Action Nationale*, décembre 1908, p. 12.
(2) *Ibidem*, p. 13.
(3) Voir plus haut, p. 175.

Or, les manuels que M. Steeg lui-même cite comme des modèles, « ces livres excellents que signèrent les Bouglé, les Jacob, les Pécaut, les Parodi, les Thamin, les Lapie, etc. » (1), que disent-ils?

Je n'en citerai que deux. Le premier, qui semble particulièrement cher à M. Steeg, est « l'admirable livre de Jacob : *Devoirs*, où les adversaires de notre enseignement laïque devraient aller chercher, s'ils étaient de bonne foi, son inspiration authentique » (2). Notons que M. B. Jacob (un nom bien français) est maître de conférences aux écoles normales de Sèvres et de Fontenay-aux-Roses, et qu'un de ses ouvrages : *Conférences populaires sur l'École laïque*, est présenté au public (comme par hasard) par M. Ferdinand Buisson.

Voici comment M. Jacob, dans son « admirable livre : *Devoirs* », parle de ce qu'on appelait autrefois Dieu :

« Nous nous garderons donc de fonder la liberté de conscience sur le principe des causes finales, qui nous semble plutôt fait pour la détruire, puisque, s'il y a une fin assignée d'avance à notre espèce, chacun de nous ne vaut que dans la mesure où il accepte d'être un instrument pour cette fin. Nous nous garderons d'autant plus de recourir à ce prin-

(1) T. Steeg, *Rapport sur le budget de l'Instruction publique*, 27 juillet 1909. Voir *Foi Catholique*, novembre 1909. p. 406.
(2) T. Steeg, *Rapport*... Voir *Foi cath.*, nov. 1909, p. 410.

cipe, qu'il a perdu tout crédit scientifique, que les savants ne découvrent dans le monde aucune marque visible de finalité providentielle, que de grands philosophes, tels que Spinosa, écartent comme grossièrement anthropomorphique la considération des causes finales, et que pour Kant lui-même, elle paraît n'être autre chose qu'un symbole finalement illusoire dont l'homme se contente, à défaut d'explications plus profondes, pour interpréter l'univers. Ce n'est pas sur une hypothèse théoriquement aussi discutable et pratiquement aussi dangereuse qu'il faut établir le plus cher de nos droits (1). »

C'est bien là, n'est-ce pas, inculquer aux futures institutrices de Sèvres et de Fontenay-aux-Roses une doctrine « respectueuse de toutes les croyances », et en particulier de la foi spiritualiste et chrétienne?

Kant et Spinosa, voilà les seuls vrais maîtres.

Et c'est M. Steeg lui-même qui nous a avertis d'aller demander à M. Jacob (« si nous sommes de bonne foi »), « l'inspiration de l'école laïque ».

Oh ! les misérables Tartufes !

L'autre manuel que je veux citer au point de vue panthéistique, c'est celui de l'ineffable M. Payot, recteur d'Académie, auteur et manuel dont le crédit est connu...

Pour M. Payot, Dieu c'est « cette Puissance incon-

(1) Jacob, *Devoirs*, Paris, Cornély, 1910, p. 304.

naissable que les uns appellent Dieu, d'autres le Hasard, d'autres la Nature » (1).

Depuis Kant et Spinosa (toujours les deux mêmes noms), il est bien démontré que, pour la raison, il n'y a pas d'autre divinité que les lois éternelles de l'univers. La science et la tolérance sont le partage exclusif de celui qui « conçoit Dieu ou bien l'Univers comme un ensemble de lois immuables » (2). Le Dieu des chrétiens, Dieu réel, personnel et Créateur, c'est une idée « que la Raison ne peut accepter sans se détruire elle-même » (3). « Il est absurde de supposer une cause première de l'Univers » (4).

Voici, d'après M. Payot, l'idée qu'il faut se faire du Dieu Créateur auquel croient les Chrétiens. « Comme, durant l'empire romain et le Moyen Age, les chrétiens ont toujours vécu sous des gouvernements arbitraires, et qu'eux-mêmes, lorsqu'ils purent opprimer les dissidents, le firent avec cruauté, on ne peut s'étonner que la majorité des fidèles de cette religion ait pu accepter la croyance à un gouvernement arbitraire de l'Univers. Qu'une telle conception fùt destructive de la majesté divine et de la Raison, voilà ce que les foules chrétiennes, ignorantes, ne purent discerner. »

« Aussi, en face d'une minorité d'esprits scientifiques, voyons-nous les intelligences peu éclairées

(1) J. PAYOT, *Cours de morale*, 1900, p. 27.
(2) *Ibid.*, p. 201.
(3) *Ibid.*, p. 199.
(4) *Ibid.*, p. 190, *note*.

admettre le surnaturel, les miracles et l'efficacité de la prière pour fléchir Dieu ou le corrompre (1). »

N'est-ce pas que M. Jules Payot est un modèle de respect absolu et délicat pour toutes les croyances et surtout pour les croyances spiritualistes et chrétiennes ?

Imaginez maintenant ce que deviennent ces leçons, passant par le cerveau des primaires qui les reçoivent à l'école normale et qui les débitent ensuite dans toutes les écoles de France !

Et on peut affirmer sans crainte que la même doctrine, celle du panthéisme, soit agnostique, soit matérialiste, soit idéaliste selon le tempérament des auteurs, est l'*unique doctrine religieuse* enseignée ou recommandée ou insinuée dans tous les manuels, dans tous les cours de philosophie ou de morale, imprimés ou manuscrits, expliqués ou professés dans tous les lycées, collèges, écoles normales, écoles primaires et établissements d'instruction de toute sorte, dans l'Université de France, en 1911 (2). Partout, partout, Spinosa et Kant sont les seuls grands noms de la philosophie et de la pensée humaine. Partout, partout l'œuvre exécrable de l'Université consiste à arracher du cerveau des enfants et des jeunes gens la certitude et jusqu'à l'idée d'un Dieu réel, personnel et Créateur du monde. Chez la

(1) J. PAYOT, *Cours de morale*, p. 200.
(2) Les exceptions sont tellement infimes qu'on peut les regarder comme absolument inexistantes.

plupart, la foi religieuse sombre immédiatement dans un matérialisme sceptique; chez ceux qui gardent une vague teinte de religiosité, le venin panthéistique du doute empoisonne l'âme et détruit jusqu'aux racines de la foi chrétienne.

Des philosophes « laïques » qui voudraient n'avoir rien d'antichrétien et encore moins de sectaire, mais qui cherchent — tâche impossible — à concilier le respect de toutes les négations avec celui des affirmations nécessaires, sont condamnés, par leur éclectisme incohérent, à se montrer panthéistes malgré eux.

Vraiment dignes de compassion sont, par exemple, les efforts de M. Emile Boutroux, dans les conclusions de son livre *Science et Religion*. Il a peur d'avoir l'air de nier Dieu formellement. Il a visiblement plus peur encore d'avoir l'air de l'affirmer. Il en résulte qu'il réédite les formules usées et fatigantes des Auguste Sabatier, des Ferdinand Buisson et des Bergson.

« La réalisation d'un tel objet (Dieu) est-elle possible ?

« Il faut bien reconnaître qu'elle dépasse le plan de la nature, dont l'inertie est indifférente à la valeur intrinsèque des êtres, *si tant est, que pour la nature, il y ait des êtres.* »

C'est moi qui souligne dans cette phrase et dans les suivantes.

« Elle dépasse de même, continue M. Boutroux, la logique de notre entendement qui, réduisant les choses en concepts, ne sait que les identifier ou les déclarer incompatibles. *Elle serait particulièrement inconcevable, si, avec les systèmes dogmatiques de théologie, on ne faisait appel qu'aux catégories d'éternité, d'immutabilité, de qualité et d'unité statiques* (1). »

« Il faut bien reconnaître », pour parler comme M. Boutroux, que ce philosophe ignore totalement ce que dit au moins un certain système dogmatique de théologie, le système catholique qui, pour établir que Dieu est, fait appel à tout autre chose qu'à ce que M. Boutroux dédaigne comme d'inefficaces catégories.

Il en résulte que M. Boutroux est amené à rééditer cette très suspecte définition d'un Dieu douteux :

« Dieu est amour, et l'amour est communion, puissance de vivre en autrui. Aimer, c'est imiter Dieu, c'est être Dieu en quelque manière, c'est vivre en lui et pour lui (2)... »

Parmi les propagateurs, sinon de l'idée, du moins

(1) E. Boutroux, *Science et Religion*, p. 386.
(2) *Ibid.*, p. 387.

du sentiment panthéistique, il faut compter d'innombrables écrivains : romanciers, dramatiques, journalistes; des poètes aussi et parmi ces derniers, l'un des plus grands, le pauvre Sully-Prudhomme. Jusqu'à la fin, sa sensibilité douloureuse, exaspérée par le problème de la souffrance, voilà à ses yeux la bonté et par conséquent la personnalité de Dieu.

En résumé, on peut dire que la libre pensée contemporaine tout entière agit dans le sens de l'invasion du panthéisme.

Le Panthéisme socialiste.

On a constaté depuis bien longtemps que le socialisme est une religion. C'est une religion d'après laquelle l'idée et les droits de la société humaine publique remplacent l'idée et les droits de Dieu dans le monde. Cette définition, dans la netteté précise de sa forme, est peut-être neuve. Je la crois juste. Ce n'est pas ici le lieu de la développer, mais seulement de noter que l'objet de la religion socialiste, c'est cette divinité mouvante et essentiellement évolutive : l'humanité sociale. Les lois de l'évolution sociale, lois dont les éléments sont répandus à travers tout le bloc cosmique, tel est le dieu du socialisme. La religion socialiste est donc

bien réellement un panthéisme ; et c'est là ce qui explique les affinités, historiquement évidentes, des systèmes modernes évolutionnistes et panthéistiques avec le socialisme, — et aussi l'allure religieuse des théories socialistes chez les prophètes du système, et celle des croyances dans la foule naïve et passionnée des disciples.

C'est ce qui explique surtout l'appoint que le progrès du socialisme dans le monde entier apporte à l'invasion actuelle du panthéisme.

On sait que Karl Marx fut longtemps un adepte déterminé du panthéisme hégélien et que, même dans le matérialisme qu'il a professé depuis lors, il en a gardé l'empreinte.

Quand les pontifes du socialisme français daignent faire à Dieu l'honneur de prononcer son nom, si ce n'est pas pour déclarer que ses étoiles sont éteintes, c'est pour le reléguer, avec Renan, dans la catégorie nuageuse de l'idéal.

Le comédien sonore et profiteur qu'est M. Jaurès est resté, en ce point, l'idéaliste qui signa jadis sa médiocre thèse de doctorat en philosophie.

On se rappelle la provocation ridicule que ce rhéteur lança un jour à Dieu, du haut de la tribune :

« Si l'idéal même de Dieu prenait une forme palpable, si Dieu lui-même se dressait visible sur les multitudes, le premier devoir de l'homme serait de refuser l'obéissance et de le traiter comme l'égal

avec qui l'on discute, non comme le maître que l'on subit (1). »

Panthéistique, la « solidarité socialiste » chère à M. Bourgeois, aux yeux de qui tout bien moral, dira-t-il en abusant d'une formule de Secrétan, sera « de nous vouloir et de nous concevoir comme membres de l'humanité. Le mal sera de nous vouloir isolément, de nous séparer du corps dont nous sommes les membres » (2).

C'est bien aussi un idéal panthéistique que dessine cet autre député, professeur attitré de socialisme, dans une « apocalypse » peu connue et en vérité peu lisible.

Pour M. Fournière, l'idéal « est une espérance faite de souvenirs » (3). Le socialiste « substitue à l'idéal individuel, qu'il sait irréel et inutile, l'idéal collectif, qui satisfait pleinement sa raison et lui procure la plus haute satisfaction morale qu'il puisse imaginer. N'est-il pas ainsi plus réellement et plus complètement idéaliste que le dévot qui achète en bonnes œuvres et surtout en prières une part de paradis » (4) ?

Et voici l'autre paradis, que promet sans rire le

(1) Discours prononcé par M. Jaurès à la Chambre des députés, le 11 février 1895.
(2) Léon Bourgeois, *Solidarité*, p. 86.
(3) Eug. Fournière, député, professeur au Collège libre des sciences sociales, *L'Idéalisme social*, Alcan, 1898, p. 14.
(4) C. Fournière, *L'Idéalisme social*, p. 19.

prophète Fournière à l'humanité socialiste divinisée :

« Quel siècle verra la liberté si consciente, que les lois elles-mêmes n'auront plus besoin d'en être l'expression et la sanction ? Quel siècle verra la production si active, en même temps qu'harmonieusement réglée, que toute notion de tien et de mien, sera devenue un atavique instinct des temps de lutte pour la vie enfin disparus ? »

Quel siècle verra « le producteur devenu le propriétaire du globe dans la communauté absolue des biens ; l'amant devenu l'époux modèle, dans les joies d'un amour épuré, conscient et volontaire ; le citoyen devenu le souverain et la loi vivante dans la cité universelle ; l'homme idéal, enfin ?... »

Recueillons avidement la réponse.

« Il importe véritablement fort peu... Pour la réalisation de l'idéal social, la question de temps ne saurait exister. Laissons le souci de la date à ceux que préoccupe le souci des détails, et vivons notre beau rêve... Homme, quoi que tu fasses, tu es la proie de l'idéal, et il t'emportera malgré toi toujours plus loin, toujours plus haut... Tes faibles organes, tu en augmenteras la force et le nombre. Tes os eux-mêmes seront renouvelés par des chimies qu'on n'ose encore prévoir. Tu parviendras si tu le veux, — et il faudra bien que tu le veuilles, — à des longévités qui dépasseront celles des mythes hébreux. Ton organisme renouvelé connaîtra d'autres moyens de nutrition et de moins grossières

jouissances... Si tu ne trouves le moyen de rallumer le soleil qui s'éteint ou de t'en allumer d'autres, tu quitteras cet univers vieilli et, colon ailé, tu peupleras les espaces sidéraux.

« Plus haut, encore plus haut ! Quoi ! tes ancêtres, ces grossières brutes, ont rêvé des dieux que notre mentalité dépasse à peine, et tu ne pourrais être le dieu que tu peux concevoir (1) ! »

Arrêtons-nous là... Monté à ce diapason, l'enthousiasme du panthéisme socialiste ne relève plus de la critique rationnelle, mais de la douche.

Ce sont pourtant ces divagations, répétées sur tous les tons par la conférence et le journal, qui grisent les foules ; et l'homme du peuple en retient assez, tout au moins, pour ne plus croire en Dieu.

M. Moisant raconte qu'il y a quelques années, passant près d'un groupe d'ouvriers, il entendit l'un d'entre eux expliquer à ses camarades « que l'univers n'était pas gouverné par un *individu*, une *espèce d'homme*, mais par des lois (2). »

Les prédications socialistes tendent donc bien à implanter dans les masses populaires elles-mêmes la mentalité panthéistique.

(1) E. Fournière, l'*Idéalisme social*, p. 35, 304, 307.
(2) X. Moisant, *Dieu et l'expérience en métaphysique*, p. 17.

Le Panthéisme du protestantisme libéral.

Nous aurons, d'après notre programme, à étudier directement le panthéisme du protestantisme libéral. Mais on sait déjà, par les citations que j'ai faites de M. Ferdinand Buisson, ce qu'il y a lieu d'en penser. Le *Temps*, organe d'un protestantisme habituellement un peu plus orthodoxe, défendant contre les évêques français le principe de l'école laïque areligieuse, et expliquant qu'il n'est pas possible que l'école publique enseigne les devoirs de l'homme envers Dieu, en donnait récemment cette raison : « Quel Dieu enseignera-t-on ? Celui de Bossuet, celui de Leibnitz, celui de Luther, celui de Kant, ou celui de Spinosa ? Celui-ci est un Dieu aussi bien que les autres. »

Cette dernière réflexion montre à quel point le sens du spiritualisme, même protestant, est oblitéré dans les cerveaux. De fait, l'évolution doctrinale du protestantisme et sa pénétration, de plus en plus universelle et profonde, par la philosophie kantienne, devait nécessairement amener dans son sein la dissolution de la notion d'un Dieu personnel.

A cet égard, l'influence d'Auguste Sabatier sur le protestantisme français aura été immense et d'autant plus grande que ses négations s'enveloppent

de formules plus mystiques et d'un style plus onctueux et plus pénétrant. Le panthéisme d'Auguste Sabatier a ceci de particulier qu'il est assez franc, et qu'il jaillit spontanément et directement de la disjonction kantienne : il est tout philosophique, tout psychologique : il n'en est que plus spécieux et plus décevant.

La religion, c'est « une activité de l'esprit qui saisit en soi la suprématie de l'esprit universel, et par un acte de confiance intime, élan instinctif de l'être près de périr, s'affirme à lui-même sa propre dignité... Ainsi le conflit de la raison théorique et de la raison pratique engendre éternellement la religion dans le cœur de l'homme... La conscience du moi veut ramener à elle la connaissance du monde : et celle-ci dévore la conscience du moi ». La « synthèse et la conciliation » ne se peuvent trouver que dans une conscience « synthétique et pacificatrice », et cette conscience, c'est celle « de l'être universel et souverain, c'est le sentiment de la présence de Dieu. » Il faut à l'homme « un être universel dont il sente et accepte la dépendance, et dont il puisse également faire dépendre tout l'univers. En s'unissant à lui, il affirme et confirme sa propre vie ; il sent Dieu actif et présent, dans sa pensée sous forme de loi logique, dans sa volonté sous forme de loi morale. Il est sauvé par la foi au Dieu *intérieur* en qui se réalise l'unité de son être.

« Il est donc vrai de dire que l'esprit humain ne peut croire en soi sans croire en Dieu ; et, d'autre

part, il ne peut croire en Dieu, sans le trouver en soi (1). »

Ce Dieu *intérieur* est-il réellement distinct du monde et de l'homme? C'est la question à laquelle un panthéiste comme M. Auguste Sabatier, se gardera bien, malgré ses désirs de sincérité, de répondre franchement et clairement. S'il disait : « Oui, Dieu est réellement distinct du monde et de l'homme », ce serait se déclarer théiste (et tout le bloc des dogmes chrétiens et catholiques pourrait passer, logiquement, par cette brèche ouverte). S'il disait : « Non, Dieu n'est pas réellement distinct de l'homme et du monde », ce serait avouer l'absurdité et l'impiété de sa doctrine.

Comme tous les panthéistes, M. Auguste Sabatier ne répond donc que par des faux-fuyants et de poétiques images.

Et voici son raisonnement. Dire : « Dieu est distinct du monde, Dieu est personnel, Dieu est Créateur », c'est énoncer des symboles; or, un symbole, si haut, si intellectuel, si moral qu'il soit, n'est en réalité qu'une pure métaphore, dont le contenu est « tout subjectif » (2) et il ne nous révèle ni ne nous représente rien de ce qu'est Dieu en soi. D'autre part, si nous supprimons le symbole, il ne nous reste absolument rien de Dieu.

(1) Auguste SABATIER, *Esquisse d'une philosophie de la religion*, p. 363-365.
(2) *Ibid.*, p. 394.

« Il est des lampes mystérieuses qui ne brûlent que sous un globe d'albâtre. Vous pouvez en amincir l'enveloppe solide pour la rendre plus transparente. Prenez garde de la briser : aussitôt la flamme intérieure s'éteint et nous laisse dans la nuit. Ainsi de nos idées générales sur l'objet même de la religion. Quand tout élément métaphorique en est éliminé, elles deviennent simplement négatives, contradictoires et perdent tout contenu réel. Telles sont nos idées pures d'infini et d'absolu (1). »

Sous leur forme doucereuse, ces deux dernières phrases énoncent l'impiété la plus brutale qu'on puisse voir.

Ainsi notre idée de Dieu, Être « infini et absolu », est purement négative, contradictoire et irréelle! C'est l'athéisme tout nu. — Ainsi, rien de réel ne répond en Dieu à notre pensée quand nous disons que Dieu est distinct du monde, personnel et Créateur! Et il faut dire évidemment de ces prétendus attributs de Dieu (essentiels aux yeux du théisme) ce que M. Auguste Sabatier, en bon kantien, affirme de toutes nos idées générales : « Ce sont coquilles de noix sans amandes (2) ! »

Dans la page que je viens d'analyser, M. Auguste Sabatier nous a livré la formule la plus élégante et

(1) Aug. SABATIER, *Esquisse d'une philosophie de la religion*, p. 397.
(2) Aug. SABATIER, *Esquisse...*, p. 357.

la plus raffinée qu'on puisse rencontrer du panthéisme agnostique.

Le théoricien et l'historien du protestantisme libéral, M. Jean Réville, est plus explicite encore lorsqu'il nous déclare que la religion n'est que « le sentiment d'une relation vivante entre l'individu humain et les puissances ou la puissance dont l'univers est la manifestation (1) »; que le « sentiment de notre dépendance à l'égard de l'univers est la racine de toute religion (2) ».

Et il ajoute : « Maintenant, ayez sur Dieu, *sur la création*, sur l'âme, sur le monde, les idées que vous voudrez ou plutôt que vous pourrez avoir..., si vous adhérez à ces principes de vie (*Dieu, le Père céleste, quelle que soit la représentation philosophique de l'être divin ; — les hommes, fils de Dieu et par conséquent frères entre eux, quelle que soit la représentation philosophique de la nature de l'homme*... la religion, indépendante de la doctrine, etc.), vous êtes... *chrétiens* (3). »

Un autre représentant du protestantisme libéral, M. Eugène Ménégoz, docteur du fidéisme, c'est-à-dire, d'après lui-même, « du salut par la foi indépendamment des croyances (4) », va jusqu'à appli-

(1) Jean Réville, *Le Protestantisme libéral*, p. 55.
(2) *Ibid.*, p. 56.
(3) *Ibid.*, p. 61.
(4) Eug. Ménégoz, *Publications diverses sur le Fidéisme*, p. VI.

quer cette doctrine à la croyance en l'existence de Dieu. Il professe que la foi qui sauve « n'implique pas d'une manière absolue la croyance consciente à l'existence de Dieu ». Il est juste de constater qu'il réclame au moins une foi inconsciente, et qui « devra forcément progresser vers une foi consciente » (1). Mais à plus forte raison M. Ménégoz n'exige-t-il pas la foi en un Dieu personnel ?

Ainsi, par une progression fatale, depuis Luther et Calvin, le protestantisme a égrené, sur la route des siècles, tous les dogmes l'un après l'autre : l'Église, la Bible, Jésus-Christ, enfin Dieu lui-même. Il en est au panthéisme : c'est le fond de l'abîme.

Le Panthéisme chez les juifs, les francs-maçons, les spirites, les occultistes, etc.

Le grand docteur du panthéisme moderne est un juif. Nous avons déjà constaté que pas un des philosophes « laïques » contemporains ne se croit dispensé d'un couplet d'admiration, d'un hommage absolument exceptionnel en l'honneur de Spinosa.

M. Léon Brunschwig, professeur de philosophie à la Sorbonne, ose bien écrire : « L'entrée définitive de l'esprit chrétien dans la philosophie date du jour où un penseur de la race de Jésus, opposant la transcendance matérielle et l'immanence spirituelle, a

(1) Eug. Ménégoz, *Publications sur le Fidéisme*, p. 48-49.

dit : Moïse a vu Dieu face à face ; mais le Christ a compris Dieu esprit à esprit. » (1)

Le juif règne vraiment sur la philosophie « laïque » moderne par Spinosa. Même un philosophe aussi peu idéaliste que possible, et qui ne reconnaît de valeur qu'à l'expérience, M. Abel Rey, met Spinosa tout à fait à part dans le monde de la pensée.

« Toute la philosophie moderne, *malgré les efforts d'un Spinosa*, s'est cristallisée dans le même moule (que la pensée antique). Aussi le *système de Spinosa mis à part*, parce qu'il est un *effort admirable* pour concevoir les choses d'un point de vue aussi peu humain et aussi objectif que possible, retrouvons-nous toujours les deux ou trois mêmes orientations générales de l'esprit métaphysique (2). »

Cette mainmise de la pensée juive sur l'esprit moderne par le moyen du panthéisme, mainmise à laquelle l'Eglise catholique est seule à s'opposer, est un fait très digne de remarque.

Il se continue de nos jours par l'énorme mouvement de réclame, évidemment disproportionné avec le mérite, et organisé en faveur des écrits et des leçons du juif Henri Bergson. Et la doctrine de ce juif est encore et toujours un panthéisme, renouvelé de celui de certains autres juifs du moyen âge.

(1) Léon Brunschwig. *L'Idéalisme contemporain*, p. 165.
(2) Abel Rey, *La Philosophie moderne*, Flammarion. 1908, p. 354.

La grande conjuration internationale contre la vérité a ainsi pour instrument à travers le monde, dans le domaine des idées philosophiques et religieuses comme dans celui des sociétés secrètes et dans celui de la finance, ce peuple étrange, véritable levain de désagrégation et de corruption intellectuelle et morale pour les autres peuples, au milieu desquels il est dispersé par la Providence mystérieuse et vengeresse de Dieu.

Et puisque j'ai prononcé le nom des sociétés secrètes, il faut bien constater que l'âme commune de leurs doctrines, au point de vue philosophique, c'est le panthéisme, doctrine ésotérique par nature, et qui se prête à merveille à tous les occultismes, et aussi à toutes les transformations.

Au moment de la vogue de « l'Inconnaissable » de Herbert Spencer, « une seule classe de gens », raconte le P. Gruber, qui se vantent de représenter la lumière, la science et le progrès, se sont emparés avidement de cet « inconnaissable », parce qu'ils ont cru y trouver une « idée de Dieu » tout à fait appropriée à leurs besoins, et fort commode par son manque de précision et par son sens élastique. Nous voulons parler des francs-maçons.

« Pour ne citer que quelques faits, un professeur de l'Université libre de Bruxelles, très connu par son radicalisme religieux, F.·. Goblet d'Alviella, souverain grand inspecteur général,... a déclaré dans plusieurs réunions de francs-maçons, aux

applaudissements enthousiastes des plus hauts dignitaires et des FF.·. présents et absents, que l'Incommensurable de Littré et l'Inconnaissable de Spencer sont les idées les plus propres à représenter le Dieu des Francs-Maçons, l'architecte suprême (1)...

« Que les idées émises par Goblet d'Alviella répondent à la pensée de tous les francs-maçons, on en a une preuve dans ce fait que la *Deutsche Landes-Loge* de Berlin qui, d'ailleurs, passe parmi les FF.·. pour représenter le principe chrétien et qui s'est vue vivement attaquer par des membres d'autres grandes loges pour sa prétendue « sournoiserie », a cru devoir applaudir au discours de Goblet sur l'idée de Dieu d'après Spencer (2).

« Un autre orateur favori des Loges, Jottrand, après avoir exprimé toute sa profonde admiration pour l'*Unknowable* de Spencer, ajoutait : « Je ne sais pas si l'auteur est franc-maçon ; mais, en tout cas, il est digne de l'être », etc. (3).

Le panthéisme de la franc-maçonnerie et des autres sociétés secrètes a des racines bien plus profondes encore et qui remontent, on le sait, jusqu'aux plus antiques sectes orientales. Voici un chapitre intéressant du *Livre de l'Apprenti*, manuel

(1) *Bulletin du Suprême Conseil de Belgique* (Rapport sur les actes du suprême conseil de la haute maçonnerie écossaise) 1884, p. 49, 72, suiv. ; — 1885, p. 49 ; 1886, p. 84. — Voir 1886, p. 57 ; — 1887, p. 27, — 1888, p. 34, 76.

(2) *Bulletin du Suprême Conseil de Belgique*, 1888, p. 122.

(3) P. Gruber, *Le Positivisme depuis Comte jusqu'à nos jours*, traduit de l'allemand par l'abbé Mazoyer, Paris, 1893, p. 265-266.

à l'usage des nouveaux initiés, publié par la Loge *Travail et Vrais amis fidèles* (1). L'auteur est le F.·. Oswald Wirth.

Ce chapitre est intitulé *L'Unité*, et il expose la doctrine d'un monisme panthéistique, vraiment curieux et qui fait penser surtout à l'averroïsme.

« Pour faciliter l'étude des nombres, la F.·.-M.·. fait usage d'emblèmes attirant l'attention sur leurs propriétés essentielles. Le nouvel initié, néanmoins, ne discerne tout d'abord aucun symbole se rapportant au nombre *Un*.

« Il doit en être ainsi, car rien de ce qui est divisible ne peut être admis à représenter l'Unité.

« L'Unité n'a rien d'objectif. C'est une abstraction qui se rapporte au *Centre* insaisissable auquel nous ramenons notre moi.

« Ce *Centre*, qui n'est localisé nulle part, semble être en chacun de nous. Mais ce n'est qu'une illusion. La pensée est *une*. Il n'y a qu'un seul principe pensant commun à tous les êtres. C'est le *Centre omniprésent*, qui est à la fois en nous et hors de nous (Brahma, Osiris, Dieu le Père, l'Ancien de des Jours, etc.). »

Ici se place dans l'ouvrage une figure représentant la divinité védique Indra : Une tête ailée, dont les cheveux et la barbe s'épandent démesurément

(1) 42, rue Rochechouart, Paris.

sur une très grande largeur et en un nombre infini d'unités. Sous cette figure est cette légende :

« Le principe pensant universel, représenté par Indra, divinité védique, dispensatrice de la pluie spirituelle, animatrice du monde. Chacun des cheveux de cette figure correspond à une individualité pensante. »

L'ouvrage continue :

« Tout Centre suppose une circonférence. L'Unité abstraite est donc indissolublement liée à la multiplicité concrète.

« Le Père universel (Osiris) est uni à la Mère universelle (Isis ou la Nature). Cela veut dire que les effets sont inséparables des causes, qui se ramènent toutes à une cause primitive simple.

« Quelle est cette cause ? Quel est le principe premier dont dérivent toutes choses ?

« L'Unité absolue, qui englobe toute existence passée, présente et future, a été symbolisée jadis par un serpent qui se mord la queue, le fameux *Ouroboros*, qu'accompagnait la légende : Un le Tout.

« Cet Un-Tout échappe nécessairement à notre compréhension. C'est le *Mystère par excellence*, l'*Arcane des Arcanes*.

« L'existence ne s'explique pas, elle se constate. L'Être, ou ce qui est, se révèle à nos sens sous son aspect de multiplicité, de même qu'il se montre à la raison dans son caractère d'unité. A la fois *un* et *multiple*, il a été représenté dans la Bible par le

mot *Elohim*, pluriel qui régit un verbe au singulier...

« Pour les alchimistes, tout provient de la matière première des sages, substance non différenciée, qui ne saurait frapper nos sens. Cette entité mystérieuse n'est *rien* pour le vulgaire, mais elle est *tout* pour les philosophes. Les sots ne la voient nulle part, tandis qu'elle est partout pour les sages. »

Au travers de ce mélange hétérogène de symboles, d'aphorismes et de souvenirs, véritable bric-à-brac comparable à la ferblanterie des insignes et décorations maçonniques, une seule chose se dégage avec évidence : la négation d'un Dieu personnel et Créateur...

On peut avancer sans crainte que l'erreur panthéistique, la négation d'un Dieu personnel et créateur est le dogme essentiel, voulu, inculqué sous toutes les formes et avec toutes les variantes que demandent les circonstances, par la Franc-Maçonnerie et par toutes les autres sociétés secrètes, dont le but commun est la destruction de la religion dans les âmes et dans le monde De même toutes les sciences occultes, dont le centre est le spiritisme, n'ont d'autre philosophie que le panthéisme.

Et comme il y a à l'heure actuelle une recrudescence évidente d'efforts et d'activité de la part des sociétés secrètes et des diverses sectes d'occultisme, il est clair que l'invasion du panthéisme s'accentue, de ce chef, dans le monde entier.

Le Panthéisme pragmatiste et dynamique. — La Philosophie de M. Bergson. — Le Panthéisme des modernismes.

Afin d'enlever tout prétexte au soupçon de parti pris et au risque d'allonger cette étude, nous voulions mettre sous les yeux des lecteurs les éléments essentiels de l'enquête que nous poursuivions à travers les principales écoles de la pensée contemporaine pour y montrer l'évolution envahissante du panthéisme.

L'impression qui se dégage de ce tableau est déjà saisissante. Elle va l'être bien davantage encore, puisque nous abordons l'objet direct de cet exposé : le panthéisme bergsonien et moderniste.

C'est au cœur même du dogme chrétien, du dogme catholique le plus fondamental, celui de l'existence d'un Dieu distinct du monde, que le panthéisme a tenté d'installer sa négation et son doute. Il voudrait miner le dogme en s'y infiltrant. Il le fait par le dehors, et c'est le panthéisme bergsonien, œuvre de non-chrétiens déclarés. Il le fait par le dedans : c'est le panthéisme moderniste, doctrine insinuée ou enseignée par de prétendus catholiques mille fois plus dangereux que les adversaires avoués. De part et d'autre, c'est une philosophie dite « nouvelle », subtile au delà de toute pensée, obscure et profonde, savante et brillante, la mieux faite pour sé-

duire les esprits. Cette philosophie est celle de l'idéalisme pragmatiste ou dynamique.

Les progrès de cette erreur sont effrayants. Quoique dénoncée et condamnée par la clairvoyance d'un grand Pape, elle continue ses ravages. La tâche sera ardue d'en faire l'exposé et la critique. Il s'agit de fixer l'insaisissable, de dissiper les plus habiles équivoques, de forcer des silences obstinés, d'arracher des aveux involontaires ; il s'agit aussi de mettre en lumière les éléments légitimes et utiles contenus dans la philosophie nouvelle, d'indiquer les vérités que les panthéistes pragmatistes et modernistes exploitent et dont ils abusent en les déformant, jusqu'à oser dire, comme l'un d'entre eux, qu'il y a un « panthéisme orthodoxe » (1).

Le meilleur moyen sera encore l'exposé du dogme traditionnel de la Création et de la personnalité de Dieu. Ce qui manque le plus à ceux qui attaquent la vérité catholique ou s'en écartent, c'est de la connaître.

Nous établirons donc tout d'abord ces trois vérités : Dieu est unique, Dieu est infini, Dieu est personnel, en solutionnant les contradictions apparentes que l'ont croit découvrir dans ces notions.

Nous exposerons surtout en quel sens on peut et on doit dire que Dieu est « personnel », selon la raison et selon la foi révélée.

(1) Ed. Le Roy, *Dogme et critique*, p. 423.

Nous aborderons ensuite la donnée fondamentale de la création, et en dépit des obscurités inévitables du problème, nous montrerons, à l'encontre de la théorie de l'*Evolution créatrice*, que le dogme traditionnel d'un Dieu créateur et distinct du monde est encore la seule explication des choses, qui ne contredise pas la raison et qui s'accorde avec la science.

Nous essaierons alors de saisir corps à corps ce protée qu'on appelle le panthéisme, d'en fixer la donnée fuyante, d'en rappeler l'évolution dans les temps modernes, depuis Kant et Hegel jusqu'à M. Bergson et aux philosophes modernistes.

Nous nous efforcerons enfin, par une analyse impartiale, de montrer les caractères principaux de la philosophie de M. Bergson : son impiété, son absence de nouveauté, sa contradiction absolue avec la raison et, en dépit des formules dont elle se pare, avec la science.

Nous terminerons en indiquant ce qu'il faut accorder à la philosophie nouvelle, et quelles sont les vérités traditionnelles (telles que l'omniprésence et l'infinie activité de Dieu, sa réalité intérieure à l'homme, la création continuée, etc.) dont le pragmatisme dynamique abuse et qu'il rendrait inacceptables, en les dénaturant.

Nous prions donc nos lecteurs, comme nous l'avons fait pour nos auditeurs, de nous adresser les objections, les difficultés, les doutes, les questions

de toute nature qui pourraient leur être suggérées par l'étude des problèmes ici étudiés, et de nous proposer sans crainte les idées qui paraîtraient propres à élucider ces problèmes, à améliorer ou à perfectionner cet enseignement.

(*A suivre.*) B. GAUDEAU.

RÉPONSES A L'ENQUÊTE

SUR LES PREUVES DE L'EXISTENCE DE DIEU ET SUR LES DIFFICULTÉS ET OBJECTIONS CONTRE CES PREUVES (1)

Le Criticisme kantien de M. Édouard Le Roy.

B.. le 19 mars 1911.

Monsieur le Directeur,

En ouvrant auprès de vos lecteurs la très intéressante enquête sur les preuves de l'existence de Dieu et sur les objections contre ces preuves, vous disiez dans vos « éclaircissements » (*Foi Catholique*, octobre 1910, p. 35) :

« Les objections faites par les modernistes contre les démonstrations traditionnelles (par exemple les objections qui ressortent de la doctrine de M. Édouard Le Roy sur l'existence de Dieu), si elles sont pré-

(1) Voir *Foi Catholique*, octobre 1910, p. 27-68 : — janvier 1911, p. 76-92.

sentées d'une manière claire et précise, seront accueillies avec une particulière reconnaissance. »

J'ai lu avec grande attention, et par nécessité professionnelle, les deux considérables articles de M. Édouard Le Roy, intitulés *Comment se pose le problème de Dieu*, et publiés dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* (mars et juillet 1909, tome XV, p. 129-170; — et p. 470-513).

Le premier de ces deux articles a la prétention de détruire les arguments traditionnels de l'existence de Dieu. et de les détruire en vertu de la philosophie dite « nouvelle » et « scientifique ». Le second émet l'ambition de reconstruire l'édifice démoli, et d'arriver à Dieu (au Dieu de M. Le Roy, qui n'est pas du tout le nôtre) par le chemin de l'idéalisme dynamique. C'est une théologie dans laquelle M. Bergson remplace saint Thomas.

J'estime que ce serait faire à ces longues pages, — dont le style est d'une obscurité prétentieuse, mais dont les négations, odieusement impies, sont parfaitement claires, — un honneur immérité, que d'en entreprendre la critique détaillée. J'ai fait faire, comme exercice de pensée et de raisonnement, cette critique par mes élèves, et c'est un excellent moyen d'ancrer en eux, sous forme de contraste, la philosophie du bon sens, et de les immuniser, par une sorte d'inoculation méthodique, contre le microbe idéaliste, dont l'effet propre est de détraquer l'aiguille de la machine à penser.

Le seul point que je voudrais indiquer ici (afin d'être, selon votre désir, clair et précis) est le suivant : M. Le Roy, qui se défend avec une hauteur méprisante pour ses adversaires, d'être kantien, ne nous donne au fond rien autre chose, dans son étude, qu'une vulgaire réédition des sophismes de Kant contre les démonstrations traditionnelles de l'existence de Dieu.

Jadis, essayant en vain de répondre aux critiques formulées par le très érudit et regretté P. Portalié dans les *Études religieuses*, contre son système, et arborant avec un naïf orgueil la prétention, pour le mince mathématicien de lycée qu'il est, de connaître les sciences théologiques tout aussi à fond qu'un professeur d'Université catholique qui les étudiait depuis trente ans, — M. Le Roy ne reconnaissait, par contre, à ses adversaires, pas même le droit de savoir ce qu'ils disaient quand ils prononçaient le mot de kantisme.

« Je ne discuterai pas, écrivait-il, l'accusation de kantisme. Mieux vaut attendre pour cela qu'on ait lu et compris Kant : ce qui me laisse du loisir. Au surplus, il y a des plaisanteries — ou des naïvetés — qu'il serait ridicule de prendre au sérieux. Celle-là est du nombre. » (*Dogme et critique*, p. 341. Et pour se défendre d'être kantien, M. Le Roy se rangeait, en note, aux côtés de M. Laberthonnière. Admirable brevet d'orthodoxie anti-kantienne !)

Par malheur, cette morgue manquait de fran-

chise. M. Edouard Le Roy sait mieux que personne que le fond de sa doctrine est ce que vous appelez si bien, Monsieur le Directeur, la « disjonction kantienne, » le criticisme kantien.

En voici, s'il le fallait, une nouvelle preuve :

A quoi se résument les critiques formulées par M. Édouard Le Roy contre les preuves traditionnelles de l'existence de Dieu?

Tout d'abord à l'analyse que voici de l'argument de la contingence, lequel, de l'aveu de tous, contient en perspective toute démonstration réelle et possible de l'existence de Dieu, et par lequel, en tout cas, il faut nécessairement passer :

« L'argument de la cause première, dit M. Édouard Le Roy, ... peut se formuler ainsi : Tout être a une cause; comment la totalité des êtres n'en aurait-elle pas une à son tour? — C'est là oublier *la critique justement dirigée par Kant* contre un usage transcendant du principe de causalité. Celui-ci n'appartient qu'à la législation interne de l'ordre phénoménal, qu'il ne peut donc servir à dépasser. Exigence d'unité forçant à rattacher les choses les unes aux autres, il constitue au sein du morcelage comme une résonance, un écho de la continuité profonde sous-jacente. Bref, il exprime dans la langue du morcelage l'irréalité même de celui-ci. Il s'évanouit donc lorsqu'on essaie de l'appliquer au Tout. » (*Comment se pose le problème de Dieu*, p. 143.)

Voilà un premier recours à Kant, et sur le point essentiel.

En voici un second :

« En tout état de cause, ... l'Être nécessaire dont on aurait prouvé l'existence ne serait Dieu que s'il était aussi l'Être parfait. La preuve *a contingentia mundi* (par la contingence du monde) n'est donc vraiment une preuve de Dieu que dans la mesure où l'on admet un postulat selon lequel nécessité entraîne perfection. D'où encore une fois, *comme l'avait dit Kant*, retour à l'argument ontologique. » (*Comment se pose le problème de Dieu*, p. 140.)

Un peu plus loin, quand il s'agit d'examiner l'argument des causes finales (par l'ordre du monde) :

« On connaît d'autre part *la remarque de Kant*. Admettons que la preuve en cause manifeste une sagesse et une intelligence comme principes de l'univers. D'où conclure que cette sagesse et cette intelligence sont *infinies* et *créatrices*? Il semble qu'on ne puisse dépasser un Dieu architecte et ordonnateur du monde, et comme celui-ci ne laisse pas que de présenter des imperfections, celui-là n'est point montré tout-puissant et absolu. La preuve est au moins incomplète, insuffisante : elle suppose que le monde a un auteur distinct de lui, et elle ne peut servir qu'à prouver l'intelligence et la sagesse de cet auteur, peut-être aussi qu'il est unique, sans d'ailleurs pouvoir aller jusqu'à établir sa perfection. Or, comment démontrer qu'il y a un auteur

du monde? C'est là en réalité toute la question. Et sur ce point la preuve des causes finales s'en remet à la preuve du nécessaire. En outre comment démontrer que l'auteur intelligent et sage l'est avec une plénitude parfaite? Il faut le déduire de sa nécessité. D'où un inévitable recours à l'argument ontologique. » (*Comment se pose le problème de Dieu*, p. 145.)

Enfin, lorsque M. Le Roy aborde l'argument ontologique lui-même, voici comment il s'exprime :

« Admettons que l'on possède le concept d'Être parfait dans des conditions qui permettent une analyse déductive. Reste à savoir si l'analyse peut atteindre ici le but visé. L'existence est-elle contenue dans l'essence de l'Être parfait? Alors en posant celle-ci vous avez du même coup posé celle-là ; votre raisonnement n'est qu'une tautologie : il implique pétition de principe. Pour éviter cette conséquence, *la seule voie est celle qu'a ouverte la critique de Kant*. Il faut renoncer à saisir aucun lien d'identité, aucun lien analytique entre l'être et le parfait. » (*Comment se pose le problème de Dieu*, p. 164.)

Je n'examine pas pour le moment la valeur interne et réelle de ces argumentations. Je constate seulement que dans l'examen de chacune des formes principales de la démonstration tradition-

nelle de l'existence de Dieu : voie cosmologique, voie des causes finales, voie ontologique, c'est la critique de Kant qui est, aux yeux de M. Edouard Le Roy, le dernier mot de la philosophie et de la science. Le seul point en lequel M. Edouard Le Roy se sépare de Kant, c'est l'argument tiré du monde moral, parce qu'ici les conclusions de Kant sont positives et qu'il prétend maintenir l'affirmation de l'existence de Dieu. (Voir *Comment se pose le problème de Dieu*, p. 151 et suiv.)

En vérité, c'était bien la peine de le prendre de si haut, et de traiter de « naïveté » ou de « plaisanterie » l'assertion de ceux qui ne voient en M. Edouard Le Roy qu'un adepte, ou une victime, de la disjonction kantienne !

Inutile, n'est-ce pas, Monsieur le Directeur, de faire ressortir aux yeux des lecteurs de la *Foi Catholique* que le plus grave en tout ceci, c'est l'erreur fondamentale au sujet du principe de causalité, dans l'argumentation par la contingence du monde?

C'est donc là qu'aboutissent tous ces grands mots, toute cette phraséologie recherchée, tout ce déploiement scientifique et pédantesque d'une philosophie « nouvelle » ! A nous dire : Kant a déclaré que le principe de causalité doit se formuler ainsi : « *Tout phénomène a pour cause un autre phénomène* », ... et que notre raison spéculative est incapable d'affirmer quoi que ce soit sur la réalité interne des

choses... *Magister dixit!*... donc tous les philosophes qui ont cru pouvoir s'élever des créatures au Créateur se sont trompés, et l'Église, dans la définition de foi par laquelle elle affirme que la raison démontre réellement, par cette voie, l'existence d'un Dieu Créateur, se trompe également!

On croit rêver quand on entend un homme qui se prétend catholique et qui, paraît-il, fait des actes extérieurs de catholicisme, enseigner froidement de tels blasphèmes.

Ce qu'il faut accorder à M. Edouard Le Roy, c'est que, en fait d'impiété logique, il dépasse en effet Kant, et de beaucoup. Et par là, il n'est plus kantien, ou il l'est trop. Tout le monde sait la double incohérence, la double contradiction invraisemblable grâce à laquelle Kant, après ses prémisses destructrices de tout, prétend aboutir à des conclusions positives, réalistes, morales, religieuses. D'une part, le fossé infranchissable creusé arbitrairement entre la raison théorique et la raison pratique. De l'autre, dans la théorie elle-même de la connaissance, l'illogisme par lequel, après avoir refusé au principe de causalité toute efficacité en dehors de la région purement empirique des phénomènes, Kant se sert impudemment de ce principe, d'une manière absolue, pour supposer au début de la *Critique*, que nos sens sont affectés par des objets. Mais comme

le remarquent ses historiens et ses disciples eux-mêmes « étant données les explications ultérieures, les objets affectants ne sauraient être les objets empiriques ; car ceux-ci ne sont que nos représentations. Il ne peut s'agir non plus des choses en soi, transcendantes, car, suivant l'Analytique, toute conclusion relative à l'existence et à la causalité de pareilles choses en soi est absolument dénuée de valeur et de signification ». C'est ce que Jacobi exprimait dans cette saisissante antithèse : « Sans la supposition des choses en soi, je ne pouvais entrer dans le système (de Kant) ; avec cette supposition, je ne pouvais y rester. » (Voir l'article *Criticisme*, du P. Valensin, dans le *Dictionnaire apologétique*, de M. d'Alès.)

M. Edouard Le Roy, lui, reste dans le système ; beaucoup plus kantien que Kant, il va logiquement aux conséquences des principes, à l'idéalisme absolu.

Trois propositions, ou plutôt trois négations, qui sont la négation même de Dieu, résument toute sa doctrine :

1° Il n'y a pas de contingence : il n'y a pas d'êtres contingents. Le déterminisme, et par conséquent la nécessité absolue, régit tout, ou plutôt « le Tout ».

Ce « Tout », ce n'est pas une chose, ni un ensemble de choses ; ce n'est pas un Être, ni plusieurs êtres : c'est l'Action pure, éternellement créatrice et évolutive, de l'esprit universel.

2° Il n'y a pas de distinction réelle entre les

êtres; croire qu'il y a dans le monde des individualités distinctes entre elles, des consciences distinctes les unes des autres, des corps distincts des âmes, un Dieu réellement distinct du monde; croire cela, c'est céder à l'illusion du « morcelage ». En réalité, « le noumène de chaque élément, c'est le Tout » (p. 138).

« En présence du spectacle que nous offre la nature, la question « qui a fait cela? » manifeste l'anthropomorphisme naïf de l'attitude. Elle contient déjà subrepticement la réponse. Mais aussi ce n'est pas la vraie question. La science en réalité ne la résout ni ne la pose aucunement; elle cherche dans quelles conditions et en vertu de quelles nécessités *immanentes* les phénomènes s'accomplissent : voilà tout. Rien n'autorise à considérer le monde, c'est-à-dire la totalité des phénomènes, comme un nouveau phénomène qu'il faudrait à son tour expliquer; car expliquer un phénomène, c'est en somme le penser en fonction du Tout. » (P. 142-143.)

3° L'être n'implique ni n'entraîne perfection; en réalité nous ne pouvons ni ne devons affirmer l'existence d'aucun être, ni de l'Etre, ni même du Tout; car qui dit existence dit « morcelage » et « statisme ». L'unique et dernier mot de la philosophie, c'est le mouvement, le devenir éternel, purement dynamique et idéal, du grand Tout-Action : se sentir vivre en ce Tout et le sentir vivre en soi, c'est croire en Dieu, c'est vivre Dieu, c'est être

Dieu... L'œuvre de la philosophie, ce doit être de s'arracher à l'illusion de la raison qui abstrait et déduit, de s'élever au-dessus des principes que le vulgaire considère comme la base même du bon sens, de la pensée et de la science, de s'établir dans une atmosphère supra-logique, et au moyen de l'effort sans cesse renouvelé de la « torsion mentale », de se plonger, par « l'intuition », dans le flux de la vie universelle et idéale...

Il est loisible à M. Edouard Le Roy de se livrer à ces divagations. S'il les donnait pour ce qu'elles sont et se donnait lui-même pour ce qu'il est en philosophie : un sceptique panthéiste et au fond athée, il ne ferait de tort qu'à lui-même. Mais vouloir que nous acceptions sans protester qu'un rêveur qui enseigne ces folies blasphématoires se dise catholique et prétende concilier sa doctrine avec la foi catholique, ce serait, pour employer le style de M. Edouard Le Roy, une « plaisanterie » ou une « naïveté », « qu'il serait ridicule de prendre au sérieux ».

Excuserez-vous, Monsieur le Directeur, la vivacité de ces réflexions? Je l'espère, car vous n'êtes pas de ceux qui pactisent avec de telles erreurs, ni qui les discutent avec une courtoise et placide indifférence, telle qu'on la rencontre chez certains apologistes, et qui est déjà, à mon humble avis, presque une trahison envers la vérité.

En tout cas, veuillez ne voir dans ma communication que le désir de répondre à votre appel et de vous exprimer, avec mes remerciements et ma sympathie pour votre œuvre, l'hommage de mon respectueux dévouement.

L. M.,

Professeur de philosophie.

Voici une lettre qui n'est point d'un professionnel de la philosophie. Mais j'estime que nos lecteurs n'en trouveront pas moins profit et plaisir dans ces réflexions pleines de bon sens, et empreintes d'un cachet personnel.

Tr., mai 1911.

Monsieur le Chanoine,

Elevé par des parents profondément chrétiens qui n'enfermaient pas Dieu dans leur église et dans leur oratoire, mais le faisaient régner à leur foyer, ne le séparant d'aucune de leurs convictions familiales, sociales et politiques, je n'ai jamais senti le besoin de discuter son existence vis-à-vis de moi-même.

Jeune officier dans un milieu alors fort éloigné de toute pratique religieuse, j'ai toujours conservé

l'idée de l'omnipotence de Dieu en toute chose et éprouvé de la répugnance pour toute science et toute littérature qui la supprimaient ou la taisaient. Si je n'avais aucune raison de discuter vis-à-vis de moi-même une conviction pour ainsi dire identifiée à mon être, j'aimais à la discuter vis-à-vis des autres, et comme l'application que j'en faisais n'était pas assez rigide pour troubler la conscience de mes camarades, ils en acceptaient très bien l'affirmation.

Je dois dire que, pour la plupart, ils en acceptaient également la vérité. En serait-il de même aujourd'hui dans nos régiments d'intellectuels ?

Quelles preuves apportais-je et reconnaissaient-ils de l'existence de Dieu ?

Ici, mes souvenirs sont peu précis. Nous étions d'ailleurs tous très pauvres de philosophie scientifique.

Je me rappelle cependant avoir dit plusieurs fois à l'un de ceux qui ne partageaient pas l'avis général : « Vous ne croyez pas en Dieu parce que vous ne pensez à rien », si bien qu'un jour, agacé, il me répondit : « Vous dites toujours la même chose. »

J'ai retrouvé depuis cet argument, avec des raisonnements que j'aurais été bien en peine de lui ajouter en ce temps-là : aussi bien n'aurais-je pu lui attribuer une valeur ontologique ou cosmologique, ne connaissant point ces expressions.

Je pense maintenant que, sans pouvoir l'analyser, c'est la valeur cosmologique des preuves de l'existence de Dieu, qui saisit mieux l'esprit des simples.

Je me souviens à ce sujet, qu'étant capitaine et marchant en manœuvres à la tête de ma compagnie, j'écoutais discourir mes soldats.

Ils discutaient religion.

L'un d'eux parlait fort mal de son curé et des prêtres en général, mais il finit en déclarant : « Ah ! ce n'est pas que je ne crois pas en Dieu, et étendant son bras vers la campagne, il est bien entendu, dit-il, que tout cela ne s'est pas fait tout seul. »

Aujourd'hui, les élèves de la laïque seraient-ils aussi affirmatifs ?

Dire en parlant des objets extérieurs : « Cela ne s'est pas fait tout seul », c'est en somme distinguer l'être causé de celui qui n'est pas causé, c'est affirmer la nécessité de ce dernier et la contingence de l'autre.

La proposition, *tout ce qui commence a une cause*, est quasi une évidence pour l'homme qui est en contact avec la Nature, et qui la voit naître et mourir, et c'est la preuve cosmologique.

Si cette preuve n'en est plus une pour tant de savants et prétendus savants, c'est qu'on a déformé leur raison. On a déformé la raison en supprimant les conditions naturelles de son activité et en lui en imposant d'artificielles.

On lui a enlevé les moyens de voir, d'entendre, de toucher l'extérieur, et à cette connaissance de l'extérieur, du monde réel, on a substitué des fan-

tômes, des rêves, des irréalités, en somme des mensonges.

L'homme n'ayant plus de contact avec l'Univers, n'a plus de contact avec Dieu. Il n'a plus de contact qu'avec son *moi*, et on voit d'ici les conséquences.

Dès lors qu'on enferme l'esprit dans le *moi*, qu'on lui refuse la possibilité d'une représentation réelle de l'extérieur, du *non-moi*, que l'on admet la possibilité de concepts purs, vides de réalités extérieures, on pose évidemment le *moi* comme une réalité totale, et le *non-moi* comme la négation totale de toute réalité.

C'est la conception de Fichte, et elle est très logique, si on accepte sa base, l'impossibilité de percevoir l'extérieur. Le *moi* se détermine donc seul et il détermine en même temps le *non-moi*.

Si le *moi* se détermine seul et qu'il détermine encore le *non-moi*, il est créateur puisqu'il est initiateur de son être, de tous les actes de son être auxquels il ne reconnait aucune cause externe.

Si, dans ce subjectivisme exclusif, on veut conserver l'idée de Dieu, il faut admettre qu'elle n'est pas une réalité externe ou l'on se contredit. Elle n'est donc qu'une réalité interne. Dieu est donc renfermé dans le *moi*; mais il est infini, le *moi* est donc infini.

C'est encore l'opinion de Fichte : « En tant « qu'il est limité par le *non-moi*, le *moi* est fini; « mais en lui-même et tant qu'il est posé par sa

« propre activité absolue, il est infini ; mais ajoute-« t-il, le fini doit être supprimé, toutes les limites « doivent s'évanouir, le *moi* doit demeurer seul « comme unité et totalité », et c'est encore logique, si on n'admet pas sans discussion et sans subtilités la perception externe, la connaissance objective.

Maintenant, si on ne veut pas admettre sans restriction la connaissance objective, et qu'on ne veuille pas déifier le *moi*, il va falloir le sacrifier comme le *non-moi*.

Le *moi* n'est plus alors, comme le *non-moi*, qu'une détermination de Dieu.

Dieu se détermine dans l'homme, comme il se détermine dans ce qui est extérieur à l'homme, et il unit le Tout.

Si ce panthéisme répugne, on le mitigera en limitant l'action divine sur le *moi* à une simple pénétration, tenant lieu de toute perception, de toute déduction ou induction y relatives, ceci au grand détriment de la raison et de la liberté humaine, et aussi au grand détriment de notre connaissance de Dieu, qui se limitera ainsi à notre *moi* au lieu de s'étendre vers l'infini.

Celui-ci nous échappera complètement, car nous ayant refusé la connaissance de l'extérieur, nous ne pouvons plus connaître de Dieu que son acte en nous et Il aura toujours les limites de notre être.

Si l'on veut éviter toutes ces absurdités, il faut admettre la connaissance sans subtilités et sans problème.

J'avoue ne pas comprendre le problème de la connaissance.

Un problème est une équation où l'on trouve des inconnues en raison de connues, mais comment admettre des connues dans le problème de la connaissance, sans le reconnaître résolu d'avance?

La connaissance n'est pas un problème, c'est un fait que l'on peut chercher à analyser, mais voilà tout.

A présent, nous allons avoir affaire au positiviste.

Sans doute, me dira-t-il, vous pouvez connaître, mais seulement ce que vous pouvez saisir.

N'oubliez pas que si le temps et l'espace ne sont pas des formes innées de notre esprit, ce sont des formes actualisées qui lui sont identifiées. Nous vivons dans l'espace et le temps et nous pensons dans l'espace et le temps.

Comment ferez-vous à vous séparer de cet inséparable? Aussi aisé serait-il de vous séparer de votre être. Vous voulez passer dans des régions où vous ne sauriez ni voir, ni entendre, ni marcher. Il vous serait plus facile de lancer un aéroplane dans la lune.

Vous voulez connaître l'Inconnaissable; vous voulez monter jusqu'au trône de l'Eternel, vous voulez vivre, penser et raisonner en dehors de vos

moyens naturels, votre ambition est trop grande et votre espoir sera déçu.

Vous êtes forcé vous-même de confesser votre impuissance, car pour arriver à votre but, vous êtes obligé d'abandonner votre méthode habituelle de raisonner, la méthode positive, pour employer la méthode négative. Vous n'arrivez à concevoir Dieu que par des négations.

L'humanité ne vous suivra pas sur ce nouveau chemin. Il lui faut du positif.

Aussi que voyez-vous?... la nature reprendre ses droits, rentrer dans le temps et dans l'espace et y mettre votre Dieu.

L'anthropomorphisme est une maladie endémique que l'homme ne peut guérir.

Les objections des positivistes sont plus spécieuses que celles des idéalistes. Pour y répondre, il faut chercher où gît leur erreur.

Le positiviste n'admet que le travail des sens, il nie le travail de l'esprit. Il ne croit pas à l'abstraction, à l'universel. C'est une erreur sur le composé humain, différente de celle des idéalistes, mais c'est encore une erreur.

Alors partant de cette erreur, il ne peut pas comprendre que l'esprit humain puisse s'élever au-dessus de la matière et sortir de l'espace et du temps.

Et cependant, il croit aux mathématiques, puisqu'il en fait comme tout le monde, il croit à des

surfaces sans épaisseur, à des lignes sans largeur, à des points sans dimensions. Il croit à des entités comme le beau, le bien, le laid, le mal, le vrai, le faux, la vertu, le vice, puisqu'il en parle.

Il en appelle à l'expérience humaine et l'expérience humaine lui donne tort.

Il y a des peuples qui croient en un Dieu en dehors de l'espace et du temps, les Juifs, les Arabes et les Chrétiens ; et même sur le concrétisme plus ou moins grossier des peuples païens de tous les temps et de tous les pays, il a toujours plané une idée de Dieu pur esprit, peu raisonnée sans doute, instinctive si vous voulez, mais réelle.

Dans l'homme, l'esprit et la matière ne sont pas confondus, mais forment un être dont les actes participent de ces deux modes d'êtres ; et en isoler un dans un acte quelconque, exige une violence qui postule une contradiction. Contradiction, c'est négation, et c'est pour cela que la méthode négative est d'un emploi utile et d'ailleurs légitime pour dégager l'esprit de la matière.

Cependant elle n'exclut pas les affirmations positives.

Quand mon soldat déclarait, en montrant la campagne, qu'elle ne s'était pas faite toute seule, et qu'il y avait un Dieu, il l'affirmait positivement. Si vous lui aviez demandé quel âge avait son Dieu, quelles étaient sa hauteur, sa largeur et sa longueur, s'il était rond ou carré, il ne vous aurait sans

doute pas répondu, mais il vous aurait regardé de travers, pensant que vous vous moquiez de lui.

L'homme le plus simple conçoit l'immatériel, mais s'il veut approfondir, il tombe dans la représentation et dans l'image. Nous faisons aisément de la géométrie, mais essayez donc de vous représenter un point, une ligne ou une surface sans épaisseur. Là-dessus, il y a des philosophes qui ont déclaré qu'il n'y avait pas de géométrie ! Quand l'homme ne veut pas accepter l'inexplicable, il le déclare incroyable.

Il voudrait envelopper l'absolu et comme il ne le peut pas, il décide qu'il n'y a que du relatif. Il ne veut rien envisager en dehors de lui. Il est relatif ; il faut que tout soit relatif.

Cependant le bon sens indique qu'il ne peut pas y avoir que du relatif, que le relatif ne peut pas s'appuyer indéfiniment sur du relatif, que c'est se jeter dans le vide, dans le néant.

Il faut une base d'absolu. Acceptez cette base, et vous ferez ensuite du relatif tant que vous voudrez.

Ce relativisme, si goûté aujourd'hui et si répandu par nos philosophes, me paraît une vaste fumisterie, mais qui a des effets déplorables.

Dans ce système, chacun fait de sa pensée un domaine infranchissable à lui-même et impénétrable aux autres.

Le Dieu de cette pensée est un Dieu personnel en même temps que relatif.

C'est le Dieu du *moi* et en réalité le *moi* Dieu C'est le Dieu de Fichte, avec moins de logique.

Toute cette fantasmagorie disparaîtrait, si on voulait accepter le composé humain, tel que l'ont expliqué Aristote et saint Thomas, si l'on voulait admettre sans restriction la connaissance de l'objet *en soi,* c'est-à-dire tel que nos sens le saisissent, dans leur état normal, et tel que notre intelligence se l'identifie dans sa capacité naturelle et personnelle. Je veux donc dire le contact intime avec l'extérieur, exclusion comprise de toute possibilité de produire quelque chose dans notre intérieur sans ce contact.

Si on acceptait cette donnée, on verrait s'évanouir toutes les difficultés que les autres explications du composé humain ont fait surgir.

On concilierait même les ontologistes avec les scolastiques, saint Anselme avec saint Thomas.

Car d'où vient leur différend ?

« C'est pour avoir cru, dit M. A. Varnier, que « l'idée, vide de réalité extérieure, était le premier « acte de l'esprit, que la philosophie a cherché si long- « temps comme on le dit, le passage de l'idée à « l'être, qu'elle a fait un traité de l'idée sous le titre « de logique ou de psychologie, et un traité de « l'être sous le nom d'ontologie, sans pouvoir jamais « résoudre, comme on le dit encore, le problème du « passage de la psychologie à l'ontologie. »

C'est qu'en effet, pour accorder l'idée avec l'être dans la réalité, la première condition est d'établir dans l'homme un mode d'union de l'intelligence qui forme les idées et des sens qui saisissent le réel, capable d'unir leurs travaux et de leur faire produire autre chose que des contradictions.

Alors, comme le dit M. Schiffmacher, vous pourriez conclure de la nécessité logique d'une existence à sa réalité ontologique.

« Lorsqu'un philosophe vient vous dire : « Vous ne pouvez pas conclure de l'idée que vous avez de Dieu à l'existence de Dieu hors de votre entendement », il oublie que l'entendement n'est pas un simple miroir dans lequel nous verrions ou croirions voir des images dont le sujet nous serait éternellement caché, mais que notre conscience a pour condition notre activité, c'est-à-dire notre action sur le dehors et l'action du dehors sur nous, et qu'ainsi le ciel n'est point seulement hors de nous, mais aussi en nous, dans notre intime union avec l'univers dont les lois sont nôtres et qui régissent à la fois notre pensée et les autres phénomènes de la vie universelle. »

Si on acceptait franchement *cette action du dehors* sur nous, on reconnaîtrait aussi ce qu'il y a de vrai dans le traditionalisme.

L'action du dehors sur nous n'agit pas seulement par notre activité personnelle mais aussi par celle du milieu vivant et agissant qui nous entoure.

Dans l'enfance notre activité est faible et notre passivité est grande. Elle est grande aussi pour la masse qui travaille et qui peine.

A tous ces enfants grands et petits il faut un agent en dehors d'eux pour les faire penser, et cet agent c'est l'éducation ; l'éducation se perpétuera dans la famille, dans la société et dans l'Etat.

On ne veut plus de cet agent. On veut la conscience libre et autonome, se dirigeant en toute indépendance dans la neutralité ambiante.

Dieu n'est plus affaire de famille, de société et d'Etat. Dieu est « affaire d'Eglise ».

Cependant Dieu est partout ou il n'est nulle part.

Quand je vois ces catholiques prosternés dans les églises, devant un Dieu dont ils ne veulent pas dans leurs maisons, dans leurs réunions privées, dans leurs assemblées publiques, dont ils constatent l'absence sans étonnement dans ce qu'ils voient, dans ce qu'ils lisent, dans ce qu'ils entendent, je suis tenté de me demander si c'est le vrai Dieu qu'ils adorent, le Dieu maître de tout, de l'extérieur comme de l'intérieur de l'homme.

J'espère que ce Dieu, qu'ils négligent ailleurs, leur permet de le retrouver dans l'exercice du culte qu'ils Lui rendent, quand ils le lui rendent avec assiduité et dévotion.

Mais où est le Dieu de ceux pour qui le culte est une partie infime de l'existence, une convenance,

un rite plus ou moins mondain? Où est le Dieu de ceux qui suppriment ce culte ou pour qui il est supprimé par l'autorité qui gouverne?

Je me demande si la conception d'un peuple sans Dieu, composé d'individus sans Dieu, est toujours une impossibilité.

L'homme peut connaître Dieu par ses moyens naturels, à l'aide des objets extérieurs, mais vous supprimez ces objets.

Alors la conception d'un peuple athée, individuellement, socialement et constitutionnellement athée, me paraît une possibilité.

Pour qu'elle ne devienne pas une monstrueuse réalité, il faut reconnaître la pénétration de l'homme par l'objet et en écarter les objets dangereux.

Un des objets les plus dangereux, je le constate maintenant autour de moi, c'est la mauvaise philosophie. Des hautes spéculations du savant elle descend vite, par tout un ensemble d'influences, le livre, le journal, la conversation, dans les rangs des ignorants.

Il faut chercher la bonne philosophie et lui interdire tout mélange avec les autres.

C'est ce que je cherche, Monsieur le Chanoine, en lisant particulièrement votre revue et je vous ai beaucoup de gratitude de l'instruction que j'en retire.

L. G.

Je répète ici les deux questions de l'enquête et je renvoie les lecteurs, pour les éclaircissements nécessaires à ces questions, au numéro d'Octobre 1910 de la *Foi Catholique*, p. 30-37.

Première question.

Pourquoi croyez-vous en Dieu ? — *Ou mieux* : **Comment savez-vous, par votre raison, qu'il y a un Dieu ?**

Deuxième question.

Quelles sont les principales difficultés ou objections qui se présenteraient à vos yeux contre les preuves de l'existence de Dieu, au nom de la raison ou de la science, — et quelle réponse y feriez-vous ?

B. G.

PETITE CHRONIQUE DOCUMENTAIRE

Que faut-il lire pour s'instruire contre le kantisme?

Question. — « Je cherche à me faire une idée très nette de la philosophie kantienne, puisque c'est celle qui a eu le plus d'influence sur les erreurs modernes. Mais la difficulté, c'est que les livres qui en parlent supposent à leurs lecteurs, non seulement certaines connaissances philosophiques préexistantes, mais surtout la possession du langage philosophique.

« J'ai à cet égard :

« 1° Un opuscule très serré de la série *Science et Religion*, de Bloud : *E. Kant*, de Eug. Beurlier : le langage philosophique y est employé sans aucun égard pour des profanes;

« 2° *Kant et Kantistes*; étude critique de M. l'abbé Goujon, curé d'Autrécourt; plus accessible à ceux qui ne manient pas avec aisance la langue philosophique.

« Y a-t-il quelque chose de plus élémentaire sur le kantisme?

« Respects et remerciements d'avance. »

Réponse. — Les deux ouvrages que vous possédez sont déjà élémentaires. Pour acquérir la connaissance du vocabulaire philosophique et de l'état des questions, pénétrez-vous d'abord d'un bon traité de philosophie, *lu d'un bout à l'autre*, par exemple celui de M. Sortais. Ce premier travail est le plus important : ne craignez pas d'y mettre le temps. Il vous sera aisé et intéressant, puisque vous avez le goût de ces choses.— Vous étudierez ensuite l'article *Criticisme kantien*, de M. Valensin, dans le *Dictionnaire apologétique de la foi catholique*, de M. d'Alès. Alors vous serez à même d'aborder la lecture des ouvrages plus complets et plus spéciaux indiqués par M. Valensin dans la bibliographie qui termine son article.

Hommage à Auguste Roussel, Fondateur et Directeur du journal « la Vérité ».

Le très catholique et très distingué journaliste que fut Auguste Roussel était du nombre de mes amis vraiment chers. J'ai connu intimement son âme ; j'en ai peu rencontré qui fussent animées

d'une foi plus profonde, plus purement romaine et plus vaillante. On peut dire que nulle épreuve ne fut épargnée à sa vie, à ses dernières années ni à sa mort. C'est pour moi un douloureux devoir de lui rendre hommage et de publier l'appel que je reçois dans ce but :

« Quelques amis d'Auguste Roussel se sont réunis en comité, avec la pensée d'honorer sa mémoire et le désir d'élever un monument sur sa tombe, dans le cimetière de Mingoval (Pas-de-Calais).

« Ils s'adressent plus particulièrement aux abonnés et aux lecteurs des journaux qu'Aug. Roussel a dirigés, et aux admirateurs de son talent; ils leur demandent de s'unir à l'hommage dû au vaillant publiciste catholique.

« Le trésorier du Comité est M. le chanoine Rambure, prorecteur honoraire des Facultés catholiques, 14, rue Fulton, Lille. »

Le Directeur de la *Foi Catholique* s'inscrit pour 20 francs.

CONGRÈS EUCHARISTIQUE INTERNATIONAL DE MADRID

Pèlerinage aux Sanctuaires d'Espagne.

Organisations du Comité national des Pèlerinages, sous la Présidence d'honneur de S.G. Mgr Amette, Archevêque de Paris, et la présidence effective de Mgr Odelin, vice-président du Comité permanent des Congrès eucharistiques.

1° Train circulaire.

Départ de Paris-Austerlitz le 15 juin soir. Séjour à Saint-Sébastien (Fontarabie et Saint-Ignace de Loyola). Burgos, l'Escurial, Madrid, Tolède, le Sud de l'Espagne : Cordoue, 2 jours à Séville, 2 jours à Grenade. Présence à Madrid pendant toute la durée du Congrès. Retour par Saragosse (N.-D. del Pilar) et Lourdes, pour la clôture du pèlerinage. Rentrée à Paris le 3 juillet soir.

De Lyon, une caravane de jonction rejoindra à Coutras.

Prix, *selon la classe et la catégorie : de 500 à 700 francs.*

2° Train direct.

Le 22 juin soir, départ de Paris (une caravane partant de Lyon rejoindra à Coutras). Bordeaux,

Irun, Saint-Sébastien (Fontarabie et Saint-Ignace de Loyola), Burgos, l'Escurial. Présence à Madrid pendant toute la durée du Congrès. Pèlerinage facultatif à Tolède. Retour par Saragosse (N.-D. del Pilar) et par Lourdes (cérémonie de clôture du pèlerinage). Arrivée à Paris le 4 juillet soir.

Prix, *selon la classe et la catégorie* :
de 340 à 536 francs.

3° Caravane de 25 voyageurs en 1re classe.

Départ de Paris-Quai d'Orsay le 14 juin par le rapide de 9 h. 46 matin. Wagon-restaurant. Saint-Sébastien (Fontarabie et Saint-Ignace de Loyola), Burgos, Madrid, l'Escurial, Tolède, Cordoue, 2 jours à Séville, 2 jours à Grenade. Présence à Madrid pendant toute la durée du Congrès. 1 jour à Saragosse et 2 jours à Barcelone (Montserrat-Tibidabo). Rentrée à Paris (3 heures à Bordeaux) par le rapide de 6 h. 16 soir, le 5 juillet.

Prix : *1.015 francs.*

Demander les renseignements détaillés (le numéro spécial de l'*Ave Maria* est sous presse), au Bureau Central des Pèlerinages, 33, rue du Chevalier-de-la-Barre (Basilique de Montmartre), Paris, 18e. (Joindre un timbre de 0.10.)

Le nombre des places étant très limité, on est invité à s'inscrire d'urgence.

L' « UNION POUR LA FOI »

CHRONIQUE
DE L'UNION SPIRITUELLE SACERDOTALE
POUR LA CONSERVATION
ET LA PURETÉ DE LA FOI

Unio pro fide.

Intention recommandée.
La santé de Mgr l'évêque de Grenoble.

Nous recommandons instamment à nos associés de s'unir dans la prière pour demander à Dieu le rétablissement de la santé de S. G. Mgr Henry, évêque de Grenoble. Ce vaillant prélat, cher à toute l'Église de France pour le courage qu'il a déployé, particulièrement au cours des luttes récentes contre l'école athée et pour la liberté de l'enseignement du catéchisme, est l'un des patrons vénérés de notre *Union*. Nos adhérents n'ont pas oublié la belle lettre doctrinale par laquelle il daignait l'approuver et la recommander, le 6 août 1909 (1).

(1) Voir *Foi Catholique*, septembre 1909, p. 242.

Au temps actuel, plus que jamais, et pratiqué surtout comme le fait Mgr Henry, le métier d'évêque dévore l'homme. Prodiguées sans mesure, les forces du prélat ont fléchi tout à coup, et son état inspirait, tout récemment encore, les plus vives inquiétudes.

Le 1er février dernier, il nous écrivait de sa main une longue lettre pleine d'énergie et d'espérance :

Cher Monsieur le Chanoine,

C'est bien loin de Grenoble, à San-Remo, où je suis installé depuis trois jours à peine, que votre lettre vient me rejoindre...

Je suis ici pour un séjour de près de deux mois : je dois y attendre la fin de l'hiver. Un long surmenage m'a conduit à une crise d'albuminurie contre laquelle il a fallu réagir. Condamné depuis le 22 novembre au repos le plus absolu, j'ai pu enfin échapper à la prison qu'était devenue ma maison épiscopale et venir demander à la tiède atmosphère de la Côte d'Azur et à son soleil le rétablissement d'une santé qui m'est nécessaire encore pour tant de choses... »

Rentré à Grenoble au commencement du printemps sans être rétabli, le malade a dû en toute hâte repartir pour la Suisse, et c'est à Montreux qu'il est entouré des soins les plus dévoués, tandis que tout son diocèse, on peut le dire, est en prières. Une toute récente communication du vénérable

vicaire général de Grenoble, M. l'abbé Bourgeat, nous apprend que « les nouvelles ne sont pas plus mauvaises, mais sont encore loin d'être bonnes ».

Nous implorons avec ferveur la « Mère de la Divine foi » pour qu'elle daigne conserver à l'Eglise cette énergie et ce dévouement de chef.

(*A suivre*).

Le Gérant : J. Téqui.

Imprimerie Téqui et Guillonneau, 3 *bis*, rue de la Sablière, Paris.

LE PROBLÈME DE LA VÉRITÉ

Les lecteurs de la Foi Catholique *seront sûrement très reconnaissants à M. Ch. Huit d'avoir bien voulu leur réserver ce nouveau et considérable fragment inédit de l'importante étude qu'il prépare sur l'*Absolu. *Les pages actuelles font suite à celles qu'ils ont déjà si vivement goûtées sous ce titre* : Le problème de la connaissance. *Nul mieux que notre excellent collaborateur n'était à même de montrer aux philosophes contemporains, dans leur langue et à leur point de vue, et avec une compétence indiscutée, combien les positions actuelles de l'anti-intellectualisme sous toutes ses formes, et notamment sous celle du pragmatisme, sont rationnellement intenables. C'est le sujet passionnant qu'il aborde dans l'étude dont nous commençons aujourd'hui la publication. Je rappelle que les chapitres dont nos lecteurs auront eu la primeur ne formeront pas le début de l'ouvrage, mais feront suite à deux autres chapitres intitulés :* Le moi. — Le monde extérieur. *C'est expliquer, s'il en était besoin, pourquoi M. Ch. Huit n'avait pas à insister davantage ici sur l'analyse du point de départ de nos connaissances et de notre*

acquisition de la vérité : la connaissance du monde extérieur. Nous faisons des vœux pour la prompte apparition du livre impatiemment attendu et qui contribuera efficacement, nous n'en doutons pas, à la grande œuvre indispensable entre toutes : la restauration de l'Absolu dans les intelligences contemporaines. — B. G.

Une étude antérieure (1) nous a fourni l'occasion d'analyser sous tous ses aspects le phénomène, ou si l'on préfère, l'acte psychologique de la connaissance, d'en fixer les conditions essentielles et de donner (dans la mesure que comporte la position actuelle du problème) une solution aux difficultés les plus saillantes qu'il soulève.

Si maintenant l'on nous demande à quel terme la mise en œuvre de ce mécanisme intérieur si délicat doit nous conduire, une seule réponse est possible : à la *vérité*. Chacun de nous se sent fait pour le vrai, et y tend de toutes les forces de son esprit, aussi longtemps du moins que ses passions ou ses intérêts ne se coalisent pas pour lui en dérober la vue. Il semble bien que l'homme, en possession de cet instrument supérieur qui s'appelle la pensée, ne puisse renoncer à la vérité sans s'abandonner

(1) Cf. La *Foi Catholique* (livraison de décembre 1910).

lui-même, surtout s'il partage cette conviction de Bossuet qu'elle nous découvre tout ce qui est beau et qu'elle est elle-même le plus beau de tous les objets qu'elle nous découvre (1). Et voilà pourquoi W. James (2) plaçait l'agnosticisme au premier rang des doctrines qui, même appuyées sur des arguments plausibles, ne feront jamais la conquête de l'âme populaire. Nous en voulons à ceux de nos semblables qui nous trompent de propos délibéré : nous nous irritons contre les choses qui nous donnent le change sur leur véritable nature ou ne se présentent à nous qu'enveloppées de mystère.

D'autre part, est-il possible de nous dissimuler que si la vérité nous est indispensable, nous sommes en même temps à son égard dans une rigoureuse dépendance? A quel titre nous appartiendrait-il de la définir à notre gré, de lui assigner arbitrairement telles ou telles limites, tel ou tel caractère? En quelque ordre de recherches que ce soit, vérité de droit ou vérité de fait, elle s'impose à nous : et là où elle tombe sous nos prises, elle se rit de nos projets de domination. L'artiste a sur la glaise qu'il pétrit, sur les couleurs ou les tons qu'il assemble, un pouvoir qui n'a d'autres limites que les exigences de l'art : le savant et le philosophe peuvent multiplier à l'infini leurs hypothèses et leurs systèmes;

(1) Il semble qu'aucun de nos grands poètes n'ait décrit avec plus de force que Sully-Prudhomme dans *La source suprême* la soif de vérité qui dévore les âmes altérées de lumière.
(2) *Pragmatism*, p. 126.

aussi longtemps que l'expérience n'en aura pas démontré la justesse, on ne leur fera honneur que de leur brillante imagination.

Sur ces divers points, il semble bien que (jusqu'à notre temps du moins) toutes les écoles philosophiques étaient unanimes, sauf à entrer immédiatement en conflit dès qu'il s'agit pour elles de définir, chacune à sa manière, cette même vérité dont elles se réclament à l'envi.

Et, en effet, quelle idée précise doit-on s'en faire? A quels signes certains la reconnaître? Est-elle une, est-elle multiple? Quelles routes suivre pour y atteindre? Et quand on se flatte de l'avoir conquise, sa possession sera-t-elle passagère ou durable, sa valeur relative ou absolue? Bien plus, et cette question suprême contient et domine toutes les autres, est-il sûr qu'il y ait une vérité?

Vaste et difficile programme, matière à controverses séculaires et sans cesse renaissantes (1), où les intérêts philosophiques les plus graves sont fatalement en jeu.

L'histoire, impartialement consultée, nous met en présence d'époques où l'esprit humain, plein de confiance en lui-même ou dans les lumières de ceux dont il a fait ses oracles, ne conçoit et ne tolère aucun doute sur les vérités dont il se regarde

(1) M. Chiappelli a proposé (et cette thèse est très plausible) d'en faire l'objet d'une science spéciale, qui serait intermédiaire entre la critique au sens de Kant et la métaphysique au sens d'Aristote.

comme le dépositaire, et où mainte erreur a pu indiscrètement se glisser. A ces époques d'affirmation à outrance, par une réaction, semble-t-il, inévitable, en succèdent d'autres, où au contraire l'homme, humilié et averti par ses déceptions mêmes, désespère en quelque sorte de pénétrer le secret de son être et de l'Univers, et étend cette abdication bruyante ou résignée jusqu'aux vérités que naguère encore il appelait éternelles. Des opinions flottantes, provisoires, que le flux apporte et que le reflux emporte, composent toutes les doctrines dont il consent à porter le joug. Et ce qui est plus étrange, c'est que les victimes de cette incertitude sont ou affectent de se trouver heureuses de respirer ainsi intellectuellement plus à l'aise. Essaie-t-on de combattre cette menteuse illusion? Il faut s'attendre au sort du sage que Platon nous montre s'évadant des ténèbres de la caverne pour contempler la lumière dans une région supérieure, puis redescendant auprès de ses compagnons d'esclavage et accueilli par leurs rires moqueurs.

De ces deux tendances opposées, ai-je besoin de dire laquelle prédomine à l'heure présente? Il suffit de prêter l'oreille aux conversations de salon ou aux discours académiques, il suffit d'ouvrir une revue ou une publication quelque peu sérieuse pour être immédiatement éclairé sur ce point. Un penseur de réel mérite, dont la mort récente a causé de si vifs regrets, disait spirituellement : « On pourrait définir la philosophie contemporaine l'art de chercher

la vérité sans l'atteindre. » Peut-être à cette expression serait-on autorisé à substituer la suivante : « l'art de nier la vérité pour se dispenser même de la chercher. » Et voici un aveu plus explicite encore. Une grande revue philosophique citait naguère le fait d'un professeur de lycée, très haut placé, proposant à ses élèves comme sujet de dissertation cette pensée dont, paraît-il, son enseignement tout entier n'était que le développement : « Nous assistons à la décadence d'une idée qui a joué son rôle éminent dans le monde et dans la science : l'idée de vérité. »

* * *

A l'exemple de toutes les notions abstraites d'importance exceptionnelle, la notion de vérité est susceptible d'acceptions et interprétations assez nombreuses. Et tout d'abord elle peut être envisagée tour à tour du point de vue métaphysique et du point de vue logique.

Une de ses définitions les plus anciennes la confond avec l'être et lui donne comme contre-partie non l'erreur, mais le néant. Déjà dans la *République* de Platon les philosophes se reconnaissent à ce qu'ils « aiment à contempler la vérité » (1) : ce sont « les amants de l'être et de la vérité » (2). Un

(1) V, 475 E : Οἱ τῆς ἀληθείας φιλοθεάμονες.
(2) VI, 501 D : Τοῦ ὄντος χαὶ ἀληθείας ἐρασταί. — Un dialogue apocryphe, le *Minos* (315 A), contient cette définition : Η ἀληθὴς δόξα τοῦ ὄντος ἐστιν ἐξεύρεσις.

enseignement n'est éducatif que dans la mesure où il donne aux esprits une force suffisante pour se rendre maîtres de la vérité, « ce premier des biens pour les hommes comme pour les dieux ». Qu'on se reporte au mythe célèbre du *Phèdre* (1) : c'est seulement « dans la plaine de la Vérité » que les âmes sont capables de trouver un élément susceptible d'entretenir la partie la plus noble d'elles-mêmes.

Ici comme ailleurs à Aristote revient l'honneur d'avoir découvert la formule la plus brève et la plus instructive : « Chaque chose est vraie dans la mesure où elle est. » (2)

Entré avec empressement dans cette voie, S. Augustin affirme que pour être, le vrai n'a même pas besoin qu'une intelligence en prenne connaissance. M. de Vorges adhère à cette théorie : « Nous croyons que l'on peut avoir l'idée de la vérité des choses sans se préoccuper de leur conformité avec l'intellect » (3). Ainsi, — ajoute-t-il en guise de commentaire — aux premiers jours de la création, il y avait une vraie terre et une vraie nature avant que l'homme fût sorti des mains de

(1) 248 B : τὸ πέδιον τῆς ἀληθείας. En plus d'un passage, ce dernier mot est synonyme d'*idée*.

(2) *Métaphysique*, II, 1.

(3) *Abrégé de Métaphysique*, I, 105. Avec l'intellect humain ? certainement : mais avec toute pensée transcendante ? c'est autre chose, et S. Anselme me paraît avoir enrichi cette thèse d'un complément indispensable, pleinement accepté d'ailleurs par S. Thomas : « Licet plures sint essentiæ vel formæ rerum, tamen una est veritas divini intellectus, secundum quam omnes res determinantur veræ. » (*Somme th.*, XVI, 6.)

Dieu pour prendre possession de son domaine : de même on peut concevoir ici-bas le genre humain supprimé, sans que cette suppression entraîne du même coup celle de l'univers, de ses phénomènes, de ses lois.

Dieu — écrira plus tard S. Anselme — est la souveraine Vérité parce que rien n'est vrai que par lui. Toute vérité dérive de cette vérité première, bien plus grande et bien plus haute que tout ce que l'esprit humain a la faculté de concevoir.

A la suite d'Aristote, l'Ecole enseigne que la vérité est un attribut qui suit l'être pas à pas, à tel point que ces deux termes sont rigoureusement équivalents : *Ens et verum convertuntur*, l'être étant ici considéré en tant qu'intelligible, c'est-à-dire en tant qu'objet possible ou réel de connaissance (1). Ce qui n'a pas empêché plusieurs docteurs de maintenir la conception augustinienne en affirmant que la vérité est une perfection des choses considérées en elles-mêmes, au lieu d'une circonstance surajoutée, extrinsèque et accidentelle.

Sur ce point comme sur tant d'autres, Bossuet n'a pas hésité à répéter la doctrine scolastique :

(1) On pourrait interpréter dans ce sens une phrase de S. Thomas (au premier chapitre de son traité *De veritate*) : « Convenientiam entis ad intellectum exprimit hoc nomen *verum* », rapprochée des deux textes suivants : « Ens est id in quod tendit intellectus » (*Somme*, I, 16, 1) et « Res natæ sunt facere de se veram apprehensionem in intellectu humano qui per res mensuratur, unde veritas rerum existentium includit in sui ratione entitatem earum et superaddit habitudinem adæquationis ad intellectum humanum vel divinum » (*De veritate*, I, 8, c).

« L'être et le vrai ont la même étendue et s'appliquent aux mêmes objets. » (1)

Qu'on me permette de rattacher à ce principe deux corollaires qui pour être en apparence étrangers à la philosophie, n'en offrent pas moins un certain intérêt. C'est dans le domaine de la fiction que le génie poétique s'affirme et triomphe avec le plus d'éclat : voyez l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et dans un ordre d'idées tout différent, la *Divine comédie !* Quelle suite inépuisable de créations de tout genre, personnages et caractères, narrations et tableaux ! Dira-t-on que l'admiration des lettrés et les commentaires enthousiastes des critiques visent des objets inexistants ? Tout au contraire, nous sommes ici en présence d'« êtres » plus vivants et plus assurés de se perpétuer à travers les siècles qu'un nombre infini de très vulgaires réalités. — Et les héros de Corneille ? Historiquement, parfois même psychologiquement, ils sont à peine « vrais » : qui oserait cependant parler de leur fausseté ou de leur néant ? C'est un merveilleux d'un ordre à part, à propos duquel nul ne prononcera jamais le mot de « fantastique ». Lorsque le poète

Hors de l'ordre commun *leur* a fait des fortunes,

il a eu le dessein évident d'enseigner aux hommes

(1) Un des penseurs les plus en vue de ce temps, Bradley, place la vérité dans une réalité transconceptuelle, où les formes sensibles reparaissent, mais transfigurées, où l'absolu 1° peut être, 2° doit être, 3° est. — Remarquable exemple, écrivait à ce propos M. James, du lien étroit qui rattache la volonté et la croyance.

ce qu'ils « pourraient être », s'ils voulaient aller jusqu'au bout de leur énergie morale.

*
* *

Telle que nous venons de l'envisager, la vérité a été et méritait d'être qualifiée de « transcendante », et intéressait plus spécialement le métaphysicien : nous avons hâte de passer à la vérité « logique » sur laquelle portent les plus âpres discussions contemporaines et qui nous occupera beaucoup plus longtemps.

C'est là sans contredit son acception première et en tout temps la plus répandue. Ici nous sommes dans le *vrai* en tant qu'êtres connaissants, et les choses elles-mêmes ne sont appelées *vraies* que comme terme et but de la connaissance. La vérité se présente à nous, non plus comme synonyme d'*être*, mais en relation étroite et nécessaire avec l'intelligence : c'est dans ce commerce mental qu'elle trouve, selon le langage scolastique, sa place naturelle, sa raison d'être par excellence (*suî propriam rationem*) tandis qu'elle n'est dans les choses que secondairement et par analogie.

Mais qu'est au juste la vérité envisagée sous ce nouveau jour, en tant qu'appartenant à un jugement formulé ?

La connaissance elle-même (nous l'avons constaté

dans une étude précédente) est assez généralement entendue comme une *adæquatio rei et intellectus*. Cependant, semble-t-il, c'est là, plutôt, la marque de son achèvement, l'idéal dont elle doit se rapprocher autant que le permettent les circonstances. En tout cas, cette même expression répond avec un surcroît de justesse et d'exactitude à la notion de *vérité* logique. En effet, cette *adæquatio*, quelque sens qu'on lui donne, et de quelque façon qu'elle se produise, est-elle réalisée ? nous sommes dans le *vrai*. Ne l'est-elle pas? nous sommes dans le *faux*. C'est ainsi que la représentation d'un être concret déterminé est dite *vraie* ou *exacte*, quand elle reproduit cet être avec tous ses traits constitutifs : telle une photographie bien prise et bien éclairée. C'est ainsi également qu'un concept méritera les mêmes épithètes lorsque le groupe, genre ou espèce, dont il est comme le type, a été saisi par l'esprit dans ses caractères fondamentaux et essentiels, de manière à prévenir et à rendre impossible toute confusion. Voilà ce que résume très bien cette formule : « La vérité est la conformité de la connaissance (1) avec son objet. » C'est, n'hésitons pas à le répéter, la justification, la déclaration d'authenticité de la connaissance, l'attestation qu'elle a atteint son but, qu'elle n'est ni restée en deçà, ni allée au delà. Ainsi comprise, la vérité est bien en nous et

(1) Ou mieux encore « de l'affirmation », comme le proposait J. de Maistre. — En effet, ce que nous affirmons, voilà ce que nous voulons qui soit vrai.

non dans les choses, comme l'enseignait déjà le vieil Aristote (1).

Cette conception a été tout récemment l'objet, de la part de M. Sertillanges, d'une tentative de critique ou plutôt de rectification que nous devons signaler. « Un intellect sera vrai (2) — dit-il d'abord — quand il aura une forme de connaissance achevée et répondant à la réalité. » A quoi l'on pourrait objecter que, de même que dans le langage courant « vrai » se dit, non de l'homme qui juge ou raisonne, soit des jugements qu'il porte ou des théories qu'il défend, ainsi dans la question présente cette épithète trouve son emploi lorsqu'on parle de l'acte produit par l'intelligence, non de cette intelligence elle-même. Sans insister autrement sur une querelle plutôt grammaticale, passons à une affirmation bien autrement digne d'attention.

« La vérité — poursuit le savant professeur de l'Institut catholique de Paris (3) — n'est pas directement un rapport de nous aux choses : c'est un rapport de nous à nous, en correspondance d'équation avec les choses. » Assertion qui trouve un utile commentaire dans les lignes suivantes : « Le jugement, seul sujet de la vérité humaine proprement

(1) Métaphysique, V, 4, 1027b25 : *Οὐκ ἔστι τὸ ψεῦδος καὶ τὸ ἀληθὲς, ἐν τοῖς πράγμασιν, ἀλλ' ἐν διανοίᾳ.* Ce dernier mot est à remarquer, car il réserve aux jugements et exclut des idées simples la vérité et la fausseté.

(2) Cette façon de s'exprimer se rencontre-t-elle dans la langue philosophique du moyen âge ? Je n'en ai pas souvenance. Notre langue française ne paraît pas s'y prêter.

(3) *Saint Thomas*, vol. II, p. 182.

dite est tout entier en nous, au lieu que l'appréhension simple a un de ses termes en nous, l'autre au dehors. » La relation de vérité est donc purement intérieure.

Mais un autre texte de Saint Thomas se trouve inopinément jeté dans la discussion. « Æqualitas diversorum est : unde, ibi primo invenitur ratio veritatis in intellectu, ubi primo intellectus incipit aliquid proprium habere quod res extra animam non habet, sed aliquid ei correspondens. » D'où cette conclusion que dans la formule célèbre *adæquatio rei et intellectus,* il faut entendre par *intellectus* l'intellect en acte, et par *res* le connu non en tant que chose en soi, mais en tant que chose en nous.

Cette explication est-elle décisive? Il me semble permis d'en douter. En tout cas, on a répondu (1) que pour les scolastiques la vérité ne se trouve à proprement parler que dans l'esprit. Cette vérité formelle n'est applicable aux choses que d'une façon très imparfaite. Le second terme du rapport ne peut être que la réalité en dehors de l'âme, ou dans l'esprit quand elle n'a qu'un être possible ou imaginaire. C'est bien comme partie intégrante de la relation de vérité qu'intervient ici la réalité. En d'autres termes, toute vérité est représentative, c'est-à-dire présuppose un rapprochement entre

(1) Voir l'article de M. Créteur, dans la *Revue Augustinienne* (15 septembre 1910).

sujet et objet : de même qu'il n'y a pas d'esprit sans quelque vérité à percevoir, de même il n'y a pas de vérité sans quelque esprit qui l'aperçoive.

Mais à quoi bon nous attarder à ces controverses spéculatives, aussi longtemps que nous n'avons pas discuté contradictoirement avec les sceptiques, la question de savoir si, et dans quelle mesure, la vérité est accessible à notre intelligence?

Dans une de ses pages les plus saisissantes, Pascal nous dépeint l'homme « suspendu entre rien et tout. La fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable... Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'existaient point et nous ne sommes point à leur égard : elles nous échappent, ou nous à elles. » La part restreinte de la réalité qui est, si on peut ainsi parler, à notre portée et à notre mesure, ne s'ouvre elle-même qu'incomplètement à notre regard : il n'est pas jusqu'aux savants les mieux préparés à leurs recherches spéciales, les plus déterminés à ne reculer devant aucun effort, qui n'aient conscience de tout ce qu'ils continuent malgré tout à ignorer. Et sans doute, quand nous nous comparons aux anciens, ne sommes-nous pas tentés de prendre en pitié leurs explications scientifiques? mais il est très probable que nous ne ferons pas plus brillante figure aux yeux de nos arrière-neveux, de telle sorte qu'envisagée dans le passé, la marche conquérante de la

science a de quoi nous remplir d'orgueil, tandis que considérée dans l'avenir, elle nous commande la plus humble modestie.

Nous avons sans doute la ressource de répondre que si notre expérience est manifestement limitée, elle n'est pas inexacte du fait même de sa limitation : l'empire chaque jour plus étendu que nous exerçons sur la nature atteste l'exactitude et la précision de notre savoir. Il y a des principes dont nous nous déclarons sûrs, des choses que nous certifions être à notre connaissance. Il ne nous paraît nullement nécessaire d'avoir atteint en tout ordre d'études les concepts les plus généraux pour savoir pratiquement la part de vérité contenue dans des concepts partiels. Notre connaissance est toujours « courte par quelque endroit », c'est certain : mais telle qu'elle est, sur bien des points elle a fait ses preuves elle se démontre, elle se justifie ; son autorité est incontestable. Erreur, nous réplique-t-on. « Aucune vérité n'étant isolable, si nous n'avons pas la vérité absolue de tout, nous ne pouvons l'avoir de rien. Pour penser un objet dans la vérité de son être, il faudrait pouvoir le rattacher directement au Tout des choses, ce qui exigerait une expérience universelle dont nous sommes évidemment incapables. » (1) Ici comme ailleurs, Pascal avait frayé la route aux objections contemporaines : « Les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel

(1) DUNAN, *Les Deux idéalismes*, p. 16.

enchaînement l'une avec l'autre que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre et sans le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties. »

Pour nous qui ne cherchons pas, à l'exemple de l'auteur des *Pensées*, une sécurité de plus pour la foi dans l'humiliation de la raison, la théorie qui vient d'être exposée nous paraît excessive et en tout cas n'implique en aucune façon les conséquences qu'on se plaît à en tirer. L'intelligence humaine n'est pas et ne peut pas être absolue, elle est, par nature, finie et incomplète, soit : faut-il pour autant la condamner à une suite fatale et ininterrompue d'erreurs ? Nullement. Une représentation « vraie » ne suppose pas que son objet s'y retrouve tout entier, avec l'université de ses attributs apparents ou cachés : il suffit que ce que nous apercevons de cet objet lui appartienne sans conteste.

S'il en était autrement, nous serions tous les jours et à chaque instant les artisans de notre propre déception. Et en effet, les psychologues contemporains les plus avertis nous répètent à l'envi que « la conscience s'intéresse inégalement aux divers éléments de son contenu, accueille les uns et rejette les autres : penser, c'est opérer des sélections. Nous faisons même plus que de donner ainsi du relief aux choses, de les unifier ou de les séparer. Nous pratiquons l'art d'ignorer réellement la plupart de celles

qui sont devant nous (1).» L'intelligence, fût-ce celle d'un rare génie, ne perçoit pas indistinctement et avec une égale délicatesse toutes les propriétés de l'être : d'elle-même elle procède par exclusions et manifeste des préférences, s'appliquant plus spécialement aujourd'hui à un attribut, et demain à un autre. Et elle estime que ces attentions multiples et successives, loin de compromettre la connaissance finale, lui garantissent au contraire un surcroît de précision. C'est chose inouïe ou en tout cas absolument exceptionnelle, qu'un mathématicien consultant un naturaliste, ou un jurisconsulte venant se renseigner auprès d'un astronome. Il y a dans la création des règnes divers, et dans une seule et même science des branches souvent très différentes ; or il ne vient à la pensée de personne que ces séparations soient toutes factices et arbitraires, et que le grand principe de la division du travail, avec ses merveilleux résultats dans l'industrie moderne, doive être une cause directe et inévitable de stérilité en philosophie.

Sans doute, considérée en soi et, si l'on peut ainsi parler, dans sa nature et ses origines métaphysiques, la vérité est une, ainsi que l'affirme S. Thomas (2). Et cependant les psychologues n'en tombent pas aisément d'accord. Il semble que l'esprit

(1) W. James, *Précis de philosophie*, p. 220 traduction française.
(2) *Somme théol.*, I, xvi, 6 : « Licet plures sint essentiæ vel formæ rerum, tamen una est veritas divini intellectus, secundum quam omnes res determinantur veræ. »

humain se prête volontiers à la conception d'une Beauté suprême, en qui se retrouvent et se fondent toutes les beautés particulières, d'un Bien souverain qui est la source de tous les biens partiels. Platon (pour ne citer que lui), nous élève sur les ailes de la dialectique jusqu'à la première, dont il nous invite à contempler le resplendissant et ineffable éclat dans l'une des pages les plus magniquement éloquentes de toute son œuvre (1), tandis que sa *République* nous apprend à chercher et à trouver dans l'idée du Bien absolu le centre immuable, le foyer toujours jaillissant de toute existence comme de toute connaissance. La Vérité, dont le célèbre Athénien était pourtant si épris, ne lui a inspiré rien de comparable. Et si dans nos faibles moyens nous tentions de combler cette lacune, nous sentirions bien vite les difficultés toutes spéciales d'une pareille tâche.

Faut-il, en conséquence, admettre autant de vérités qu'il y a d'intellects divers, en invoquant la part qui revient au sujet dans tout exercice de la pensée (2) ? ou bien, ce qui paraît à première vue bien plus rationnel, distinguer des catégories de vérités répondant aux catégories de la connaissance — vérités de sens commun, scientifiques, philosophiques — divines ou humaines — rationnelles ou empiriques — esthétiques ou morales (3)?

(1) *Banquet*, 211 D — 212 B.
(2) Thèse que je vois attribuée à Cajetàn.
(3) Cf. *Revue de philosophie*, mai 1908, p. 457.

Convient-il d'assigner à chaque science un ordre exclusif de vérités? Voici, par exemple, les positivistes qui n'admettent que la vérité scientifique dont ils sont les inventeurs ou du moins pour laquelle ils ont pris un brevet. Mais se retrouve-t-elle partout? Tandis qu'en physique les faits étant constants et évidents, les lois conservent malgré tout un élément hypothétique, en morale les faits sont variables et imprévisibles, les lois, d'essence normative, ont un caractère absolu. Dans le premier de ces domaines, le résultat tangible est tout : dans le second, tout est subordonné à l'intention de l'agent.

Doit-on au contraire s'attacher à une définition unique de la vérité, sauf à accorder que selon les cas elle est découverte par d'autres voies et vérifiée par d'autres procédés? Est-ce un seul et unique sommet auquel on a accès même en partant de points différents et en s'y acheminant par des routes très diverses?

Ces deux solutions, selon le point de vue où l'on se place, me semblent pouvoir l'une et l'autre se défendre, et l'on m'excusera de ne pas entamer à ce sujet une polémique sans grand intérêt doctrinal. C'est ainsi que théoriquement l'humanité est une ou tout au moins peut être ramenée à l'extension d'un type unique, tandis que pratiquement elle se partage d'elle-même en un nombre plus ou moins considérable de races, de peuples et de nations.

Une autre difficulté se présente à nous, bien plus grave et surtout bien autrement actuelle.

Sauf de rares exceptions, les générations qui nous ont précédés inclinaient à voir dans ce qu'elles appelaient « la vérité », soit des faits attestés sur lesquels aucun doute n'était possible, soit des thèses élevées par l'expérimentation ou la démonstration au-dessus de toute contestation (1). Depuis un demi-siècle surtout, les choses ont bien changé; s'inspirant à la fois de Kant et d'A. Comte, toute une école de savants et de logiciens s'est appliquée, avec une persévérance digne d'une meilleure cause, à affaiblir l'idée de vérité *absolue*, de vérité *en soi*, à en saper pièce à pièce tous les fondements.

Certes ce n'est pas aux grands penseurs de la Grèce qu'on peut en appeler pour couvrir ce que je qualifierais volontiers de défaillance intellectuelle. Frappé et déconcerté par les variations incessantes des choses multiples, mobiles, relatives et particulières, Platon, jaloux de sauver la science, avait imaginé ses Idées, types éternels et immuables, qui constituent à ses yeux la vérité par excellence, la vérité transcendante. A son tour Aristote enseigne que de ce qui change sans cesse, il n'y a pas de science durable; et dès lors parut universellement acceptée la formule fameuse *Fluxorum non est scientia*. L'universelle mobilité paraissait entraîner l'universelle indétermination. S. Thomas, tout en

(1) Κτήματα εἰς ἀεί, pour emprunter l'énergique expression de Thucydide.

adoptant sur bien des points l'empirisme péripatéticien, en a marqué sans hésitation le point faible : « Datur intelligi quod veritas non est totaliter a sensibus expetenda : requiritur enim lumen intellectus agentis per quod immutabiliter veritatem in rebus mutabilibus cognoscimus (1). » Le sens n'est qu'un instrument au service de l'intelligence.

Dans un autre travail (2), j'ai eu occasion d'insister sur le rôle prééminent joué dans la philosophie française du XVII[e] siècle par ce qu'on nommait alors couramment les « vérités éternelles », préoccupation constante des politiques et des moralistes, des lettrés et des artistes de cette grande époque, non moins soucieux les uns que les autres de remonter en tout jusqu'aux principes, de tout soumettre à des préceptes universels. Il suffira de rappeler ici quelques lignes de la conclusion de *La Connaissance de Dieu et de soi-même* :

« Nous apercevons des vérités indéfectibles, claires et incontestables. Nous savons qu'elles sont toujours les mêmes et nous sommes toujours les mêmes à leur égard, toujours également ravis de leur charme, et convaincus de leur certitude : marque que notre âme est faite pour les choses qui ne changent pas, et qu'elle a en elle un fonds qui aussi ne doit pas changer. Car il faut observer que ces vérités

(1) *Somme théol.*, I, LXXXIV, 6. Et ailleurs : « Veritas ex parte personarum non variatur. »
(2) *Revue de Philosophie*, avril 1910.

éternelles sont l'objet naturel de notre entendement. C'est par elles qu'il rapporte toutes les actions humaines à leur règle, tous les raisonnements aux premiers principes connus par eux-mêmes comme invariables, tous les ouvrages de l'art et de la nature, toutes les figures, tous les mouvements aux proportions cachées qui en font et la beauté et la force : enfin, toutes choses généralement aux décrets de la sagesse de Dieu, et à l'ordre immuable qui les fait aller en concours. »

Ni le sensualisme du XVIIIe siècle ne pouvait s'accommoder de pensées aussi élevées et aussi austères, ni le romantisme du XIXe siècle d'une tenue intellectuelle aussi rigide.

Puis deux modifications capitales survenues presque simultanément, l'une dans nos méthodes pédagogiques, l'autre dans notre conception du monde matériel et moral, ont jeté la curiosité du plus grand nombre dans des voies toutes nouvelles.

Jadis confinée entre d'assez étroites limites, l'histoire ne s'occupait que des événements saillants de la vie politique et militaire. Lorsqu'il y a cent ans, elle se fut métamorphosée avec l'éclat littéraire et le prestige scientifique que l'on sait, elle pénétra triomphante dans la sphère des idées. Or, celle qu'on a appelée « l'éternelle recommenceuse », ne se répète et ne se copie jamais : il est même permis de dire qu'elle emprunte son principal intérêt à l'infinie mobilité des hommes et des choses humaines. Pour elle, rien d'universel, rien surtout

d'éternel. Les époques sont comme les jours : elles se suivent et ne se ressemblent pas.

En second lieu, la notion de progrès ou tout au moins d'évolution, a conquis une popularité croissante, et les destinées des nations — qu'elles se produisent à travers des révolutions soudaines et violentes, ou des transformations plus lentes et plus paisibles — ont paru livrées en somme à des vicissitudes perpétuelles, sans que de l'étude, même approfondie du passé, il soit possible de tirer la moindre conclusion assurée en ce qui touche l'avenir. Le poète, dans une strophe justement admirée, nous montre l'homme « toujours poussé vers de nouveaux rivages » et « incapable de jeter l'ancre, ne fût-ce qu'un jour, sur l'océan de la durée ». Ce qui est vrai des individus, l'est bien plus encore des générations successives. L'humanité veut vivre, et la vie, dans quelque domaine qu'on la considère, semble incompatible avec l'immobilité.

Chose étonnante, cette attitude mentale a eu son contre-coup jusque dans le domaine scientifique proprement dit. Chez les anciens comme chez les modernes, les mathématiques étaient au premier rang et occupaient la place d'honneur, en raison du caractère absolu tant de leurs définitions que de leurs déductions. La condition impérieusement requise pour être admis à l'école de Platon c'était d'être géomètre, et de son côté Descartes n'hésite pas à écrire « qu'entre tous ceux qui ont ci-devant

recherché la vérité dans les sciences, il n'y a eu que les seuls mathématiciens qui ont pu trouver quelques démonstrations, c'est-à-dire quelques raisons certaines et évidentes ». Ce qui passait ainsi pour un insigne privilège ne provoque plus aujourd'hui chez quelques-uns qu'une sorte de dédaigneuse impatience et l'on parle tout haut de faire expier à l'intelligence, mise en quarantaine, la satisfaction toute particulière qu'elle a éprouvée pendant des siècles à ne manier dans le calcul des nombres comme dans la mesure de l'espace que des formules rigides et des concepts invariables.

A leur tour les physiciens, appuyés sur les procédés proclamés infaillibles de la méthode expérimentale, étalaient avec quelque fierté la liste incessamment agrandie de leurs conquêtes. On les a rappelés et on les rappelle avec persévérance à plus de modestie. A la première page de la préface d'un ouvrage très rarement cité et trop peu connu (1) je lis ce qui suit : « Du moment que le présent est fonction du passé, que le progrès est solidaire de la tradition, notre science d'aujourd'hui n'est et ne peut être en effet qu'une résultante passagère, un moment fugitif dans l'évolution qui entraîne le monde et l'esprit. Il faut changer de point de vue et en changer souvent, parce que les choses ont un

(1) *Histoire de la philosophie moderne dans ses rapports avec le développement des sciences de la nature*, par Fernand Papillon, Paris, 1876. Cette dernière date est à retenir : ce n'est pas d'hier que date le mouvement de réaction « antiscientiste » si général aujourd'hui.

nombre infini de côtés et sont dans un état d'instabilité continuelle. La vérité est un polyèdre tournant : elle a mille faces qui se déplacent constamment. Ni la nature ni l'âme ne sauraient cadrer avec nos formules trop concises, avec nos systèmes trop étroits, avec nos théories trop absolues. » Sans doute il y aurait ici plus d'une réserve à faire : je cite et ne discute pas. En somme à l'heure actuelle ce qui reste d'universellement admis en physique compte à peine au regard de ce qui a été ou modifié à la suite de récentes constatations ou contesté au nom d'hypothèses nouvelles, édifiées à la hâte.

Est-il nécessaire d'insister sur le désarroi de la pensée contemporaine en matière de morale ? conscience, responsabilité, obligation, sanction, quelle vérité est restée debout ? Et la confusion des systèmes qui s'entrecroisent et se combattent donne la sensation non d'une activité féconde, mais d'un épouvantable chaos.

Bref, comme un écrivain en vue nous le donnait à entendre naguère, la science rejette « la vérité », et ne comporte plus que des vérités successives et provisoires, en rapport étroit avec les phases diverses traversées ou à traverser par l'humanité. Pascal triomphe, et des adhérents qui lui viennent d'un côté bien inattendu répètent dans leur prose décolorée ce cri ému de sa vibrante éloquence : « Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque

terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte, et si nous le suivons, il échappe à nos prises, nous glisse et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous. »

Pascal du moins, lorsqu'il portait au savoir humain des coups si redoutables, savait où chercher la certitude qu'il ne pouvait ou ne voulait pas lui reconnaître ; cette excuse — ai-je besoin de le dire ? — fait totalement défaut au plus grand nombre des nouveaux dialecticiens.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter la portée métaphysique de leurs assertions, ni même de déterminer la part d'absolu propre aux divers groupes des sciences inscrites au programme de nos Universités : ces problèmes, d'une gravité exceptionnelle, seront étudiés ailleurs avec tout le développement qu'ils réclament. Nous bornant à la notion de vérité, seule directement en jeu, nous n'irons pas au delà de quelques brèves réflexions.

Est-ce qu'il est au pouvoir de qui que ce soit de modifier, ne fût-ce que sur un point, les résultats contenus dans la table de Pythagore ou dans un livre de logarithmes ? le nombre π doit-il grandir ou diminuer au cours des âges ?

Est-ce que même les plus stupéfiantes d'entre les récentes découvertes scientifiques ont supprimé les lois de la pesanteur ou de la dilatation des corps, ou

la formule de l'équivalent mécanique de la chaleur ? En fait, ce sont des vérités nouvelles dont s'est enrichi le trésor des vérités anciennes. Seules certaines hypothèses, certaines théories jusqu'ici en honneur devront être rectifiées, sinon entièrement abandonnées (1).

Est-ce que l'histoire, dont les moyens de contrôle vont sans cesse en se multipliant, a cessé de posséder son genre de vérité propre, si difficile qu'il soit le plus souvent de dégager avec une exactitude rigoureuse les actions et réactions individuelles ou sociales, économiques ou politiques, d'où jaillissent les événements ?

Enfin, en morale, ne peut-on pas prévoir l'heure où l'opinion publique, éclairée sur le péril actuel des âmes, reviendra à une interprétation plus respectueuse et plus confiante des commandements de la conscience et des sanctions de l'au-delà ? (2)

Mais depuis un quart de siècle, la croisade anti-

(1) En tous cas, ce n'est pas Claude Bernard qui se fût converti aux théories nouvelles, lui de la plume duquel est tombée cette phrase si catégorique : « La vérité ne nous apparaît jamais que sous la forme d'un rapport absolu et nécessaire ». (*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, p. 51.)

(2) Il y a sans doute beaucoup à reprendre dans le livre tout récent de M. Dunan, *Les Deux idéalismes*. Mais l'auteur y dénonce avec autant de force que de tristesse le vide de la pensée contemporaine, et il adjure les maîtres de l'enseignement officiel de travailler sans retard à l'œuvre urgente de notre restauration intellectuelle.

intellectualiste que nous venons de dénoncer a revêtu, principalement en Amérique et en Angleterre, un caractère très particulier sur lequel nous avons le devoir d'insister.

(*A suivre.*) CH. HUIT.

LE PANTHÉISME CONTEMPORAIN

Cours d'enseignement religieux supérieur dans la Chapelle de l'Assomption.

Année 1911.

INTRODUCTION.

L'INVASION ACTUELLE DU PANTHÉISME

(*Suite.*)

Le Panthéisme des Modernistes.

L'inventaire, brièvement dressé, des doctrines qui se partagent actuellement la pensée contemporaine (1), nous a fait constater que toutes ces doctrines — théoriquement et pratiquement, par la logique fatale de l'idée et dans la réalité des faits — aboutissent à l'une des innombrables formes du panthéisme; tout au moins dans les esprits (et ils sont nombreux) qui ne veulent pas se dire athées, et

(1) *Foi Catholique*, mai 1911, p. 129.

qui de ce fait ont quelque intérêt à se leurrer ou à tromper les autres.

La démonstration, disions-nous, doit être complétée par un dernier terme, le plus important à notre point de vue : le panthéisme moderniste.

En attendant la discussion doctrinale sur le fond, je dois rappeler tout d'abord ici, par quelques textes, la réalité du danger panthéistique qui menaçait l'Eglise « par le dedans », du fait des théories modernistes, et prouver l'exactitude de cette définition donnée par Pie X et qui atteint, avec une sûreté de coup d'œil vraiment « infaillible », le fond de la grande hérésie contemporaine :

« Si tous les éléments dans la religion ne sont que de purs symboles de Dieu, pourquoi le nom même de Dieu, le nom de personnalité divine ne seraient-ils pas aussi de purs symboles ? Cela admis, voilà la personnalité de Dieu mise en question, et la voie ouverte au panthéisme.

« Au panthéisme, mais cette autre doctrine de l'immanence divine[1] y conduit tout droit. Car nous demandons si elle laisse Dieu distinct de l'homme ou non. Si distinct, en quoi diffère-t-elle de la doctrine catholique, et de quel droit rejeter la révélation extérieure ? Si non distinct, nous voilà en plein panthéisme. Or la doctrine de l'immanence, au sens moderniste, tient et professe que tout phénomène de conscience est issu de l'homme en tant qu'homme. La conclusion rigoureuse, c'est l'iden-

tité de l'homme et de Dieu, c'est-à-dire le panthéisme (1). »

Mon rôle se borne à commenter, historiquement et doctrinalement, ces paroles souveraines.

Historiquement, d'abord.

Je n'ai jamais été plus douloureusement impressionné dans ma vie, que par deux paroles de prêtres.

La première me fut adressée directement, il y a environ douze ans. Je l'ai déjà citée autrefois dans cette revue, mais elle est trop nécessaire à mon sujet pour que les lecteurs qui s'en souviendraient ne me pardonnent pas de la répéter. C'était donc avant l'éclat du modernisme, et je causais philosophie avec ce prêtre, gravement atteint de la « disjonction kantienne ». Il ne voulait pas admettre que les créatures, les causes secondes, fussent de vraies causes, eussent une activité réelle et réellement distincte de l'action souveraine de Dieu. Et comme je lui faisais observer le danger d'aboutir ainsi à des conclusions panthéistiques : « Oh ! le panthéisme ! me répondit-il avec un accent indéfinissable où il y avait à la fois de l'embarras et du cynisme, le panthéisme, après tout... c'est un mot ! » Je ne dirai pas ce qu'est devenu ce prêtre.

L'autre parole m'a été rapportée, il y a bientôt quinze ans, par un malheureux jeune homme qui

(1) Encyclique *Pascendi.*

en avait été, à la lettre, la victime. Auditeur de mes cours d'enseignement religieux, et m'ouvrant son âme torturée par le doute, il m'avoua que son professeur de philosophie, prêtre et directeur d'une institution ecclésiastique, détruisait systématiquement, méthodiquement la foi de ses élèves par l'enseignement du criticisme kantien le plus négateur. Et il me raconta le dialogue qui venait d'avoir lieu entre lui-même et ce professeur :

« — Qu'avez-vous donc aujourd'hui ? dit le prêtre en rencontrant le jeune homme. Vous paraissez tout soucieux, tout préoccupé... » — Et devançant la réponse : « — Je devine. C'est le problème de l'au-delà, n'est-ce pas, qui vous tourmente ? Vous vous demandez ce que nous deviendrons après cette vie ?... Eh bien, mon ami, nous rentrerons tous dans le grand Tout, et ce sera fini... »

Et le malheureux jeune homme à qui un prêtre catholique, choisi par des parents chrétiens pour garder le trésor de la foi dans l'âme de leur fils, avait arraché ainsi la croyance en un Dieu réel, pleurait, en me redisant cette scène, les larmes d'angoisse que connut Jouffroy.

Un certain temps (trop longtemps) après, ce prêtre écrivait, contre l'idée d'un Dieu créateur et distinct du monde, un article retentissant, intitulé : *La dernière idole* ; puis on apprenait qu'il avait enfin quitté la soutane et était devenu professeur de libre pensée à l'Université nouvelle de Bruxelles. Il s'appelait Marcel Hébert. Ce fut le commencement des

scandales du modernisme. Il fallait rappeler ce cas, qui est symbolique, en raison du panthéisme avoué du personnage, et aussi parce que son influence, longtemps avant son éclat et durant sa longue période d'apostolat panthéistique sous le couvert de la robe du prêtre, fut désastreuse à un grand nombre.

Le Dieu réel et distinct du monde, c'est donc « la dernière idole ». Et c'est de l'idée de ce Dieu qu'il faut dire, selon M. Marcel Hébert : « Il s'agit, devant toute conscience qui réfléchit et veut se rendre compte de sa foi, d'appeler loyalement *image l'image*, *légende la légende*, de laisser chacun libre de symboliser selon son tempérament, son sens religieux, et de n'attacher d'importance à tel rite, à telle formule que dans la mesure où ces moyens nous aident efficacement à devenir meilleurs.

« Est religieux, n'est religieux que l'acte par lequel l'Idéal s'incarne dans un peu de mieux réalisé, particulièrement lorsque ce progrès a lieu dans l'ordre de la science, de l'art ou de la justice (1). »

C'est au monisme panthéistique que s'achemine, au travers des brumes de sa pensée souvent incohérente, ce faux mystique rêveur et orgueilleux que fut Tyrrell. En dépit de sa conversion, de surface et de sentiment, au catholicisme, il n'avait jamais pu

(1) Marcel Hébert, *La dernière idole*, *Revue de Métaphysique et de Morale*, juillet 1902. — M. Marcel Hébert a délayé cette pensée peu nouvelle en deux gros volumes :

dépouiller tout à fait l'individualisme protestant d'un *moi* inconsciemment hégélien.

Dieu, c'est « *le Tout* dont nos sens et notre raison ne nous donnent qu'une portion infinitésimale ».

« La foi est une vision de Dieu, non face à face, mais indistincte, comme à travers un verre. » Cette vision ne se commande pas, mais nous est donnée. Dans ces moments, « il semble que nous regardons à travers l'œil de Dieu, placés au point de vue du Tout ». — « L'objet de cette foi, la réalité ainsi appréhendée, qu'est-ce sinon ce que Matthew Arnold appelle : *la Puissance qui cherche la Verité*?...

« Et c'est cette même force dont nous reconnaissons l'œuvre dans la bonté de nos frères de tout âge et des races les plus variées... Nous n'adorons pas l'Humanité comme les disciples d'Auguste Comte, mais nous vénérons le Pouvoir qui se révèle dans la bonté humaine, quelle qu'elle soit. En ce sens, en tant qu'elle représente ce qui est noble, vaillant et vrai, pour ceux qui se sont, en quelque sorte, crucifiés, sacrifiés, diminués pour l'amour de Dieu et pour la cause de son Royaume et de leur pro-

L'Evolution de la foi catholique, 1905, et *Le Divin, expériences et hypothèses*, 1907. Il a écrit aussi : *Le pragmatisme, étude de ses diverses formes anglo-américaines, françaises et italiennes et de sa valeur religieuse*, 1908. M. Marcel Hébert est l'une des autorités complaisamment citées par M. Payot dans son haineux *Cours de Morale*. Juste récompense d'apostasie!

chain, l'Humanité est un Christ mystique, un verbe ou une manifestation du Père; et chaque membre de cette société est dans sa mesure un Christ uo Révélateur en qui Dieu s'est fait chair et demeure en notre milieu...

« C'est à la lumière de la foi que nous vivons la vie de charité, et nous passons alors de la domination d'un amour dont nous sommes le centre à celle d'un amour dont le centre est partout et la circonférence nulle part, à celle de l'amour de l'absolue bonté en quelque sorte révélée dans la bonté humaine, à celle de Dieu en quelque sorte révélé dans l'homme, à celle de l'homme en quelque sorte révélant Dieu (actuellement ou en puissance, seul ou collectivement). C'est alors que le Tout commence à vivre en nous et que nous approprions ses fins, ses titres et ses désirs au sacrifice de nos fins personnelles... »

L'Eglise invisible et inexistante que rêve Tyrrell serait donc une société religieuse universelle, qui dépasserait tous les dogmes, tous les symboles, toutes les religions, et même aussi, semble-t-il, le dogme d'un Dieu réel et réellement distinct du monde et de l'humanité, puisque cette Eglise « assurerait le commerce entre ses membres et le grand Tout, c'est-à-dire entre l'âme et Dieu » (1).

Tous les dogmes et notamment celui de la créa-

(1) TYRRELL, *Lettre à un professeur d'anthropologie*, 1908, p. 73 à 82, *passim*.

tion (1) ne sont donc que des symboles, dans lesquels les vérités se montrent inextricablement mélangées avec l'erreur comme l'or avec le minerai,... et « l'or restera hors de portée aussi longtemps que l'homme sera homme » (2).

Le *Programme des modernistes italiens*, qui essaie de répliquer à l'Encyclique *Pascendi*, se garde bien de relever l'accusation de panthéisme, à laquelle il lui serait impossible de répondre.

Il en reconnaît même implicitement le bien fondé. Tout d'abord, par cet aveu fondamental : « Nous acceptons la critique de la raison pure, telle que l'ont faite Kant et Spencer » (3), puisque le panthéisme, comme nous l'avons démontré, découle logiquement et fatalement du criticisme de Kant et du positivisme de Spencer.

En second lieu, l'explication que les modernistes italiens tentent de donner de leur immanentisme est la plus formelle confession qu'on puisse voir de leur panthéisme. Les formules en sont même naïves. C'est, bien entendu, le rejet absolu de toute connaissance rationnelle ou même intellectuelle d'un Dieu réel et distinct du monde.

« Il est nécessaire avant tout de reconnaître que

(1) *Tyrrell, Lettre à un professeur d'anthropologie*, p. 83.
(2) *Ibidem.*
(3) *Il programma dei Modernisti*, Roma, 1908, p. 97.

les preuves imaginées par la philosophie scolastique pour démontrer l'existence de Dieu et tirées du mouvement, de la nature des choses finies et contingentes, des degrés de perfection, de la téléologie de l'univers, ont aujourd'hui perdu toute valeur.» (1)

Par suite, à ces mots : « la démonstration de l'existence de Dieu », les modernistes italiens substituent cette formule panthéistique : « la justification de la foi au divin ».

« Il était naturel que l'on recourût pour la démonstration de l'existence de Dieu, ou mieux pour la justification de la foi au divin, au témoignage de la conscience. » (2)

Et voici les termes à la fois incohérents et très précis, par lesquels les auteurs du *Programma* confessent ouvertement leur panthéisme évolutionniste.

Le seul moyen qu'ils reconnaissent pour « justifier la foi au divin », c'est « la conscience de l'homme qui expérimente en elle, d'une manière qui échappe à l'analyse, les influences du divin immanent à travers des siècles d'expérience religieuse et l'aspiration au divin transcendant que réaliseront les générations religieuses de l'avenir » (3).

(1) *Il programma dei Modernisti*, p. 98.
(2) *Ibidem*, p. 99.
(3) *Il programma dei Modernisti*, p. 106.

Comment le divin « transcendant », qui est par définition absolu et éternel, peut-il être actuellement non réalisé, c'est-à-dire inexistant, et comment savons-nous qu'il sera réalisé par les générations religieuses de l'avenir, et surtout comment ces générations à venir s'y prendront-elles pour opérer ce miracle de transformer le divin, dont l'essence est d'être immanent en l'homme, en un divin transcendant, et pour créer enfin Dieu?

Ce sont là des mystères d'absurdité qu'il faut renoncer à éclaircir. Ce qu'il importe de retenir, c'est, sous la plume des auteurs du *Programma*, la confession la moins déguisée du plus évident panthéisme.

Le panthéisme de M. Loisy.

J'ai eu la douloureuse obligation de démontrer ailleurs, et de mettre dans une clarté brutale, le fait du panthéisme de M. Loisy, et le système de mensonge, de formel, vulgaire et honteux mensonges, sans atténuation ni excuse possible, par lequel, durant des années, il essaya de se faire passer pour ce qu'il n'était plus (1). Je ne reviendrai pas sur ce triste sujet. Je rappellerai seulement ici, de

(1) Voir *Foi Catholique :* février 1908, *La révolte de*

cet oublié, quelques textes, les plus explicites ; quelques équivoques, les plus fréquentes, et dont l'explication est nécessaire à mon sujet.

Déjà, dans l'Introduction de *L'Evangile et l'Eglise*, faisant semblant, avec la plus perfide habileté, de critiquer « l'essence du christianisme » de M. Harnack, et de plaider précisément la thèse qu'il avait l'intention de démolir (la réalité d'un Dieu faisant corps avec l'histoire et la science), M. Loisy écrivait :

« On dirait que le Dieu de M. Harnack, chassé du domaine de la nature, chassé aussi de l'histoire autant qu'elle est matière de faits et mouvement d'idées, s'est réfugiée sur les hauteurs de la conscience humaine, et n'est plus aperçu que là, de ceux qui l'aperçoivent encore. Est-il bien certain qu'on ne puisse le voir d'ailleurs, et que, si on ne le voit pas ailleurs, on le trouve là infailliblement? Ne pourrait-il pas, si on ne faisait effort pour le retenir, être chassé aussi bien de ce dernier retranchement et identifié à « la catégorie de l'idéal » ou à « l'activité imparfaite aspirant au Parfait », ces fantômes de Divinité dont la raison s'amuse, quand elle s'est égarée en se cherchant elle-même, et qui ne sont rien pour la religion ? La conscience pour-

M. Loisy, p. 174 ; mai 1908, *Le fond du « loysisme » d'après « Quelques lettres »*, p. 414 ; mai 1909, *Notes sur la leçon d'ouverture de M. Loisy au Collège de France*, p. 304.

ra-t-elle garder bien longtemps un Dieu que la science ignore, et la science respectera-t-elle toujours un Dieu qu'elle ne connaît pas ? Ne faut-il pas que Dieu vive dans la nature et dans l'homme, et la formule intégrale de la vraie philosophie religieuse ne serait-elle pas « Dieu partout », comme la formule intégrale du christianisme est « Le Chris dans l'Eglise, et Dieu dans le Christ ? » (1)

Affirmer qu'on adore précisément ce qu'on veut brûler, avoir l'air de brûler ce qu'on adore, se poser en défenseur d'un Dieu réel et vivant dans la nature, dans la science et dans l'histoire, en champion suprême de ce Dieu pour l'empêcher de glisser dans « la catégorie de l'idéal », c'était mentir avec une belle audace. Car, à l'heure où il écrivait ces lignes, M. Loisy était déjà pleinement dans sa pensée, dans sa conscience et dans son cœur, l'apostat de toute religion, n'admettant nullement l'existence réelle d'un Dieu distinct du monde et Créateur, et il n'avait d'autre but que de détruire la foi en ce Dieu, et d'installer le panthéisme au sein même de l'Eglise catholique.

Entre l'auteur de l'Introduction de *L'Evangile et l'Eglise*, et le libre penseur, aujourd'hui inconnu, professeur d'histoire des religions au Collège de France, il n'y a pas l'ombre de différence réelle d'opinions.

(1) Loisy, *L'Evangile et l'Eglise*, p. xxxiii-xxxiv.

Dans *Autour d'un petit livre*, l'impiété se faisait plus hardie. M. Loisy déclarait pompeusement que « le progrès de la science pose en des termes nouveaux le problème de Dieu » (1), et M. Marcel Hébert, qui avait ses raisons pour connaître, sur ce point, la vraie pensée de son collègue en apostasie, se prévaut de ce texte dans l'*Introduction* de son traité de panthéisme : « Persuadé depuis longtemps que « le progrès de la science pose en des termes nouveaux le problème de Dieu », je résume ce que je crois pouvoir et devoir énoncer... » (2).

Et dans le même « petit livre rouge », M. Loisy précisait en termes déjà trop clairs sa pensée :

« L'évolution de la philosophie moderne tend de plus en plus à l'idée du Dieu immanent. . La connaissance actuelle de l'univers ne suggère-t-elle pas une critique de l'idée de création ? » (3)

Remarquons que l'idée de création, ou production de l'être intégral par la seule puissance de l'ouvrier, est une idée indivisible : on peut l'affirmer ou la nier, mais on ne peut pas la modifier. Et la « critiquer » au sens où l'entend M. Loisy, c'est la supprimer. Tout le panthéisme était donc là en germe.

Il y est également, en dépit de certains termes mis là pour tromper, dans la page que voici :

Si l'on maintient, et je crois qu'il faut maintenir,

(1) *Autour d'un petit livre*, 1903, p. XXIV-XXV.
(2) Marcel HÉBERT, *Le Divin*, p. 4.
(3) LOISY, *Autour d'un petit livre*, p. 153-154.

la personnalité de Dieu comme le symbole de son absolue perfection, et de la distinction essentielle qui existe entre Dieu réel et le monde réel (1), n'est-il pas évident que cette personnalité divine est d'un autre ordre que la personnalité de l'homme, et que la présence du Dieu personnel à un moment donné de l'histoire humaine, sous la forme d'un être humain (2), est un concept qui associe, dans une apparente unité, deux idées qui *n'ont pas de commune mesure*, celle de la personnalité en Dieu et celle de la personnalité dans l'homme... (3).

J'ai souligné les mots essentiels. Si l'idée de la personnalité en Dieu et celle de la personnalité dans l'homme n'ont aucune commune mesure, toute connaissance de Dieu, même par voie d'analogie, nous est radicalement impossible. C'est bien l'agnosticisme à base de disjonction kantienne, erreur dont les modernistes, et M. Loisy le premier, essaient, par un mensonge de plus, de se disculper,

Le même vice originel de la pensée moderniste apparaît dans ce qui suit :

(1) Si l'on prend ces expressions dans leur sens obvie qui est orthodoxe et qui semble exclure tout panthéisme, elles sont de purs mensonges et qui contredisent cyniquement tout le reste de la doctrine. Voir plus bas, p. 288, comment la subtilité moderniste peut employer même de pareils termes sans rien renier de son panthéisme. (B. G.)

(2) Il s'agit ici de l'Incarnation. (B. G.)

(3) Loisy, *Autour d'un petit livre*, p. 151-152.

« N'est-il pas vrai aussi que la notion théologique de la personne est métaphysique et abstraite, tandis que cette notion est devenue, dans la philosophie contemporaine, réelle et psychologique ? Ce qu'on a dit d'après la définition de l'ancienne philosophie n'a-t-il pas besoin d'être expliqué par rapport à la philosophie d'aujourd'hui ? (1) »

Toujours la « disjonction », la séparation, arbitraire et mortelle, entre la métaphysique ou connaissance de la réalité telle qu'elle est en elle-même (et faussement appelée abstraite), — et la philosophie contemporaine, faussement appelée réelle et qui ne perçoit, en fait de réalité, que l'apparence ou phénomène psychologique.

Grattez le moderniste : vous trouverez le kantien.

Le panthéisme de M. Loisy essaie, sans y réussir, de se dissimuler dans la discussion vraiment pitoyable par laquelle l'apostat, démasqué cette fois, tentait de répondre à l'argumentation si nette, que j'ai rappelée plus haut, de l'Encyclique *Pascendi* :

« Ce ne sont pas les modernistes qui ont découvert que la notion de personnalité ne peut être appliquée à Dieu que par analogie et non dans la rigueur de sa signification par rapport à l'homme : on ne doit pas se figurer Dieu et l'homme comme deux individus dont l'un serait grand et l'autre

(1) Loisy, *Autour d'un petit livre*, p. 152.

petit, absolument séparés l'un de l'autre et n'ayant entre eux que des rapports de convention. Si quelqu'un a dit que le problème de Dieu se posait maintenant en termes nouveaux, ce n'est pas à raison du symbolisme, car le langage humain ne peut être que symbole en un tel sujet... » (1)

C'est jouer misérablement sur les mots que de feindre de confondre, d'une part, le procédé naturel et légitime de l'analogie (par lequel nous affirmons de Dieu, à un degré de perfection infinie, la réalité d'un attribut que nous constatons — mais avec un mode d'être contingent, dérivé et déficient — en la créature); et, d'autre part, le symbolisme au sens kantien du mot, qui ne nous permet d'affirmer absolument rien de la réalité interne de l'objet symbolisé et pas même son existence. M. Loisy sait à merveille que c'est en ce dernier sens que lui et ses amis parlent de la personnalité divine.

Il sait mieux encore que jamais la philosophie et la théologie catholique ne se sont représenté Dieu et l'homme comme deux individus « absolument séparés l'un de l'autre et n'ayant entre eux que des rapports de convention ». N'est-ce pas précisément l'Encyclique *Pascendi* qui a rappelé, quelques pages plus haut, que « Dieu est plus intime et plus présent à l'homme que l'homme ne l'est à lui-même ».

(1) Loisy, *Simples réflexions sur le décret et sur l'Encyclique « Pascendi »*, p. 246.

Peut-on exprimer d'une manière plus forte l'union de l'homme et de Dieu, et la pénétration de tout être créé par la réalité divine? Mais cette pénétration laisse intacte et adéquate la distinction réelle entre la substance divine et la nôtre, et même, quant à la perfection, la distance infinie de l'une à l'autre. C'est la réalité de cette distinction adéquate, que jamais un panthéiste, un immanentiste n'avoueront franchement.

L'Encyclique disait :

« La doctrine de l'immanence, au sens moderniste, tient et professe que tout phénomène de conscience est issu de l'homme en tant qu'homme. » Or, d'après la même doctrine, la connaissance que l'homme a de Dieu est un pur phénomène de conscience. Il s'ensuivait donc que la distinction réelle entre l'homme et Dieu est mise en question, et logiquement supprimée.

A quoi M. Loisy réplique :

« On ne conçoit pas que les phénomènes de la conscience humaine puissent ne pas être issus de l'homme; car autrement ils se produiraient en dehors de lui. Mais on ne voit pas non plus comment la simple constatation de ce fait impliquerait la négation de toute distinction entre Dieu et l'homme; car il en serait de même pour tous les phénomènes naturels, dont il faudrait exclure l'ac-

tion de Dieu, sous peine de le confondre aussi avec les sujets de ces phénomènes. » (1)

Ce que l'on « ne conçoit pas », c'est qu'un homme qui veut passer pour être de sens droit et honnête puisse raisonner avec cette inintelligence de la question ou cette mauvaise foi.

Il ne s'agit pas ici d'un « phénomène naturel » quelconque : il s'agit de la connaissance que l'homme a de Dieu. Que l'acte de connaître, dans sa réalité psychologique et subjective, soit issu de l'homme, c'est-à-dire ait l'homme pour sujet, nul ne le nie ; — mais l'objet de cette connaissance est-il issu de l'homme, ou, au contraire, réellement distinct de l'homme? M. Loisy sait fort bien que toute la question est là.

Dans la connaissance que l'homme a de Dieu, tout ce qu'implique cette connaissance, tout ce qui la constitue, sujet et objet, émane, d'après les immanentistes, de l'homme seul, est enclos et immanent en l'homme seul. Il est bien évident que d'une telle doctrine, on ne pourra jamais faire logiquement sortir un Dieu réellement distinct de l'homme. Et c'est tout ce que dit l'Encyclique.

Ce que M. Loisy ajoute au sujet des autres « phénomènes naturels », différents de la connaissance que l'homme a de Dieu, est donc parfaitement

(1) Loisy, *Simples réflexions*, p. 247.

inepte (au sens latin du mot) quant au problème en question.

Et il est d'ailleurs tout à fait exact que, aux yeux de la saine philosophie, qui ne reconnaît pas seulement dans la nature des « phénomènes », mais dès êtres, l'action de ces êtres est étroitement unie à l'action divine et pénétrée par elle, sans être le moins du monde confondue avec elle. Si, au contraire, on s'obstine avec Kant à ne voir dans le monde que des éléments phénoménaux, dont le « noumène » (la réalité interne) nous échappe totalement, la conclusion panthéistique est immédiate. Une fois de plus, nous constatons que le dernier mot de l'erreur est la maudite « disjonction kantienne ».

De plus, il ne s'agit pas seulement d'établir une distinction *quelconque*, fût-elle de pure raison ou inadéquate, entre Dieu et l'homme ; il ne nous suffit nullement d'une distinction qui serait, à un titre quelconque, l'œuvre de notre entendement, ni d'une distinction incomplète et non réciproque d'après laquelle l'homme serait, de manière ou d'autre, un élément de Dieu, tandis que Dieu déborderait l'homme. Il nous faut, pour éviter le panthéisme, une distinction réelle et adéquate, qui subsiste dans la réalité interne des êtres eux-mêmes, — et telle, non seulement, que Dieu et l'homme constituent deux êtres, mais que, en aucun sens imaginable, on ne puisse

dire, dans l'ordre de la réalité existante : « Dieu est l'homme », ni : « l'homme est Dieu » ; — bien que, d'autre part, il soit vrai de dire que Dieu peut être conçu et subsister sans l'homme, tandis que l'homme ne saurait ni subsister ni être conçu sans Dieu.

Est-ce ainsi que M. Loisy, avec les immanentistes, conçoit la distinction entre l'homme et Dieu ? Il va nous le dire, en deux phrases où la pensée atteint son maximum de subtilité fuyante :

« Disons plutôt, continue-t-il, que le rapport de Dieu avec le monde et l'homme est le grand mystère. » (1)

D'accord, et il n'est point nécessaire d'être grand clerc pour le savoir, mais cela ne veut pas dire que des termes de ce mystère, nous ne pouvons rien savoir ni rien affirmer.

« Dieu est en nous et nous sommes en lui, sans qu'il soit personnellement nous, sans que nous soyons personnellement lui. » (2)

Cette formule qui peut paraître clairement orthodoxe aux esprits non avertis, est le chef-d'œuvre de l'équivoque immanentiste et moderniste.

Comme nous le verrons de plus près en étudiant les théories de M. Le Roy, de M. Bergson, de M. Marcel Hébert et des autres, dire que Dieu est

(1) Loisy, *Simples réflexions*, p. 247.
(2) *Ibidem*, p. 248.

personnel (et M. Loisy ne dit pas même cela), c'est avant tout, dans leur langue, dire qu'il est spirituel, qu'il n'est point matière, mais esprit ou même conscience. Dieu est esprit, puisque, d'après eux, tout est esprit, et qu'il n'y a point de réalité dans la matière : mais ceci n'implique nullement une distinction réelle entre Dieu et le monde. Dieu est conscience, mais conscience universelle, éparse et cachée au fond de tous les éléments, dont nous ne percevons (même dans notre *moi*) que les apparences phénoménales. Ceci n'implique donc pas davantage une distinction réelle et adéquate entre Dieu et l'homme.

Le rapport de ce qu'ils appellent notre personnalité à ce qu'ils appellent la personnalité de Dieu, n'est donc nullement le rapport entre deux êtres, deux substances, deux individualités réelles et distinctes, mais c'est, si l'on veut, le rapport de la partie au tout, le rapport des éléments purement phénoménaux et en apparence fragmentaires, que nous constatons dans notre *moi* et autour de nous, au « Noumène », à l'Energie cachée, inaccessible et indivisible qui est « le Tout », et qui est Dieu.

C'est pourquoi M. Loisy peut dire, dans sa langue, et sans rien renier de son panthéisme : « Dieu est en nous et nous sommes en lui, sans qu'il soit personnellement nous, sans que nous soyons personnellement lui. »

Commence-t-on à comprendre la subtilité diabolique de ces doctrines, qui permet à leurs adeptes

de parodier, en les vidant de leur contenu et en les déformant, les formules presque adéquates de nos dogmes?

C'est dans ses *Quelques lettres*, où M. Loisy livre, souvent malgré lui, le fond de sa pensée, que son panthéisme apparaît dans sa réalité brutale, malgré l'allure toujours serpentine et contradictoire de la pensée et du style.

Il faut bien rappeler les textes : j'y souligne les formules les plus expressives.

« Le dogme de la divinité de Jésus-Christ n'a jamais été et n'est encore qu'un symbole plus ou moins parfait, destiné à signifier le rapport qui unit à Dieu l'humanité personnifiée en Jésus-Christ... *C'est l'humanité tout entière qui est fille de Dieu, qui procède de lui, qui lui est immanente et en qui il est immanent par cette « circumincession » dont les théologiens parlent à propos de la Trinité...* Jésus-Christ est devenu la personnification divine de l'humanité. » (1)

« La question qui est au fond du problème religieux dans le temps présent n'est pas de savoir si le Pape est infaillible, ou s'il y a des erreurs dans la Bible, ou même si le Christ est Dieu, ou s'il y a une révélation... Mais de savoir si l'univers est inerte, vide, sourd, sans âme, sans entrailles, si la conscience de l'homme y est sans écho plus réel et

(1) Loisy, *Quelques lettres*, p. 150-151.

plus vrai qu'elle-même. *Du oui ou du non il n'existe pas de preuve rationnelle qu'on puisse qualifier de péremptoire*... Nous disposons... d'une expérience incomplète que nous pratiquons comme du dehors sur le monde, — *bien que dans la réalité nous soyons partie intégrante et* NON DISTINCTE *de l'objet expérimenté*, — et de je ne sais quel sentiment vague de ce qu'est en son fond l'immensité où nous sommes perdus, à savoir quelque chose qui, en plus grand, nous ressemble, dont nous sommes un reflet, *bien que l'idée que nous en avons ne soit qu'un reflet de nous-mêmes*... » (1)

« Philosophiquement parlant, il paraît impossible d'affirmer la vérité complète, immuable d'une croyance déterminée... Notre existence, dans tous les ordres où elle prend conscience d'elle-même, repose sur des postulats que l'on corrige à mesure qu'on les reconnaît défectueux... Il y a ainsi un postulat de la vie morale et sociale, qui est le droit et le devoir, la justice et l'amour, qui est *Dieu, la Loi suprême*. Ici, vous insistez : « Qu'est-ce que Dieu ? » Et vous me demandez : « Est-ce un être personnel avec qui je puisse entretenir des relations ? » *Dieu, c'est le mystère de la vie, et il n'est pas douteux qu'en lui attribuant la personnalité, on commet un anthropomorphisme des moins déguisés*. Cependant, en fait, ce n'est pas une loi abstraite qui gouverne le monde, même le monde moral : c'est une réalité

(1) *Quelques lettres*, p. 44.

profonde, une force éminemment vivante; et si notre intelligence peut émettre des réserves sur tous les symboles où Dieu apparaît en *grand individu*, pratiquement nous devons nous conduire comme si la loi de notre vie nous était donnée par une volonté personnelle qui aurait un droit absolu sur la nôtre. *Que cette volonté supérieure et la nôtre ne soient pas, dans le fond, essentiellement distinctes, c'est affaire de métaphysique* : elles ne se confondent pas dans l'ordre de la vie phénoménale. » (1)

Faut-il faire ressortir les contradictions invraisemblables de ce dernier raisonnement?

Nous sommes partie « intégrante et non distincte » du monde ; — attribuer la personnalité à Dieu, c'est de l'anthropomorphisme ; que la volonté supérieure et universelle, qui est la loi du monde moral, ne soit pas dans le fond distincte de la nôtre, c'est affaire de métaphysique et, par conséquent, nous n'en pouvons absolument rien savoir, et tout ce que vient de dire M. Loisy doit nous faire conclure que ces deux volontés ne sont pas distinctes. Dès lors, de quel droit me fait-on cette injonction : « Nous devons nous conduire comme si elles l'étaient » ? Je me refuse absolument à subir une loi qui ne repose sur aucune autre base que la plus évidente contradiction. C'est une mauvaise plaisanterie d'ajouter que cette volonté « supérieure » et la mienne « ne

(1) *Quelques lettres*, p. 68-69.

se confondent pas dans la vie phénoménale », puisque dans l'ordre des phénomènes, cette volonté « supérieure et absolue » n'existe pas, n'étant point objet d'expérience.

Au fond, M. Loisy est contraint de rééditer le vieux sophisme de Spinosa dans toute sa crudité grossière : « Dieu n'est rien s'il n'est tout », et de voir dans l'idée d'un Dieu réel une antinomie irréfutable, une contradiction..

« La contradiction que recèle la formule théologique du Dieu-Homme correspond à l'antinomie contre laquelle vient se heurter la spéculation philosophique, à savoir : Dieu n'est rien s'il n'est tout. » (1)

La contradiction, elle est chez M. Loisy quand il ajoute : « Pourtant le monde et l'homme ne sont pas *simplement* Dieu : ils subsistent en lui comme réellement distincts de lui. » (2). Nous savons déjà que cette prétendue distinction réelle est purement verbale, illusoire et mensongère, étant toute symbolique au sens kantien de ce mot et nullement adéquate. Ce qui apparaît d'ailleurs avec évidence dans la formule du panthéisme le plus amphigourique et cependant le moins douteux qu'on puisse voir, puisque M. Loisy ajoute immédiatement après : « Ce qui n'empêche pas que *l'individu conscient peut être présenté presque indifféremment comme la*

(1) *Quelques lettres*, p. 223.
(2) *Ibidem*, p. 233.

conscience de Dieu dans le monde, par une sorte d'incarnation de Dieu dans l'humanité, et comme la conscience du monde subsistant en Dieu, par une sorte de concentration de l'univers dans l'homme. » (1)

Au reste, M. Loisy ne craint pas d'appeler les choses par leurs noms dans une autre lettre :

« Je suis comme vous devant ce grand mur éternel. Je l'interroge et dans la réponse que *je me fais*, je crois que c'est lui, si insensible en apparence, qui me parle ou qui parle en moi. Car après tout, je suis une pierre de ce mur... il est d'une certaine manière tout en moi comme je suis tout en lui ;... il souffre en moi, j'aurai la paix en lui... *Vais-je verser dans le « monisme » dans le panthéisme? Je l'ignore. Ce sont des mots.* Je tâche de parler des choses. La foi veut le théisme. *La raison tendrait au panthéisme.* Sans doute elles envisagent deux aspects du vrai et la ligne d'accord nous est cachée. » (2)

C'est encore et toujours la pure disjonction kantienne. Ce qui reste de Dieu dans ce système, c'est une hypothèse que répudie la raison.

Et toute cette doctrine repose sur la négation cynique du principe qui est la base de tout raisonnement, de toute pensée, de toute science, de tout langage, de toute communication et vie intellec-

(1) *Quelques lettres*, p. 233.
(2) *Ibidem*, p. 47-48.

tuelle, puisque deux hypothèses, absolument et évidemment contradictoires peuvent, nous dit-on, « envisager deux aspects du vrai ».

Si une dernière confirmation du panthéisme de M. Loisy était nécessaire après tant de preuves, nous la trouverions dans cette définition de la religion, donnée par l'auteur dans sa leçon d'ouverture au Collège de France. C'est une « *aspiration de l'humanité vers un idéal, vaguement perçu et voulu, de société bonne et de conscience satisfaite.* Cette aspiration... qui... soulève tant d'âmes... gagnées au *culte de l'humanité, grand et pauvre dieu*, si digne d'admiration et de pitié ; cette aspiration, dis-je, ne porte pas sur le vide ; ce qu'elle veut, *elle le crée peu à peu* ; elle rend témoignage... à ce que j'oserai appeler la signification morale de l'univers. » (1)

Qu'on se souvienne que cet athéisme panthéistique, impie et vulgaire, découle logiquement et immédiatement, d'après M. Loisy lui-même, de « la notion du christianisme qui est exposée ou implicitement contenue dans *l'Église et l'Evangile* et dans *Autour d'un petit livre* » (2).

Et qu'on relise maintenant cette protestation

(1) *Leçon d'ouverture du cours d'histoire des religions au Collège de France*, 1909, p. 25.
(2) *Quelques lettres*, p. 62.

éloquente par laquelle, dans l'Introduction à *L'Evangile et l'Eglise*, M. Loisy inaugurait sa guerre hypocrite à la théologie catholique et à tous les dogmes de l'Eglise. C'était, proclamait-il, pour combattre le panthéisme, pour garder au monde l'idée d'un Dieu réel, pour empêcher Dieu d'être chassé de ses derniers retranchements, d'être « *identifié à la catégorie de l'idéal ou à « l'activité imparfaite aspirant au Parfait* », *ces fantômes de Divinité dont la raison s'amuse, quand elle s'est égarée en se cherchant elle-même, et qui ne sont rien pour la religion* » (1).

Qu'on rapproche simplement ces textes et que toute conscience honnête prononce, au fond d'elle-même, le jugement à porter sur ce malheureux !

J'ai insisté longuement sur le panthéisme de M. Loisy, non pas à raison de la valeur de son système, mais précisément parce que sa doctrine n'est point un système et n'a point de valeur à elle, et que ce disparu ne fut qu'un reflet. L'ambiance de la pensée contemporaine, dans laquelle ce prêtre, sans connaissances philosophiques ni théologiques sérieuses, s'est trouvé plongé sur le tard, et contre laquelle ni sa raison ni sa foi n'ont eu la force de réagir, a rencontré en lui un écho particulièrement malfaisant, parce que cet homme fut doué, à un degré rare, des peu enviables qualités qu'il faut pour tromper...

(1) *L'Evangile et l'Eglise*, p. XXXIII.

Depuis Renan, aucun sophiste n'avait eu le triste privilège d'arracher à un plus grand nombre d'âmes la foi en un Dieu réel et Créateur.

Le panthéisme de M. Edouard Le Roy.

Au reste, M. Loisy a marqué lui-même les nuances (ce ne sont que des nuances) qui séparent son panthéisme de celui de certains autres modernistes, et en particulier de celui de M. Edouard Le Roy.

« Je ne puis me retenir, écrit-il à ce dernier, de penser que vous péchez par excès d'idéalisme. A vous lire, on croirait que le monde n'existe qu'en fonction de l'individu conscient. Cela est vrai d'une certaine manière, relativement à cet individu. Mais ce qui me paraît être vrai en soi, c'est que l'être conscient n'existe qu'en fonction de l'univers. Il est, me semble-t-il, suffisamment certain que les consciences individuelles sont éphémères et successives, tandis que l'univers, dans son mouvement perpétuel, les déborde, les enveloppe, les contient, au lieu d'être contenu par elles. Je ne concevrais pas comme vous le rapport de l'esprit et de la matière, si je me permettais d'avoir une idée sur le sujet. Je ne crois pas que la matière soit moins réelle que l'esprit, quoique les deux ne soient peut-être pas essentiellement différentes. Et je pense qu'il ne

devrait pas y avoir, en philosophie, de systèmes absolus. » (1)

On sait assez combien tout cela est incohérent. M. Loisy reproche à M. Le Roy d'être idéaliste, et M. Loisy déclare que la matière et l'esprit « ne sont peut-être pas essentiellement différents ». Donc, ou M. Loisy est matérialiste, ou ce qu'il dit est l'absurdité même. M. Loisy ne croit à aucune vérité absolue en philosophie; et il déclare « vrai en soi » que l'individu n'existe qu'en fonction de l'univers. M. Loisy reproche à M. Le Roy d'enseigner que « l'univers n'existe qu'en fonction de l'individu conscient ». Et il se trouve que M. Le Roy ne reconnaît aucune individualité réelle, aucune distinction réelle entre ce que nous appelons des êtres, et qui ne sont que les éléments phénoménaux du grand Tout.

En réalité, aucun de ces deux panthéistes ne sait au juste, ni ce que l'autre pense, ni peut-être ce qu'il pense lui-même, si ce n'est qu'ils s'accordent pour rejeter absolument l'existence d'un Dieu réel et Créateur, et pour travailler de toutes leurs forces à détruire cette base unique de toute religion.

C'est M. Edouard Le Roy, on le sait, qui a inventé l'expression de *panthéisme orthodoxe*, synonyme parfait d'*impiété orthodoxe* et de *blasphème orthodoxe*.

(1) *Quelques lettres*, p. 59.

Le prêtre moderniste dont j'ai parlé plus haut (1), me disait : « Bah ! le panthéisme, c'est un mot ! » M. Loisy répète : « Le monisme, le panthéisme... ce sont des mots. » M. Edouard Le Roy écrit à son tour : « Il ne faut pas avoir peur des mots. Certaines formes de panthéisme sont à rejeter... Mais... on peut bien dire qu'il y a un panthéisme orthodoxe. » (2)

Nous aurons à examiner de près le « panthéisme orthodoxe » de M. Édouard Le Roy, et les raisons sur lesquelles il essaie de l'étayer. Constatons seulement ici que, pour des idéalistes comme le sont fatalement (et parfois inconsciemment) tous les adeptes de la disjonction kantienne, ce n'est pas seulement le panthéisme qui n'est qu'un mot, c'est aussi l'athéisme, c'est le matérialisme, c'est toute erreur quelconque, c'est même toute idée et toute énonciation quelconque. Du moment qu'on admet avec Kant que l'idée ne nous met nullement en contact avec la réalité des choses, il est inévitable de conclure, si on est logique, que les idées ne sont que des mots : *flatus vocis*. Le nominalisme d'Occam et de M. Bergson est au bout de la « disjonction kantienne », et si l'on était conséquent avec soi-même, on aboutirait à ne plus penser. On se contente de nier ce qui déplaît : c'est un principe infiniment commode.

(1) Voir plus haut, p. 271.
(2) Edouard Le Roy, *Qu'est-ce qu'un dogme ?* p. 145.

Au reste, c'est M. Édouard Le Roy lui-même qui déclare formellement que l'athéisme, comme le panthéisme, n'est qu'un mot, puisque d'après lui, croire en Dieu, c'est affirmer le primat de l'action ou du progrès moral dans le monde. « *Vivre, c'est croire en Dieu; et connaître Dieu, c'est prendre conscience de ce qu'implique l'acte de vivre.* » (1)

... « Dans la mesure où l'on pose en principe le primat de la réalité morale, dans cette mesure même on croit en Dieu. En un sens donc il n'y a point d'athées, car il n'y a personne sans doute qui se contente absolument de ce qu'il a et de ce qu'il est, qui s'y arrête, qui s'y enferme, personne qui n'admette, au moins pratiquement, comme principe moteur de sa vie, un idéal et un au-delà dont les sollicitations le travaillent. Une inquiétude motrice, une aspiration infinie, l'assurance qu'il y a toujours plus que le présent, l'effort vital pour atteindre ce plus : voilà essentiellement la foi en Dieu. » (2)

Voilà un Dieu dont la réalité est peu gênante, et qui ressemble terriblement à celui de M. Gabriel Séailles et de M. Ferdinand Buisson. Encore ceux-ci ont-ils la loyauté de ne pas se dire catholiques, et de ne pas se réclamer du Concile du Vatican... Si,

(1) Edouard Le Roy, *Comment se pose le problème de Dieu*, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, juillet 1907, p. 498.

(2) *Ibidem*, p. 503.

pour croire en Dieu, il suffit de « ne pas se contenter de ce qu'on a », et d'avoir « une inquiétude motrice », assurément on n'a jamais cru en Dieu autant qu'aujourd'hui !

La tendance panthéistique plus ou moins inconsciente des modernistes.

Malheureusement, un trop grand nombre de catholiques, sans aller jusqu'aux extrémités, trop évidemment impies et déraisonnables, de ces théories, se laissent pénétrer de leur influence subtile. Ils s'apprivoisent avec les « mots » d'athéisme et de panthéisme. L'horreur naturelle qu'inspirent à toute âme chrétienne ces « monstres d'hérésies » s'atténue peu à peu. On en vient à ne point regarder comme choses tellement extraordinaires, tellement anormales, une humanité, une société fondées sur ces négations. La « disjonction kantienne », passée en eux à l'état de seconde nature, amène des catholiques et qui veulent demeurer tels, à concevoir un droit social, un droit naturel à base d'athéisme ou au moins de panthéisme.

Dans son livre *La crise morale des temps nouveaux*, M. Paul Bureau, parvenu au point le plus vital de son enquête (1), déclare que « l'analyse méthodique

(1) Paul BUREAU, *La Crise morale des temps nouveaux*; chap. XII : *Le terme des préoccupations morales*.

du fait social ne suffit pas à démontrer l'existence de Dieu » (1). Et comme le « fait social », tel que l'auteur l'entend et l'analyse, embrasse la vie humaine tout entière avec tous ses éléments intellectuels et moraux, tous ses mobiles et ses finalités, cette assertion de M. Paul Bureau équivaut à la négation formelle de la définition de foi promulguée par le Concile du Vatican, et attribuant à l'homme la faculté de connaître avec certitude (et, ajoute le texte du serment antimoderniste, de *démontrer*) l'existence d'un Dieu réel et Créateur.

Cette démonstration traditionnelle, dont l'efficacité est un article de foi, M. Paul Bureau l'infirme, soit en reconnaissant explicitement « la valeur scientifique des objections dirigées contre certaines preuves traditionnelles dont le développement ne semble pas avoir marché de pair avec le progrès d'une critique chaque jour plus sagace, plus pénétrante et plus documentée » (2), soit en renvoyant son lecteur, pour l'édifier sur cette question, aux deux articles connus de M. Edouard Le Roy, où est exposé le panthéisme idéaliste de ce professeur.

J'ai eu l'occasion d'indiquer ailleurs comment, en dépit d'une pureté d'intention qu'ils ont hautement proclamée et *que je n'ai jamais mise en doute*, certains théoriciens du droit naturel nouveau en

(1) Paul Bureau, *La Crise morale des temps nouveaux*, p. 406. Cf. p. 459.

(2) *Ibidem*, p. 409.

venaient à faire à l'hypothèse panthéistique des concessions, inconscientes peut-être, mais absolument inacceptables.

Tantôt, à l'encontre de l'évidence la plus immédiate et la plus définitive, ils insinuaient que le Dieu des panthéistes est un Dieu suffisant à fonder dans le monde la notion et la réalité du droit et du devoir, du droit universel.

« Le droit universel suppose l'existence de Dieu..., — à moins de supposer que l'univers serait à soi-même sa propre raison d'être, et se dirigerait lui-même d'après un plan dont il serait lui-même l'auteur ; mais alors c'est être panthéiste, c'est dire que l'univers est Dieu lui-même ; c'est donc admettre un dieu, un faux dieu sans doute (ce que nous n'avons pas à démontrer ici), mais enfin un Dieu. » (1) Il faut redire que le dieu des panthéistes n'est pas seulement un fantôme de Dieu, mais la négation et la destruction absolue de Dieu.

Tantôt, le rôle qu'ils attribuaient à l'évolution dans l'histoire et la théorie du droit humain et social reléguait, en effet, le Dieu Créateur dans les brouillards d'une sphère purement « métaphysique », totalement disjointe de la nature, de la réalité, de l'histoire, de la science : bref, de la vie sociale tout entière. Et les conclusions « purement

(1) Ch. Boucaud, *L'Idée de droit et son évolution historique*, p. 23. Cf. *Foi Catholique*, numéros de juillet et de septembre 1909.

libérales », au pire sens du mot, répondaient aux principes et aux titres « purement laïques » de ce droit par trop moderne.

Je ne reviens sur ces faits que pour montrer, une fois de plus, les esprits des catholiques peu avertis et peu prémunis contre la « disjonction kantienne », entraînés malgré eux et sans s'en douter, de près ou de loin, dans l'orbite de l'universelle attraction panthéistique, qui fait chanceler même « les étoiles du ciel ».

Un autre jeune écrivain de parfaite bonne foi, mais qui se fie avec beaucoup trop de candeur à William James, à M. Bergson et à M. Edouard Le Roy, ne dit-il pas, en faisant écho au « panthéisme orthodoxe » de ce dernier auteur, et en voulant précisément combattre ce qu'il appelle le « panthéisme absolu », qu'il y a un « panthéisme obligé » ? (1) Autant dire qu'il y a un athéisme obligé. Cette perversion du langage provient de la perversion des idées, et à son tour la provoque et la propage.

Le modernisme hors de France va, plus clairement peut-être et avec moins de façon, au panthéisme, son terme naturel. En Italie, l'ex-abbé Romolo Murri rattache lui-même son socialisme

(1) Paul Gaultier, *L'Idéal moderne*, 1908, p. 253. « S'il y a un panthéisme obligé en ce sens que tout vit en Dieu, le panthéisme absolu... détruit toute religion... »

révolutionnaire au panthéisme hégélien. En Allemagne, terre classique du panthéisme philosophique, comme l'Inde est celle du panthéisme religieux, un nom et une formule suffisent à symboliser tout le mouvement du modernisme théologique, le nom de Hermann Schell, et la formule qui résume sa doctrine : « *Deus causa sui.* » Dieu est à lui-même sa propre cause. Il se produit sans cesse lui-même dans un éternel devenir.

Le panthéisme théosophique.

On ne peut nier que, envisagé dans toute son étendue et toute sa profondeur, le mouvement qui semble diriger et emporter le monde moderne tout entier vers une sorte de panthéisme humanitaire, à la fois scientifique, démocratique, socialiste, pacifiste — et quelque peu théosophique — a quelque chose d'effrayant.

Les vieilles religions des nations païennes entrent d'elles-mêmes et sans aucun effort dans cette évolution. D'autre part le scepticisme le plus raffiné, le plus scientifique, de l'homme moderne s'en accommode. Les libres penseurs du Japon contemporain et de la Jeune-Turquie sont aussi naturellement panthéistes que les brahmes de l'Inde ou que les femmes théosophes de certains salons de Paris.

A l'heure même où j'écris ces lignes, les journaux annoncent que « Mme Annie Besant, papesse de la

religion théosophique, prêche aujourd'hui en Sorbonne (1) », et publient son portrait. Et si quelques-uns n'en parlent pas sans une légère nuance d'ironie, soyez sûrs qu'innombrables sont les disciples masculins et féminins, et dans tous les mondes (oserai-je dire jusqu'aux approches du monde ecclésiastique?) qui se font les dupes volontaires de ces rêves malsains.

La théosophie « se propose de chercher le divin, non pas en dehors de la nature, comme la théologie, mais dans la nature elle-même et dans ses forces ». « D'où l'on peut voir, conclut le P. Weiss, qu'elle n'est pas autre chose que le panthéisme (2) ».

Comme programme religieux elle rejette, en effet, toute croyance en un Dieu Créateur et distinct du monde, mais prétend s'accommoder par ailleurs de toutes les religions, et elle embrasse tout l'immense et ténébreux domaine de l'occultisme, depuis les spéculations les plus abstraites de l'ésotérisme jusqu'aux jongleries des tables tournantes et aux infamies du satanisme...

Le *Figaro* (que certains naïfs s'imaginent encore être un journal inoffensif, quelques-uns mêmes

(1) *Paris-Journal*, 14 juin 1911, article signé Robert Scheffer.

(2) Weiss, *Le péril religieux*, traduction française, p. 113. Voir les pages documentées (112-121) que le P. Weiss consacre à la théosophie dans son chapitre *Les religions nouvelles*.

disent : religieux, M. de Narfon seul dit : catholique) publie, le 14 juin 1911, un article signé : *une théosophe*, et qui apprend aux Parisiens le bienfait que leur apporte Mme Annie Besant en venant leur annoncer, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, le « message de Giordano Bruno au monde actuel ». L'auteur de cette réclame indique avec justesse les affinités de la théosophie avec les doctrines de nos professeurs « laïques » officiels, et avec l'évolution panthéistique universelle :

Les doctrines théosophiques, qui se fondent sur le principe de la réincarnation, satisfaisaient le besoin de justice d'Annie Besant et lui fournissaient une solution nouvelle à l'angoissant problème de la misère humaine. Elles découvraient aussi à son esprit chercheur et à sa curiosité scientifique un immense champ d'études. Enfin, elles lui rendaient le sens du mystère... Annie Besant avait retrouvé sa foi en un Dieu tout-puissant, auteur du monde et omniprésent. L'ensemble des religions lui apparaissait comme une vaste symphonie dont chaque note, d'origine divine, marque le degré d'évolution d'un peuple ou d'une race. Et de la même main qui, naguère, défendait le matérialisme, elle exposa ses croyances définitives dans des livres intitulés : *Les Religions de l'Inde, le Christianisme ésotérique*, *la Sagesse antique*.

La doctrine théosophique, vieille comme le monde, jadis la gloire de l'École d'Alexandrie, et qui inspira au temps de la Renaissance une pléiade de penseurs mystiques ou rationalistes, se trouve aujourd'hui en concordance avec le mouvement de la pensée. Bergson, dans son *Evolution créatrice*, est plus théosophe qu'il ne le croit, lorsqu'il parle de l'*élan vital*; et Boutroux a écrit : « *Il y a*

des espèces et des lois dans la nature, mais elles ne sont pas à proprement parler ; elles ne sont que l'étape d'un devenir, et leur devenir continue. »

La théosophie se prête surtout aux besoins de l'esprit moderne, en ce qu'elle ne l'immobilise pas ; car elle ne pose aucun dogme. La liberté de la recherche est sa première loi, et l'on peut être théosophe tout en suivant une autre ligne d'étude que celle d'Annie Besant. C'est ainsi que Rudolff Steiner en Allemagne, Mead en Angleterre, Pierre Bernard en France, ont des disciples à qui les méthodes occidentales conviennent mieux que les traditions bouddhistes de l'Orient...

Le grand point est qu'une doctrine spiritualiste existe, à laquelle la science moderne peut se rallier, une doctrine qu'un de ses plus fidèles adeptes appelle : « le plus puissant viatique pour goûter la vérité profonde, pour purifier toute existence, pour aimer avec joie et pour mourir avec sérénité ».

Le quartier général de la Société théosophique est établi aux Indes, à Adyar, non loin de Madras. Autour d'Annie Besant se sont groupés des étudiants venus de tous les pays du monde. Dans cette contrée lointaine où règne une profonde misère, morale et matérielle, où l'on assiste à une lutte poignante entre deux civilisations dont l'une agonise sous le mépris de l'autre, Annie Besant trouve à exercer ses merveilleuses aptitudes d'apôtre. Elle a fondé à Bénarès un collège hindou où plus de douze cents jeunes gens reçoivent, parallèlement à l'enseignement traditionnel brahmanique, la culture moderne nécessaire à leur évolution future. Elle a aussi créé des écoles pour les filles...

Paris-Journal, à la même date, écrit de son côté :

Nous allons donc, enfin, avoir une religion mondiale. Pour ceux qui n'ont pas de religion du tout, la chose peut

sembler indifférente. Aux autres, de quelque race, de quelque secte qu'ils se réclament, la nouvelle sera d'un grand réconfort, et après tant d'affirmations, de dénégations, de contradictions, de combats et d'armistices au cours des siècles, il leur sera doux d'apprendre qu'il n'y a qu'à s'embrasser dans une croyance collective....

La doctrine n'est pas neuve en elle-même, c'est la méthode de généralisation et de vulgarisation employée par Mme Annie Besant qui est nouvelle. Pour entrer dans la théosophie, elle n'engage personne à quitter sa confession particulière : toutes les confessions sont à l'abri dans le vaste temple théosophique, et tous les maîtres, de Krichna au Christ, apportèrent leur part nécessaire de vérité. Elle écrit : « Ce qu'il convient, ce n'est pas de nous convertir les uns les autres, ce qu'il faut avant tout, c'est approfondir et spiritualiser la religion à laquelle chacun de nous appartient, pour en trouver, par *soi-même*, la valeur. Comme cet état d'esprit se généralise, comme les hommes en arrivent à admettre qu'ils ont tous à apprendre les uns des autres, que tous ont quelque chose de bien à enseigner, comme cette attitude mentale est maintenant commune à toutes les nations civilisées du monde, la naissance de la religion mondiale est désormais possible. »

Mais voici une assertion plus grave et plus discutable de Mme Annie Besant. Cette religion mondiale n'est que préparatoire à l'avènement d'une nouvelle race, la race de demain, qui serait déjà en voie de formation, race élue, et dans le sein de laquelle naîtrait le nouveau Messie. Il faut, paraît-il, chercher l'embryon de cette race en Amérique, exactement en Californie. Et quant au nouveau Messie, il serait déjà né, son apparition aurait lieu dans trente ou quarante ans... La jeune génération pourra donc le connaître, mais le reconnaîtra-t-elle? C'est à faciliter la venue et la reconnaissance du nouveau Messie que tendent les efforts de la théosophie, religion mondiale.

Religion mondiale et pacifisme, cela se tient.

Conclusion. — Avènement d'un athéisme public, panthéistique et humanitaire.

Ce qui ressort avec évidence de tous les faits que nous venons de rapprocher, c'est la convergence, dans le monde entier, de toutes les erreurs contemporaines, les plus opposées entre elles, et leur alliance en quelque sorte spontanée, contre le dogme fondamental de la religion catholique et de toute religion : l'existence réelle d'un Dieu Créateur. Et ce dogme, il est de toute évidence que la religion catholique est désormais la seule dans l'univers à le défendre logiquement et réellement.

Ainsi un duel immense se dessine, entre le Dieu Maître du monde et de l'homme, et l'humanité qui se dresse contre Dieu...

Tout le monde a lu, il y a peu de mois, ce livre étrange et passionnant *Le Maître de la Terre*, de M. Robert Hugh Benson.

Passionnant, précisément parce qu'il n'est autre chose que le tableau, exagéré jusqu'à la « lutte finale », de ce grand duel où « les forces de l'univers civilisé se concentrent en deux camps : le monde et Dieu » (1).

Si l'on élimine de ce roman (seul de son espèce, puisque c'est un roman théologique, écrit par un

(1) Robert Hugh Benson, *Le Maître de la Terre*, traduit par T. de Wyzewa, 1910, p. 158.

prêtre, et qui a réussi) toutes les données de pure imagination, c'est-à-dire les éléments eschatologiques toujours plus qu'aventurés, il reste une vue philosophique et historique du plus haut intérêt et parfaitement juste et c'est précisément celle que je viens de dessiner au point de vue documentaire : l'invasion actuelle du panthéisme : la synthèse, à la fois perfide et brutale, de toutes les forces du monde moderne coalisées contre Dieu sous cette forme « aussi habile que Satan et aussi vieille que Caïn », ou plutôt qu'Adam lui-même, c'est-à-dire que l'orgueil humain.

Politiquement, toutes les grandes forces du monde moderne : le socialisme, la démocratie, les sociétés secrètes, la juiverie, le pacifisme tendent au panthéisme humanitaire international.

Pratiquement, toutes les grandes forces du monde moderne : la science avec les merveilles de ses découvertes, le progrès effrayant des moyens de communication, la diffusion de l'instruction superficielle, le nivellement des frontières et des classes, l'effacement des langues, tout cela tend au panthéisme humanitaire international.

Doctrinalement, toutes les grandes forces du monde moderne : les principaux courants de pensée qui se dessinent, les idées maîtresses qui surnagent dans la confusion des systèmes, et qui se fixent en

des mots de plus en plus compris, en des étiquettes de plus en plus acceptées de tous : évolution, solidarité, libéralisme, laïcisme, relativisme universel, caractère purement expérimental de toutes les sciences, suppression de la philosophie, tout cela tend à l'avènement du panthéisme humanitaire international.

Religieusement, toutes les grandes forces du monde moderne : l'antichristianisme et la religion socialiste; d'une part, la diminution et la disparition progressive de toute croyance religieuse précise, traditionnelle et gênante ; d'autre part, le remplacement de la religion par la superstition, par un vague sentiment d'humanitarisme, par la haine de tout dogme, par la poursuite effrénée du bonheur terrestre et la foi en son avènement : tout cela tend au règne du panthéisme humanitaire international.

Moralement enfin, toutes les grandes forces du monde moderne : la destruction de toute morale dogmatique, de tout principe et de tout précepte qui bride les passions, la promesse d'une morale sans Dieu, sans commandements et sans contrainte intérieure ; l'acheminement vers la suppression de la famille, de la propriété privée, des patries particulières, en un mot vers une anarchie intérieure et extérieure organisée et tranquille ; — bref, l'ancienne morale remplacée par le déchaînement sans

limites, mais pacifique et soi-disant légitimé par la science et par la légalité, de l'orgueil, de la cupidité et de la luxure : tout cela tend à l'établissement d'un panthéisme humanitaire international.

M. Hugh Benson a bien décrit ce nouvel état de choses :

« Il n'y aura plus d'appel aux armes, mais à la Justice ; les hommes ne s'adresseront plus à un Dieu qui s'obstine à se tenir caché, mais bien à l'Homme qui a appris sa propre divinité. Le Surnaturel est mort, ou plutôt nous savons aujourd'hui qu'il n'a jamais vécu. Ce qui reste à faire, c'est de mettre en œuvre ces leçons nouvelles, de déférer tous nos actes, toutes nos paroles et toutes nos pensées au Tribunal de l'Amour et de la Justice : ce sera, sans aucun doute, la tâche des années qui viendront. Tous les codes auront à être détruits, toutes les barrières à être renversées ; chaque parti devra s'unir avec l'autre parti, chaque nation avec l'autre nation, et chaque continent avec l'autre continent.

« Rien ne subsiste plus de l'ancienne peur qui pesait sur nous ; nous n'avons plus à craindre ni les dangers de la vie présente, ni ceux d'une soi-disant vie future, dont l'appréhension a paralysé toute l'activité des générations précédentes. Assez longtemps l'humanité a gémi dans le travail de son enfantement ; son sang a coulé par la faute de sa propre folie : aujourd'hui, enfin, elle se comprend elle-même et commence à vivre.

« C'est dorénavant que pourront être vraiment bienheureux les doux, les pacifiques, les compatissants : car voici qu'ils vont enfin posséder la terre, et seront nommés les enfants de Dieu (1). »

Il est même vrai que le panthéisme peut arriver jusqu'à une parodie de la vie intérieure et de la prière chrétienne.

« Elle ferma les yeux, et se mit à méditer — à prier — d'après une méthode qui lui était familière.

« En premier lieu, elle concentra son attention sur elle-même, se détachant de tout ce qui était purement extérieur, transitoire, se refoulant toujours plus au dedans, jusqu'à ce qu'elle eut atteint cette étincelle secrète qui, sous toutes les fragilités individuelles, faisait d'elle un membre effectif de la race divine de l'humanité.

« Le second degré de sa prière consistait en un acte de pensée. Elle songeait que tous les hommes possédaient cette étincelle ; puis, réunissant toutes les forces de son imagination, elle tâchait à voir les innombrables millions de l'humanité ; — les enfants naissant au monde, les vieillards qui en sortaient, les hommes mûrs qui se réjouissaient de pouvoir y vivre. Loin, à travers les siècles, son regard s'étendait, loin à travers ces âges de crime et d'aveugle-

(1) Robert Hugh Benson, *Le Maître de la Terre*, pages 120-121.

ment pendant lesquels la race s'était lentement élevée de la sauvagerie et de la superstition jusqu'à une pleine conscience de soi ; ou bien elle considérait les temps encore à venir, se dirigeant vers un point de perfection qu'il lui était impossible de comprendre tout à fait, faute d'y être elle-même arrivée. Et cependant, se disait-elle, cette perfection a déjà commencé ; les douleurs de l'enfantement sont passées, et déjà est venu Celui qui doit être l'héritier des temps !

« Enfin, par un troisième acte de foi, elle se représenta l'humanité entière, le feu central, dont chaque étincelle n'était qu'un rayonnement, cet être divin immense, impassible, qui s'était réalisé à travers les siècles, et que les hommes avaient appelé Dieu, jadis, sans le connaître, mais que maintenant ils avaient reconnu comme la réunion transcendante d'eux tous.

« Et, à ce point de sa prière, elle s'arrêta, contemplant la vision de son âme, élevée au-dessus de son individualité personnelle, et buvant, lui semblait-il, à longues gorgées, l'éternel esprit de vie et d'amour (1). »

L'irréligion contemporaine est donc bien ce qu'Auguste Comte avait parfaitement défini : « un état de panthéisme qui n'est, au fond, qu'une rétro-

(1) Benson, *Le Maître de la Terre*, p. 250.

gradation doctorale vers un fétichisme vague et abstrait » (1).

Instinctivement pour l'âme incroyante contemporaine comme scientifiquement pour un disciple de M. Bergson, Dieu est « la somme toujours en développement de la vie créée et l'unité personnelle de chaque individu forme un élément de cet être divin (2) ».

Ceux qui croient encore en Dieu peuvent donc conclure comme ils le font dans le roman de M. Benson :

« Depuis ces temps derniers, les énormes progrès de la psychologie sont en train de nous causer un dommage qui ne va plus cesser de grandir. Autrefois nous n'avions contre nous que le matérialisme pur et simple : et, bien des hommes le trouvaient trop cru, trop grossier. Maintenant voici la psychologie qui remplace l'ancien matérialisme, et qui, au lieu de nier le surnaturel, se pique de l'admettre, en l'appliquant à sa façon. »

Caractère nécessairement aggressif de l'athéisme panthéistique et humanitaire contre l'Eglise. — Provocation de M. Payot et de M. Beauquier à la persécution.

Encore une fois, c'est de la pure fantaisie que de

(1) *Système de politique positive*, t. I, p. 48.
(2) *Le Maître de la Terre*, p. 27.

parler de la date et des détails de la fin du monde, et de la destruction de Rome au moyen d'explosifs, par une flotte de vaisseaux aériens que dirigera l'Antéchrist en personne.

Mais c'est une vue juste, philosophique, conforme à la logique des idées et des faits, que de constater l'attitude nécessairement aggressive que doit prendre, vis-à-vis du catholicisme, unique champion du dogme d'un Dieu Créateur, l'*antireligion* panthéistique qui s'établit dans les esprits et les mœurs d'aujourd'hui. S'il ne s'agit pas de persécution sanglante (et qui peut en garantir l'impossibilité ?) il s'agit d'une antinomie irréductible d'idées et de doctrine, qui se traduira fatalement dans les lois par des mesures oppressives.

« Jadis (ainsi médite, dans *Le Maître de la Terre*, celui qui doit être le Pape de la fin des temps) dans les premiers siècles du christianisme, l'attaque de Satan s'était produite sur le corps, avec des fouets, et du feu et des bêtes féroces ; au seizième siècle, elle s'était produite sur l'intelligence ; *au vingtième siècle, elle avait eu pour objet les ressorts les plus intimes de la vie morale et spirituelle*. Maintenant, il semblait que l'assaut allait être dirigé des trois côtés à la fois. Cependant, ce qui méritait surtout d'être craint, c'était l'influence positive de l'humanitarisme. Celui-ci arrivait entouré de puissance ; il saisissait vivement l'imagination ; affirmant sa vérité au lieu de chercher à la prouver, il pénétrait dans

les âmes bien plus profondément qu'au moyen de discussions et de controverses ; il semblait se frayer un chemin, presque directement et sans résistance, jusqu'au plus secret des replis du cœur. Des personnes qui avaient à peine entendu son nom se déclaraient prêtes à y adhérer ; des prêtres avaient la sensation de l'absorber, comme naguère ils absorbaient Dieu dans la communion ; des enfants s'en abreuvaient comme, autrefois, les petits martyrs s'étaient enivrés de christianisme. « L'âme naturellement chrétienne » paraissait en train de devenir « l'âme naturellement infidèle. » La persécution, s'écriait Percy, devrait être accueillie comme le salut, et demandée à force de prières : mais il craignait que les autorités, dans leur ruse diabolique, ne connussent trop la manière de distribuer l'antidote avec le poison. » (1)

On sait que dans le roman dont nous parlons, la persécution sanglante arrive. Et en voici (c'est le point qui nous intéresse) la justification philosophique, dans la bouche des adeptes du panthéisme régnant.

« Avec l'avènement de la communauté universelle des intérêts, la situation avait entièrement changé. L'unique personnalité totale de la race humaine s'était substituée à l'incohérence des personnes séparées ; et avec cette unification, qui pou-

(1) ROBERT HUGH BENSON, *Le Maître de la Terre*, p. 161-162.

vait être comparée à un passage de l'adolescence à maturité, une série absolument nouvelle de droits avait pris naissance. La race humaine était désormais une seule et même entité, avec une responsabilité suprême envers soi ; et il ne pouvait plus être question, maintenant, d'aucun de ces droits privés, qui, certainement et légitimement, avaient existé durant la période antérieure. L'homme, à présent, possédait une domination souveraine sur chacune des cellules qui composaient ce que l'on pourrait appeler son corps mystique; et, lorsque l'une de ces cellules agissait au détriment du reste du corps, les droits de l'ensemble étaient illimités.

« Et puis, il n'y avait au monde qu'une seule religion, dont l'existence fût dangereuse, par la prétention qu'elle manifestait à une autorité universelle : la religion catholique. Les sectes de l'Orient, dont chacune gardait son individualité propre, n'en avaient pas moins trouvé, dans l'Homme nouveau, l'incarnation de leur idéal, et, par conséquent, s'étaient soumises à la suprématie du grand corps total dont il était la tête.

« Mais la religion catholique, elle, avait pour essence la trahison contre la véritable idée de l'homme. Les chrétiens déféraient leurs hommages à un Être surnaturel imaginaire qui, d'après ce qu'ils affirmaient, non seulement était supérieur au monde, mais avait encore sur le monde un pouvoir transcendant. De sorte que les chrétiens, délibérément, se retranchaient de ce corps total, dont,

de par leur génération humaine, ils avaient fait partie. Ils étaient comme des membres morts, se soumettant à la domination d'une force extérieure autre que celle qui aurait pu les faire vivre ; et, par cet acte même, c'était le corps tout entier qu'ils mettaient en danger. Il ne s'agissait point de supprimer leur folle croyance à la fable insensée de l'Incarnation. Cette croyance, on aurait parfaitement pu la laisser mourir de sa propre mort : mais le refus des chrétiens de puiser leur vie à la source commune, voilà quel était leur crime, le véritable et seul crime qui méritât encore d'être appelé de ce nom ! Car qu'étaient le vol, l'escroquerie, le meurtre ou même l'anarchie, en comparaison de ce délit monstrueux ? Toutes ces fautes, à coup sûr, endommageaient le corps de l'humanité : mais elle ne la frappaient pas au cœur. Elles faisaient souffrir des individus, et à ce titre, devaient être empêchées ; mais elles ne compromettaient point la vie de l'ensemble. Seul, le christianisme avait en soi un poison mortel. Chaque cellule qui en devenait infectée voyait se détruire, en elle, la fibre qui la rattachait à la grande source de vie. Le crime suprême de haute trahison contre l'homme, cette religion seule le commettait ; et nul autre remède adéquat ne pouvait convenir, contre elle, que sa complète suppression de la surface du monde (1). »

(1) Robert Hugh Benson, *Le Maître de la Terre*, p. 329-331.

Ne vous hâtez pas de crier à l'invraisemblance et à l'impossible.

Ecoutez M. Payot, recteur d'Académie et auteur du *Manuel de Morale*, connu de tous, à l'usage de maîtres :

« Toute religion et toute doctrine qui n'admet pas la relativité de la connaissance, *de toute connaissance*, est une doctrine dangereuse. Elle aboutit à la persécution, à la guerre à mort contre la liberté de conscience...

« Croire à une vérité absolue est un état d'esprit malsain, car il aboutit nécessairement au mépris des dissidents et à de terribles haines sociales (1). »

En bonne logique, que doit faire la société contre une doctrine « dangereuse, qui aboutit à la persécution, à la guerre à mort contre la liberté de conscience..., à de terribles haines sociales?... ».

Voyez-vous ces pauvres relativistes, ces pauvres kantiens, ces pauvres panthéistes, « persécutés » par cet abominable catholicisme, qui ose affirmer un dogme absolu, l'existence de l'absolu lui-même, sous la forme du Dieu Créateur? Il est très évident que la société, que l'Etat est armé contre cette doctrine du droit de légitime défense par tous les moyens!

N'est-ce pas exactement la thèse des panthéistes du *Maître de la Terre*?

(1) J. Payot, dans la revue *Le Volume*, 3 décembre 1910.

Voici un document plus récent encore et non moins démonstratif.

Lisez l'article de M. Charles Beauquier, député du Doubs, intitulé : *Faut-il respecter les croyances sincères*? et publié dans le *Rappel* (organe combiste) du 12 mai 1911.

Et dites si le charmant député du Doubs ne semble pas commenter précisément la page « invraisemblable » que je viens de citer plus haut, de M. Robert Hugh Benson :

« Il n'est pas de banalité plus souvent répétée que celle-ci : « On doit respecter toutes les croyances pourvu qu'elles soient sincères. »

« Ceux qui s'expriment ainsi, profèrent, inconsciemment, nous aimons à le croire, la plus grossière, la plus lamentable sottise qui se puisse imaginer.

« Il suffit d'une seule minute de réflexion pour comprendre que le respect des croyances est la négation même de toute espèce de progrès.

« Si ce soi-disant principe politico-moral avait toujours été observé, nous serions encore plongés dans les ténèbres qui enveloppaient l'enfance de l'humanité...

Et après avoir parlé de Galilée qui « a été martyrisé, *comme tout le monde le sait* » (sic), pour n'avoir pas respecté la croyance « sincère » de l'Eglise à la rotation du soleil autour de la terre, l'érudit M. Beauquier continue :

« N'est-il pas incontestable que c'est au contraire

l'Eglise qui, en prêchant l'obligation de croire à l'absurde, perpétue toutes les sottises, toutes les superstitions honteuses et ridicules dont s'affligent les amis de la raison et de la vérité ?...

« Nous le demandons aux lecteurs de bonne foi : par quelle nuance l'absurdité religieuse se distingue-t-elle de l'absurdité laïque ? Quelle différence peut-il bien y avoir entre la croyance au pouvoir d'un sorcier de village qui *barre* les maladies et la croyance au pouvoir du curé qui fait, à sa volonté, descendre en une mince hostie, le corps de Jésus-Christ, chair et sang ?...»

J'épargne à mes lecteurs les ineptes blasphèmes qui suivent. Voici la conclusion :

« Toutes les croyances contraires au bon sens, à la raison, aux vérités scientifiquement démontrées sont également ridicules et indignes du respect qu'on réclame pour elles. Voilà ce qu'il faut avoir le courage de dire, de répéter sans cesse et ce qu'il faudrait apprendre aux enfants...

« Il est inadmissible que des croyances absurdes, qui ont poussé comme des champignons sur la crasse de l'ignorance, soient respectées par des hommes intelligents et ennemis de l'hypocrisie. Au lieu de prescrire aux instituteurs en matière religieuse cette ridicule neutralité qui les empêche de combattre les bourdes du catéchisme, on devrait, au contraire, les inciter à empêcher qu'une crédulité malsaine et dangereuse soit entretenue dans l'esprit des enfants.

« C'est à cette condition seulement qu'on en finira avec les dogmes et les pratiques d'une religion, survivance d'un passé d'ignorance et de barbarie. Et c'est pourquoi nous sommes contre la liberté de l'Enseignement. »

On aurait tort de voir là une bravade ou un paradoxe ou une simple grossièreté négligeable. M. Beauquier est la logique même. Et la tyrannie abominable dont il formule brutalement la théorie, c'est l'aboutissement inévitable de l'état d'esprit relativiste, qui ne peut supporter la contrainte d'aucune affirmation absolue, et qui regarde comme une « persécution » à l'égard de l'humanité libérée, l'énoncé d'un dogme quelconque, même philosophique. C'est là que doit nécessairement en venir la *libre* pensée athée ou panthéiste : « Sois libre, c'est-à-dire ne crois à rien, ou je te supprime pour t'imposer la liberté ! »

Ces conséquences extrêmes du libéralisme, c'est-à-dire de la pensée humaine libérée de Dieu, commencent à apparaître, pour nous, dans les faits. Je suis loin d'en conclure, comme pourraient le faire les lecteurs de M. Robert Hugh Benson, que la fin du monde est proche. Je crois seulement que nous touchons à l'une des crises, *peut-être* nombreuses, qui, pendant bien des siècles encore *peut-être* avant la fin du monde, se succéderont, ressemblant de loin au dénouement final et le préparant.

C'est, du moins, l'impression que l'on éprouve en méditant des paroles, autorisées celles-là, et tombées, il y a peu d'années, des lèvres les plus augustes qui soient ici-bas.

En montant sur le trône de saint Pierre pour gouverner le monde spirituel des âmes au nom de Jésus-Christ, Dieu et Homme, et en contemplant l'état de l'univers, désormais confié à sa garde, notre grand et loyal Pie X écrivait :

« Pour passer sous silence bien d'autres raisons, Nous éprouvons une sorte de terreur à considérer les conditions funestes de l'humanité à l'heure présente. Peut-on ignorer la maladie si profonde et si grave qui travaille, en ce moment bien plus que par le passé, la société humaine, et qui, s'aggravant de jour en jour, et la rongeant jusqu'aux moelles, l'entraîne à sa ruine? Cette maladie, Vénérables Frères, vous la connaissez, c'est, à l'égard de Dieu, l'abandon et l'apostasie ; et rien sans nul doute qui mène plus sûrement à la ruine, selon cette parole du Prophète : « *Voici que ceux qui s'éloignent de vous périront* »...

« De nos jours, il n'est que trop vrai, *les nations ont frémi et les peuples ont médité des projets insensés* (1) contre leur Créateur ; et presque commun est devenu le cri de ses ennemis : *Retirez-vous de nous* (2). De là, en la plupart, un rejet total de tout

(1) Ps. LXXII, 27.
(2) Ps. II, 1.

respect de Dieu. De là, des habitudes de vie, tant privée que publique, où nul compte n'est tenu de sa souveraineté. Bien plus, il n'est effort ni artifice que l'on ne mette en œuvre pour abolir entièrement son souvenir et jusqu'à sa notion.

« Qui pèse ces choses a droit de craindre qu'une telle perversion des esprits ne soit le commencement des maux annoncés pour la fin des temps, et comme leur prise de contact avec la terre, et que véritablement *le fils de perdition* dont parle l'Apôtre (1) n'ait déjà fait son avènement parmi nous. Si grande est l'audace et si grande la rage avec lesquelles on se rue partout à l'attaque de la religion, on bat en brèche les dogmes de la foi, on tend d'un effort obstiné à anéantir tout rapport de l'homme avec la Divinité ! En revanche, et c'est là, au dire du même apôtre, le caractère propre de l'*Antéchrist*, l'homme, avec une témérité sans nom, a usurpé la place du Créateur en s'élevant *au-dessus* de tout *ce qui porte le nom de Dieu* (2). C'est à tel point que, impuissant à éteindre complètement en soi la notion de Dieu, il secoue cependant le joug de sa majesté, et se dédie à lui-même le monde visible en guise de temple, où il prétend recevoir les adorations de ses semblables. *Il siège dans le temple de Dieu, où il se montre comme s'il était Dieu lui-même* (3). »

(1) Job. XXI, 14.
(2) II Thess., II, 3.
(3) II Thess., II, 2. — Encyclique de S. S. Pie X *E su-*

Et puisque le Souverain Pontife lui-même, parlant, en une circonstance aussi grave, au monde entier, fait allusion aux prédictions bien connues de saint Paul dans sa seconde épître aux Thessaloniciens, comment n'être pas frappé de ce fait que la grande « séparation » (1) de l'homme d'avec Dieu était décrétée en France et érigée en loi un an après l'Encyclique *E supremi*...?

Ce qui m'a toujours profondément saisi en méditant cette page inspirée et mystérieuse de saint Paul, c'est le caractère tout moderne et évidemment prophétique de cet Enfant de Perdition, de cet Homme de Péché, de cet Ennemi de Dieu, « qui s'établira à l'encontre et se dressera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou objet de culte, au point de s'installer dans le temple de Dieu, et de se présenter lui-même comme étant Dieu ».

Quel que soit le détail des circonstances historiques auxquelles les destinataires immédiats de la lettre de saint Paul pouvaient penser, — qu'il s'agît de Caligula qui avait fait placer son image dans le temple, ou de Néron qui allait succéder à Claude, il n'en est pas moins vrai que le sens littéral et obvie du texte énonce ici une idée qui ne pouvait être familière à l'esprit antique. Dans l'antiquité, chaque nation combattait les divinités des nations voisines,

premi Apostolatus, 4 octobre 1903. Edition de la Bonne Presse, p. 33-35.

(1) Ἐὰν μὴ ἔλθῃ ἡ ἀποστασία πρῶτον, II Thess., II, 3.

au nom et au profit de ses propres divinités, de ses dieux ou de son Dieu, de sa religion à elle. Mais l'idée d'un Être ou d'une puissance qui se dressera contre toute notion de divinité, et selon une expression conforme au langage du positivisme moderne, contre tout objet de vénération (1); l'idée de *Quelqu'un* ou de *Quelque chose* qui prétendra détruire tout germe et tout vestige de religion, établir à son profit l'athéisme public et social dans l'humanité tout entière, cette idée-là, qui ressort sans violence du texte de saint Paul et sans laquelle même ce texte ne peut guère s'expliquer, n'aurait jamais pu entrer d'elle-même dans le cerveau antique... Elle exprime un état d'âme tout moderne, tout contemporain.

Et cette puissance d'impiété, c'est « l'Homme » tel qu'il est après la « Séparation », l'homme séparé de Dieu, d'un Dieu réel et Créateur, et qui en revanche se fait dieu lui-même : « ἀποδεικνύντα ἑαυτὸν ὅτι ἔστιν θεός. »

Il est difficile de formuler plus énergiquement ce que le P. Weiss appelle la « surreligion » établie par le « Surhomme » de Nietsche, produit de l'humanité enfin perfectionnée grace à l'abolition, que l'on croira complète, du christianisme...

Encore une fois, la crise de pensée antireligieuse, la crise intellectuelle, morale et sociale dans laquelle

(1) Ἐπὶ πάντα λεγόμενον θεὸν ἢ σέβασμα. *Ibidem.*

nous entrons, a des traits par lesquels elle ressemble, à n'en pas douter, à la crise suprême ainsi entendue. Je n'ai pas prétendu dire autre chose, mais je crois avoir démontré ce fait par la longue analyse que j'arrête ici.

Quel est donc le devoir du chrétien, du penseur, de l'homme religieux, de quiconque veut sauver son âme et essayer de garder à l'humanité le Dieu créateur qui est sa vie ? Ce devoir, c'est de travailler à fortifier la foi en fortifiant la raison elle-même dans son adhésion réfléchie à la doctrine de la création.

C'est ce qu'il nous reste à faire.

B. Gaudeau.

L' « UNION POUR LA FOI »

CHRONIQUE
DE L'UNION SPIRITUELLE SACERDOTALE
POUR LA CONSERVATION
ET LA PURETÉ DE LA FOI

Unio pro fide.

Progrès dans l'archidiocèse de Cambrai.

On lit dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Cambrai, du 22 avril 1911 :

« UNION SPIRITUELLE SACERDOTALE POUR LA CONSERVATION ET LA PURETÉ DE LA FOI. — L'idée de cette Union est née de l'Encyclique *Pascendi Dominici Gregis*, qui montre les dangers que peut courir à l'heure actuelle la foi des chrétiens et même celle des prêtres, et de l'exhortation de S. S. Pie X au clergé catholique, *Hærent animo*, dans laquelle N. S. P. le Pape s'efforce avec tant d'insistance de promouvoir les associations spirituelles entre prêtres.

« Les adhérents, convaincus que la pureté de la foi chez les prêtres est l'un des biens les plus précieux de l'Eglise et l'une des conditions les plus essentielles de son existence, et que cette pureté

de la foi est mise en péril, d'une manière très subtile et très perfide, par les erreurs actuelles :

« 1° S'engagent, moyennant la grâce de Dieu, à vivre et à mourir dans la profession intérieure et extérieure de la foi catholique, apostolique et romaine, la plus parfaite et la plus pure, entendant toutes choses, sans aucune restriction intérieure ni interprétation personnelle des termes, au sens où les entend l'Eglise romaine ;

« 2° Ils réprouvent et condamnent, du fond du cœur, par la volonté et la pensée, toutes les erreurs signalées et condamnées par la Sainte Eglise, spécialement dans l'Encyclique *Pascendi*, le décret *Lamentabili* et le serment antimoderniste (1).

« En conséquence : 1° Ils s'engagent à ne jamais rien enseigner, prêcher, écrire, défendre ni soutenir, en public ni en particulier, ne rien tenir intérieurement pour vrai, qui soit le moins du monde (à leur connaissance) en opposition avec les définitions de la foi catholique ;

« 2° Selon toute l'étendue de leur pouvoir, ils

(1) Rien au monde ne pouvait faire éclater à tous les yeux avec plus d'évidence l'obligation, à l'heure actuelle, pour le prêtre, de veiller à « la conservation et à la pureté de la foi » en lui-même et dans les autres; les dangers de toute sorte, très grands et très subtils, qui entourent, menacent et assiègent l'intégrité de la foi du prêtre et des âmes qui lui sont confiées ; et par conséquent l'opportunité de l'*Union* que nous recommandons à nos vénérés confrères, car elle est uniquement fondée dans ce but. (Note de la *Semaine religieuse* de Cambrai.)

s'engagent à préserver du malheur d'un enseignement sans religion ou entaché d'une fausse philosophie, les enfants et les jeunes gens sur l'éducation desquels ils devront ou pourront influer;

« 3° Ils s'engagent à s'interdire toute lecture de livres, journaux ou revues, qui serait dangereuse pour leur foi ou leur conscience, et même toute lecture purement et absolument inutile, et à suivre sur ce point les conseils de leur directeur.

« Dans ce but, ils s'engagent à surveiller de très près l'emploi de leur temps et à s'examiner rigoureusement tous les jours sur ce point, et en particulier sur le temps qu'ils doivent consacrer chaque jour aux études sacrées.

« Ils pourront réciter tous les jours un acte de foi et un *Credo*, afin d'obtenir du Sacré-Cœur de Jésus, par l'intercession de Marie, Mère de la divine Foi, pour eux-mêmes et pour tous les prêtres catholiques du monde, la grâce d'une parfaite pureté de la foi et, pour tous ceux chez qui cette pureté de la foi serait atteinte, la grâce d'un prompt et complet retour.

« Cette Union a été fondée par M. le chanoine Gaudeau, directeur de la *Foi Catholique*.

« Elle a été approuvée par N. S. P. le Pape Pie X, *vivæ vocis oraculo*, en présence de Mgr l'évêque de Blois, et cette approbation a ensuite été confirmée par écrit, avec la concession autographe de 300 jours d'indulgence, concédée à tous les clercs, séculiers ou réguliers, prêtres ou séminaristes, qui réciteront

pieusement la prière faite pour les membres de l'Union, composée presque uniquement de paroles de l'Evangile : *O Beata quæ credidisti, Virgo fidelis, Mater Divinæ Fidei, adjuva incredulitatem nostram, adauge nobis fidem !*

« Plusieurs évêques ont spécialement recommandé cette Union aux prêtres et aux séminaristes de leurs diocèses. Par la précision très particulière de son but, non seulement elle ne peut nuire à aucune des associations de piété ou ligues sacerdotales déjà existantes et qui font tant de bien, mais elle peut se superposer à toutes, en ce sens que tous les prêtres qui font partie de ces associations peuvent et devraient prendre les engagements ci-dessus qui n'ajoutent *aucune obligation nouvelle* aux devoirs quotidiens des prêtres, mais précisent leurs résolutions et leurs efforts pour la conservation et la pureté de la foi et multiplient l'efficacité des efforts en les unissant.

« Ce serait donc chose excellente que MM. les directeurs des diverses ligues sacerdotales fissent connaître cette Union à leurs adhérents afin que tous aient la pensée, le désir et la volonté d'y entrer.

« Les directeurs des Ligues pourraient se charger de prendre les adhésions de tous ceux de leurs collègues qui voudraient donner leurs noms et les adresser à M. le chanoine Gaudeau, directeur (25, rue Vaneau, à Paris), qui enverra pour chacun d'eux le règlement et le diplôme d'association.

« De même MM. les prédicateurs des retraites du mois (1). La piété est un élément essentiel de la vie sacerdotale, la pureté de la foi en est la condition première et nécessaire (2).

Dans son numéro du 29 avril (p. 392), l'excellente *Semaine religieuse* de Cambrai revient sur le même sujet, cite de longs extraits de notre chronique de novembre 1910, et conclut en rappelant combien il est facile d'établir et de rendre vivante dans un diocèse plein de foi comme celui de Cambrai, l'*Union spirituelle sacerdotale par la conservation et la pureté de la foi.*

Prières demandées pour hâter la canonisation de la Bienheureuse Jeanne d'Arc.

Le directeur de l'*Union*, ayant eu récemment la consolation de prêcher le Carême à la cathédrale d'Orléans, et celle d'assister aux fêtes du 8 mai dans cette ville, a pu se renseigner à bonne source sur

(1) Parmi les obligations particulières à l'Union, il y a celle d'en relire les formules une fois tous les mois, au moment de la retraite mensuelle. Cette lecture pourrait être faite en commun, et le prédicateur pourrait parfois y ajouter quelque court commentaire. (Note de la *Semaine religieuse* de Cambrai.)

(2) *Semaine religieuse* de Cambrai : année 1911, p. 369-371.

l'état de la cause de canonisation de la Bienheureuse Jeanne d'Arc. Il semble vraiment que la Providence mette elle-même une hâte inespérée à l'expédition de cette affaire toute divine.

On sait que nous touchons au demi-millénaire de la naissance de Jeanne.

Dans moins de huit mois, le 6 janvier 1912, il y aura juste cinq cents ans que Jeanne naissait à Domrémy ! Les prières que ce glorieux centenaire provoquera ne forceront-elles pas la main au Ciel ? Dans l'état actuel des choses, toutes les espérances sont permises.

La dévotion personnelle de Pie X pour la chère Bienheureuse, l'amour ardent du Pape pour la France, nous donnent l'assurance de son concours personnel le plus bienveillant et le plus actif. Dans les milieux romains où doit se traiter la grande cause, Jeanne est admirée, comprise, on peut dire chérie. Ce n'est pas une sainte comme les autres : aujourd'hui, comme de son vivant, il lui suffit d'apparaître pour triompher des cœurs. Et il semble bien qu'elle ait l'intention d'appliquer à la campagne de son procès de canonisation la devise de sa vie militaire, la devise qui brûlait les étapes et forçait toutes les lenteurs : « Plutôt aujourd'hui que demain : plutôt demain qu'après ! »

Ce qui est certain, c'est que l'éminent évêque d'Orléans, qui a déjà mené la campagne de la Béa-

tification avec une si heureuse vaillance, commence, plein d'espoir, ce nouvel assaut au Ciel. Des faits extraordinaires ont été constatés, vérifiés, contrôlés : ils seront soumis au jugement souverain de Rome. Et si grande que soit, on le sait, la rigueur scientifique des tribunaux de la Sacrée Congrégation des Rites en ces redoutables examens, encore une fois, tous les espoirs sont légitimes. Mais, il faut le redire aussi, la cause est divine. Et la prière est l'un des agents et des facteurs essentiels, prévus, voulus, attendus par Dieu, du succès final.

C'est pourquoi S. G. Mgr Touchet, en date du 8 mai 1911, adresse à ses diocésains un appel qu'il faut faire entendre à la France et à la catholicité tout entière :

« Très chers Frères,

« Je viens à vous, aujourd'hui, messager d'une bonne nouvelle. Nous allons commencer, au cours de ce mois, suivant les lettres que je reçois de Rome, un procès des miracles, préparatoire à la canonisation de la Bienheureuse Jeanne d'Arc.

« Les faits extraordinaires que nous devrons examiner apparaîtront-ils au suprême Pontifie comme marqués du sceau du surnaturel ? L'avenir seul le dira.

« Notre devoir est de recueillir et de mettre en lumière les témoignages.

« Celui de la Sacrée Congrégation des Rites sera de les étudier et de les discuter.

« Le droit, majestueux et sacré, du pape, sera de les juger...

« C'est merveille, en vérité, que le bon Dieu ait daigné exaucer si promptement les vœux de ceux qui lui demandèrent les œuvres miraculeuses, capables de hâter la canonisation de la Bienheureuse Jeanne.

« Quand j'y songe, je ne puis m'empêcher d'en rattacher la cause à cette poussée de prières qu'a produite sur la face de l'univers quasi entier la béatification de Jeanne d'Arc.

« Des missionnaires m'ont écrit du Japon, de la Chine, des grands lacs africains, des îles du Pacifique, qu'eux et leurs catéchumènes étaient pleins de dévotion pour notre Bienheureuse. Des prêtres anglais, des prélats autrichiens, m'ont fait la même joie. Au Canada, des sociétés de supplication comprenant des milliers de membres; plus de 10.000 prêtres, pensons-nous, récitant, chaque matin, prime en communauté d'intention; les conférences de Saint-Vincent de Paul; tant de religieuses cloîtrées, hospitalières, enseignantes, Carmélites, Clarisses, Visitandines, Filles de la Charité, Augustines, Bernardines, Bénédictines, Dominicaines, Filles de la Sagesse; tant d'âmes chrétiennes communiant ou récitant le chapelet tous les 30 du mois, se sont liguées pour faire violence au ciel. Le ciel n'a pas pu les repousser.

« Il faut persévérer. Ce n'est pas assez : il faut redoubler d'entrain dans la prière. Vous, d'abord,

mes frères, puis tous ceux qui auront quelque connaissance de mon appel.

« Je me fais mendiant de prières pour la cause très française et très catholique de la Bienheureuse Jeanne d'Arc. »

Nous désirons pouvoir offrir, pour le salut de la France, au grand ouvrier de la cause de Jeanne d'Arc, un faisceau puissant de prières, de messes, de sacrifices, de bonnes œuvres, émanant de tous les associés de l'*Unio pro fide*, de tous les abonnés et lecteurs de la *Foi Catholique*, de tous nos amis. Nous prenons sur nous de parler en leur nom et d'affirmer, dès aujourd'hui, que c'est chose faite et acquise. Nous avons l'assurance qu'ils ne nous démentiront pas.

Pour que la Bienheureuse Jeanne d'Arc devienne Sainte Jeanne d'Arc et rende la foi à la France, disons chaque jour à la Très Sainte Vierge Marie la prière de l'*Union* :

« *O Beata quæ credidisti, Virgo fidelis, Mater Divinæ Fidei, adjuva incredulitatem nostram, adauge nobis fidem !* »

LA QUESTION DE LA FOI A TRAVERS LES ÉVÉNEMENTS

UN FOUR LÉGISLATIF

On n'en est pas encore à exécuter la loi sur les retraites ouvrières et paysannes, et déjà elle soulève une réprobation à peu près unanime de la part de ceux qui doivent en bénéficier, mais qu'elle traite d'*assujettis* : le français de nos deux Chambres comme celui de Jocrisse a de ces rencontres.

« Je ne veux point être liée ! » disait la comtesse de Pimbesche.

« Pas d'assujettissement ! » disent les électeurs.

On leur a montré comme dans un mirage le milliard des congrégations, et l'heure venue de tenir les promesses qu'on leur a faites, on leur impose sur leur maigre salaire un prélèvement obligatoire, moyennant quoi, s'ils vivent jusqu'à soixante-cinq ans, ils toucheront 360 francs par an.

Cela, leur a-t-on dit, se passe ainsi en Allemagne : autre mensonge.

Il y a bien en Allemagne, de par une loi d'Empire, des prélèvements obligatoires sur les salaires, mais la loi vise tous les cas d'invalidité : si elle pensionne l'invalidité définitive de la vieillesse, elle vient en aide aux infirmités temporaires, et celui qui verse peut suivant les circonstances y trouver un avantage immédiat. Même dans ces conditions, il se peut que le caractère obligatoire des versements soit fâcheux, mais il n'y a pas là l'odieux de la loi française qui dit à l'assujetti : « Verse, et si tu vis tu n'en profiteras que dans de longues années. Verse, et si tu ne vis plus à l'âge que j'ai fixé, c'est un autre qui profitera de tes versements. Que tu en profites ou non, verse toujours : ainsi le veut la solidarité, un des principes absolus de la morale relative qui a détrôné le Décalogue. »

A cela les électeurs de répondre : « Nous ne voulons pas qu'on nous traite comme des capucins. »

C'est que la solidarité n'est autre chose au fond qu'une conception religieuse. On la trouve décrite en ces termes dans la *Perfection chrétienne* du Jésuite Rodriguez :

« De même que tous les membres du corps ont des fonctions et des propriétés différentes l'une de l'autre ; et que ce que chaque membre fait, il le fait, non pas pour lui seul, mais pour tout le corps ; que les pieds, par exemple, ne marchent pas seulement

pour eux ; que les mains ne travaillent pas pour elles seules ; que la bouche ne mange pas seulement pour elle, et ainsi du reste : de même, tous les membres du corps mystique d'un ordre doivent coopérer unanimement au bien général de l'ordre, dans les différentes fonctions qui le regardent. »

C'est ainsi que les sociétés chrétiennes à titre de charité soulagent ceux qui en ont besoin. Nous aurons toujours des pauvres parmi nous, l'Evangile nous l'apprend, des gens auxquels leur travail ne suffit pas ou ne suffit plus pour vivre ; ce n'est que s'ils ne trouvent pas autour d'eux, dans les institutions publiques ou les œuvres privées, de quoi subvenir à leurs besoins, que de pauvres ils deviennent miséreux.

L'Angleterre nous en offre un mémorable exemple.

« Avant la Réforme, dit Mgr Parkinson dans le *Mouvement social* de mai 1911, les gildes, les hôpitaux et autres institutions charitables, et surtout les nombreuses abbayes pourvoyaient aux besoins des pauvres. »

Et il ajoute :

« La cause immédiate de la pauvreté sans précédent qui marque le milieu du XVI[e] siècle se doit chercher dans la catastrophe nationale (1) produite

(1) « National catastrophe. » La traduction française dont le *Mouvement social* accompagne le texte anglais de Mgr Parkinson omet ces deux mots : oubli certainement involontaire, mais oubli fâcheux. Ne perdons pas une occasion d'affirmer que partout le protestantisme est l'ennemi de la patrie et de la société.

par la suppression de tous les monastères et la dilapidation des fonds d'un bon nombre d'hôpitaux et autres *chavités* du royaume. »

Pareil désastre s'est vu en France à la Révolution, moins complet d'ailleurs que dans l'Angleterre des Tudor et des Stuart, parce que la franc-maçonnerie, soudoyée par le protestantisme britannique, fut impuissante à extirper complètement ce que M. Homaïs nomme « la lèpre cléricale ».

Aussi n'en sommes-nous pas encore au fameux Act de 1662, au *Settlement Act*, intitulé « Act pour la meilleure assistance des pauvres » (14 Charles II, c. 12).

« Cet Act, nous apprend Mgr Parkinson, avait pour objet de retenir les pauvres dans les limites de la localité où ils étaient nés ou avaient résidé pendant un certain temps, et de les y ramener au cas où ils auraient émigré ailleurs. Par cet acte odieux, l'ouvrier en quête de travail ou l'artisan à la recherche d'un emploi plus lucratif pouvait, s'il était sans ressources, être ramené de force chez lui. Par cet Act on impose au travailleur des fers dont sa classe a souffert pendant cinq ou six générations. »

A part le rapatriement obligatoire, — et encore nos nomades ! — n'y a-t-il pas quelque chose de cet odieux dans notre domicile d'assistance ? Avant le crime légal du 2 juillet 1901 (loi française contre les congrégations), tous les matins, à la porte des couvents, on voyait de longues files de pauvres : les

religieux, sans leur demander d'où ils venaient ni où ils allaient, leur servaient un bol de soupe. Nos bureaux de bienfaisance sont plus questionneurs : ils refusent à qui n'est pas inscrit, et si l'indigent leur déplaît, il le rayent ou refuse de l'inscrire. Mais ils veulent incontestablement le bien des pauvres : les émoluments distribués sur les fonds de l'assistance en font foi.

La loi sur les retraites est conçue dans cet esprit. Elle n'est pas encore en vigueur, et déjà dans toutes les préfectures pour la mettre en mouvement on paie de nouveaux employés. Rien qu'à Versailles on en compte vingt-cinq, et ce qu'il en coûtera de ce chef au budget dans l'ensemble de la France est évalué à près de deux cent mille francs.

Tels sont les premiers bénéficiaires et peut-être les seuls partisans de la loi sur les retraites obligatoires. Quant aux « assujettis », on en compte de deux sortes :

1° Ceux qui sont à même de se constituer librement une retraite suivant les formes multiples de l'épargne, de l'assurance, de la mutualité;

2° Ceux qui par leur faute ou la faute des circonstances ne peuvent y parvenir.

Ni les uns ni les autres ne veulent de versement obligatoire : pour les premiers, c'est inutile; pour les seconds, c'est odieux; pour tous, onéreux et vexatoire. Ce qu'il faut aux seconds, maintenant comme autrefois, c'est l'assistance gratuite. Res-

treignez autant qu'il se peut leur nombre par le développement de la mutualité libre avec son corollaire inévitable de membres honoraires et même de subsides d'État : rien de mieux. Ce sera, perfectionné peut-être, ce que nous avons eu jusqu'ici, mais ce ne sera pas la mystification de la retraite obligatoire.

Lorsque devant un gouvernement se dresse pour la défense de leurs droits une masse d'opposants résolus, le gouvernement recule. Le gouvernement est fort, mais il y a plus fort que le gouvernement : c'est tout le monde. On l'a vu cet hiver à la pièce du juif déserteur, on le voit aux délimités de l'Aube, et Tacite le voyait de son temps lorsque les légions des Gaules se passaient du Sénat pour faire un empereur : *Evulgato imperii arcano posse principem alibi quam Romæ fieri.*

J.-A. de Bernon.

LA QUESTION DE LA FOI
A TRAVERS LES LIVRES

S. G. Mgr Dubourg, archevêque de Rennes. — **Lettre pastorale sur la mauvaise presse.** Rennes, Imprimerie H. Vatar, in-8°, 1911.

Si quelqu'un eût envoyé au maître Drumont cette belle instruction pastorale sur la mauvaise presse, il en eût sûrement cité les lignes que voici, qui expriment l'une de ses idées favorites, et si vraie :

« Il est hors de doute que l'importance de la presse vraiment chrétienne n'a pas été jusqu'ici suffisamment comprise. Les catholiques n'ont pas assez tourné vers ce but l'expansion de leur générosité. Ah! nous n'en serions pas où nous en sommes, si nous avions réalisé la dixième partie de l'effort accompli par les Juifs et les Francs-Maçons qui, monopolisant la presse à leur profit, sont aujourd'hui les rois de l'opinion et les maîtres de la France...

« Et pour nous prouver par son exemple personnel combien nous devons soutenir la presse catholique de nos sympathies et de nos sacrifices, le grand Pape qui gouverne l'Eglise a prononcé, n'étant encore que patriarche de Venise, cette parole mémorable qui est tout un programme, qui trace aux catholiques leur ligne de conduite et qui sera pour nous, M. T. C. F., *le mot de la fin* : « Ma

« croix pastorale, je la vendrais, s'il le fallait, pour sou-
« tenir le bon journal!... »

S. G. Mgr Boutry, évêque du Puy. **Lettre pastorale sur la Foi**. Le Puy, Imprimerie de l'*Avenir de la Haute-Loire,* 1911, in-8°.

Doctrinale et vaillante exhortation sur la foi « vivante et pratique ». Il en faut extraire cette page, relative à l'école :

« L'Etat, qui a une tendance de plus en plus accentuée à déposséder la famille des droits qu'elle tient de la nature et de la Providence, régit l'école, nomme les maîtres et leur attribue pleins pouvoirs dans le choix des livres classiques, sans autre garantie pour les parents que celle d'une vague neutralité, dont il entend d'ailleurs que ses fonctionnaires soient exclusivement les juges. C'est lui, en définitive, qui se réserve de prononcer sur l'orthodoxie des professeurs et des manuels scolaires. Que les évêques, docteurs authentiques de la foi, déclarent que tel ouvrage, mis entre les mains des élèves catholiques, contient des erreurs doctrinales, non seulement on fermera l'oreille à leurs doléances, mais on les condamnera à l'amende et on les menacera de la prison. De retentissants procès ont apporté à ce conflit l'éclat d'une publicité dont Nous sommes loin de Nous plaindre, car elle a révélé aux optimistes et aux indifférents un péril que la lecture de Nos lettres pastorales, restreinte à l'enceinte de Nos églises et aux journaux religieux de Nos diocèses, n'aurait fait qu'imparfaitement connaître.

Il est bien évident, en effet, que l'avertissement collectif de l'épiscopat, publié aux messes paroissiales, il y a

un an et demi, n'a ému si fortement l'opinion qu'en raison des poursuites exercées par les associations qui se prétendaient lésées. La lumière est faite aujourd'hui, grâce aux adversaires de l'Eglise, autant qu'aux pasteurs de vos âmes ; des écrits de haute valeur historique ont paru, des discours éloquents prononcés à la tribune des assemblées parlementaires ont révélé à la France et au monde le caractère de l'enseignement fourni à l'enfance dans l'école officielle...

Après ces réflexions, il Nous appartient de vous dire : Parents chrétiens, la plupart d'entre vous sont plutôt pauvres qu'aisés ; léguerez-vous quelques biens à vos enfants ? Nous l'ignorons ; mais, riches ou indigents, il est un héritage dont vous ne pouvez sans crime les frustrer, c'est le trésor de foi et d'espérance que vous avez vous-mêmes reçu de vos pères. Le laisser périr pendant que vous en avez la responsabilité serait une injustice et une impiété. Vous veillez sur leur santé ; prenez également souci de leur éducation. Ne souffrez pas qu'on fausse leur conscience, qu'on outrage leurs croyances religieuses ; ôtez-leur des mains ce mauvais journal, ce livre blasphématoire ; mettez-vous résolument entre eux et le maître, si par malheur celui-ci venait à abuser de son mandat. Ce n'est point seulement votre droit, c'est votre devoir.

Dictionnaire apologétique de la Foi Catholique, contenant les preuves de la vérité de la religion et les Réponses aux objections tirées des sciences humaines. Quatrième édition entièrement refondue, publiée sous la direction de A. d'Alès, professeur à l'Institut Catholique de Paris, avec la collaboration d'un grand nombre de savants

catholiques. — Paris, Gabriel Beauchesne. — Fascicules grand in-4° à deux colonnes.

Je dois remonter à l'origine même de cette importante publication pour en rendre compte au point de vue spécial qui est le nôtre.

Beaucoup de nos lecteurs connaissent dejà, j'en suis sûr, et pratiquent ce bon et précieux instrument de travail,

On ne saurait assez louer l'activité laborieuse de M. d'Alès, qui est parvenu jusqu'ici à réunir deux qualités rarement combinées dans une œuvre de cette nature (les souscripteurs de certaines autres publications ne le savent que trop) : d'une part, le sérieux vraiment scientifique des articles et un certain minimum d'inégalité dans leur valeur respective : de l'autre... une rapidité, relative assurément, mais réelle.

On sait déjà que, bien que l'ouvrage porte la mention : *Quatrième édition entièrement refondue*, ce n'est nullement une refonte de l'ancien dictionnaire apologétique de Jaugey, c'est un travail absolument nouveau, et qui n'a guère de commun avec le précédent que le titre.

Je ne puis qu'indiquer ici les articles qui intéressent particulièrement la question de la foi, avec quelques notes brèves.

Agnosticisme, par le R. P. M. Chossat, S. J. professeur au scolasticat d'Ore (Angleterre). — Cet article est un volume : 76 colonnes compactes. L'épaisseur en est touffue et amène de la confusion : mais le lecteur n'y perdra pas son temps ni sa peine. Très curieux et très fouillé, le rapprochement entre le nominalisme de Maymonide (Rabbi Moyses de saint Thomas) et la doctrine de Kant et de M. Bergson. Voici les titres des chapitres :

Première partie : I. *Origine du mot.* — II. *L'agnosticisme n'est pas le scepticisme universel;* — III. *ni l'incrédulité;* — IV. *ni l'athéisme.* — V. *Psychologie de l'agnosticisme au point de vue catholique.* — *Deuxième partie* : VI. *L'agnosticisme pur.*— VII. *L'agnosticisme croyant ou dogmatique.*— VIII. *L'agnosticisme larvé ou des modernistes.*

La distinction n'est pas assez nettement posée dès le début entre l'agnosticisme purement philosophique et l'agnosticisme théologique, et ce manque de netteté se fait sentir, çà et là, dans tout le courant de l'article. — Le paragraphe V, très long et très important : *Psychologie de l'agnosticisme au point de vue catholique*, est un peu vague comme titre et comme idée. — Les trois derniers paragraphes : *Agnosticisme pur*, *agnosticisme dogmatique*, *agnosticisme des modernistes*, en dépit des efforts parfois très subtils de l'auteur, rentrent par moments un peu l'un dans l'autre. — La discussion au sujet de l'analogie de l'idée d'être (col. 40 et suiv.), qui est le fond de la question, n'est pas assez poussée. Il fallait aborder franchement, d'une part, la discussion de la démonstration de l'existence de Dieu par l'argument dit ontologique, et montrer la place qu'il lui faut faire ; — d'un autre côté, il fallait en venir à indiquer, avec Suarez, que la pseudo-distinction imaginée par certains thomistes entre l'essence et l'existence des êtres finis, est pleine de dangers. Le P. Chossat eût pu faire la chose à merveille.

Tel qu'il est, l'article a une très grande valeur.

Ame, par le R. P. M. Th. Coconnier (†) O. P. — **Ame des bêtes** (l'), par le même. — Le regretté P. Coconnier, s'il eût vécu, eût sûrement ajouté à ces deux bons articles (un peu trop oratoires, un peu exclusivement scolastiques) la bibliographie qui leur manque.

Apologétique, apologie, par le R. P. X. Le Bachelet, professeur au scolasticat d'Ore (Angleterre). — Les travaux antérieurs du R. P. Le Bachelet sur l'Apologétique

le désignaient pour cet important article (col. 189-251), où le lecteur trouvera (un peu morcelés) les renseignements désirables, au sujet du développement historique de l'apologétique, et de la théorie de l'apologétique classique. Il est permis de regretter qu'on nous renvoie à un autre article (*Immanence*), qu'il nous faudra attendre longtemps, pour ce qu'on appelle « les autres méthodes ». C'est amputer le sujet de sa partie la plus actuelle ; et l'actualité est un élément plus inséparable de l'apologétique que de toute autre discipline théologique.

Apôtres, par Mgr Batiffol. — I. *L'apostolat n'est pas une institution empruntée au judaïsme.* — II. *Qu'est-ce que l'apôtre, d'après saint Paul?* — III. *Les Douze dans le Nouveau Testament.* — I. *Doit-on distinguer une notion primitive, une notion pauline et une notion post-pauline ou catholique?* A propos du nom d'Apôtres, pourquoi ne pas rappeler au moins en passant que c'est Jésus-Christ lui-même qui l'a imposé aux Douze : οὓς καὶ ἀποστόλους ὠνόμασεν ? (Luc, VI, 13.)

Apôtres (Actes des), par l'abbé H. Coppieters, professeur à Louvain. — Résumé substantiel des questions : bonne indication de « l'importance apologétique du livre des Actes ».

Apôtres (Symbole des), par l'abbé Vacandard. — Bon exposé de l'histoire du *Credo* romain primitif et des hypothèses recevables au sujet du *Textus receptus*.

Art, par l'abbé Sertillanges. — Article délicatement écrit. Par trop indulgent à la crise d'athéisme et de matérialisme qui sévit sur l'art comme sur tout le reste, et aux espérances étranges d'un « nouvel état » dans la religion, et d'un « intrinsécisme » dont l'auteur fait la caractéristique de l'art chrétien dans l'avenir...

Athéisme, par l'abbé X. Moisant. — Note intéressante, trop courte, faite de perspectives et d'allusions plutôt que

d'indications directes, telles qu'on les cherche dans un dictionnaire. Pas de bibliographie.

Aumône, par l'abbé C. ANTOINE. — Etude érudite, comme on l'attendait de l'auteur. Un peu de confusion dans l'exposé des principes. A mon avis, l'aumône étant une œuvre de charité et non de justice, et la charité comme la justice étant inconcevables sans Dieu, on n'établira jamais nettement les droits et les devoirs de l'homme et surtout de l'Etat en matière d'aumône si on ne commence par établir les droits et les devoirs de l'homme *et de l'Etat* envers Dieu. Sinon, on reste, bon gré mal gré, dans la sphère d'attraction de l'étatisme.

Babylone et la Bible. — Très important travail de l'assyriologue si compétent qu'est M. l'abbé CONDAMIN.

Canon catholique des Saintes Ecritures, par l'abbé MANGENOT.

Cérébrologie, par le Dr G. SURBLED. — Etablit clairement que les facultés supérieures de l'esprit humain ne sont pas *fonction du cerveau.*

Certitude, par l'abbé GÉNY. — Le rôle de la volonté dans l'assentiment et l'analyse des causes de l'erreur auraient demandé une étude plus complète. Est-il bien vrai que la parole de Brunetière : « On ne croit pas pour des raisons de l'ordre intellectuel », prenne « un sens tout à fait acceptable à la lumière de la vie de son auteur » ? — Il aurait fallu indiquer dans la bibliographie, qui est maigre, des ouvrages hétérodoxes mais importants, comme celui de Brochard sur l'erreur.

Conscience, par l'abbé X. MOISANT. — Beau chapitre d'un traité de morale. Etudie « en parallèle la notion laïque et la notion chrétienne de responsabilité ». Très réellement actuel. Pas de bibliographie.

Création, par le P. PINARD, S. J. — Très bonne discussion, principalement sur le point essentiel : *Le monde*

a-t-il été produit par création? Indique fort bien, en passant, la contradiction intrinsèque de l'évolutionisme bergsonien. — On peut n'être pas de l'avis de l'auteur sur la possibilité de la création *ab æterno* : cette hypothèse m'a toujours paru, comme à Palmiéri, une absolue impossibilité.

Criticisme kantien, par le P. VALENSIN, S. J. — L'un des articles les mieux faits du dictionnaire. Très plein de choses dans une brièveté relative (col. 734-760). Il y a un grand mérite à avoir clarifié un tel sujet. Littérature abondante, méthodiquement classée et bien au point. Parmi les « ouvrages de réfutation », il aurait fallu distinguer les non-catholiques (Fouillée, etc.), des autres.

Critique biblique, par le P. Alfred DURAND, S. J. — Sujet immense, longuement traité (col. 760-819), et qu'il était bien difficile de dominer. Les positions de l'auteur sur les points les plus délicats n'ont peut-être pas toujours la décision souhaitable.

Démocratie, par le comte A. DE MUN. — Il aurait fallu confier ce sujet à un théologien, qui l'eût traité *réellement*. La chose en valait la peine. Les lecteurs, attirés par le titre de l'article et par le nom de l'éminent auteur, ne trouveront que quelques lignes sans portée et seront déçus. — Article à refaire, surtout depuis la lettre de Pie X sur le *Sillon*.

(*A suivre.*) B. G.

Le Gérant : J. TÉQUI.

Imprimerie Téqui et Guillonneau, 3 *bis*, rue de la Sablière, Paris.

LE MODERNISME SOCIAL

Nos lecteurs n'ont pas oublié l'important ouvrage publié, il y a juste deux ans, par M. l'abbé J. Fontaine sous ce titre : *Le Modernisme sociologique*, ni les approbations, les plus hautes qui puissent être, dont le courageux vétéran des batailles antimodernistes a été honoré.

M. l'abbé Fontaine est, qu'on me passe le mot, l'une des bêtes noires des ennemis de la vérité catholique, et surtout des ennemis « intérieurs », qui sont les pires : semi-protestants, subjectivistes, relativistes, kantiens, faux libéraux, faux démocrates, faux exégètes, socialistes soi-disant chrétiens, prétendus apologistes qui ne cherchent qu'à pactiser avec l'erreur, modernistes de toute nuance, tous ont ressenti la vigueur de sa critique et s'unissent en un touchant accord pour vouer à sa clairvoyance une égale aversion. En particulier, depuis que M. Fontaine a abordé le terrain des questions, des luttes, des erreurs sociales, la justesse de ses coups a redoublé la colère et le désarroi des adversaires. J'en rappelle un simple épisode : les nombreux articles signés *Testis* et publiés dans les *An-*

nales de philosophie chrétienne à propos de la semaine sociale de Bordeaux.

J'ai partagé avec M. Fontaine l'honneur des attaques, des insinuations, des accusations et des contre sens rageurs par quoi s'est déversée la bile de cet écrivain, que des malheurs philosophiques ont aigri sans l'éclairer. La queue de cette longue publication ayant traîné jusqu'en ces derniers temps dans la revue que je viens de nommer, je n'ai pas voulu, pour mon compte, y répondre avant d'avoir laissé à ces messieurs le loisir d'exposer toute leur pensée. Les adversaires du prétendu monophorisme (1) ne perdront rien pour avoir attendu.

Dans le *Modernisme sociologique*, M. Fontaine faisait surtout la critique de la fausse sociologie, de la sociologie que j'ai moi-même si souvent dénoncée comme transportant dans le domaine social les erreurs du relativisme, et de l'athéisme qui logiquement en découle : en un mot, de la sociologie sans base de droit naturel religieux.

(1) *Monophorisme.* Mot prétentieux inventé par Testis pour servir de synonyme obscur à l'*extrinsécisme*, ce dernier mot, dont les modernistes avaient abusé jusqu'ici, étant désormais une équivoque percée à jour. Le monophorisme (μόνος, seul, φορά, apport) est, d'après Testis, l'erreur de ceux qui ne considèrent, en tout ordre de connaissance, qu'un seul apport, celui qui vient du dehors, sans tenir compte de l'activité interne. Dans le catholicisme, les « monophoristes » n'admettent « que le don extérieur, que la révélation formulée, que l'autorité s'adressant à une pure réceptivité et à une obéissance passive ». Nous verrons ce qui en est.

Aujourd'hui, M. Fontaine continue son œuvre en la reprenant au point où il l'avait laissée. Il s'établit cette fois non plus « sur le terrain à demi spéculatif de la sociologie », mais sur le terrain des faits sociaux et économiques.

C'est dire l'importance et l'intérêt vital du volume nouveau qui va paraître sous ce titre : *Le Modernisme social* (1).

Nous avons la bonne fortune d'en pouvoir détacher pour nos lecteurs quelques-unes des pages les plus fondamentales, celles qui exposent ce que l'auteur appelle les « éléments formateurs intellectuels et religieux du socialisme » et la « dogmatique du collectivisme ».

Tous les faits sociaux contemporains ne se résument-ils pas, en réalité, dans ce grand fait unique, synthèse de toutes les aberrations sociales : le socialisme ? Le chapitre que M. Fontaine consacre au socialisme est, d'après l'auteur lui-même, « comme le centre et le cœur de *son* ouvrage » (2). Et c'est la partie la plus importante de ce chapitre que j'ai le plaisir d'offrir à nos lecteurs.

Mais je veux auparavant formuler une remarque importante.

On sera certainement frappé de l'identité de

(1) *Le Modernisme social*, un vol. in-8° de 483 pages. Paris, Lethielleux.

(2) *Avant-propos.*

doctrines, parfois même de formules, d'expressions, de raisonnements et de développements, qu'on trouvera entre ce chapitre de M. Fontaine et ma récente étude sur l'invasion actuelle du panthéisme socialiste et humanitaire.

Le socialisme, écrivais-je, est « une religion d'après laquelle l'idée et les droits de la société humaine publique remplacent l'idée et les droits de Dieu dans le monde » (1).

Et M. Fontaine constate que « le socialisme est pour ses plus ardents sectateurs, une religion, ou plutôt c'est la religion, celle qui doit remplacer les autres, y compris le catholicisme... » C'est « la divinisation de la collectivité humaine, parfaitement et absolument autonome et maîtresse de soi..., c'est la collectivité s'adorant elle-même et voulant que tout ce qui dépend d'elle et tout d'abord les êtres pensants qui la constituent, l'adorent de la même manière, aient pour elle cette obéissance ardente et fervente qui n'est due qu'à Dieu ».

Nos deux définitions du socialisme sont vraiment le commentaire l'une de l'autre.

Les lecteurs de la *Foi Catholique* ont déjà constaté avec moi le sentiment d'effroi qui se dégage de ce spectacle : la convergence de toutes les forces matérielles, intellectuelles, morales, scientifiques,

(1) *Foi Catholique*, avril-mai 1911, p. 187.

sociales, religieuses, économiques, financières, occultes, etc., du monde « laïque » moderne, vers l'avènement d'un socialisme panthéistique et humanitaire.

C'est là, disions-nous, que tendent avec évidence le démocratisme universel, le protestantisme, la juiverie, les sociétés secrètes, le pacifisme, l'occultisme, etc. (1).

Et M. Fontaine nous rappelle de son côté, « qu'au sommet de ces autonomies égalitaires et subjectivistes... se trouvent des puissances sociales depuis longtemps organisées... la religion maçonnique, protestante et judaïque... Ces trois forces, financière, politique et doctrinale, réunies, créeront à elles seules l'organisation sociale dont les ouvriers seront les premières victimes... L'*effroi du penseur* qui médite ces choses est porté à son comble par la considération des moyens mécaniques ou automatiques que les trois forces susmentionnées ont à leur service ».

J'ai insisté sur le caractère inévitablement agressif que revêtira le socialisme panthéistique et humanitaire, contre l'unique force qui le contredise et le gêne : la religion catholique.

Et M. Fontaine va nous redire à son tour que « le collectivisme est à la fois une religion et une société, mais unies et indissolublement entrelacées.

(1) *Foi Catholique*, juin 1911, p. 310 et *passim*.

Voilà pourquoi cette société *imposera ses dogmes* aux jeunes générations ». La guerre faite aux écoles catholiques et à l'âme des enfants dans l'école publique, n'est qu'une partie du programme, « dont les essais de réalisation troubleront et probablement ensanglanteront ce vingtième siècle ».

Par-dessus tout, depuis que j'enseigne, que je prêche ou que j'écris (il y a plus d'un quart de siècle), je n'ai cessé de dénoncer l'unique source du mal dans la perversion intellectuelle des esprits déformés par la « disjonction kantienne », par le relativisme et le subjectivisme qui en découlent. En particulier, mon enseignement public à l'Institut Catholique de Paris, dès 1896, n'avait pas d'autre objet.

Or, vers la même époque ou peu après, M. Fontaine commençait à signaler les « infiltrations kantiennes et protestantes » qui étaient les manifestations du modernisme naissant. Et il n'a cessé, lui non plus, de crier le même « *Delenda Carthago* ».

Or, voici ce que je tiens à proclamer (et M. Fontaine confirmerait sûrement la parole que j'en donne) : c'est que depuis cette époque lointaine jusqu'à l'heure où j'écris ces lignes, jamais la moindre entente préalable n'a existé entre nous. Partant de points de vue souvent très divers, bataillant sur des terrains différents, il s'est trouvé que nos pensées ont cheminé par la même route et en

vertu de la nécessité interne des choses, ont abouti à des conclusions d'une identité surprenante, que notre très distingué confrère ne nous en voudra point, sans aucun doute, de constater.

Ce devrait être là, même aux yeux de nos adversaires, une confirmation éclatante tout au moins de la valeur logique de nos doctrines. Et comme nos déductions ne prennent, pour point de départ : dans les faits, que les réalités les plus évidentes et avouées par tous ; dans les idées, que les données indiscutables du bon sens ou du dogme catholique (envisagé comme un pur fait), il semble que les conclusions devraient s'imposer d'elles-mêmes.

Voici maintenant le chapitre annoncé de M. l'abbé Fontaine.

LE SOCIALISME
ÉLÉMENTS FORMATEURS INTELLECTUELS ET RELIGIEUX DU SOCIALISME

« Pour constituer un organisme social, les éléments formateurs issus des faits eux-mêmes et indiqués ci-dessus, ne suffiraient pas ; il faut encore une doctrine. Le socialisme en a une ; elle se précise de jour en jour et bientôt elle arrivera à son plein développement. Nous en avons, dans nos précédents chapitres, marqué les points principaux.

« Ce qui frappe tout d'abord, c'est son caractère négatif et les catholiques français commencent à le saisir, mais ils s'y arrêtent trop exclusivement, sans rechercher ce qui se cache derrière ces négations retentissantes. Le socialisme, nous le verrons bientôt, n'est autre chose que l'exaltation, nous devrions dire la divinisation de la collectivité humaine, parfaitement et absolument autonome et maîtresse de soi, n'ayant d'autre règle que sa volonté propre avec toutes ses fantaisies et tous ses caprices. C'est la collectivité s'adorant elle-même et voulant que tout ce qui dépend d'elle et tout d'abord les êtres pensants qui la constituent, l'adorent de la même manière, aient pour elle cette obéissance ardente et

fervente qui n'est due qu'à Dieu. M. Paul Bureau, dans un livre dont j'ai fait autrefois la critique, avait bien raison d'écrire qu'il y avait quelque chose de religieux chez les socialistes. Ce professeur n'allait pas assez loin sous ce rapport ; le socialisme est, pour ses plus ardents sectateurs, une religion, ou plutôt c'est la religion, celle qui doit remplacer les autres, y compris le catholicisme.

« Cette religion a ses dogmes sanctionnés par des anathèmes fort logiques, de cette logique qu'a l'erreur elle-même. De la série de ces dogmes qui deviendront de plus en plus obligatoires, sort une loi, M. Durkheim dirait une morale, la morale sociologique qui exclut tout d'abord et rigoureusement ce droit naturel dont nous avons déjà tant parlé. C'est dire que le socialisme défait l'homme, la créature humaine ; il entreprend de changer sa nature et la loi qui en procède ; et je prie mes lecteurs de prendre ceci au pied de la lettre et en toute rigueur.

« Qu'est-ce que l'homme, en effet ? Une créature intelligente et libre : laissons un moment de côté l'intelligence pour ne considérer que la liberté, le libre arbitre, cette faculté morale qui nous permet le choix de nos actes et, pour ainsi dire, de nos volontés elles-mêmes. Le socialisme, lui, veut un homme esclave de la collectivité qui lui dictera des ordres, absolus comme ce qui est divin. Il faut que périsse au fond de l'être humain cette faculté libre, principe de toutes ses grandeurs morales. Et com-

ment le socialisme, ce socialisme plein et organisé, avec ses syndicats ouvriers pour soutiens et ses intellectuels et ses docteurs pour maîtres et régents de toutes les intelligences, comment ce socialisme de demain tuera-t-il le libre arbitre, la liberté humaine ?

« J'ai écrit, dans un volume qui a précédé celui-ci et s'y rattache par mille liens logiques, quelques pages sur le déterminisme, considéré sous sa triple forme, mécanique, physiologique et intellectuelle ; c'est toute la réponse à la question posée à l'instant, et que je ne saurais reproduire ici.

« Mais le libre arbitre, tel que Dieu l'a créé et constitué au fond de l'âme humaine, n'est pas sans loi ; il n'agit même jamais ou plutôt il ne devrait jamais agir sans une loi qui l'inspire et le dirige, la loi morale engendrant le droit naturel, sitôt qu'elle s'applique aux relations des hommes entre eux. De tout ce que nous avons dit, il résulte que le libre arbitre et la loi morale, unis et entrelacés dans les profondeurs intimes de notre âme, en font la grandeur et l'originalité. A ces profondeurs morales plongent les racines de la personnalité humaine, ou de l'individualité pensante et maîtresse d'elle-même et de ses actes, autonome d'une autonomie secondaire et subordonnée, se courbant dans l'amour et la reconnaissance sous la main du Père céleste qui l'a organisée.

« C'est cette liberté morale qui, avec toutes les forces physiques intellectuelles et volontaires dont

elle est reine, s'empare souverainement des choses matérielles qui l'entourent, les façonne à son image, les enrichit de sa propre valeur, se les approprie pour en jouir et en disposer comme il lui plaira. Je dis bien, comme il lui plaira, car le libre arbitre dont je parle, est essentiellement moral, uni et comme entrelacé avec la droite volonté de Dieu.

« Cette même liberté morale, propre à l'être humain, m'apparaît sous deux formalités distinctes, l'une plus forte, l'autre plus souple et plus douce, toutes les deux très aimantes, car c'est dans l'amour qu'elles s'unissent; l'amour fait leur union, l'union de l'homme et de la femme. De cette union sortent des enfants, des familles, des corporations, des nations et des peuples; et partout, dans les mille détours où se déploie la libre activité de l'homme, la loi morale, le droit naturel qui en est l'application aux choses sociales, suivent ou plutôt accompagnent, soutiennent et dirigent cette activité libre.

« Et voilà en quelques mots qui résument tout sur ce point, le fond de la société humaine et chrétienne, car c'est le Christianisme qui a dégagé, des profondeurs de l'être humain, écrasé sous les servitudes du paganisme, cette doctrine. C'est le Christianisme qui l'a réalisée en l'incarnant dans les faits, dans les institutions politiques et sociales; c'est le Christianisme qui, avec cette doctrine, a créé, organisé le monde civilisé, le monde moderne; c'est avec cette doctrine et par cette doctrine tout d'abord naturelle, que le Christianisme porte et maintien

dans l'existence cette civilisation moderne créée par lui.

« Or voilà ce que le socialisme ou collectivisme, comme vous voudrez l'appeler, ne peut souffrir ; voilà ce qu'il est contraint de détruire pour s'établir lui-même, car cela lui est absolument contraire ; et on doit le comprendre en se rappelant ce qui précède. Le collectivisme ne reconnaît qu'une loi absolue, souveraine, sa volonté à lui, collectivité. Qu'importe que cette volonté soit violente, brutale, injuste, tyrannique ! dès lors qu'elle émane de la collectivité, elle devient sacrée et doit être respectée d'un respect souverain, et obéie à la lettre et à l'instant. Je pourrais appuyer ceci sur des textes vingt fois répétés du *Contrat social* de Rousseau, qui est la charte authentique du socialisme.

« Pour resserrer en quelques lignes toute notre argumentation, le Christianisme montre au fond de l'âme humaine deux forces qui en jaillissent à la la fois, pour braver le collectivisme, deux forces spontanées, unies et irréductibles dans leur union, le libre arbitre et la loi morale. Et appuyées l'une sur l'autre, ces deux forces parcourent dans leurs sinuosités et leurs détours toutes ces organisations constitutives de la société humaine elle-même, familles, corporations, organismes économiques, autonomies sociales supérieures, tous les recoins de cette immense création qui s'appelle la société moderne, créée par le Christianisme.

« Le socialisme se présente pour l'asservir et la dissoudre : une lutte à mort s'engage, un combat sans merci où l'un des deux concurrents doit périr. La paix est et sera toujours impossible, un traité serait une hypocrisie, un moyen de se duper réciproquement. Ou plutôt les catholiques, poussés par cet esprit de modérantisme exagéré en des matières qui ne le comportent point, seraient seuls victimes comme ils l'ont été déjà. Des catholiques anglais n'ont-ils pas essayé de s'unir à des socialistes pour inventer ensemble un régime respectueux des dogmes et des pratiques du Christianisme ? Ce projet s'est effondré de lui-même et a été condamné par l'évêque de Leeds.

« Des collectivistes accepteront-ils jamais, peuvent-ils accepter comme bases fondamentales de la société : la liberté individuelle régie par la loi morale et le droit naturel, la propriété privée et familiale, intangible et sacrée, l'union indissoluble des époux et toutes les obligations qui en sortent, l'éducation chrétienne des enfants, leurs droits à l'héritage paternel, la transmission des biens légitimement acquis par les ancêtres, la liberté des associations sous les réserves imposées par ce même droit naturel ? Concevez-vous le collectivisme avec une semblable société ? Non, cent fois non, le collectivisme est essentiellement l'absorption de ces droits privés, familiaux, corporatifs par la société elle-même. Et cette absorption est fatale ; sitôt que vous avez consenti ou reconnu le principe collectiviste, elle s'opé-

rera un peu plus tôt ou un peu plus tard, envers et contre tout et contre tous.

« Il y a dans les faits, et surtout dans les faits sociaux, une logique qui les commande, et plus ils sont complexes, plus cette logique interne est souveraine et ploie sous son joug toutes les résistances individuelles et même collectives. La puissance de cette logique est absolument invincible lorsqu'elle est d'accord avec les passions et les convoitises. C'est ici vraiment que s'applique la théorie des idées-forces, selon l'expression d'Alfred Fouillée. Les idées-forces sont surtout celles qui soulèvent les passions et les sentiments au point de se confondre avec eux ; car alors elles emportent tout. »

DOGMATIQUE DU COLLECTIVISME

« Si le collectivisme a une morale, il a nécessairement une dogmatique de laquelle procède cette morale ; elle se résume en deux points fondamentaux, ou si l'on veut, elle se ramène à deux systèmes assez différents au premier aspect, mais qui aboutissent au même résultat. Nous constatons cette relation comme un fait indéniable. Ces deux systèmes constituent à peu près toute la philosophie

courante ; c'est le monisme d'Hœckel et le subjectivisme dont les partisans sont légion.

« Le monisme d'Hœckel semble perdre du terrain ; en voici les lignes générales. Hœckel, regardant le monde tel qu'il apparaît, constate l'existence de cet élément qui se retrouve partout, revêt mille formes et constitue, nous dit-on, le fond de tous les êtres, la matière. Ce sera aux yeux d Hœckel le principe générateur de tout ce qui existe, mais il ne se demande même pas d'où vient cette matière, si elle s'est créée elle-même et comment. Bien plus, Hœckel pose ce principe contraire à tout bon sens et à toute expérimentation : le plus parfait sort chaque jour du moins parfait, en d'autres termes, l'être du non-être, pourquoi ne pas dire, le tout de rien, en dehors de toute puissance créatrice, bien entendu.

« Cette absurdité une fois admise, le reste va de soi : le monde organisé procède du monde inorganique, les espèces supérieures des espèces inférieures ; toutes s'engendrent en vertu d'une force latente sur laquelle on dissertera d'autant plus à l'aise qu'on n'en connaît absolument rien. A cette force intrinsèque on ajoutera les influences des milieux, les prodiges de la sélection et des transmissions ataviques. Tous les perfectionnements sont les produits du temps et de l'hérédité ; une fois acquis, ils ne se perdent plus. Vous avez ainsi la théorie de l'évolution, théorie souple s'il en fut jamais, puisqu'elle s'applique à tout, se modifie au

gré des circonstances et a la prétention de tout expliquer.

« Il y a bien, même avec toutes les ressources de la théorie, un passage difficile, le passage du monde organique au monde pensant, en d'autres termes, de la matière à l'esprit. Qu'à cela ne tienne, répondra le monisme : un intermédiaire existe, et il suffira de le faire valoir pour tout expliquer. Le bloc de grès ou de granit est composé de molécules qui se tiennent plus ou moins fermement ; cette adhérence implique et révèle une force. Cette force est-elle purement matérielle ? Qui nous le dira ? La force végétative qui se manifeste dans l'arbuste s'épanouissant au soleil, semble bien immatérielle, et cependant elle procède de la matière et lui demeure inhérente. Le principe vital chez les animaux manifeste des propriétés supérieures encore ; le chien possède une intelligence et a des représentations particulières, concrètes, vitales, qui agissent sur tout lui-même, déterminent ses mouvements et excitent ses appétits. De là à l'homme, il n'y a qu'un pas et il faut le franchir ; la puissance d'abstraction et de généralisation qui explique l'origine et la formation de ses idées les plus hautes, n'est-elle pas liée, elle aussi, à la matière ou substance cérébrale, et de façon si intime et si étroite que, sans elle, cette puissance n'entrerait jamais en exercice ? Dès lors, ne sommes-nous pas autorisés à dire qu'elle en procède ?

« Toute la théorie moniste tient dans ces quelques lignes ; mais d'un bout à l'autre court le même

sophisme qui la rend fausse et caduque en toutes et chacune de ses parties. Oui, nous le reconnaissons, il y a des forces dans toute matière, dans la matière inerte en apparence comme dans la matière organisée et vivante. Mais, parce que ces forces sont adhérentes à la matière, en sont-elles des émanations et devrons-nous attribuer à cette matière comme à leur principe premier et formateur, comme à la cause efficiente en un mot, toutes les manifestations de la vie, y compris la vie intellectuelle ? Non, cent fois non, les deux éléments constitutifs du monde dont le spectacle se déroule sous nos yeux, la matière et les différents principes immatériels qui l'animent, la perfectionnent, l'élèvent juqu'à la faire servir d'instrument à la pensée dans le cerveau humain, sont très distincts, quoiqu'ils remontent à la même source, l'Acte créateur dont Hœckel prend bien garde de nous parler. Leur progression est l'effet permanent de la même puissance créatrice et conservatrice, la traduction de sa pensée éternelle, le reflet de ces idées-types qui se lisent dans l'essence divine elle-même. C'est sous l'impulsion de cette puissance créatrice et l'aspiration de son amour que se poursuit l'évolution des mondes dont les mystères nous ravissent et emportent nos pensées vers les siennes, notre être fragile vers son être éternel et immuable. L'élan vital, ainsi compris, demeure toujours un mystère, mais cesse d'être une absurdité, ainsi que le veulent les monistes évolutionistes.

« Le point où apparaît le mieux la distinction des deux substances, spirituelle et matérielle, et l'absolue supériorité de la première sur la seconde, est cette opération généralisatrice dont on nous parlait tout à l'heure, cette puissance d'abstraction dont jouit l'intelligence humaine et par laquelle elle se forme ses idées les plus hautes et les plus parfaites. En effet, dans et par cette abstraction, l'esprit humain domine la matière sous toutes ses formes ; il exploite en quelque sorte tous les êtres matériels, les dépouille de leurs caractères singuliers et individuants et en dégage les essences. C'est par cette opération même que l'esprit humain a constitué les sciences physiques et naturelles, qui considèrent les qualités des corps et recherchent leurs lois. De même en mettant à part et en mesurant les quantités des objets singuliers et concrets qu'il étudie, l'esprit humain a créé les sciences mathématiques.

« Alors il a pu s'élever jusqu'aux essences, en saisir les caractères d'universalité, de perpétuité ou d'éternité qui l'ont introduit dans un monde tout à fait supérieur et divin. Il s'est formé un concept aussi parfait qu'il le peut ici-bas, de Dieu lui-même. De ce monde métaphysique, l'esprit humain domine tous les mondes créés, il les contemple et les explore en partie du moins ; dans cette contemplation et par elle, il se les assimile et en jouit par cette espèce de concentration intellectuelle qui se fait de tous ces mondes en lui-même. Sa nature supérieure est ainsi démontrée par la supériorité

de ses actes, et de même se vérifie l'exactitude de cet axiome : *Vis intellectiva potest omnia fieri;* ou encore de cet autre qui en marque mieux la réalisation : *Intellectus cognoscendo fit omnia.*

« Un autre dogme également essentiel de la religion collectiviste et plus répandu encore que le monisme matérialiste, celui auquel la plupart des intellectuels demandent la solution relative des problèmes de ce monde et de la société nouvelle, s'appelle le subjectivisme tel que l'expose le document reproduit par M. Gaudeau (1). Ces docteurs de la société future partent d'un supposé idéaliste très différent de celui d'Hœckel, de leur moi propre et individuel. Qu'est-ce que ce moi ? Ils n'en savent rien et le prennent tel qu'il leur apparaît ; c'est la manifestation des phénomènes psychologiques dont ils perçoivent la continuité. D'où viennent ces phénomènes et quel principe les produit ? Ils s'interdisent d'en faire la recherche ; ce principe, s'il existe toutefois, se tient dans la région de l'inconnaissable, c'est le Noumène de Kant. Les subjectivistes ignorent s'ils ont une âme ; peut-être oui, peut-être non ; ils en perçoivent les phénomènes, que leur faut-il de plus ?

« Remarquons bien que ces phénomènes n'ont point, ne sauraient avoir de lois véritables, substan-

(1) Il s'agit de l'étude que j'ai publiée dans la *Foi Catholique* (juin 1910) sous ce titre : *L'« Illusion logique » : théorie du subjectivisme intégral,* par un subjectiviste.

tielles, puisque leur cause substantielle est inconnue. Ils se précipitent dans un flux persévérant que l'on pourra interpréter chacun à sa fantaisie, ce qui prêtera à la création de systèmes plus ou moins ingénieux, selon la richesse imaginative des psychologues. William James tient le record en cette partie.

« Au milieu de ces phénomènes psychologiques se remarquent ceux que l'on appelait autrefois moraux, qui procédaient de la volonté libre et étaient réglés par la loi morale. Pour les subjectivistes, il ne peut plus y avoir de loi morale et ces phénomènes s'interprètent eux aussi selon la fantaisie de chacun. Cependant, comme ils intéressent plus que les phénomènes d'imagination, de sensibilité et de pensée, les personnes qui entourent le subjectiviste dont ils déterminent les actes, il faudra bien leur chercher une loi extérieure que l'on appellera sociale ou sociologique. Durkheim, Payot et beaucoup d'autres vous expliqueront comment cette loi procède uniquement de la collectivité. Nous la retrouverons plus tard.

« Mais revenons à notre subjectiviste : le voici donc riche de tous ces phénomènes psychologiques qui s'écoulent et passent sous son regard dans une fluidité persévérante. Il ne connaît que cela : ces phénomènes sont-ils excités par un monde extérieur ? il le paraît bien, mais le subjectiviste n'en est pas sûr. Ce monde extérieur, il ne tient pas à le connaître, et se contente de le soupçonner, de l'entrevoir, si vous voulez, afin de l'envelopper de ses

rêves. Pour lui rien n'est certain, rien n'existe de façon absolument sûre, ni la matière, ni tous ces corps qui l'entourent, le soutiennent, sont l'aliment de sa vie, comme le pain qu'il mange, le vin ou l'eau qu'il boit, les amis de la conversation desquels il jouit. Tout cela n'a d'existence qu'en lui et pour lui par conséquent, dans sa subjectivité qui est le centre de tout, à laquelle tout se rapporte, pour laquelle, par laquelle et en laquelle tout vit, se meut et respire. Je viens, sans y songer, de traduire ces mots augustes et sacrés que le bon sens et la foi n'ont jamais appliqués qu'à Dieu : *in Ipso vivimus, movemur et sumus*, ou bien cet autre aphorisme de saint Paul : *In Ipso omnia constant*.

« C'est que le subjectiviste se fait Dieu, il est lui-même Dieu, puisqu'il est seul au monde, seul connu de lui-même et adoré de lui-même. Il est le plus grand monstre d'orgueil que l'on puisse imaginer, et il l'est sans effort, tout naturellement, j'allais dire, simplement. N'est-il pas contraint par son système de tout rapporter à lui ?

« Et dire que toute une littérature religieuse, en apparence chrétienne, est imprégnée de cette théorie, et ne contient plus guère autre chose : Dieu, le Christ, la rédemption, les mystères chrétiens, l'Eglise, les sacrements, tout cela pour le subjectiviste qui daigne encore l'admettre, est une création de sa subjectivité elle-même, qui s'en repaît comme d'un songe. C'est son auto-suggestion à lui, une spécialité de jouissances intimes, son rêve inté-

rieur, sa vision du dedans, toute symbolique et mystique d'un mysticisme vague et creux, ou plutôt diabolique. Relisez l'Encyclique *Pascendi*.

« Dans la société collectiviste dont le subjectiviste sera le docteur le plus écouté, cette philosophie aura sa traduction populaire, comprise de tous, à la portée des moindres intelligences. Plus de vérités objectives, réelles, gênantes. Rien n'est certain. Plus de lois supérieures; abandonne-toi aux flots de pensées, de sentiments, d'impressions, de désirs et de convoitises qui passent et sont ton être même. Jouis, jouis encore et toujours ; c'est l'unique loi de la vie. Tu es ton maître et ton Dieu.

« Le subjectiviste est en outre un égalitaire, car à moins de folie absolue, il sera contraint de reconnaître aux hommes qui l'entourent, à ces êtres douteux avec lesquels il entre en relation, le droit d'apprécier eux aussi les personnes et les choses d'après leur propre subjectivité. Or, comme il n'y a, ni pour lui ni pour les autres, aucune réalité extérieure s'imposant à leur appréciation qui alors deviendrait commune, et formerait une sorte de lien social, il ne reste plus qu'une seule ressource pour vivre en une certaine communauté ; c'est de se proclamer strictement et rigoureusement égaux dans le droit de tout penser et de tout faire. Tel est le fond de l'égalitarisme subjectiviste ; nous verrons bientôt comment il sera corrigé ou limité par l'association.

« En attendant, ne cherchez point cette limita-

tion dans les réalités extérieures, puisque, pour le subjectiviste, ces réalités ne comptent pas. Un homme doué du simple bon sens trouverait dans les résultats du travail individuel ou ancestral, c'est-à-dire dans la propriété, un principe de différenciation qui, à lui seul, déterminerait toute une organisation sociale. C'est ce qui répugne le plus au subjectiviste : il est autonome d'une autonomie souveraine, stricte et rigoureuse et, par suite, il est sa propre fin à lui-même ; bien plus, il est une fin en soi, comme l'on dit en philosophie kantienne. C'est dire qu'en aucune circonstance il ne saurait être considéré comme un simple moyen en vue d'une fin quelconque. L'ouvrier ne saurait par exemple se subordonner d'une façon quelconque au patron dans l'atelier ; mais il doit marcher son égal et demeurer indépendant de lui d'une indépendance intrinsèque et rigoureuse. De là la nécessité du contrat de société, qui placera les deux agents de la production sur ce pied d'égalité rigoureuse, l'ouvrier abandonnant, parce qu'il le veut bien, sa part du produit pour un salaire versé à forfait par l'entrepreneur, avant toute réalisation de bénéfices.

« L'égalité de dignité, même entendue à la façon de M. Lorin, exige tout cela. Le P. Schwalm nous a dit que saint Thomas pensait tout le contraire ; mais la philosophie de saint Thomas est périmée depuis longtemps ; on lui a substitué le subjectivisme.

« L'égalitarisme nous conduit tout directement et nécessairement au socialisme. Que l'on soit moniste matérialiste ou subjectiviste idéaliste, il faut bien s'associer, puisque l'homme ne saurait vivre dans un isolement absolu. Mais comment associer des êtres rigoureusement égaux, tous très épris de leur autonomie personnelle et souveraine, ne vivant que pour eux-mêmes, puisqu'ils sont tous et chacun des fins en soi ? Je ne vois qu'une manière, celle de Rousseau : que tous ces souverains mettent en commun cette souveraineté elle-même, qu'ils en fassent un bloc dans lequel ils seront représentés avec leurs prétentions et leurs droits ; ce bloc édictera des lois et règlements en leurs lieu et place. Aucune autorité ne subsistera que par lui et n'agira qu'en vertu de sa délégation. Les volontés du bloc collectiviste ou socialiste sont sacrées ; impossible d'imaginer quoi que ce soit qui les contrarie, puisque les éléments sociaux, ces personnalités qui constituent le peuple, ne sont régies par aucune loi naturelle et qu'elles-mêmes ont abdiqué toutes leurs volontés propres, en les concentrant dans le bloc lui-même. C'est ce dont il est fait. De lui procèdent toute loi, toute morale, toute autorité, tout pouvoir. La sociologie qui comprend et résume toutes les sciences, l'enseignera désormais aux générations à venir.

« C'est ici le lieu de nous rappeler qu'au sommet de ces autonomies égalitaires et subjectivistes, séparées les unes des autres par leur monstrueux

égoïsme, mais rapprochées par la nécessité, se trouvent des puissances sociales depuis longtemps organisées : elles sont déjà très vieilles en effet et ont à leur service une longue expérience. Cette expérience leur a permis de prendre la tête du mouvement collectiviste, de l'incarner en quelque sorte, afin de le mieux conduire. Nous avons dit encore que ces puissances étaient internationales et universelles ; elles se rencontrent chez presque tous les peuples, qu'elles tendent à unifier en une sorte de confédération plus ou moins morale et quasi religieuse, une catholicité à rebours professant les doctrines ci-dessus énumérées, une religion nouvelle, la religion maçonnique, protestante et judaïque... Ce sont là les trois éléments dont elle est faite ; chacun a ses sectateurs et tous s'entendent à merveille dans la poursuite d'un but unique, la démocratisation du monde chrétien... C'est à la fois une religion nouvelle et une société nouvelle qu'ils ont entrepris de fonder. La religion est faite pour la société, comme la susdite société sera l'incarnation de cette religion elle-même.

« Les protestants libéraux apportent dans cette double création leur rage de prosélytisme incrédule des formules en partie négatives, mais ayant aussi, il faut bien le reconnaître, un côté positif, une explication prétendue scientifique de l'homme et du monde, celle que nous venons d'exposer. La Maçonnerie est moins intellectuelle, plus directement sociale ou plutôt antisociale ; son ambition à elle

est de détruire trônes, gouvernements de tout nom et de toute forme, même républicaine, qui ne s'inspireront pas de son esprit d'asservissement par la dissimulation et la haine. La Juiverie complète la trinité formatrice; c'est la puissance d'argent qui achètera les consciences à vendre, promettra des entassements de richesses, fera miroiter aux yeux de tous des jouissances en rapport avec les plus bas instincts.

« Ces trois forces, financière, politique et doctrinale, réunies, créeront à elles seules l'organisation sociale dont les ouvriers seront les premières victimes.

***

« L'effroi du penseur qui médite ces choses, est porté à son comble par la considération des moyens mécaniques ou automatiques que les trois forces sus mentionnées ont à leur service. Le machinisme a, dit-on, transformé le monde : cette transformation n'est point achevée, elle s'étendra et surtout elle pénétrera à des profondeurs que nous soupçonnons à peine. Imaginez un instant un gouvernement fort à la tête de ces masses confuses, agglutinées par de communes convoitises dans une impuissance et une veulerie absolues. Ce gouvernement a un but, l'organisation du monde nouveau, et comme moyens il dispose de tous ces mécanismes scientifiques, mus par la grande force maîtresse,

l'électricité ; ses ordres sont portés au bout du monde en quelques instants. Qui donc y contreviendra, quand il aura entre les mains tous les moyens de production, toutes les richesses de la partie plus ou moins vaste de l'univers qu'il domine, champs, mines, outillages industriels, produit de tout nom ? Particuliers et corporations se sont dépouillés en sa faveur ; il dispose de tout, commande toutes les besognes, assigne tous les rôles et fait le partage de tous les biens consomptibles. On ne vit, on ne mange, on ne boit que sous sa surveillance et avec son autorisation ; ses millions de fonctionnaires seront partout pour surveiller les moindres détails de la vie privée, si l'on peut encore parler de vie privée.

« De famille, il n'y en aura plus l'ombre ; la loi sociologique aura pénétré à l'intime de tous les groupes familiaux pour les dissocier. Les liens qui rattachent la femme à son mari sont de droit naturel ; mais de droit naturel, il ne doit plus, il ne peut plus y en avoir, il n'y en aura plus d'aucune sorte. D'autre part, ne serait-il pas contraire à l'égalité qu'un citoyen quelconque prétendît s'emparer de la femme qui lui convient, au détriment des voisins qui ont le droit de la convoiter tout aussi bien que lui ? Que deviendrait aussi, dans ce cas, la liberté de la femme en question, attachée des années durant ou pour toute sa vie, au même individu, comme si elle était sa propriété individuelle ? Mais la propriété individuelle qui répugne le

plus, c'est celle-là ; elle sera détruite comme toutes les autres, plus radicalement que bien d'autres, et remplacée par la propriété communautaire, s'étendant aux personnes comme aux choses. Ou plutôt les personnes se donneront et se reprendront au gré de leurs désirs et de leurs caprices ; les unions seront libres et très transitoires.

« Je le sais bien, on allègue contre ce nouvel ordre de choses l'intérêt des enfants; c'est que l'esprit communautaire n'existe pas encore. Mais quand il aura pris possession de tous, les enfants appartiendront à la communauté elle-même; ils seront aimés, choyés et adorés de tous, ils se reposeront et vivront sur le sein de la communauté collectiviste. Ne voyons-nous pas déjà se réaliser comme une ébauche de ce plan? Est-ce que la classe enfantine ne s'ouvre pas pour les tout petits, puis la classe primaire, puis les classes primaires supérieures, les lycées et enfin les hautes écoles pour accueillir à tous les stades de leur formation tous les fils de la société collectiviste?

« Le collectivisme est à la fois une religion et une société, mais unies et indissolublement entrelacées. Voilà pourquoi cette société imposera ses dogmes aux jeunes générations, à mesure qu'elles naîtront et grandiront dans son sein. Les catholiques s'étonnent de la guerre faite à leurs écoles, et plus encore de la violence exercée sur l'âme de leurs enfants, condamnés à la fréquentation des écoles publiques. Mais ce n'est là qu'une partie, des plus

essentielles il est vrai, du programme démocratique ; et cette partie est tellement liée à tout le reste que son exécution est de rigueur, et si elle vient à s'interrompre, ce n'est que pour un temps ; elle reprend bientôt après. La formation démocratique et socialiste des enfants marche de pair avec la dissolution de la famille ; les parents n'étant plus indissolublement unis n'auront plus les ressources nécessaires pour les élever et assurer leur avenir. D'autre part, un principe de droit sociologique, désormais intangible, veut que toute autorité procède de la collectivité elle-même ; par conséquent si les pères et les mères exercent encore quelque influence sur leur progéniture, ce n'est plus du tout en vertu du droit naturel, ni parce que les enfants sont sortis de leur sein, mais bien parce que la collectivité les délègue temporairement pour travailler à leur première et petite éducation. Bientôt la collectivité se chargera du reste et elle ne fera qu'appliquer sous ce rapport les maximes de Rousseau.

« Notons enfin que ce droit nouveau doit devenir universel. Le socialisme, à titre de religion humanitaire, a la prétention de s'étendre peu à peu à l'humanité tout entière ; et son grand moyen de séduction, ou, comme diraient les catholiques, d'apostolat, c'est qu'il apprendra à cette humanité à s'adorer elle-même.

« A mesure que la démocratie se développera par la multiplication des syndicats ouvriers, de plus en plus omnipotents au milieu des nations indus-

trielles, les gouvernements anciens, c'est-à-dire formés d'après les types connus, soit monarchiques, soit oligarchiques, ou même républicains mais impliquant les privilèges familiaux, la diversité des classes et la subordination des travailleurs manuels à la classe capitaliste, disparaîtront, pour faire place à des agglomérations socialistes, beaucoup plus grandes. Il n'y aura plus de frontières, car les intérêts seront partout les mêmes et partout centralisés de même façon; plus de guerres non plus, ni d'armées, l'antimilitarisme sera partout triomphant. Les fédérations ouvrières auront donné naissance à des fédérations de peuples socialisés.

« Et ainsi progressera la formation d'une humanité nouvelle, avec son culte, l'adoration de soi; sa politique, la jouissance universelle et également partagée entre tous, des biens consomptibles; avec l'administration de ces biens consomptibles et de ceux de production par les représentants de la collectivité, administration rendue facile par la toute-puissance du machinisme, par la bonne volonté et la cordiale entente de tous. Tel est le rêve qui a égaré déjà tant d'esprits et dont les essais de réalisation troubleront et probablement ensanglanteront ce XXe siècle. »

Ces pages, qui sont une primeur, donneront sûrement à nos lecteurs le goût de lire le plus tôt possible l'ouvrage tout entier et de le faire connaître

autour d'eux. Une propagande intellectuelle de cette nature est le seul travail réellement efficace pour le salut du pays (1).

B. Gaudeau.

(1) Voici à titre documentaire la table des matières de l'important volume de M. Fontaine :

LE MODERNISME SOCIAL. — DÉCADENCE OU RÉGÉNÉRATION ?

RÉPONSES A L'ENQUÊTE

SUR LES PREUVES DE L'EXISTENCE DE DIEU ET SUR LES DIFFICULTÉS ET OBJECTIONS CONTRE CES PREUVES

Première question.

Pourquoi croyez-vous en Dieu?

Aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai cru en Dieu, ayant eu le bonheur de naître dans la religion chrétienne. Mais malgré les enseignements puisés dans un excellent milieu, j'ai connu des heures bien douloureuses où, au milieu d'une angoisse poignante, semblent sombrer toutes les certitudes. « Si tout ce que l'on t'a enseigné n'était pas vrai? » murmure alors le doute qui étreint l'âme. En pareil cas (et sans parler de la prière qui doit alors monter aux lèvres du chrétien), les preuves rationnelles de l'existence de Dieu, ces preuves dont le Concile du Vatican a proclamé la valeur, ont un rôle tout indiqué.

De toutes ces preuves, celle qui me frappe le plus est celle de l'ordre du monde et des causes finales.

Les merveilles de la Création (*Cœli enarrant gloriam Dei*), les lois qui régissent l'univers, leur fixité, leur sagesse, leur adaptation merveilleuse à la fin qu'il s'agit d'atteindre, me disent le Créateur, son intelligence infinie, sa sagesse, sa bonté.

Que de fois j'ai proposé à d'autres et me suis proposé à moi-même cet argument très simple : « Eh quoi ! on qualifie d'homme remarquable ou même de génie celui qui découvre telle loi du monde physique — c'est-à-dire celui qui constate l'existence d'une loi — et cette loi elle-même ne serait pas l'œuvre d'une intelligence souveraine ? » Cet argument me sert souvent lorsque j'ai l'occasion de parler de la théorie évolutioniste.

Dans le même ordre d'idées, les énergies secrètes de la nature que découvre la science moderne (découverte du radium, électricité et télégraphie sans fil, pour ne prendre que ces exemples) me disent la puissance de Celui qui a enfermé dans la matière toutes ces forces mystérieuses. (Et dire que l'homme découvrant et utilisant ces forces, s'en sert surtout pour se déifier lui-même et nier le Créateur !)

Et au-dessus de toutes ces énergies, qui a allumé sur la terre ce mystérieux flambeau de la vie dont l'homme dans son délire orgueilleux espère chaque jour reproduire la flamme ?

Telles sont les preuves qui se présentent les premières à ma pensée : mais ce n'est pas à dire pour

cela que je dédaigne cette preuve de l'existence de Dieu qui ressort de l'existence même du monde, c'est-à-dire de la nécessité d'une cause première des choses. Bien loin de là : cette preuve me paraît plus forte encore que la précédente, car l'existence de la matière *ab œterno* ne saurait satisfaire l'esprit : on cherche toujours le *pourquoi* de toute existence. Il me semble seulement que l'ordre et la beauté du monde, qui frappent nos yeux, sont pour l'homme, chronologiquement au moins, une preuve plus directe que l'existence même du monde : ainsi devant un édifice merveilleux, on s'informe de l'architecte avant de chercher l'origine des matériaux de construction.

Puis il y a les preuves tirées de l'ordre moral et de l'ordre intellectuel.

Je trouve, dans toutes les langues, les termes de bien et de mal, de bon et de mauvais, de meilleur et de pire, de juste et d'injuste : ces termes correspondent donc à des notions admises par l'universalité des hommes, c'est-à-dire à des notions nécessaires, universelles, absolues. Ces termes impliquent d'ailleurs l'idée de loi, de règle, de commandement, donc de législateur et de Maître souverain : et là encore je retrouve Dieu.

Sans doute, l'accord des hommes cesse d'être universel lorsqu'il s'agit de déterminer en quoi consiste le bien et le mal, le juste et l'injuste : mais l'existence seule des termes suffit. Comme les

Grecs schismatiques ont gardé dans leur liturgie des phrases qui sont la reconnaissance formelle de la primauté romaine et lui rendent ainsi un involontaire hommage, ainsi ceux mêmes qu'une sorte de seconde chute originelle a privés de la saine notion du Bien, honorent encore ce Bien suprême en en conservant au moins le nom.

Ces notions de bien et de mal, fondement de la loi naturelle et des lois positives qui en découlent, « cette loi immuable et éternelle, universelle, inflexible, toujours la même, qui embrasse toutes les nations et tous les siècles, par laquelle Dieu enseigne et gouverne souverainement tous les hommes », sont la base nécessaire de toute société; je ne puis concevoir nulle société en dehors d'elles et par là encore je remonte à l'Auteur de la Loi, à l'Auteur de la Société, à Dieu.

Car établir ou prétendre établir des règles morales en dehors de Dieu, c'est bâtir non pas même sur le sable, mais dans les nuées ; les morales laïques, quelles qu'elles soient, aboutissent fatalement en dernière analyse à ce que l'on a très justement appelé le « consultatif catégorique ».

Dans l'ordre intellectuel, l'homme a soif de vérité. Et nous pourrions redire ici, pour le vrai et le faux, exactement ce que nous venons de dire au sujet du bien et du mal. L'homme croit à la Vérité aussi universellement qu'il croit au Bien, il la poursuit, il souffre de ne point l'atteindre.

Cette soif de la vérité se manifeste dans l'angoisse du philosophe qui la cherche dans les hautes sphères de la spéculation intellectuelle comme dans la question si souvent répétée par le petit enfant : Est-ce vrai ? Est-ce bien vrai ? Elle est le tourment de ceux qui se sentent dans l'erreur et qui cherchent à en sortir. Quel malaise dans notre âme lorsque, entre deux théories philosophiques ou religieuses, entre deux idées, l'insuffisance de nos lumières, la faiblesse de notre esprit ne nous permettent pas de discerner le vrai du faux !

Mais quelle joie lorsque les voiles se déchirent et que se rencontrent le mot, la phrase, l'idée qui illuminent notre raison !

Et cette Vérité comme ce Bien auxquels aspire mon âme, je les sens absolus et l'humanité tout entière les a toujours jugés tels. Comment établir le Bien et le Vrai ou des degrés dans le mal et l'erreur sans une norme invariable à laquelle se rapporte le jugement ? En d'autres termes comment concevoir le Bien et le Vrai en dehors de l'Être qui est le Bien, le Vrai comme Il est le Beau, en un mot en dehors de Dieu ?

Mais en disant que toutes les puissances de mon être misérable postulent ce Bien et ce Vrai, j'estime éviter l'erreur de l'immanentisme : ce n'est point pour moi affaire de sentiment, mais affaire de raison, et, de plus, j'aime à constater dans l'humanité tout entière ce besoin impérieux de l'Absolu ; ce qui

est bien, sans doute, le contraire de l'immanentisme, cette forme du subjectivisme.

De plus, cet Etre que je cherche et dont j'ai besoin, la raison me dit qu'Il est en dehors de moi, supérieur à moi, car sa Loi, que je reconnais juste, me semble parfois dure : elle brise ma volonté et s'oppose à mes passions.

Et la Vérité, si je la cherche souvent, parfois aussi je la fuis et ferme volontairement mes yeux à sa lumière.

Mais en dehors de ces moments où la passion obscurcit les notions les plus claires, j'aime à me redire le mot de saint Augustin : *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in Te !*

Deuxième question.

2° Quelles sont les principales difficultés ou objections qui se présenteraient à vos yeux contre les preuves de l'existence de Dieu, au nom de la raison ou de la science, et qui demanderaient une réponse ?

La première des objections qui se présente contre les preuves de l'existence de Dieu est le problème du mal sous toutes ses formes, mais surtout, cela va sans dire, du mal moral. Loin de moi, certes, la pensée que « tous les criminels sont des malades qu'il faut soigner », selon la théorie de Lombroso et

d'autres, et cependant que de dégénérés, de pauvres êtres qui ne sont vraiment que des demi-responsables ! Et cette limite de la responsabilité morale est parfois difficile à fixer...

La question de la souffrance des bêtes, qui a troublé plusieurs lecteurs de la *Foi Catholique*, ne hante pas mon esprit ; mais plutôt l'existence, dans la Création, d'êtres ou d'objets dont la finalité nous échappe : par exemple, d'une part les animaux nuisibles qui semblent un élément de désordre ; de l'autre, dans l'anatomie animale, la présence d'organes ne paraissant jouer aucun rôle, et dont la science moderne tire un si merveilleux parti pour établir la théorie de l'évolution.

A. B.,
Directrice d'Institution.

LE PROBLÈME DE LA VÉRITÉ

Pragmatisme et Humanisme.

(*Suite*) (1).

Le *pragmatisme* (ainsi s'est baptisée elle-même l'école nouvelle dont nous abordons l'examen) a été, si l'on va au fond des choses, préparé et presque inauguré par Nietzsche avec une originalité d'expression tout à fait extraordinaire (2) : mais il était réservé à d'autres de le constituer définitivement en corps de doctrines. C'est un empirisme ou subjectivisme radical qui s'est donné pour fonction propre de substituer, selon ses propres termes, « le règne des valeurs au règne des essences et à l'idolâtrie des formes conceptuelles ». Or, dès que l'on rêve d'une philosophie des valeurs, grande est la tentation de mesurer la vérité d'une thèse au retentissement qu'elle rencontre soit dans les âmes indivi-

(1) Voir la *Foi Catholique*, juin 1911.

(2) Dans la *Revue philosophique* (avril 1911) M. Fouillée, après avoir rappelé sa thèse célèbre *La liberté et le déterminisme* (1872), cite avec une complaisance facile à comprendre ce jugement d'un critique américain : « Il me semble que la doctrine des idées-forces exprime l'essentielle vérité que devait développer le pragmatisme, en même temps qu'elle en évite les erreurs. »

duelles, soit dans l'âme collective d'une race ou de l'humanité.

A ce compte, tant qu'on se renferme dans la théorie pure, le vrai et le faux sont bien près d'être dépourvus de sens. Désormais une idée est *vraie*, qui a tout ce qu'il faut pour devenir *nôtre* et, dans la pratique, s'harmonise sans peine avec notre mentalité présente. Comparer cette thèse de M. Le Roy : « Une idée vraie est avant tout pour nous une idée non contredite. » Le vrai, c'est en outre ce qui en tout ordre de choses est à nos yeux le meilleur à croire et le plus avantageux à réaliser : bref, c'est une méthode d'action qui réussit (1). Dès lors, il serait plus franc et plus logique de déclarer très simplement que le critérium suprême, c'est l'utile, avec son double sens, à savoir, pour une élite ce qui nous rend meilleurs, pour les masses ce qui, permis ou défendu, est une source de gain et de

(1) Un article de la *Revue philosophique* (janvier 1911) — sous ce titre *L'Idée de vérité d'après W. James et ses critiques* — a fourni à M. Lalande l'occasion de souligner un point de contact entre le pragmatisme et la logique élémentaire de la masse inconsciente ou demi-consciente. Dans l'usage courant, en effet, la vérité s'applique à ce qui est utile à une fin, par opposition à ce qui trompe, à ce qui égare. Une personne échoue-t-elle dans une entreprise? on lui dit : « Vous ne connaissez pas encore la *vraie* méthode. » Vient-elle au contraire à réussir? « Vous avez enfin trouvé les *vrais* moyens. » — Inversement on entend quelquefois parler d'une conduite *fausse*, alors qu'à proprement parler, un acte n'est jamais faux : il est mauvais.

profit (1). Du même coup se trouve proclamée la déchéance de la pensée spéculative, tenue en si haute estime par les esprits les plus éminents de l'antiquité. Ils croyaient, en effet, que le vrai a un droit à être connu, alors même qu'en fait il ne l'est pas, alors même qu'il ne répond ni à nos désirs, ni à un besoin humain individuel ou social. Dans les sciences de toute nature, mais tout particulièrement dans les sciences abstraites, combien de vérités non utilisées! Que si, pour ce motif, vous invitez un de nos savants à les exclure sans pitié du cadre de ses recherches et de ses publications, il vous répondra, et avec raison : « Pour qui donc me prenez-vous? » (2)

Comment ne pas constater que nous sommes ici en face d'une dissolution, sinon d'une négation totale de la notion de vérité? Les pragmatistes se

(1) Les stoïciens déjà avaient défini la science « ce qui est utile », mais par là ils entendaient essentiellement ce qui sert à la direction de l'âme et à son amélioration morale. Cette considération n'a d'ailleurs pas empêché M. Rodier de les présenter comme les ancêtres de nos pragmatistes actuels.

(2) Le trait dominant des travaux de M. Milhaud, et notamment ses *Nouvelles études sur l'histoire de la pensée scientifique* (Paris, 1911), c'est « l'idée que la science est issue de l'activité de l'esprit, s'affranchissant de toute considération d'utilité matérielle et sociale, concentrant toute son énergie pour se tendre vers la vérité ». Il serait facile d'établir que la plupart des grandes découvertes ont été les fruits heureux de la spéculation pure.

désintéressent de l'objectivité intrinsèque de nos connaissances qu'ils se flattent, bien à tort, d'affermir et, si l'on me passe cette expression, d'authentiquer, en les mettant en rapport avec nos satisfactions privées et nos fins personnelles (1). Pour eux, qu'est-ce en dernière analyse que l'intelligence? un instrument de rapport dont ils supputent les chances de rendement. Qu'est-ce qu'une formule vraie? celle qui nous dit à quoi nous devons nous attendre en cas de production d'un certain phénomène, celle qui, mise à l'épreuve, tient ses promesses et mérite ainsi de déterminer toutes nos démarches (2). Nos idées vraies tirent leur valeur, non des attributs essentiels, constants et invariables qui leur appartiennent en vertu de quelque définition, mais des avantages intellectuels ou matériels qu'elles nous procurent : seule cette dernière constatation justifie l'usage que nous en faisons, le prix que nous y attachons. Etrange prétention que celle de dégager du domaine de l'utile la vérité qu'on a préala-

(1) Que chacun expose et défende avec chaleur *son* opinion, *son* sentiment sur les choses, rien de plus naturel : mais à qui est-il arrivé jamais de dire : *ma* vérité? et qui ne sent tout ce que pareil langage aurait de choquant?

(2) Comme s'exprime James : « La vérité d'une idée se mesure à ses agissements (*workings*). » La connaissance, résultat d'un travail opéré par l'esprit sur les données de l'expérience, n'a pas d'autre fonction que de nous rendre plus confiants, plus forts dans l'action. Et comment ne pas songer ici à tant de plaidoyers de M. Poincaré en faveur des hypothèses par lui qualifiées de « commodes »?

blement chassée du domaine logique ! et d'autre part, que nous sommes loin ici de Kant prescrivant à la volonté de se déterminer par le seul respect de la loi morale, en dehors de tout effet attendu, de tout résultat espéré ! Il semble bien que le pragmatisme implique avant tout une négation mal dissimulée de l'idéal, un recul de la pensée devant la souveraineté du fait.

Si je dis : *Dieu existe*, ce n'est pas, selon W. James, parce qu'à la suite de la comparaison attentive de ces deux notions mon entendement a découvert entres elles un lien logique nécessaire : c'est parce que je suis arrivé à la conviction que les individus et les sociétés ont tout à gagner au maintien de cette doctrine, tout à perdre à sa suppression (1). Et quelques-uns appliquent sans hésiter le même raisonnement à l'ensemble des croyances morales et religieuses.

Ainsi ce qui intéresse dans une affirmation, de quelque nature qu'elle soit, ce ne sont pas les principes réels ou supposés auxquels elle se rattache, mais bien les conséquences qu'elle engendre et qui éclatent à tous les yeux (2). Un concept abstrait n'a de

(1) Ce qu'un partisan du système a résumé très clairement en deux mots : « Dieu n'est pas, il sert (*he is used*). »

(2) A ce propos, on a fait remarquer très finement que la connaissance logique avec ses règles constantes, étant pour nous d'une utilité qui ne se dément jamais, serait, d'après la formule même du pragmatisme, la première à mériter la qualification de vérité.

valeur qu'à la condition de se prêter de lui-même à être traduit en perceptions concrètes, capables à leur tour de provoquer un fructueux développement d'activité.

Qu'on ne parle donc plus d'une « vérité en soi » : qu'on cesse d'alléguer comme garantie souveraine l'évidence des relations invoquées. « L'expérience vivante est le contact premier et direct de l'esprit avec la réalité : ce qu'on nomme proprement connaissance ne vient qu'après. » Donc pas d'autre critérium que la vérification expérimentale (1). Mais que d'objections se présentent ! Celle-ci d'abord : « La vérification est le signe, non la cause de la vérité : elle ne peut que mettre en lumière une qualité [préexistante de l'idée. Et tout l'effort de la science tend à découvrir et à dégager la vérité éternelle, non à composer des éléments subjectifs de l'expérience une vérité toujours également relative et illusoire... Le pragmatisme confond l'ordre des choses avec l'ordre des opérations que nous accomplissons pour les connaître (2). » Ajoutons, avec

(1) M. Dewey l'a affirmé en toutes lettres : « Au point de vue du pragmatisme, vérification et vérité sont deux expressions qui traduisent la même conception. » Mais alors, que vont devenir toutes les données de l'histoire ?

(2) M. Boutroux, *William James*, p. 82. Pour prévenir toute méprise, je dois avertir que l'auteur est loin de prendre entièrement à son compte ces objections contre la doctrine nouvelle. « Des préoccupations métaphysiques s'y trahissent visiblement en même temps que des habitudes d'esprit contractées sous l'influence de la recherche scientifique. »

M. Rey, que les pragmatistes ne sauraient empêcher le bon sens de prendre le contrepied de leur formule et au lieu de dire : « les idées (ou les expériences) sont vraies parce qu'elles réussissent », d'affirmer « qu'elles réussissent parce qu'elles sont vraies ».

Ce n'est pas tout. Cette vérification indispensable, en dehors de laquelle il n'y a rien, dans quelles conditions la réaliser? Est-ce que par hasard tous les hommes auraient les mêmes aptitudes, disposeraient des mêmes ressources pour mener à bonne fin, en toute circonstance, les enquêtes très complexes qui s'imposent ? S'agit-il de phénomènes matériels, à propos desquels le dernier mot appartient toujours à la nature, on me répondra — je dois m'y attendre — que la science a précisément pour objet de parer à ces inégalités intellectuelles, de suppléer à l'ignorance, de combler les lacunes de nos impressions personnelles, d'en rectifier les erreurs. Elle est en possession des moyens nécessaires pour faire triompher la vérité, ramener la concorde et assigner à chaque chose son prix, intrinsèque ou relatif. Dans les controverses de cette nature auxquelles se livrent congrès et académies, seul l'amour-propre des inventeurs de systèmes est en jeu, et tant que l'enquête scientifique se poursuit, on se plaît à nous montrer chacun attendant avec autant de déférence que de curiosité la lumière qui va jaillir des creusets ou des cornues d'innombrables laboratoires.

Soit : admettons pour l'instant que ce tableau est toujours fidèle. Si le respect des pragmatistes pour la science est sincère, il me semble que c'est une brèche pratiquée dans leur doctrine : d'une part il contredit leur appel incessant à l'expérience individuelle, et de l'autre il implique l'intervention d'éléments théoriques et rationnels qu'ils s'étaient promis d'éliminer. Comme M. Fouillée vient de leur rappeler dans une étude toute récente (1) : « La vérification est simplement la découverte toujours imparfaite et souvent provisoire de la réalité. D'ailleurs, sans la logique, sans ses règles et ses fameux canons, que peut signifier une validation par l'expérience? Sous son masque empirique, elle est toute pénétrée de principes universels et nécessaires (2). »

Et voici sur ce sujet quelques lignes encore plus inattendues de M. de Gaultier (3) : « La négation de

(1) *Revue philosophique*, avril 1911.

(2) Aveu qui s'est imposé au pragmatisme lui-même, si nous en croyons M. Delbos (*Le pragmatisme au point de vue religieux*, p. 14) : « Il ne manque pas de noter, comme des résultats empiriquement établis et socialement consolidés, les règles les plus générales de tout contrôle et de toute preuve : volontiers même il montre nos expériences individuelles aboutissant à former des ensembles de vérités. En poussant à la limite cette tendance qu'il révèle plus d'une fois comme sienne, le pragmatisme resterait-il séparé du rationalisme par quelque différence profonde? »

(3) *Revue philosophique*, juin 1911.

l'idée de vérité, proclamée au premier plan de la doctrine, sur l'estrade où la parade s'exécute, parmi le fracas des cymbales et le bruit désert des dialectiques persuasives, n'est qu'un moyen suprême de reconstitution, par un détour, dans l'intérieur du système, de cette même idée de vérité sous ses formes les plus traditionnelles et les plus archaïques... En termes de pragmatisme, le pragmatisme est faux, parce qu'il risque de diminuer le prestige de la science et par là le pouvoir de l'homme sur les choses. »

Quoi qu'il en soit, le monde physique a pour le philosophe bien moins d'importance et d'intérêt que le monde moral ; et s'imaginer que les procédés mis en œuvre pour atteindre la vérité dans le premier peuvent être transportés tels quels dans le second, quelle chimère !

Ce champ nouveau, où se rencontrent si fréquemment la raison et la croyance, est le terrain de prédilection où s'affirme notre individualité. Si chacun y revendique le droit de trancher en maître sans en référer à aucun autre tribunal, on verra se vérifier au pied de la lettre, au grand détriment de la concorde sociale, l'adage antique : *Quot capita, tot sensus*. Conflits de tendances, conflits d'aspirations, conflits d'ambitions, conflits d'intérêts et de partis, que de causes inévitables de divisions et d'antagonismes de tout genre ! Et je le répète, inutile d'espérer qu'une expérimentation savamment organisée et

méthodiquement conduite puisse à n'importe quelle date, en n'importe quel lieu, prononcer en souveraine un verdict universellement accepté. Ailleurs, le résultat, soumis aux lois d'un déterminisme rigoureux, fait loi : ici succès et échecs dépendent de mille circonstances diverses, et il peut très bien arriver que tel système d'éducation ou tel régime économique ait, à la même époque en des pays différents ou successivement dans la même contrée, les conséquences les plus heureuses et les suites les plus funestes. En tout cela les contingences, pour parler le langage philosophique, jouent un rôle considérable : trop heureux le sage dont les calculs n'ont jamais été démentis !

On me répliquera qu'il en est ainsi sur la terre de temps immémorial. Sans doute : mais si le pragmatisme n'est pas responsable de cet état de choses, du moins, loin d'y porter remède, il ne vise qu'à l'aggraver, puisque de propos délibéré il écarte la seule autorité profane à laquelle en puissent appeler des êtres qui par définition sont essentiellement raisonnables. Au lieu de préparer, ou tout au moins de ménager un terrain d'entente par le recours à une discussion réfléchie, il n'aboutit qu'à légitimer et exaspérer les divergences. Qu'on se représente le désarroi économique d'un pays où chacun aurait le droit de battre monnaie ! J'ignore si ce système a jamais rêvé de mettre fin à l'anarchie philosophique actuelle ; non seulement il n'y a pas réussi, mais victime tout le pre-

mier du vague de son propre programme, il n'a pas tardé à se scinder en dix ou vingt écoles rivales.

Pour un autre motif encore, le moraliste acceptera plus difficilement que l'homme d'affaires le critérium pragmatiste du vrai. A ses yeux les succès (ce mot étant pris dans son sens le plus large) ne sont pas des raisons et ne sauraient en tenir lieu. L'expérience quotidienne nous apprend que la « morale des résultats » est trop souvent le contre-pied de la morale tout court, comme le donnait déjà à entendre un poète antique très éloigné de l'austérité stoïcienne :

> ..... Careat successibus opto
> Quisquis ab eventu facta notanda putet (1).

Accordons cependant qu'en soi, et à la seule condition de faire les restrictions convenables, cette façon de raisonner n'est pas nécessairement fausse ; car de tout temps, pour recommander une proposition de loi ou même une simple ligne de conduite, on a invoqué les heureux effets qui devaient en découler, de même que pour réfuter une théorie financière ou politique, on s'est armé contre elle de ses conséquences antiéconomiques ou antisociales. Comme le soutenait déjà Descartes, les causes *expliquent*, les effets *prouvent*. Ne lisons-nous pas

(1) « Je souhaite qu'il ne connaisse jamais le succès, celui qui, pour apprécier un acte, s'en rapporte aux résultats. »

dans l'Évangile cet avertissement formel : *Ex fructibus eorum cognoscetis eos* ? Les apologistes du christianisme (et si l'on en croit M. Fouillée, ils sont plus nombreux qu'on ne pense dans les rangs des pragmatistes américains) se sont à toute époque fait un devoir de tracer le tableau si persuasif de ses bienfaits séculaires, de le représenter comme un facteur, unique en son genre, de paix et de civilisation (1).

Si maintenant on interroge non plus la logique, mais les faits, il est certain que le pragmatisme né sur le sol du Nouveau Monde, a trouvé des adhérents de ce côté-ci de l'Atlantique ; mais il a vu se dresser contre lui (on a pu le constater tout particulièrement au congrès international de Heidelberg), la très grande majorité des penseurs européens.

Transcrire ici tous les jugements dont il a été l'objet, serait une tâche aussi compliquée qu'inutile. Quelques citations nous suffiront.

« Philosophie pragmatique, voilà deux mots qui hurlent d'être accouplés », déclare M. Schinz, aux yeux duquel ce système introduit dans notre façon

(1) Rappelons à ce propos que, dans sa *Législation primitive*, Bonald (un penseur bien oublié sur lequel de divers côtés on essaie aujourd'hui de ramener l'attention), ne suit pas une autre marche. L'utilité sociale, l'intérêt social, voilà à ses yeux le signe infaillible du vrai : tous les dogmes sur lesquels repose la stabilité publique sont vrais, parce qu'ils sont utiles à la conservation de la société.

de penser un esprit de sophistique dégradant. — Même attitude chez M. Paulhan, l'auteur de la *Logique de la contradiction* : « De toutes les philosophies proposées jusqu'ici à l'homme, celle-ci est la moins philosophique. » — M. Lalande avertit le pragmatisme qu'il ne sortira de l'anarchie où il se débat qu'en posant en principe, comme les absolutistes, un monde idéal « d'esprits pensants, de réalités mentales transcendantes à l'expérience ».

Déjà dans sa *Morale rationnelle*, M. Leclère écrivait : « Définir la vérité comme valeur, c'est détruire la valeur de la vérité. Pas plus en morale et en métaphysique qu'en logique ou en mathématiques, il n'y a de vérités qu'il faille appeler vérités à cause de l'on ne sait quelle valeur que l'on pût reconnaître à telle ou telle proposition pour quelque motif autre que leur rationalité. Non, la vérité n'a pas une valeur comme les autres. Si elle est utile, il faut s'en réjouir, mais ce n'est point cette utilité qui fait qu'elle est vraie (1). » Un autre passage du même auteur prend vivement à partie la morale du système : « Tout l'immense labeur des

(1) Dans la *Revue philosophique* (juin 1910), M. Fonsegrive développe une théorie bien différente : « On peut poser tout le problème de la connaissance en fonction de la valeur. Une proposition vaut dans la mesure où grâce à elle l'esprit humain peut enrichir sa vitalité, mettre de l'ordre, de la cohérence, de l'harmonie dans ses pensées, augmenter à la fois l'intensité et la portée de ses représentations. »

pragmatistes contemporains ne tend pas à moins qu'à découvrir comment l'homme arrive à inventer la morale, comment il a raison de l'inventer, bien que selon la plupart d'entre eux, il n'y ait rien, avant l'homme, ou au-dessus de l'homme, qui sanctionne de haut cette invention, fruit étrange et merveilleux de l'être que nous sommes, du moment de l'éternelle évolution que nous traversons. » — Enfin, hier même, sous ce titre qui est à lui seul un programme : *La néosophistique pragmatiste*, M. Fouillée publiait une étude où on lit ce qui suit : « Vérité, c'est objectivité : objectivité, c'est intelligibilité ; intelligibilité, c'est règne universel du principe d'identité et de raison suffisante, c'est universelle et profonde rationalité. Il n'y a de vrai dans le pragmatisme que ce qui n'est pas pragmatiste. Ce système se détruit de ses propres mains : il prononce sa condamnation et se déclare faux au nom de son critérium de vérité... Plus de philosophie, et la science, découronnée de son diadème d'idées, est elle-même frappée au cœur (1). »

(1) James, tenant tête à l'orage, a répondu que ses adversaires avaient beau s'armer contre lui des arguments scolastiques : c'est, a-t-il écrit, « comme si l'on voulait arrêter une rivière en plantant un pieu au milieu de son lit. Tout autour de l'obstacle l'eau continue de couler comme si de rien n'était ». En s'inspirant de cette comparaison d'ailleurs assez peu adéquate, on pourrait faire remarquer que tout au moins ce pieu servira à marquer le vrai lit de la rivière, aussi longtemps que ses flots débordés inonderont les champs d'alentour.

*
* *

Parmi les nombreux rejetons du tronc pragmatiste, il en est un qui mérite plus particulièrement de retenir notre attention. Je veux parler de l'*humanisme*, fondé et défendu non sans habileté par M. Schiller, professeur à Oxford (1). Ce mot rappelle immédiatement au lecteur français l'enthousiasme des lettrés de la Renaissance pour les chefs-d'œuvre classiques, si éminemment propres à développer les plus précieuses facultés humaines. Ici, au contraire, il s'agit d'une attitude intellectuelle, laquelle consiste avant tout « à se rendre compte que ce sont des êtres humains auxquels est posé le problème philosophique, des êtres humains s'efforçant de comprendre ce monde de l'expérience humaine avec les ressources de l'esprit humain.... La seule réalité que nous connaissions et que nous puissions connaître a été nécessairement humanisée et contient dans toutes ses manifestations de multiples relations avec l'effort humain en vue de la connaître ». Thèse que nul

(1) Ses principaux ouvrages sont : 1° *Les Enigmes du Sphinx* (1891), nouvelle édition refondue (1910); 2° *Personal idealism* ; 3° *Studies in humanism* (Londres, 1907), volume traduit dans notre langue en 1909. Il était d'autant plus indiqué de discuter ici son *humanisme* que lui-même nous le présente non comme une métaphysique, mais comme une théorie de la connaissance et de la vérité.

ne contestera, à la seule condition qu'on accepte l'autorité et les lumières de la raison, dont la mission est précisément de nous élever au-dessus des limites de la réalité sensible jusqu'à la sphère de l'absolu, du parfait et de l'éternel. Au Congrès de Heidelberg, M. Schiller a fait en toutes lettres la déclaration que voici : « Le concept d'une vérité indépendante de la pensée humaine est pour nous non seulement chose obscure et évanescente, la pure limite idéale de notre esprit, mais absolument invérifiable et même absolument (1) impensable. » On peut se demander si cette situation est plus enviable en raison de la souveraineté dont elle nous investit qu'alarmante à cause des mécomptes auxquels elle nous expose : quant à y échapper, nous affirme-t-on, impossible.

Et les faits de l'histoire, objecterez-vous ? — Ils ne font pas exception. M. Schiller soutient qu'eux aussi, en tant qu'objets de connaissance, s'adaptent, et si l'on peut ainsi parler, participent à la diversité des

(1) N'y a-t-il pas quelque chose de plaisant à voir l'adjectif *absolu* ou l'adverbe *absolument* revenir ainsi, comme d'eux-mêmes, sous la plume des adversaires les plus obstinés de l'*absolu* ? Mais pour en revenir à la doctrine, que penser des lignes suivantes de M. Schiller (*Axioms or Postulates*, p. 60) : « Le monde est essentiellement ce que nous en faisons. Il est sans intérêt de le définir par ce qu'il était à l'origine ou par ce qu'il est en dehors de nous. » Si loin que puissent aller les prétentions humaines et notre pouvoir sur les choses, pareil langage est inadmissible.

esprits : dans le déroulement continu des êtres et des phénomènes, chacun de nous choisit à son gré des événements qu'il retient, des visions qu'il fixe. Tout fait est un « découpage » volontaire. « Les intérêts en vue desquels je prends note des faits déterminent les faits dont je prends note. » Il n'est pas de récit historique qui ne soit « contrefait jusqu'à un certain point ».

Ici encore, on nous laisse, sciemment ou inconsciemment, dans l'équivoque. Nos goûts, c'est certain, décident d'une foule de choses dans notre vie : des résolutions les plus graves — notre vocation, par exemple, et les études particulières qui en seront la conséquence, — ou au contraire d'incidents quotidiens, comme des articles que je lirai dans une Revue, les autres étant pour moi comme s'ils n'eussent jamais été imprimés. Mais prétendre, d'une manière générale, qu'il appartient à l'intelligence de créer le vrai et le réel, loin de l'exalter comme on s'en flatte, c'est la compromettre et la découronner. Tel l'homme dont on feint d'accroître la liberté quand on lui ôte tout frein moral en l'abandonnant à ses caprices et à ses passions. Le pouvoir de l'imagination est prestigieux : mais s'il s'étendait à tout ce qu'embrasse la pensée, que nous serions à plaindre ! Dès lors, plus de connaissance positive, plus de critérium valable entre le vrai et le faux (1) :

(1) Comment passer du subjectivisme individuel à l'objectivisme universel? et M. Schiller de répondre : « It is a very pretty problem. »

pour écarter les théories les plus aventureuses, les assertions les plus paradoxales, les plus déraisonnables, à quel juge recourir, quel tribunal invoquer ? A ce que le genre humain appelle le vrai ne répond désormais hors de nous aucune existence déterminée : c'est une œuvre que chacun réalise subjectivement, en fonction de ses dispositions personnelles : c'est une construction dont notre pensée est l'architecte et l'ouvrier (1).

Et ce qui se passe dans chaque vie individuelle se reproduit en grand dans la vie des peuples et de l'humanité. Théories et croyances, nous fait-on observer, subissent des contre-coups de tout genre plus ou moins profonds, mais inévitables. La vérité se fait, se défait, se refait incessamment au cours des âges, aussi mobile que les nuées promenées par les vents d'un bout à l'autre de l'horizon. Ces vicissitudes indéfinies font en quelque sorte partie de son essence, sans que jamais elle atteigne à une formule irréformable. En toute occurrence telle pensée est *vraie* qui suffit aux besoins qui l'ont fait naître, et les jugements dits « de valeur » tiennent dans les explications humanistes une place que d'aucuns jugent déplorablement exagérée.

(1) L'impartialité exige qu'on reconnaisse une part d'exactitude à cette remarque intéressante de M. Schiller : « Dans le dictionnaire, vocables et concepts sont à l'état abstrait, dégagés de tout lien avec un esprit quelconque, tandis que chez l'individu une idée a, pour ainsi dire, un *contexte psychologique* qui en fixe la signification. »

Sans doute, sous la pression de l'évidence, M. Schiller n'ose pas mettre toutes les opinions indistinctement au même rang, accordant aux plus vraisemblables, aux plus généralement acceptées un semblant d'autorité résultant de l'adhésion presque unanime qu'elles rencontrent. Dans son système, les vérités utiles à tous ou au grand nombre prennent une place à part, une portée plus sérieuse, et selon l'expression ingénieuse d'un critique, se teintent d'objectivité (1).

Un des résultats les plus imprévus, et cependant les plus naturels de l'humanisme, c'est la résurrection de polémiques bien anciennes, et qu'on pouvait croire terminées pour toujours. Au temps de Socrate, les sophistes, et à leur tête le grave Protagoras, professaient à Athènes une doctrine toute semblable, concentrée et résumée dans la maxime fameuse πάντων μέτρον ἄνθρωπος (*L'homme est la mesure de toutes choses*), que le professeur d'Oxford est fier d'avoir reprise pour son propre compte. Et il a payé au moraliste d'Abdère sa dette de reconnaissance en le saluant très haut comme le plus grand homme de l'antiquité et en tout cas comme son plus

(1) Cf. FONSEGRIVE, *Essais sur la connaissance*, p. 168 : « L'hymne au vrai, l'hymne au Verbe n'a tout son sens que s'il est chanté par le chœur universel des esprits. » — M. Lalande (*Revue phil.*, février 1906) estime qu'il serait facile de trouver chez les pragmatistes les plus systématiques « les pierres d'attente d'une théorie de la vérité définie par la subordination de la pensée individuelle à la pensée collective ».

illustre philosophe. Du même coup, et pour des raisons que devinent sans peine les lecteurs du *Protagoras* et du *Théétète* (1), il est parti en guerre contre Platon, l'apôtre de l'absolu et des idées éternelles (2).

Ajoutons qu'il serait en droit de se réclamer d'un autre ancêtre, encore qu'il y fasse assez rarement

(1) « A la thèse de Protagoras Platon répond que si le sens est la mesure de l'objet senti, il ne l'est pas de ce qui ne tombe point sous les sens ; que le maître de géométrie n'est pas la mesure de la figure géométrique, ni l'astronome la mesure de la révolution des astres : que dans une tempête on se fie au pilote, dans une guerre au général ; qu'il y a donc une vérité extérieure absolue qui est plus ou moins clairement aperçue par les hommes, et ne dépend point de notre manière de sentir. » (GARNIER, *Traité des facultés de l'âme*, t. II, p. 174.) Au surplus, l'utile étant éminemment relatif, M. Schiller propose que pour trancher tout désaccord éventuel on invoque « la fin suprême qui unifie et harmonise toutes nos fins », ce qui a fait dire à M. de Gaultier : « Il est permis de s'étonner qu'il soit possible de se recommander à ce point des doctrines de Protagoras pour résoudre les questions en termes aussi nettement platoniciens. »

(2) Si ces pages devaient tomber quelque jour sous les yeux de M. Schiller, voici quelques lignes propres à atténuer son ressentiment contre le célèbre philosophe grec. Timée dit à Socrate dans le dialogue où Platon l'a choisi pour interprète de sa propre cosmologie (29 c) : « Si mes paroles sur Dieu et sur l'origine des choses ne le cèdent à aucune en vraisemblance, sache t'en contenter, et souviens-toi que moi qui parle, et vous qui jugez, nous sommes tous des hommes et que sur un tel sujet nous devons accepter une tradition probable, sans prétendre à l'approfondir davantage. »

allusion. Déjà chez Kant apparaissent deux plans de connaissance, nettement distincts, celui de l'homme et celui de l'absolu, ce dernier appartenant à une sphère inabordable à notre raison, tandis que le premier est sous la dépendance complète de notre organisation intellectuelle. Il est vrai que l'auteur des deux *Critiques* a conservé le noumène, et que l'humanisme se vante au contraire d'avoir définitivement éliminé tout facteur objectif de la connaissance. Il est vrai également que si de part et d'autre les conclusions dernières sont presque identiques, nous y sommes conduits là par de subtiles abstractions dialectiques, ici au profit des exigences utilitaires de la pratique.

En présence des protestations énergiques soulevées par ses théories, M. Schiller a peut-être regretté parfois d'avoir parlé en termes si dédaigneux des prétentions dogmatiques du rationalisme, par lui dénoncé comme « une opinion enfantine » et comme « un marais de niaiseries » (*ein Sumpf von Narrheiten*). M. Lalande a qualifié ses *Studies in humanism* de « livre bouillant d'ardeur intellectuelle contre l'intellectualisme » : d'autres ont défini ce même ouvrage « une œuvre destructrice de toute pensée ». Au congrès de Heidelberg, où a éclaté dans toute sa force l'antagonisme entre l'Allemand spéculatif et l'Anglo-saxon pratique, on a dit au professeur d'Oxford : « Vous refusez tout contact avec la raison ; dès lors entre nous et vous aucune discussion pos-

sible. Vous vous êtes délibérément placé en dehors de la vérité : cela nous suffit. »

*
* *

La thèse sur laquelle s'appuie l'humanisme est si spécieuse, qu'il convient de l'éclairer par quelques considérations historiques.

Dès son berceau, on peut le dire, la philosophie a eu conscience et de l'étendue immense de la sphère du connaissable, et des limites tracées à l'intelligence qui rêve d'en prendre pleine et entière possession. Non seulement bien des choses nous échappent, mais parmi celles que nous nous flattons d'embrasser, combien ne nous sont que partiellement accessibles, dès qu'il s'agit de pénétrer leur origine, leurs causes, leur essence et leurs fins ? Les deux penseurs les plus éminents de l'antiquité parlent de probabilités autant que de certitudes, et sous leur plume, les affirmations plausibles côtoient sans cesse les vérités démontrées. En tout cas, nous les voyons très légitimement préoccupés de marquer jusqu'où vont, où s'arrêtent les énergies spéculatives et actives de notre nature. Quand Platon nous propose comme idéal moral l'Être divin auquel nous sommes tenus de ressembler, il se hâte d'ajouter : « dans la mesure du possible ». De même, en morale aussi bien qu'en politique, Aristote prend comme base et comme point de départ « non pas sans doute le savoir ou le vouloir dérivés et *secon-*

daires, mais les connaissances et les aspirations originelles *primaires* des hommes, avec l'idée que ces phénomènes primordiaux sont la chose dernière à laquelle puisse atteindre la science humaine (1) ». Des réserves analogues apparaissent çà et là chez les maîtres de la scolastique. C'est ainsi que S. Thomas, après avoir défini « l'intellection en soi », la refuse ici-bas à l'esprit humain, réduit à se servir de succédanés de l'idée pure (2). Alors même que son contemporain et ami S. Bonaventure mesure moins parcimonieusement l'élément transcendant qui apparaît dans les démarches les plus hautes de notre intelligence, c'est cependant avec cette restriction : « La raison éternelle contemplée par nous dans les limites que suppose notre existence terrestre. » Si, pour abréger, nous passons sans transition du XIIIe siècle à l'heure actuelle, il me souvient d'avoir entendu en Sorbonne Paul Janet définir la philosophie « la science relative de l'absolu » ou « la science humaine du divin ». Et voici quelques autres textes encore plus récents. L'un est de M. Emile Picard : « L'objectivité complète de la science est une chimère : créée par nous et avec nos organes,

(1) M. Gomperz.

(2) Cf. Rousselot, *L'intellectualisme de S. Thomas*, Paris, 1908. — Il est superflu de faire remarquer que pour autant l'homme ne confère nullement leur vérité aux choses : « Les êtres de la nature sont tenus pour vrais dans la mesure de leur conformité aux types conçus par l'intellect divin. » (*Somme théol.*, I, XVI, art. 1).

notre science est à notre mesure et sera toujours en quelque manière dépendante de nos rapports avec le monde extérieur (1). » — L'autre est de M. Rey (2) : « Le but de la science est d'éliminer tout anthropomorphisme. Mais en fait, nous nous demandons toujours la signification humaine de ces sciences aussi « déshumanisées » que possible ». — Ajoutons ces lignes éminemment kantiennes de M. Fonsegrive (3) : « L'essence que l'intelligence pénètre, n'est pas l'essence dernière : c'est l'essence relative à l'humanité... L'intelligible que nous apercevons est un intelligible pour nous, relatif à nous. »

Que la thèse implicitement ou explicitement contenue dans les diverses citations qui précèdent ne puisse pas être totalement rejetée, c'est certain : seulement ce n'est là, hâtons-nous de l'ajouter, qu'une des faces de la question. Il en est une autre, d'une importance égale et même supérieure. Oui, sans doute, par la force des choses, notre connaissance est une connaissance « humaine », avec les lacunes, mais aussi, ne l'oublions pas, avec les privilèges que cette épithète comporte. Oui, que nous

(1) Cf. cette thèse de M. Ferdinand Buisson : « Si j'étais un autre être dans un autre monde, tout serait ou pourrait être changé. » Tout ? Assurément non.

(2) *Revue philosophique*, avril 1909, p. 474.

(3) *Essais sur la connaissance*, p. 90.

y consentions ou non, nous voyons toutes choses du point de vue et selon la constitution de notre nature : mais en même temps soyons entièrement convaincus que cette nature est une nature intelligente, faite pour connaître, autrement dit, pour saisir des réalités. Etaient-ils le jouet d'une pure illusion, Platon, quand il proclamait la parenté de notre âme avec la sphère de l'invisible, et Aristote, lorsqu'il enseignait qu'en chacun de nous le νοῦς, tout au moins, est de nature vraiment céleste ? Et dès lors, pourquoi ne pas admettre qu'une vérité d'évidence rationnelle a pour l'intelligence divine la même valeur que pour la nôtre ? Des philosophes considérables n'ont pas hésité à l'affirmer. Ainsi Pascal : « L'homme découvre au fond de ses pensées un élément d'éternité. » Ainsi Leibnitz : « Les idées vraies et parfaitement adéquates qui correspondent aux premiers êtres simples, les relations logiques qui relient les objets de nos idées, ne sauraient être dans notre esprit, tout borné qu'il soit d'ailleurs, autrement qu'elle ne sont dans l'entendement divin » (1). Ainsi Malebranche : « Dieu voit aussi bien que moi que 2 et 2 font 4, et de mon côté, je puis aussi discerner, au moins confusément, les rapports de perfection qui sont l'ordre immuable

(1) Dans sa *Note sur l'idée d'existence*, Maine de Biran fait écho à Leibnitz : « Il ne répugne pas que certaines idées soient dans l'esprit de l'homme ce qu'elles sont dans l'intelligence infinie qui seule connaît les êtres comme elle les a faits, dans le nombre, le poids et la mesure. »

que Dieu consulte quand il agit... De là, il est évident que ce qui est vrai à l'égard de l'homme est vrai à l'égard de l'ange, et à l'égard de Dieu même. Car tous les sujets contemplant la même substance intelligible, y découvrent nécessairement les mêmes rapports de grandeur ou les mêmes vérités spéculatives (1) ».

Le P. Gratry est allé plus loin encore : « Tous les mondes ont même géométrie, mêmes axiomes logiques, mêmes axiomes moraux. » Et dans une étude philosophique imprimée d'hier (2) on lit ce qui suit : « Si ce que nous proclamons vrai ne nous apparaissait tel que par rapport à notre expérience limitée et relative, nous l'affirmerions comme étant seulement *la vérité pour nous*, tandis que nous voulons qu'il soit *la vérité en soi*, et cela, lors même que nous sommes disposés à reconnaître la subjectivité de nos conceptions ; ce qui prouve que, pensant humainement, et le sachant, nous avons aussi la prétention de penser divinement à quelques égards. Voilà le le seul dogmatisme qui nous soit permis, mais c'est un dogmatisme nécessaire. »

Et ainsi se vérifie une fois de plus, en ce qui concerne l'homme, la sentence mémorable de Pascal :

(1) *Morale*, I, 1, 6-7. — Dans un de ses ouvrages, où ces lignes étaient reproduites, Ollé-Laprune les a fait suivre de cette réflexion : « Hardiesse légitime ! ou la pensée a cette portée, ou ce n'est pas la peine de penser. »

(2) *Les deux idéalismes*, par M. Ch. Dunan (1911), p. 17.

« Si l'homme se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante. » Ainsi également se résout un conflit ou plutôt un contraste d'opinions bien singulier. C'est au nom de notre condition humaine que les uns nous somment de renoncer à l'absolu, et de nous contenter des clartés indécises qui de temps à autre percent notre nuit obscure, — et que les autres au contraire, touchés des aspirations recélées dans notre fond le plus intime, nous pressent, selon la formule consacrée, de nous dépasser nous-mêmes et de monter toujours plus haut dans les régions de la lumière (1). Cette même créature qui se sait finie se sent faite pour l'infinité.

Les âmes chrétiennes diront avec quelle efficacité elles sont maintenues dans la voie droite par l'autorité des préceptes et soulevées vers la perfection par la sublimité des conseils : mais déjà la sagesse païenne avait compris que l'honneur de l homme est intéressé à ce qu'il ne s'enferme pas paresseusement dans je ne sais quelle médiocrité, quelle vulgarité intellectuelle et morale. Platon lui avait appris comment les ascensions de la dialectique conduisent au bien suprême et à la beauté éternelle. Aristote ne connaît pas ces élans d'enthousiasme presque mystique et cependant, pour être plus calme, son langage n'en est que plus convaincant : « Il ne faut pas, comme quelques-uns disent, ne

(1) « L'esprit est trop étroit pour se contenir lui-même. » (Pascal.)

sentir et ne penser que des choses humaines parce que nous sommes des hommes, que des choses mortelles parce que nous sommes mortels, mais autant que cela est possible, il faut nous délivrer de la mortalité et tout faire pour vivre conformément à ce qu'il y a en nous de meilleur et d'excellent (1). »

Nous voici, en apparence, bien loin de l'*humanisme* de M. Schiller : en réalité, si l'on fait abstraction un instant de ses graves lacunes philosophiques et de sa fausse compréhension de la vérité, quel programme pratique plus honorable lui proposer ?

*
* *

L'attitude intellectuelle d'où sont issus depuis vingt ans pragmatisme et humanisme a trouvé une impulsion et un encouragement dans deux courants d'idées dont il paraît opportun de dire ici quelques mots.

Si l'on consulte l'histoire, on constate que l'immense majorité des philosophes a considéré l'objet de la vérité comme préexistant à nos recherches : c'est à nous à le saisir en nous adaptant à lui, en recevant son empreinte. Aujourd'hui certains veulent que la vérité, qualité distinctive des idées et des opinions qui nous guident utilement dans la vie, soit notre œuvre en tant que construite personnelle-

(1) Morale à Nicomaque, X, 7, 1177b31 : Χρὴ ἐφ' ὅσον ἐνδέχεται ἀθανατίζειν καὶ πάντα ποιεῖν πρὸς τὸ ζῆν κατὰ τὸ κράτιστον τῶν ἐν αὐτῷ.

ment et directement éprouvée. « L'homme fait la vérité de ce qu'il croit », comme Renan se plaisait à le répéter. On nous demande plaisamment : « Où sont ces vérités prétendues qui, éternelles de leur nature, attendent que nous ouvrions les yeux pour les découvrir, que nous nous baissions pour les ramasser ? Quelle est la connaissance qui entre toute faite dans notre esprit ? »

Ainsi dans cette étrange mixture de positivisme et d'idéalisme radical qui semble être un des caractères les plus saillants de la philosophie « nouvelle », on retrouve, écrit M. Parodi, « la théorie audacieuse que l'esprit crée le monde en le pensant, mais en même temps la négation de tout ce qui sert à définir, à fonder et à assurer la pensée ». Tâche bien disproportionnée aux forces humaines que celle de constituer de toutes pièces la vérité, la conscience, la moralité : j'ajoute, tâche bien inexplicable chez des gens qui semblent ne dresser sur un plan de leur choix ces colonnes fondamentales de la vie individuelle et sociale que pour se ménager l'instant d'après le plaisir de les renverser.

D'ailleurs si la vérité nous est indispensable et qu'il soit interdit de la chercher au dehors de nous, quelle ressource reste-t-il à qui veut la posséder, sinon de la créer ? et tel est bien le rôle que revendique le pragmatiste à l'égard de la vérité.

Sans doute, seule l'expérience est en possession de nous révéler l'existence des réalités contingentes.

Avant qu'elles tombent sous notre connaissance, tout se passe pour nous comme si elles n'existaient pas, et des conditions de cette première et peut-être unique rencontre dépendra essentiellement l'impression que nous en garderons. De là à imaginer que notre intelligence les a tirées à sa manière du néant, pour des idéalistes il n'y a qu'un pas. C'est à un effort de mémoire que nous sommes redevables de leur réapparition après un oubli plus ou moins prolongé : dès lors, dira-t-on, pourquoi ne pas admettre qu'il y a une part à faire à notre pensée dans leur première apparition (1) ?

S'agit-il des vérités habituellement qualifiées de premières et d'universelles ? puisque les écoles rationalistes se refusent à les expliquer par des données sensibles, ne semble-t-il pas qu'il faille les dériver de notre organisation intellectuelle dont elles font partie intégrante ? (2) Sur ce point, l'exemple éclatant donné par Kant ne devait pas être perdu.

Enfin si l'on passe aux vérités d'ordre moral, il est manifeste que nulle part les opinions ne sont aussi

(1) Il nous arrive, c'est certain, de nous forger certaines conceptions : et on peut accorder aux pragmatistes que ces illusions naissent d'autant plus aisément et sont d'autant plus tenaces qu'elles cadrent mieux avec nos désirs et nos intentions. Mais un peu plus tôt ou un peu plus tard, l'expérience est là qui nous dessille les yeux.

(2) Dans la suite de notre ouvrage, un chapitre entier sera consacré à établir la nature et l'autorité de ces principes directeurs de la connaissance : aussi nous contenterons-nous ici d'une simple allusion.

indéfiniment nuancées, aussi profondément marquées d'une empreinte personnelle, parce que nulle part la hiérarchie des « valeurs » ne joue un rôle aussi prépondérant, nulle part le côté le plus intime de l'âme humaine n'est aussi vivement touché, aussi directement mis en jeu. Et ici c'est encore Kant que l'on invoque, mais le Kant de la *Critique de la raison pratique*, proclamant l'autonomie absolue du Devoir, partant, de la vie morale. L'homme ne peut pas, ne doit pas recevoir du dehors la règle de sa conduite.

Et par une coïncidence qui ne saurait être un pur effet du hasard, voici que la métaphysique « nouvelle » apporte à cette tendance un concours aussi précieux qu'inattendu. Les penseurs les plus en vue de notre temps tombent d'accord sur ce point que le philosophe n'a pas d'obligation plus pressante que de « réfléchir sur le mystère de la vie ». Entendent-ils parler de la vie en général ou de la vie psychologique en particulier ? Ils nous le laissent assez généralement ignorer, et cependant la question est d'une extrême importance. Ce qui est à remarquer, c'est que souvent à ces dithyrambes en l'honneur de la vie nous voyons associer des diatribes sur la stérilité de l'abstraction, la vanité de la raison et l'impuissance de la logique. Que la vérité soit vie, foyer de vie, garantie de vie, très bien ; croyants et dogmatiques seront les premiers à le proclamer. Mais pourquoi lui enlever tout attribut d'objecti-

vité positive, pourquoi lui contester tout caractère absolu ? Pour penser comme pour agir, l'homme a besoin de croire que la vérité sur laquelle il s'appuie est plus haute que lui.

Voici d'ailleurs un autre argument :

La vérité, nous dit-on, doit être elle-même vivante, et on s'empresse d'ajouter : donc changeante. Le dernier mot de cette théorie a été dit par M. Le Roy : « La vérité qui n'a rien de fixe, qui est fluide et fuyante, qui évolue sans cesse parce qu'elle est, ne peut être ni conçue ni parlée (1). » Si elle a un côté *statique* — comme on s'exprime volontiers aujourd'hui — il est sans intérêt ; seul son côté *dynamique* mérite l'attention. Me permettra-t-on de faire observer que l'assimilation dont il s'agit, et qui dans les cercles philosophiques est en ce moment sur toutes les lèvres et sous toutes les plumes, n'est qu'à demi satisfaisante ? car enfin

(1) Les *Pensées de J. Delorme* (1829) contiennent déjà les lignes suivantes : « La vérité en toutes choses, à la prendre dans son sens le plus pur et le plus absolu, est ineffable et insaisissable : en d'autres termes, une vérité est toujours moins vraie, exprimée, que conçue. Pour l'amener à cet état de clarté et de précision qu'exige le langage, il faut, plus ou moins, mais nécessairement et toujours, y ajouter et en retrancher : rehausser les teintes, repousser les ombres, arrêter les contours : de là, tant de vérités *exprimées* qui ressemblent aux mêmes vérités *conçues* comme en sculpture des nuages de marbre ressemblent à de vrais nuages. »

si on envisage la vie dans le monde de l'éternel, elle n'est plus susceptible d'aucune modification, et si on l'étudie dans la création, elle nous apparaît autant comme une usure que comme un déploiement d'énergie. Elle élève sans doute l'être qui en est doué bien au-dessus de la matière ; mais en même temps, elle l'expose à la mort. Le rocher inerte survivra au grand chêne qui y a enfoncé ses puissantes racines : les mêmes montagnes et les mêmes rivages ont vu et verront disparaître tour à tour dans la tombe peuples et générations. Si la vie comporte d'ordinaire mouvement et croissance, elle est aussi décadence et déclin ; et à côté de ses conséquences heureuses et bienfaisantes, elle a ses lois inexorables.

Des idéalistes plus ou moins avoués nous disent : « L'objet de l'esprit, c'est l'esprit lui-même. » Et on appelle méthode de l'*immanence* une méthode qui consiste à dériver en particulier les vérités morales et religieuses des exigences mêmes de l'âme, et de l'action humaine atteignant à sa plénitude. Rien de plus exact si l'on entend par là rejeter toute incompatibilité essentielle entre la raison et la révélation, entre les prescriptions du devoir et la nature de l'homme. Mais les immanentistes vont plus loin, et abusant de textes tels que ce beau mot de saint Augustin : *In interiore homine habitat veritas* (1),

(1) Thomassin, un des augustiniens les plus convaincus du XVIIe siècle, écrit à son tour : « La vérité est la forme

ils atténuent autant qu'il est en eux, dans le domaine des croyances, le pouvoir et l'intervention de tout magistère extérieur. Sans nous attarder à une discussion où ne tarderaient pas à se glisser des controverses théologiques, revenons à la théorie pragmatiste, d'après laquelle ni le sens commun qui reste au-dessous du réel, ni la science qui le recrée à son image dans le monde de ses formules, n'ont qualité pour nous initier à la vérité. C'est nous qui la faisons par le courant de notre activité, par l'élan vital de notre pensée (1). Elle ne peut naître, si nous en croyons M. Schiller, sans notre effort, sans notre action : or effort et action « dépendent de l'organisation biologique et téléologique de l'esprit ». De divers côtés on nous répète « qu'aidé de toutes ses puissances, l'homme tout entier doit conquérir et vivre la vérité, la conquérir pour la vivre, et la vivre pour la conquérir » ; et on affirme qu'il n'y a là aucun cercle vicieux, en dépit des apparences, puisque toute doctrine « tend à l'action et que toute morale

même de l'âme : elle est le principe permanent qui la fait être ce qu'elle est et qui lui donne et lui maintient la vie », mais pour ajouter tout aussitôt : « Dieu est le soleil intelligible de la vérité. »

(1) Ces théories ont déjà eu le temps de passer de l'école au théâtre. Dans une pièce toute récente (*Les Mages sans étoile*) l'auteur a prêté à un de ses principaux personnages la profession de foi que voici : « La vérité profonde, loin de se rencontrer dans les objets qui se définissent clairement par une formule ou par un système, est le plus souvent dans l'élan spontané et dans le mouvement de l'âme. »

implique, bon gré mal gré, quelque doctrine » (1).

Remarquons en passant que ces philosophies « de l'action » constituent une réaction en partie légitime contre des théories qui contestaient, au double point de vue de la spéculation et de la pratique, l'existence de liens nécessaires entre ces deux modes par excellence de notre activité. En même temps que James et M. Schiller, et peut-être avant eux, M. Maurice Blondel, dans une thèse restée célèbre, enseignait que « la vérité se dégage de l'action, est justifiée par elle ».

Un second courant intellectuel, étroitement apparenté au précédent sur des points essentiels, reconnaît à la volonté dans l'orientation générale de nos conceptions comme de nos tendances, un rôle normal beaucoup plus important qu'on ne l'avait généralement admis jusqu'ici. On avait débuté par sa toute-présence : de nos jours, on aboutit à sa toute-puissance (2).

(1) Réflexions de M. Brémond dans les *Annales de philosophie chrétienne*, février 1911, p. 462 et 463.

(2) Evidemment il ne s'agit pas ici seulement de ces multiples causes de trouble qui paralysent si souvent notre intelligence — passions qui nous transportent et nous aveuglent, intérêt « qui nous crève agréablement les yeux ». Combien d'hommes sont sans cesse exposés à ne plus reconnaître pour vrai ce qu'il leur importerait de trouver faux ! et quel Père de l'Eglise, quel moraliste profane se refuserait à répéter après saint Augustin : « La première démarche à faire pour connaître la vérite,

Sans doute Descartes déjà avait soutenu qu'en toutes choses la vérité dépend de la volonté de Dieu : mais si chez l'homme il imputait une grande part dans l'erreur à la volonté jalouse de devancer et de dépasser l'entendement, du moins il ne lui attribuait pas la mission de décider seule de la vérité, et Bossuet ne balançait pas à écrire : « Le plus grand dérèglement de l'esprit, c'est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient, et non parce qu'on a vu qu'elles sont en effet. »

Deux siècles plus tard, parmi les théories si bizarrement originales de Schopenhauer l'une des plus remarquées fut sans contredit la suivante : l'intelligence est une faculté d'ordre secondaire et dérivée ; la philosophie doit proclamer bien haut « le primat de la volonté », force infatigable, fait central, fondamental, base de tous les phénomènes. Après lui son continuateur plus ou moins infidèle, Hartmann, l'auteur de *La philosophie de l'inconscient*, hérita de cette partie de sa doctrine.

Des vues d'un caractère au contraire plutôt psychologique ont amené maintes fois l'empirisme anglais à tenter d'assimiler *affirmation* et *volition*. Erreur manifeste. « Affirmer un fait sera toujours autre chose que vouloir un acte. C'est la différence de l'indicatif et du subjonctif. Le *fiat lux* n'est pas

c'est de réformer et de purifier la volonté » ? Mais ce qui est en jeu dans la discussion précédente, c'est une théorie épistémologique et non une règle de sagesse morale.

une affirmation, c'est une action. On pourrait dire que la volonté n'est qu'un acte intellectuel : vouloir, c'est choisir, c'est préférer, c'est juger. Encore une confusion d'idées. Autre est le choix, la préférence de l'intelligence; autre est le choix, la préférence de la volonté (1). » Et voilà ce qui explique la coexistence du *video meliora* et du *deteriora sequor*.

En France, c'est surtout au cours des vingt ou trente dernières années que le volontarisme a recruté d'ardents partisans. Convient-il de compter dans le nombre Brochard, plaçant à l'origine de toute science « une volonté de croire que rien ne peut remplacer » — Ollé-Laprune enseignant que la volonté intervient d'une manière intime et profonde dans les questions d'ordre moral, où non seulement elle prépare la vérité, mais contribue réellement à la faire (2) — M. Blondel selon lequel « ce qui fait la force de la preuve, c'est qu'elle manifeste

(1) P. Janet, *Traité élémentaire de philosophie*, p. 273.

(2) Cf. *La philosophie et le temps présent* (1890), p. 264: « C'est en philosophie une condition du savoir que le bon vouloir : condition naturelle, indispensable, légitime, rationnellement requise. La volonté ne fait pas l'objet a voir, elle le fait voir, ce qui est fort différent ; et elle ne fait pas voir parce qu'elle commanderait de voir, elle fait voir parce que, grâce à ses bonnes dispositions, l'objet à voir est sous les yeux, et les yeux sont sains et ouverts. » La lumière est-elle mêlée d'obscurité ? C'est à la volonté à franchir l'intervalle qui sépare l'évidence partielle de l'évidence complète.

simplement l'expansion réelle de la volonté (1) » — enfin tous les psychologues (et il s'en rencontre beaucoup) qui adhèrent à ce double axiome : « Pas de vouloir sans idée et pas d'idée sans vouloir » ? Il est certain que pragmatistes et humanistes ont poussé bien plus loin dans cette voie. Il leur était réservé de subordonner à la conception volontariste de l'homme le domaine universel de la connaissance.

« Je ne connais que ce que je veux connaître », écrit sans hésitation M. Schiller (2). A prendre cet adage au pied de la lettre, on souhaiterait assurément que ce fût chose possible, en pensant à tant de malheureux sur lesquels pèse de tout son poids la cruelle et impitoyable réalité, et qui s'en vont en désespérés demander à un genre quelconque d'ivresse l'oubli au moins momentané de leurs infortunes.

Mais « vouloir une vérité » — ce qui n'est pas synonyme de « vouloir le triomphe de la vérité » — qu'est-ce à dire ? Pour bien comprendre ce langage humaniste, peut-être faut-il se reporter à ce que nous lisons dans le *Précis de psychologie* de W. James : « L'effort d'attention est l'acte essentiel de la volonté » — ou à l'adage de Lamennais : « Quiconque veut croire, croit ; car cette volonté est

(1) L'*Action*, p. 339.
(2) Gassendi déjà avait répondu à Descartes : « Je veux comme je juge, et non je juge comme je veux. »

la foi même ». Au surplus si nous ne sommes pas maîtres de la vérité en elle-même, nous avons une part dans ce que l'on pourrait appeler son établissement en nous : part, dit-on, non seulement logique, mais nécessaire à cette vérité pour lui permettre d'exercer efficacement le rôle éducateur qui est par excellence le sien. L'intelligence ne serait dès lors qu'un moyen d'action volontaire sur nous-mêmes et sur la nature : formule étrange, dont la signification est malaisée à dégager, même si l'on se souvient que selon M. Schiller la nature est le produit d'une hallucination. M. Fouillée réclame pour son propre système la qualification de « volontarisme intellectualiste » ; et cependant il ne se résigne pas à réduire ainsi la vérité à une « simple utilité » en vue de l'action (1). Elle est sans doute utile à la vie ; mais elle tire sa valeur propre de son rapport étroit avec les choses telles que nous les offre la réalité.

Dans son savant ouvrage *Le caractère empirique et la personne* (2), après avoir posé en principe que

(1) On sait le langage tenu actuellement par des savants de grand mérite : « Il est à craindre que nos théorèmes et nos énoncés de loi ne répondent qu'imparfaitement à l'essence des choses : qu'importe, du moment que nous en savons assez pour obliger les forces de la nature à entrer en scène à notre gré et sur notre commandement ? »

(2) Paris, 1906. Citons-en quelques lignes (p. 280-1) qui se rapportent à notre sujet : « C'est en tant qu'il se considère comme un agent libre que l'homme oppose à la réalité qui lui est imposée la conception qu'il imagine, qu'il crée de la vérité... Je crois que telle chose est la

l'homme libre se fait librement et raisonnablement, ce qui serait impossible si la vérité nous était donnée, M. Prat parle de la lutte d'une vérité idéale qui est notre œuvre, créée par nous pour nous fournir une règle de conduite supérieure, contre une situation intérieure qui ne satisfait ni notre intelligence, ni notre cœur.

Au congrès de Heidelberg, M. Windelband qui le présidait et M. Royce (1) ont vivement protesté contre les tendances que nous venons de résumer, et notamment contre M. Schiller, quand il a défini sa doctrine « un volontarisme poussé jusqu'à ses dernières conséquences, et s'attaquant sans relâche à la tradition intellectualiste ». Et de fait, dans son ensemble, sinon dans tous ses détails, le pragmatisme est d'essence irrationnelle, ou si l'on préfère, antirationnelle.

Ch. Huit.

vérité, je veux que ce soit la vérité, je la crée, je la fais parce que je veux agir et me faire. »

(1) Selon ce dernier, il y a une vérité absolue, réellement indépendante de notre vie sociale. Elle se révèle quand l'homme découvre ce que sa volonté ne peut pas ne pas résoudre pour se préserver de tomber dans l'incohérence logique.

LE FOND DE L'ÉQUIVOQUE LIBÉRALE
MONTALEMBERT ET LOUIS VEUILLOT

ANALYSE DOCTRINALE DE DEUX FORMULES CONTRAIRES

Le centenaire de la naissance de Montalembert (15 avril 1810), plus récemment celui de la naissance de M. de Falloux (avril 1811), ont donné un surcroît d'intérêt passionnant à la question éternellement actuelle, mais plus actuelle aujourd'hui que jamais, du libéralisme. Mais précisément cette actualité est tellement vivante, que c'est elle qui a empêché la célébration solennelle et publique du centenaire de Montalembert.

Je laisserai ici presque entièrement de côté le point de vue historique, pour m'en tenir à une courte discussion d'ordre purement rationnel et théologique. Cependant, il faut bien dire un mot des circonstances qui la motivent.

Il n'y a plus à l'heure présente, au sens *doctrinal* de ce mot, de catholiques libéraux, le libéralisme

doctrinal étant une erreur formellement condamnée par l'Église, non moins que par le bon sens et la saine philosophie, ainsi qu'on pourra s'en convaincre par les réflexions qui vont suivre.

Quand je dis qu'il n'y a plus de catholiques libéraux doctrinaires, je me trompe peut-être, et je crois bien, en effet, connaître au moins deux personnages qui s'affublent de ce titre, mais tellement unis qu'ils ne font qu'un cœur et qu'une âme, sinon qu'une plume. C'est, d'une part, un certain chroniqueur, dit « religieux », du *Figaro* et aussi du *Journal de Genève* ; et de l'autre, son intime ami, son *alter ego*, qui dépose de temps en temps, dans les colonnes du journal le *Matin*, des insinuations venimeuses contre le Pape et contre l'Eglise, lesquelles sont signées *Un Catholique*. Mais c'est là précisément ce qui tranche la question, car le catholicisme de ce « libéral » à double signature vaut tout juste ce que vaut le catholicisme du *Matin*.

Cependant, s'il n'y a plus, en doctrine, de catholiques libéraux, il y a des libéraux doctrinaires non catholiques, ou même anticatholiques ; — et il y a parmi les catholiques eux-mêmes, un très grand nombre d'esprits pénétrés ou atteints, parfois sans qu'ils s'en doutent, par les erreurs ou les tendances du plus faux et du plus condamnable libéralisme.

Et ce sont précisément ces libéraux, ennemis extérieurs ou intérieurs du catholicisme, qui ont empêché la célébration solennelle du centenaire de Montalembert.

La *Semaine Religieuse* de Paris, du 14 janvier 1911, contenait, dans sa partie non officielle, la note que voici :

« Le centenaire de la naissance du Comte Charles de Montalembert tombait le 15 avril 1910. Certains journaux ont prétendu que Monseigneur l'Archevêque de Paris n'en avait pas permis la célébration : cette information est absolument inexacte. Sa Grandeur avait, au contraire, autorisé une solennité à la mémoire de l'illustre orateur et avait promis de la célébrer, en y mettant seulement pour condition qu'elle serait organisée avec le concours de notabilités catholiques *de toute nuance*, de manière à éviter, dans cette manifestation, ce qui aurait pu réveiller d'anciennes divisions. Cette condition ne s'étant pas réalisée, on a renoncé à la solennité projetée. L'article suivant, paru dans les *Études*, du 5 janvier, en explique bien les raisons. »

Suivait un article de M. Léonce de Grandmaison, article finement écrit, composé des expressions les plus étudiées, les plus édulcorées, les plus arrondies aux angles, réduites à leur minimum le plus subtil de signification apparente (1). Je transcris le passage le plus important :

(1) On peut cependant trouver que le sens en est trop clair et réellement excessif au delà de ce qu'on aurait pu attendre dans le rapprochement que voici ; c'est moi qui souligne :

« Au lendemain de l'Encyclique *Pascendi* et de la lettre au *Sillon*, il eût paru naturel de rappeler la crise mennaisienne qui présente, avec les mouvements d'idées visés par ces actes,

« Les dissentiments qui secouèrent alors sans parvenir à la briser (tant l'esprit de foi avait jeté dans les âmes de profondes racines !) l'unité des catholiques ; les divergences doctrinales et sentimentales qui se firent jour entre 1852 et 1870 ; les tendances contraires qui s'affirmèrent à ce propos, nous divisent, hélas ! encore. Réaction contre des théories subversives et des négations mortelles à la foi ; restauration sur tous les terrains du principe et des méthodes d'autorité ; revendication de ce qu'il y a, dans le gouvernement ecclésiastique et la vie surnaturelle, de plus ferme, de plus spécifiquement catholique, de plus opposé à l'erreur et aux tendances dites *libérales*, le pontificat de Pie X eût imposé, d'autre part, aux orateurs du centenaire, des comparaisons, des rapprochements, des réflexions que nos adversaires n'auraient pas manqué d interpréter malignement, voire de défigurer. Bien plus, les louanges même données au solitaire un peu morose de la Roche-en-Brénil, à l'orateur trop optimiste de Malines, à l'épistolier virulent des

de grandes et manifestes différences, mais aussi de notables analogies. L'exemple de Montalembert et de ses amis, abandonnant *le maître le plus autoritaire, le plus admiré, le plus éloquent*, pour suivre, les yeux en pleurs et le cœur en deuil, mais enfin pour suivre, en fils obéissants, la direction venue de Rome ; la floraison magnifique d'initiatives heureuses et d'œuvres fécondes dont Dieu récompensa leur acte de foi : — tous ces souvenirs eussent-ils été hors de saison ? » — Le sens naturel de ces lignes semble bien être de comparer Lamennais à M. Marc Sangnier. Or, vraiment, c'est faire là, à l'un comme à l'autre, quoique à deux points de vue très différents, une exorbitante injure.

dernières années, ces louanges eussent risqué de s'aigrir en paroles amères contre les catholiques ultramontains, de s'envenimer en épigrammes à l'adresse de ceux qui veulent donner plus à l'autorité, moins à la liberté... Les réserves les plus nécessaires n'eussent-elles pas été taxées... de froideur, de chiche marchandage, de faiblesse et presque de trahison envers une grande mémoire?... »

Ainsi c'est bien des libéraux que, au dire de M. Léonce de Grandmaison, on devait avoir peur en cette circonstance, — de ceux du dehors comme de ceux du dedans, — et, en un sens, on n'aurait pas eu tort d'avoir peur. La preuve, ce sont les éloges mêmes par lesquels tous les ennemis de l'Église ont tenté, à cette occasion, de compromettre et de déshonorer, au point de vue de la foi, la grande mémoire de Montalembert.

« Montalembert, écrit le *Temps*, avait un fond de gallicanisme qui l'induisit à combattre, notamment dans de célèbres polémiques avec Louis Veuillot, l'idée de l'infaillibilité du pape et la convocation du concile qui devait l'ériger en article de foi...

« Mais on ne lui pardonne pas cette dernière phase de son activité, et l'on n'a plus aucune considération pour la ferveur de sa foi, ni pour son énergie militante, ni pour l'éclat et l'utilité de ses travaux, à cause de ce maudit libéralisme qui a tout gâté. L'Église est en proie aujourd'hui à un accès

d'intolérance et d'étroitesse d'esprit, qui aperçoit partout l'hérésie, la révolte, le modernisme et autres abominations. Tout le clergé de France, depuis les archevêques jusqu'au dernier curé de village, tous les catholiques laïcs un peu en vue sont surveillés de près et tenus en chartre privée. Montalembert avait sans doute prévu que cette infaillibilité pontificale ne se bornerait pas aux points de doctrine, mais s'étendrait de proche en proche aux menus détails du gouvernement de l'Église universelle et créerait un absolutisme romain étouffant et contraire à toutes nos traditions. Un des inconvénients de la séparation pour l'Eglise de France a été de lui enlever des garanties précieuses que lui assurait le Concordat contre la terreur vaticane. L'incident du centenaire de Montalembert est un des symptômes caractéristiques de cet écrasement de ce qui pouvait subsister de libéralisme dans le catholicisme français. L'instant n'est pas loin où Bossuet sera mis à l'index. »

Le *Matin*, par la plume du « catholique », intime ami de M. Julien de Narfon, racontant à sa manière l'épisode auquel je fais allusion, travestit à la fois l'histoire du présent et celle du passé :

« M. de Mun (1) prétendit que le panégyriste, quel

(1) M. de Mun avait été choisi comme président du comité qui devait être formé en vue de célébrer le centenaire de Montalembert. Lire dans le *Matin* du 22 janvier la lettre de démenti par laquelle M. de Mun répond aux... erreurs de M. de..., pardon, de « Un catholique ».

qu'il fût, limitât autant que possible son éloge au Montalembert de 1850 et de la liberté de l'enseignement, et en tout cas ignorât absolument le Montalembert de 1869, celui qui a osé écrire que certains théologiens laïques de l'absolutisme immolaient la vérité et la justice, la raison et l'histoire, devant l'idole qu'ils s'étaient érigée au Vatican. »

Il était digne de l'odieux « catholique » du *Matin* de jeter à la face du pauvre grand homme qu'il prétend honorer, le souvenir de cette lamentable parole, de ce blasphème (car il faut bien avouer que c'en est un, quoique inconscient), par lequel Montalembert égaré insultait non pas l'opinion de « certains théologiens laïques de l'absolutisme », mais la doctrine catholique de l'infaillibilité pontificale, qui était dès lors la croyance de l'Eglise et une vérité de foi et qui allait devenir un dogme défini. Cet égarement d'un instant, Montalembert, en quittant la terre et en arrivant au seuil de l'éternité, dans la lumière de la vérité divine, le pleura sûrement avec des larmes brûlantes...

Bien entendu, la *Lanterne*, qui ne connaît le catholicisme que par l'intermédiaire du « catholique » du *Matin* et de M. Julien de Narfon, du *Figaro*, ramasse l'injure à la papauté, où elle la trouve. Je demande pardon à mes lecteurs de ne pas leur épargner l'ordure de ce style et de ces mensonges.

« Montalembert était ardemment catholique, mais il

n'était pas aussi « romain » qu'un pape pouvait le souhaiter.

Montalembert fut un des artisans les plus qualifiés de la loi Falloux, mais les « ultra » de son temps lui reprochèrent d'avoir laissé vivre l'Université, alors qu'il était possible, dans leur idée, d'en finir avec cette pestilence.

Montalembert ne s'était pas montré suffisamment enthousiaste du dogme de l'Immaculée Conception (?) et de cet autre dogme qui s'approchait déjà : celui de l'infaillibilité papale.

C'est assez dire que sa mémoire ne saurait être, comme on dit, « en odeur de sainteté » au Vatican...

Sarto a fait la grimace.

Et M. de Mun a dû s'incliner.

C'est qu'aujourd'hui il ne suffit pas d'être bon chrétien et bon catholique. Il y faut quelque chose de plus. Il y faut — à l'endroit de la papauté — de l'idolâtrie, disons plutôt de l'idiolâtrie, disons plutôt encore, de la sartolâtrie.

— N'est-ce pas, Monsieur de Mun ? Allons ! ne dites pas non ! »

Ce qui est plutôt bouffon, c'est la suffisance avec laquelle M. Julien de Narfon, dans le *Figaro*, prend des airs de bon prince, et promet, au nom de l'Eglise des « catholiques libéraux », dont il est le Pape et dont le « catholique » du *Matin* est l'unique fidèle, que « lorsqu'il s'agira de célébrer, non plus le centenaire de Montalembert, mais celui de Louis Veuillot, les catholiques libéraux auront assez de vrai libéralisme pour s'abstenir de toute opposition, même s'il plaît aux intransigeants de récla-

mer pour cette solennité Notre-Dame, et s'il plaît à l'archevêque de Paris de la leur prêter. »

Mais ce qui fut déplorable, c'est l'attitude de certains rédacteurs anonymes de la *Libre Parole* nouveau style, qui dans une série de *billets du Matin* ou de notes dont l'*Univers*, évidemment visé, releva à plusieurs reprises, avec infiniment de mesure et de dignité, le manque absolu de franchise, essayèrent de rejeter sur ce dernier journal, héritier du nom de Louis Veuillot, et sur les catholiques vraiment romains, la faute du prétendu échec de la célébration du centenaire.

On est moins surpris de voir la *Démocratie* patauger à plein corps dans le marais du libéralisme et rééditer, sans la moindre variante et avec le plus parfait mépris pour la vérité catholique, les plus vieilles rengaines et les plus formelles erreurs (1).

« Les idées dont Montalembert fut, jusqu'à son dernier soupir, le champion infatigable étaient, sous la Monarchie de Juillet, le programme de tous les catholiques. C'est plus tard seulement que l'on s'avisa de suspecter leur orthodoxie. Le livre que Mgr Parisis publia sous ce titre : *Cas de conscience à propos des libertés exercées ou réclamées par les catholiques,* expose le thème que Montalembert

(1) La *Démocratie*, 22 décembre, article signé Henri Laplagne.

développera plus tard dans ces deux discours célèbres : *l'Église libre dans l'État libre*. Or, personne ne suspecta l'orthodoxie du livre de l'évêque de Langres, tandis que les discours de Montalembert soulevèrent une véritable tempête. Quelle différence y a-t-il donc entre le livre et les discours? Le livre est écrit sous le règne de Louis-Philippe et les discours furent prononcés sous le second Empire. Mais une différence de dates ne suffit pas pour changer une doctrine, aussi nous croyons pouvoir nous en tenir à cette idée pour laquelle Montalembert lutta jusqu'à son dernier jour : la liberté de droit commun est aujourd'hui l'arme la plus solide pour la défense de l'Église. »

« Continuer son œuvre est la meilleure manière d'être fidèle à sa mémoire. »

Est-ce ignorance ? Est-ce cynisme? Probablement l'un et l'autre.

Ce qui est certain, c'est que, à l'occasion du centenaire de Montalembert et de celui de M. de Falloux, il est souverainement opportun de s'élever au-dessus des contingences, d'oublier les questions de personnes et toutes les susceptibilités qu'elles entraînent avec elles, et de s'efforcer, en une matière aussi délicate et aussi importante, de fixer, par quelques traits précis, la vérité telle qu'elle est en elle-même.

Pour le faire, rapprochons, dans leur clarté brutale, deux formules qui résument et en quelque

sorte cristallisent les deux doctrines contraires. D'une part, la formule authentique du libéralisme erroné, dans lequel glissa Montalembert : « Donnez la liberté, disait-il aux catholiques, là où vous êtes les maîtres, afin qu'on vous la donne là où vous êtes esclaves. »

D'autre part, la formule, au premier abord révoltante et inacceptable, et faussement attribuée à Louis Veuillot, le champion du légitime et nécessaire antilibéralisme : formule que, d'ailleurs, il n'a jamais dite et qu'il a même formellement répudiée : « Nous vous demandons la liberté, à vous, libres penseurs, au nom de vos principes, quand vous êtes au pouvoir ; — quand nous y serons à notre tour, nous vous la refuserons au nom des nôtres. »

Ces deux formules, étudions-les donc en elles-mêmes, dans la pensée qu'elles expriment, objectivement, et en les isolant assez des circonstances de temps, de lieu et de personnes où elles naquirent, pour atteindre et saisir, dans sa valeur absolue et sa portée durable, la doctrine qu'elles représentent. Gardons-nous toutefois de les séparer tellement de leur milieu historique, que nous risquions de leur enlever leur signification réelle et vivante.

La formule du libéralisme de Montalembert : « Catholiques, donnez la liberté là où vous êtes les maîtres, afin qu'on vous la donne là où vous êtes esclaves ! »

Cette formule résume, on le sait, le célèbre discours de Malines. C'est le pendant, la conséquence

ou, si l'on veut, l'antécédent logique de cet autre axiome du libéralisme, plus connu et plus fameux encore : *L'Eglise libre dans l'Etat libre.*

Le raisonnement implicite contenu dans l'adjuration de Montalembert aux catholiques est spécieux et suppose en perspective toute l'histoire du christianisme présentée et racontée à la manière libérale, c'est-à-dire sous un jour parfaitement inexact, si souvent par l'école de l'*Avenir* et aussi par M. de Broglie dans *L'Eglise et l'Empire romain au IV*e *siècle.*

« Quand le Christianisme est venu au monde, nous dit-on, vous étiez esclaves. Vous n'avez demandé que la liberté. Vous avez conquis l'Empire et le monde par la liberté. Devenus les maîtres, vous avez cédé à la tentation bien naturelle, mais funeste, de refuser, de mesurer à vos adversaires la liberté que vous aviez réclamée autrefois. Et ce fut l'ancien régime, le règne du privilège, le moyen âge. Aujourd'hui, l'esprit humain libéré par la Révolution prend sa revanche. Vos adversaires ont secoué votre joug et, çà et là, redeviennent vos maîtres par le nombre, l'entente et l'audace. Là où vous avez encore le pouvoir, profitez des leçons de l'expérience, donnez la liberté à tous, la plus large, la plus complète, la plus absolue liberté... C'est la seule chance qui vous reste d'obtenir qu'on nous la donne là où vous êtes esclaves. »

Mais au fond de ce raisonnement d'ordre pra-

tique, et pour ainsi dire utilitaire, il y a, bon gré mal gré, une philosophie de la liberté. Philosophie vague et mal définie, en dépit de la clarté apparente des termes. Montalembert était peut-être trop grand orateur pour jamais avoir une philosophie précise. Son libéralisme fut surtout un libéralisme de cœur et d'éloquence. L'ampleur vibrante et magnifique des sentiments et de la langue s'allie mal avec l'analyse exacte des idées. « Donnez la liberté là où vous êtes les maîtres... » De quelle liberté s'agit-il et à qui la donner? A tout et à tous ? Sans distinction, sans restriction, sans réserve, sans limite aucune?... Cette indétermination absolue contient à la fois l'erreur de Montalembert et son excuse.

Son erreur était double : c'était une erreur philosophique et une erreur théologique. Une erreur philosophique, qui consistait précisément à ne poser, à n'assigner aucune limite au principe absolu de la liberté publique et sociale en matière religieuse, à la liberté absolue, en théorie et en pratique, de toute croyance et de toute incroyance; — à ériger en règle suprême de la société publique un *égal* et absolu respect, comme diront plus tard les partisans de l'Etat laïque, pour « toutes les manières de penser, de croire et de *ne pas croire.* » (1) Cette

(1) Discours de M. Paul Deschanel, à Saint-Mandé, le 15 avril 1904... Cette formule, répétée par M. Deschanel et par d'autres, a été relevée et critiquée par M. de Mun dans un article de journal, mais cette critique, de la part de M. de Mun, était timide, tardive et absolument illogique, car cet

donnée aboutit fatalement à la neutralité *absolue* de l'Etat en matière religieuse, c'est-à-dire à l'impiété abominable du laïcisme ou athéisme d'Etat, et c'est le terme inévitable de tout libéralisme qui reste dans le vague, qui ne se pose pas nettement à lui-même une limite infranchissable et que nul homme ne puisse récuser : la limite du droit naturel rationnel à base religieuse. Mais ces conséquences logiques du libéralisme étaient bien loin, nous allons le voir, d'apparaître clairement au temps de Montalembert. La question ne se posait pas alors nettement comme aujourd'hui, et de là vient ce que nous constaterons comme son excuse.

Précisons auparavant sa seconde erreur, qui est une erreur théologique. Elle consiste dans la méconnaissance ou l'oubli (sinon théorique au moins pratique) du droit social de l'Eglise catholique dans le monde. L'Eglise catholique incarne, de par la volonté de Dieu, la vérité religieuse sur la terre, et par suite elle a un droit réel, imprescriptible et souverain, puisque divin, vis-à-vis des peuples comme des individus. Droit éventuel au regard des sociétés qui l'ignorent et qu'elle n'a pu encore éclairer de sa lumière bienfaisante ; droit acquis, historique et inviolable au regard des nations catho-

orateur n'a que trop souvent et trop gravement connivé à l'équivoque libérale, et ses tendances sociales favorisent, bon gré mal gré, l'étatisme laïque et le collectivisme athée. M. de Mun est de la famille oratoire de Montalembert, mais il n'a point les mêmes excuses.

liques, comme était, osons dire : comme est encore, de droit et de fait, la France.

L'*exercice* de ce droit public et social de l'Eglise vis-à-vis des nations chrétiennes, est subordonné aux événements, aux circonstances, à certaines conditions, c'est-à-dire, dans la langue théologique, à certaines « hypothèses », que le temps peut créer ou modifier. Mais le droit subsiste toujours, et c'est ce droit que l'erreur du libéralisme méconnaissait.

Ces notions sont plus claires pour nous qu'elles ne l'étaient pour Montalembert et ses contemporains. Mais aujourd'hui encore, que de vague, que de ténèbres, que d'équivoques dans les esprits qui devraient être les plus éclairés et les plus fermes ! Quel flottement dans les convictions, non seulement chez ceux du dehors, mais aussi chez les catholiques, mais parfois chez les chefs eux-mêmes, chez les ouvriers de l'idée, chez les conducteurs d'âmes, les directeurs d'œuvres sociales, les éducateurs des jeunes esprits !

On se rend compte, confusément, qu'il y a, dans le libéralisme absolu, une erreur fatale : que l'athéisme social qui nous gouverne est une doctrine de mort, que l'indifférentisme religieux de l'Etat détruit fatalement toute religion, que la tolérance de la propagande anarchiste, antifamiliale, immorale, antireligieuse, nous conduit à bref délai à une échéance nationale définitive ; bref, qu'il faut

des limites à la liberté et par conséquent au libéralisme. Mais ces limites, quelles sont-elles? Qui est capable d'énoncer sur ce point des idées nettes et arrêtées?

D'autre part, ceux qu'on appelle les intransigeants, les autoritaires, ou même tout simplement les catholiques, respectueux de la doctrine de l'Eglise et partisans de ses droits et de la « thèse » qui les affirme, sentent vaguement que les choses ne peuvent se rétablir telles qu'elles étaient au XIIIe siècle ni même au XVIIe, au point de vue de l'unité des croyances et des privilèges de l'Eglise; — que, dans le bloc des libertés publiques modernes, tout n'est point à maudire ni à combattre; que l'Eglise se trouve réellement en présence de conditions, d' « hypothèses » nouvelles, dont plusieurs ont été d'ailleurs reconnues et admises par elle. Mais, ici encore, quelle est la limite? Où s'arrêter dans ce chemin? Comment concilier le respect nécessaire du minimum des droits de la vérité religieuse, des droits de l'Eglise et de la protection qui lui est due, avec le principe de la liberté universelle et de l'égalité absolue, dont l'Etat moderne, semble-t-il, ne peut ni ne veut démordre?

Combattre la liberté, combattre le libéralisme, n'est-ce pas une position intenable? N'est-ce pas une attitude non seulement impopulaire (ce qui serait peu de chose) mais illégitime et funeste, si dans les réalités que recouvre et que cache ce mot

équivoque : *liberalisme*, il y a quelque chose de bon, de nécessaire à la vie des sociétés et de l'Eglise elle-même ? Et parmi ceux même qui font profession de combattre le libéralisme, plusieurs n'ont-ils pas des idées discutables, douteuses, mêlées d'erreurs ? Dès lors comment s'y reconnaître ?

Le problème est angoissant et la confusion règne dans presque tous les esprits. Il semble par moments que, depuis l'époque de Montalembert, la lumière ait reculé au lieu de se rapprocher de nous.

L'erreur du libéralisme se retrouve, dans les mêmes termes, sous toutes les plumes et sur toutes les lèvres. « Pour que le bien soit libre, que le mal le soit aussi » (1), écrivait en 1904 l'abbé Vercesi, tombé depuis lors au fond des abîmes de honte que tout le monde sait. Et cette formule énonce sans voiles, et en termes presque identiques, l'absurdité philosophique et la funeste erreur sociale que dérobait, aux yeux de l'orateur lui-même, l'éloquente apostrophe de Montalembert : « Donnez la liberté là où vous êtes les maîtres, afin qu'on vous la donne là où vous êtes esclaves ! »

Ce qui est inconcevable, c'est que, sans avoir aucunement les excuses du grand orateur catholique, un autre écrivain, chez qui les glaces de l'âge le plus avancé n'ont diminué ni une activité labo-

(1) Voir l'*Action catholique française*, mai 1911.

rieuse extraordinaire, ni un entêtement plus étrange encore en d'impardonnables illusions, renouvelait récemment, en les aggravant encore, les adjurations passionnées de Montalembert à l'adresse des catholiques qui ne veulent pas adhérer à l'erreur du libéralisme.

En 1904, au moment même où allait se consommer en France la séparation impie et maçonnique de l'Etat d'avec le principe même de toute religion, M. Emile Ollivier, dans une brillante réunion, avait le courage de rejeter sur les catholiques simplement orthodoxes et fidèles à l'essentiel de la doctrine catholique comme au bon sens, la responsabilité de ce crime, qui n'est que l'expression et le terme logique du libéralisme lui-même. Il faut reproduire ce discours comme un véritable phénomène d'aberration.

« Maintenant, catholiques, disait l'orateur, permettez-moi de m'expliquer avec vous en toute franchise. J'ai eu, dans ma carrière, l'occasion qui n'a été donnée à aucun homme dans nos temps, de témoigner à l'Église, par des faits et non par des mots, mon respect de ses droits légitimes : pouvant troubler ou empêcher un concile œcuménique, j'ai contribué de toute ma force, et avec succès, à lui assurer la plus grande liberté qu'aucune réunion d'évêques ait jamais obtenue dans le monde. Vous pouvez *donc* m'écouter sans défiance (1).

(1) Le *donc* que je souligne est terriblement suspect, comme est inouïe la suffisance qui éclate dans ces lignes. (B. G.).

« Vous êtes dans un moment critique ; évidemment, l'attaque contre vous s'annonce et se dessine ; avec un instinct sûr vous avez compris qu'à l'oppression prête à étendre la main sur vous, vous deviez opposer le talisman qui dompte les monstres : la liberté !

« On n'a pas fait à votre appel l'accueil que vous espériez. Je vous dirai pourquoi sans périphrases : on doute de votre sincérité libérale. Que d'esprits nobles et courageux, quoique sachant que, la liberté de quelqu'un menacée, la liberté de tous est en péril, hésitent cependant à se jeter à corps perdu dans votre bataille ! Combien m'ont dit : « Ce n'est pas la liberté qu'ils veulent, c'est leur liberté pour détruire la nôtre ; ce qu'ils appellent la tolérance, c'est le regret de ne pouvoir être intolérants ; après la condamnation de Montalembert, peut-on douter que si, dans l'opposition, ils nous réclament la liberté parce que c'est notre principe, ils nous le refuseraient, étant au pouvoir, parce que c'est le leur (1).

« Cependant, sans le concours de tous les libéraux, même de ceux en dehors de votre communion, vous ne trouverez pas dans l'invocation de la liberté la force que vous en attendez. Attachez-vous donc à vous assurer ce concours d'un prix inestimable, en dissipant les défiances qui le retiennent. Vous

(1) On voit ici comment la formule de Montalembert et celle *dite* de Louis Veuillot se complètent et s'appellent forcément l'une l'autre. (B. G.)

avez opéré une première évolution. Du *non* intransigeant de la thèse, vous avez passé au *oui* conditionnel de l'hypothèse. Opérez-en une seconde; convertissez ce *oui* conditionnel en un *oui* ferme, et donnez aux condescendances de l'hypothèse, politiquement parlant, bien entendu, le caractère définitif de la thèse (1). Plus d'exhumation, par le désir, d'un ancien régime dont il ne doit plus être question, plus d'anathèmes contre les principes sains de la Révolution (2) ; inspirez à tous la conviction que le droit invoqué pour vous serait celui appliqué aux autres, que la liberté ne serait pas, comme elle a été pour les révolutionnaires, une arme rejetée après avoir servi ; n'invoquez plus la *Déclaration des drcits* comme un stratagème, signez-la comme la règle inviolable de votre conduite ; que personne ne doute plus que vous ne guettez pas l'occasion propice de reprendre ce que vous avez concédé. Répétez à pleine bouche les paroles sublimes de Montalembert : « Le bâillon enfoncé dans la bouche de qui- « conque parle d'un cœur pur pour défendre sa « foi, je le sens dans mes propres lèvres et j'en « frémis de douleur. Je trouve également odieux « l'inquisiteur espagnol disant à l'hérétique : Crois « ou meurs ; et le terroriste français disant à mon « grand-père : liberté, fraternité ou la mort. La

(1) Erreur historique, philosophique et théologique absolue. Nous le verrons. (B. G.)

(2) Quels sont les principes « sains » de la Révolution, au point de vue religieux ? Nous le chercherons...

« conscience humaine a le droit qu'on ne lui pose « plus de ces hideuses alternatives. »

« Que de fois, exprimant ces vues à de pieux et doctes religieux et ecclésiastiques, ils les ont accueillies d'une manière presque enthousiaste, quand eux-mêmes n'avaient pas précédé mes confidences par les leurs ! Et plus d'un a ajouté : « Que voulez-vous, nous n'avons pas la liberté d'exprimer ces idées ! Vous qui n'êtes enchaîné par aucune discipline, dites-le. C'est pourquoi je vous le dis. » (1)

Que des prêtres et des religieux, en 1904, aient parlé ainsi à M. Emile Ollivier, c'est fort possible. Mais qu'en parlant ainsi, ces prêtres et ces religieux aient eu l'esprit, sinon le cœur « léger », et la foi plus légère encore, c'est absolument certain.

Reprenons donc la question dans son fond, ce que personne, semble-t-il, n'a souci de faire. Et tout d'abord au point de vue philosophique.

Redisons, puisqu'il le faut (2), qu'il y a deux

(1) Passage du discours prononcé par M. Emile Ollivier à une réunion de la rue de Grenelle, reproduit par le *Gaulois* du 21 juin 1904 ; cité par Victor de Marolles, *Le Cardinal Manning*, p. 82-85.

(2) Qu'on me permette d'indiquer les travaux dans lesquels j'ai déjà abordé cette question. Je prie les correspondants et abonnés qui m'ont écrit à ce sujet de vouloir bien trouver ici la réponse :

L'Eglise et l'Etat laïque, Etude de principes, 1905. Tout le volume, et en particulier chap. v : *Quatrième source du laïcisme : le faux libéralisme*. Et appendice : *Le dilemme libéral.*

sortes de libéralisme, très différentes l'une de l'autre.

Il peut y avoir un libéralisme partiel, modéré, relatif : ce serait un libéralisme à base de droit naturel religieux. Ce libéralisme professerait que toute société humaine, et par conséquent tout Etat (qui n'est que l'expression publique et organique de la société) a le devoir essentiel de reconnaître, de respecter, d'adorer et de faire respecter Dieu, auteur et maître des hommes et des nations, et par conséquent de professer, de respecter et de faire respecter la religion, en réprimant, dans les limites marquées par la liberté de la vie strictement privée des citoyens, les attaques et les outrages envers la religion. La profession de cette vérité de droit naturel, que les institutions publiques doivent reconnaître et garantir, est la limite du libéralisme dont nous parlons. Dans une nation catholique, ce libéralisme peut admettre, outre la vraie religion

Critique philosophique et théologique de l'idée de neutralité scolaire dans la *Foi Catholique*, septembre 1908, p. 199-287. — Publié à part.

Foi catholique : novembre 1908, p. 289. — Décembre 1908, p. 450. — Février 1909, p. 150. — Juin 1909, p. 353-409, *Erreurs du modernisme sur l'Eglise et l'Etat.* — Juin 1909, p. 409-448, *Religion et politique* (publié à part). — Juillet 1909, p. 6-72, *Système politico-religieux des modernistes.* — Août 1909, p. 119-148 ; p. 152. — Septembre 1909, p. 202-242 : *Fausse distinction entre la thèse et l'hypothèse* ; p. 253-273, *Erreurs du droit naturel moderne.* — Novembre 1909, p. 289-304 : *Équivoques du libéralisme,* p. 449-470. — Septembre 1910, p. 416-434. — Octobre et novembre 1910, *La fausse démocratie et le droit naturel* (publié à part). — Janvier 1911, p. 98-110.

professée et protégée par l'Etat, la liberté de certaines autres formes de cultes religieux, pourvu qu'elles ne soient pas ouvertement contraires aux données essentielles de l'ordre religieux et moral. Dans quelle mesure et dans quelles « hypothèses » ce libéralisme relatif et modéré est légitime, l'Eglise elle-même l'a dit, et nous le rappellerons.

Il y a une autre sorte de libéralisme. Celui-là est absolu, intégral, universel. Et il l'est par le fait même qu'il ne s'impose pas nettement à lui-même la limite que je viens de tracer. C'est un libéralisme sans base de droit naturel religieux. Que l'absence de cette base vienne de l'athéisme formel, ou du matérialisme, ou du positivisme, ou de l'agnosticisme, ou du scepticisme pratique, ou simplement d'une légèreté qui ne réfléchit pas, ce libéralisme nie ou refuse d'affirmer ou seulement omet d'affirmer les devoirs de la société humaine et de l'État envers Dieu et envers la religion, de par le droit naturel.

De cette négation, ou de cette omission, qui n'est pas moins désastreuse que la négation, résulte nécessairement l'indifférence absolue de l'État en matière de religion, la neutralité areligieuse de l'État la souveraineté de l'État *au-dessus* de toute affirmation religieuse ou antireligieuse, la consécration par l'État de ce dogme fondamental : l'homme normal est areligieux, — l'érection de l'État en souverain unique et absolu des esprits et des âmes, à l'exclusion de Dieu : bref, le laïcisme ou athéisme d'État.

Ni ces conséquences, ni la distinction essentielle des deux sortes de libéralisme, que je viens de rappeler, n'apparaissaient nettement aux yeux de Montalembert.

Pas plus le grand orateur catholique que ses ennemis de gauche ou que ses adversaires de droite ne mettaient la question sur ce terrain. Le point où en était alors l'évolution des idées ne leur permettait pas cette distinction : ou ils ne la voyaient pas, ou ils jugeaient superflu de l'accentuer. De là beaucoup d'erreurs, de malentendus, d'équivoques, qui expliquent et excusent en partie certaines outrances, tant des « libéraux » d'alors que des « ultramontains ».

Les choses sont aujourd'hui bien changées. Et l'on peut affirmer sans crainte qu'à l'heure actuelle, entre Louis Veuillot et Montalembert, il n'y aurait pas l'ombre d'un dissentiment. Contre l'État areligieux, contre la tyrannie de l'État « libéral jusqu'à l'athéisme », ils s'uniraient pour trouver des accents plus émouvants et plus vengeurs encore que ceux dont leurs œuvres nous ont gardé l'écho.

Et si les « erreurs » de Montalembert ont mérité un châtiment, il en est un qui à coup sûr dépasse de beaucoup la faute, et contre lequel le grand croyant que fut Montalembert se révolterait à bon droit. Ce châtiment, c'est celui-ci : être loué par le prétendu « catholique » du *Matin*, intime ami de M. Julien de Narfon, du *Figaro*.

(*A suivre.*) Bernard GAUDEAU.

LA QUESTION DE LA FOI
A TRAVERS LES ÉVÉNEMENTS

LA PEUR DE L'ENFANT

La dépopulation de la France sera un sujet d'actualité pendant quelques années encore, tant qu'il y aura une France ; ce qui n'est plus, en effet, qu'une question d'années.

Mais cette matière à réflexions n'intéresse aucunement les Français. Et quand on leur en parle, ils ne comprennent pas même de quoi il s'agit.

Pourquoi?

Tout simplement parce que c'est une question religieuse, une question de foi catholique.

Et c'est par là que cette question nous regarde.

La France se meurt, parce que les Français n'ont plus la foi, ou ne vivent plus selon la foi, ce qui revient exactement au même.

Et rien au monde ne peut empêcher ni retarder la mort de la France, si ce n'est une résurrection de la foi. Or, d'une telle résurrection, il n'existe *aucun*

exemple dans l'histoire. Et il n'y a, humainement parlant, aucun motif d'espérer qu'elle se puisse produire. Le sociologue peut prédire la prochaine disparition de la France, en tant que nation qui compte, à peu près avec autant de certitude que l'astronome peut prédire la prochaine disparition de certaines étoiles de notre horizon.

En 1894, abordant dans la chaire de Notre-Dame l'une des questions les plus délicates de la morale chrétienne, le « respect des fins du mariage », Mgr d'Hulst disait à ses auditeurs :

« Ici, Messieurs, je sens plus que jamais tout le poids de ma tâche. Parler est périlleux, me taire serait trahir mon devoir. Est-ce parce qu'un problème est épineux que je dois en éviter la rencontre? Me sera-t-il permis de mettre sous le boisseau la lumière évangélique à l'heure où, les solutions humaines ayant trompé toutes les espérances, notre génération tourne vers la doctrine, vers l'œuvre du Christ, des regards anxieux, pleins de supplication et de détresse ? »

A l'heure actuelle, que dirait l'orateur?

Tout le monde, et dans tous les camps, constate que la France « se dissout », qu'un relent de décomposition et de mort s'exhale de notre luxe et de nos jouissances effrénées, comme l'odeur d'un cercueil monte plus atroce au travers des fleurs qui le recouvrent.

Or, entre tous les maux qui nous tuent, entre tous les symptômes de la fin, il n'en est pas de plus décisif, de plus inquiétant, de plus désespérant que celui de notre dépopulation progressive et, osons le dire, volontaire.

A quiconque réfléchit, à quiconque aime son pays, je conseille ardemment de lire, de faire lire, de répandre à profusion une brochure de l'intérêt le plus cruellement passionnant, œuvre de science, d'expérience vécue, mieux encore, œuvre de conscience chrétienne et d'un courage que je serais tenté d'appeler héroïque, si un héroïsme, tout naturel et qui s'ignore, n'était pas le pain quotidien de la véritable vertu, chez ceux dont le catholicisme est sincère et logique. Je ne connais rien de plus utile que ce substantiel travail aux conférenciers qui abordent la question morale et patriotique, et tous doivent l'aborder. Il leur tiendra lieu de maint gros volume.

Paul Bourget a préfacé ces pages avec sa maîtrise coutumière.

Le grand romancier écrit à l'auteur : « Cette brochure met à nu, avec une rudesse toute militaire et qui justifie votre pseudonyme (1), une des plaies les plus graves de notre pays... Il semble que ce monde,

(1) BAYARD. *La Peur de l'Enfant*, avec lettre-préface de Paul Bourget. 1 gravure hors texte, 5 cartes, 6 graphiques. — Brochure gr. in-8° de 56 pages. Paris, A. Maloine, éditeur, 25, rue de l'Ecole-de-Médecine. Prix : 0 fr. 50. *Cette brochure est en vente aux bureaux de la* Foi Catholique, *25, rue Vaneau.*

issu de la Révolution, ait perdu, avec le sens du passé, toute intelligence des sources profondes de la vie. »

La main de l'auteur est rude en effet et il manie le scalpel sans ménagement. Il a raison : on ne guérit pas cette gangrène avec de l'eau de rose.

Si ce n'est pas là, assurément, une lecture pour premières communiantes, il n'en est pas de plus amèrement saine et nécessaire à quiconque sait et doit savoir la vie.

Sous une forme pleine d'humour et de vérité, le mal social est constaté :

« A ceux qui répugnent aux in-folios et aux recherches scientifiques, il suffira de regarder en eux et autour d'eux. Partout ils trouveront la *peur de l'enfant* ou plutôt des enfants. Se promènent-ils sur une place publique, c'est pour y voir dans les jupons de sa mère, le garçon de sept ou huit ans, non précédé ou suivi de frères ou sœurs. C'est bien rarement qu'ils croisent la mère de deux enfants, exceptionnellement qu'ils admirent une mère Gigogne. Un coup de pédale dans les campagnes : nos voyageurs longeront des fermes vides, ou bien entendront parler « belge » ou italien.

« Retour d'excursion, peut-être endosseront-ils le frac pour s'en aller finir la soirée chez des amis « chics ». La femme de chambre qui leur enlèvera le pardessus et le valet de chambre qui les annoncera sont mariés. Mais soyez sûrs qu'ils ne sont

entrés que sur cette puissante recommandation : « ménage sans enfants ».

« La valse finie, approchez de ces jeunes gens qui devisent de leurs danseuses : « Fille unique ? » se renseigne tel aimable jeune homme. Fuyez côté dames : « Fils unique ? » interroge timidement une jeune blonde. Gare à vous, malheureux fruits d'une « imprudence » ! A la prochaine valse, vous ne trouverez plus que refus poli ou clichés incolores.

« Faut-il ajouter cette perle ? Un mari chrétien annonçait à ses parents l'espoir d'un nouvel héritier. Et les aïeux, plus confiants dans la rotondité des dots que dans l'appui de la Providence, de gémir d'une aussi désolante fécondité qui amoindrissait la fortune de chacun : « Maurice n'aime pas ses enfants, il en a trop ; il n'avait rien de ce qu'il fallait pour être père de famille ».

La cause du mal est hardiment dénoncée : on n'a pas peur de « déchirer la bande dorée qui recouvre le chancre français. Plaisanterie, que dire la race moins féconde ; voyez le Canadien français ! *On n'a pas d'enfants parce qu'on n'en veut pas avoir.* »

Et on n'en veut pas avoir, parce que, comme le disait encore Mgr d'Hulst, « on veut jouir pour soi ». On veut transmettre la jouissance avec la vie, on aime mieux tarir la vie que restreindre sa propre jouissance ou celle de ces êtres, de cet être trop souvent unique, qu'on aime d'une tendresse aveugle et basse. Là est le mal. Où est le remède ?

Uniquement dans le devoir, dans le courage moral, dans la confiance en Dieu, dans la religion.

L'un après l'autre, tous les palliatifs ont échoué et échoueront, parce que personne ne veut avouer la source du mal ni indiquer le remède. Personne, et pas même M. Bertillon, dans son dernier ouvrage pourtant sincère quant aux faits et aux chiffres, et si effroyable quand on sait lire... (1)

La question de la dépopulation française, du suicide scientifique de la race, est *uniquement* une question morale, c'est-à-dire une question religieuse.

Assurément, notre Code civil (Le Play l'a démontré avec éclat) est fatal à la natalité. En 1815, lord Castlereagh ne pouvant restreindre nos frontières par la politique ni par la guerre, se consolait en disant : « Après tout les Français sont suffisamment affaiblis par leur régime de succession. »

Sans faire de nouvelles lois, il faudrait restaurer la liberté de tester : à tout le moins report à la moitié, dans tous les cas, de la quotité disponible.

Mais nous sommes loin de ces réformes avec le socialisme qui nous guette et nous envahit.

Dans les milieux ouvriers, jusqu'ici assez réfractaires au calcul homicide, la contagion, grâce au socialisme, gagne de jour en jour. D'infâmes réclames sont envoyées à domicile aux gens mariés ; d'immondes conférences sont faites dans les villes aux auditoires populaires. « Apprends, dit l'*Ouvrier*

(1) Dr Bertillon, *La dépopulation de la France* (Alcan).

Syndiqué du 1er septembre 1906, que la doctrine néo-malthusienne, en honneur chez nos bourgeois à fils unique, est à ta portée ; renseigne-toi près de tes camarades du Syndicat qui la connaissent et qui s'en trouvent bien. » Et depuis cette date, la presse innomable n'a cessé de pulluler et son audace de grandir, en proportion de la complicité criminelle d'une magistrature et d'un gouvernement qui trahissent et tuent le pays.

Il faut, à l'aide des travaux de M. Bertillon, de M. Cheysson, de M. Arren et d'autres, regarder de près ces graphiques et ces chiffres, trop éloquents dans leur sécheresse scientifique.

En 1789, la population française représentait 27 p. 100 de la population totale des grandes puissances :

	Millions d'habitants.
La France comptait.	26
La Grande-Bretagne et l'Irlande. .	12
La Russie	25
L'Allemagne	28

En 1900, la France ne comptait plus que pour 12 p. 100, savoir :

France	39
Grande-Bretagne, Irlande. . . .	41
Autriche-Hongrie.	45
Allemagne.	56
Russie d'Europe	100
Italie.	32

Et depuis cette date de 1900, la « marche à la mort » n'a cessé de s'accentuer, de se précipiter.

Et cette carte, qui fait frissonner, des départements-tombeaux !

Même en 1901 où, pour l'ensemble du pays, les naissances l'emportaient sur les décès, la France comptait 33 départements où les cercueils étaient plus nombreux que les berceaux !...

En 1905, ces départements-tombeaux s'élèvent à 44. Ils se groupent en cinq foyers de dépopulation : Normandie, Gascogne, Var et Basses-Alpes, Aube, Puy-de-Dôme.

Dans ces départements-tombeaux, on a communément 4 décès pour 3 naissances ; dans d'autres, comme dans l'Orne, on a 3 décès pour 2 naissances.

« A ce compte, écrit M. Bertillon, il suffit d'une génération pour ruiner un pays. Mais ici tout se passe sans souffrance et tous s'en moquent. C'est la mort par le chloroforme, nullement douloureuse, et pourtant c'est la mort. »

Il y a quatre ans, l'Allemagne avait moitié plus de conscrits — 450.000 — que la France : 280.000. Dans cinq ans, la proportion en faveur de l'Allemagne aura doublé.

Et alors ?

Alors, l'hervéisme sera devenu inutile.

« La politique des races est impitoyable, dit le Dr Rommel. Quand une nation grossissante en coudoie une plus clairsemée, formant centre de dépres-

sion, il se produit un courant d'air vulgairement appelé *invasion*, phénomène pendant lequel la loi et la morale sont mises provisoirement de côté. »

Que les chrétiens réagissent, s'il y a encore des chrétiens, c'est-à-dire des hommes et des femmes capables de sacrifices, des hommes qui sachent se condamner au travail, eux et leurs enfants; des femmes décidées à être autre chose que des poupées vides, et à préférer aux intrigues de boudoir les joies saintes et profondes, chèrement achetées, de la maternité.

Sans cette réaction (et seul un miracle proprement dit, et inouï dans l'histoire, peut la rendre possible), nous irons jusqu'au bout du « suicide national » et nous subirons, dans ses dernières conséquences, l'anathème évoqué par certaines paroles bien connues : « Une nation où les hommes ont peur de la guerre et les femmes de la maternité, est une nation perdue. »

Mais cette réaction, familiale et sociale, morale et religieuse, elle ne se produira *jamais*, *jamais*, sous le régime maçonnique et antireligieux que nous subissons.

Ce régime n'a pu naître et ne peut se maintenir qu'en vertu même de la corruption dont meurt la France.

BERNARD GAUDEAU.

ESCHYLE ET L'AÉROPLANE

Sous ce titre, notre excellent collaborateur, M. le baron de Bernon, nous envoie la curieuse note qu'on va lire, et qui n'intéressera pas seulement les hellénisants, mais tout le monde. Elle prouve au moins que l'imagination créatrice des Grecs avait non pas inventé, mais rêvé l'aéroplane. Mais elle montre aussi qu'ils en réservaient l'usage aux dieux ou aux demi-dieux. Icare fut puni par Phébus pour avoir attenté aux espaces célestes, domaine des Immortels. N'est-ce pas un peu la même idée qui est exprimée dans le psaume *In exitu* : « Le ciel des cieux appartient au Seigneur : le domaine qu'il a donné aux fils des hommes, c'est la terre. *Cœlum cœli Domino : terram autem dedit filiis hominum.* »

C'est peut-être pour cela qu'un ministre éphémère, M. Dumont, si je ne me trompe, proclamait naguère cette stupéfiante découverte, que la Bible n'avait inventé ni le téléphone, ni la télégraphie sans fil, ni l'aéroplane !...

Assurément, pas plus que M. Dumont n'a inventé l'Amérique !

L'aéroplane ne servira-t-il pas un jour à transporter des missionnaires, à faire voyager la foi à travers le monde, à répandre la bonne nouvelle, à

hâter le règne de Dieu ? Qui peut prévoir l'avenir ? Fénelon, dans son célèbre sermon de l'Epiphanie, ne voyait-il pas, comme le Prophète, les apôtres voler de continents en continents ? « Qui sont ceux-ci, disait-il, qui volent comme les nuées ? Vents, portez-les sur vos ailes !... »

Mais revenons à Eschyle, premier inventeur d'aéroplanes. Tout au moins, nul ne pourra désormais contester que l'auteur des *Perses* détient un record. Il est le premier à avoir mis l'aéroplane à la scène. Aucun auteur dramatique contemporain, à ma connaissance, n'a encore osé rien de pareil. Ces vieux classiques sont décidément plus modernes que nous.

Voilà un argument que n'avait pas prévu Agathon et qu'il faut signaler à M. Jean Richepin.

Et voici la note de notre collaborateur :

« Si les modernes n'ont pas encore pu complètement résoudre le problème de la navigation aérienne, l'idée n'en paraît pas moins remonter à l'antiquité.

Le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, à l'approche des Océanides et avant qu'elles n'entrent en scène, s'écrie :

Φεῦ, φεῦ ! τι ποί αὖ κινάθισμα κλύω
πέλας οἰωνῶν, αἰθὴρ δ'ἐλαφραῖς
πτερύγων ῥιπαῖς ὑποσυρίζει ;

Euh, euh ! quoi encore ? qu'est-ce que j'entends ?
tout proche un bruit d'oiseaux ? l'air
à des chocs d'ailes rapides se mettrait-il a siffler ?

Et plus prudent sur le rocher où l'a rivé la vengeance de Jupiter que le sectaire Berteaux sur la piste d'Issy à la porte des séminaristes qu'il avait expulsés, le Titan ajoute :

πᾶν μοι φοβερὸν τὸ προσέρπον.

J'ai à craindre tout ce qui approche.

Les Océanides, probablement dans un mouvement de ballet, apparaissent. On ne voit pas l'appareil qui les a amenées, elles l'ont laissé hors de la scène, mais elles le décrivent en ces termes :

ἥδε τάξις πτερύγων
θοαῖς ἁμιλλαῖς προσέβα.
...συ-
θὴν δ'ἀπέδιλος ὄχῳ πτερωτῷ.

Notre troupe avec le rapide élan des ailes est venue;
...j'ai sauté
en hâte sans chaussure dans un char que portent des [ailes.

Quelque Archimède, dans le lointain des vieilles civilisations asiatiques dont la Grèce porte le reflet légendaire, n'avait-il pas, du moins en petit et pour un jouet, trouvé la solution du problème qui nous tourmente ?

J.-A. DE BERNON.

UN SOUVENIR A PROPOS DU PREMIER BOUT DE L'AN DE MGR AFFRE

J'ai lieu de croire que la lettre qu'on va lire fut destinée à Louis Veuillot. Trouvée par un de mes amis dans des papiers de famille, elle fut écrite par le père de mon ami, mais ne fut pas envoyée, ainsi qu'en témoigne une note. Or, elle est évidemment adressée à un journaliste, et l'auteur de cette lettre était lié avec Louis Veuillot.

Cette lettre fixe un détail d'histoire attristant : l'abstention totale des pouvoirs publics (déjà !) au premier service anniversaire célébré à Notre-Dame, un an après la mort de Mgr Affre sur les barricades. A ce titre, elle n'est pas dénuée d'intérêt pour l'histoire religieuse. Elle est datée du 30 juin 1849.

« J'ai assisté mercredi dernier au service à la métropole en l'honneur de l'héroïque archevêque de Paris, Mgr Affre. J'ai été douloureusement affecté de ne voir *aucune des autorités civiles ou militaires présentes* à l'anniversaire qui rappelle un dévouement aussi grand. Aucun des hommes qui étaient au pouvoir pendant les terribles journées de juin 1848, et qui ont été les témoins de cet admirable sacrifice n'étaient là ! La garde nationale elle-

même n'était représentée que par *deux honorables citoyens* qui ont eu le bonheur de conserver le souvenir de cet acte sublime de charité.

« Plusieurs centaines de femmes composaient l'assistance de la nef. Les banquettes tendues de noir, réservées au *monde officiel*, étaient complètement désertes. Les curés de Paris, des Frères de la Doctrine Chrétienne, l'honorable M. Larabit et son ami M. Riccard, quelques membres de la famille composaient l'assistance du chœur.

« Magistrats, Armée, Garde nationale, Bourgeoisie, Ouvriers — tous ont donc oublié l'archevêque mort martyr de son dévouement à son peuple ! — Non, je ne puis croire à tant d'ingratitude. — A-t-on, oui ou non, fait des invitations? Telle est la question que je vous prie d'adresser par la voie de votre estimable journal. Car les feuilles politiques de toutes couleurs, disent en rendant compte de cet anniversaire de la mort de M. Affre, que l'*assistance était modeste*. Sa charité cependant a été *grande*... »

A cette lettre était jointe une coupure de journal ainsi libellée :

« Ce matin à 10 heures, a eu lieu, à Notre-Dame, le service du bout de l'an de l'Archevêque de Paris.

« Tout le clergé de Paris assistait à cette triste cérémonie. On a remarqué avec surprise qu'aucun personnage officiel n'était présent. Un seul représentant, M. Larabit, s'était fait un devoir de se joindre à la famille du prélat.

« M. Sibour, archevêque, a officié pontificalement. La messe a été chantée en faux bourdon. »

LA LUTTE SCOLAIRE EN BAVIÈRE

Il est intéressant de constater avec quelle vigueur le peuple catholique de Bavière, dont les écoles chrétiennes sont menacées par des menées et des mesures pourtant infiniment moins impies et moins sectaires que les lois qui nous oppriment et qu'on veut aggraver, semble décidé à se soulever pour donner à ses évêques, dans la défense de l'âme des enfants, un appui vraiment efficace. Peut-on espérer qu'il en sera de même chez nous ?

« L'année dernière, écrit la *Semaine Religieuse* de Paris (1), les évêques de Bavière avaient pris position contre l'organe de l'Association des instituteurs de leur pays, le *Journal des Instituteurs bavarois*, qui, depuis quelque temps, se faisait un malin plaisir de molester les convictions religieuses de ses abonnés catholiques. Pour cela, ils s'étaient adressés à la rédaction du dit *Journal*, et l'avaient priée de cesser ce jeu, sans quoi ils se verraient obligés d'en interdire la lecture aux instituteurs catholiques. Mais la rédaction fit la sourde oreille, d'où une nouvelle lettre collective de l'épiscopat bavarois, parue il y a quelques mois, pour réclamer

(1) 1er juillet 1911.

à nouveau la cessation de ces attaques contre la religion et l'Eglise. »

Dans cette lettre il était dit, entre autres choses, ceci :

« Les évêques de Bavière ne cesseront d'élever la voix quand il s'agira de dénoncer les périls de l'époque. Aucun devoir ne leur tient plus au cœur, car aucun ne leur impose une plus grande responsabilité...

« Or, il y a quelque temps, nous nous sommes vus obligés de parler à l'occasion d'une chose qui nous affecte péniblement. Et cela, nous ne l'avons pas fait en termes menaçants, mais plutôt sur le ton de la prière et de l'exhortation paternelle, attendu que nos paroles s'adressaient à des enfants de l'Eglise.

« Il s'agissait d'une publication spéciale, servant d'organe à une association, et le contenu de notre prière était d'obtenir ou bien la suppression de l'obligation à son abonnement, ou bien la cessation de ses attaques contre la religion et l'autorité de l'Eglise... Mais cette prière a été éconduite en termes qui trahissent une méconnaissance complète de la situation juridique en notre pays... Un tel procédé ne saurait être envisagé trop sérieusement. Il ne s'agit ni plus ni moins que de la mise en péril du quatrième commandement de Dieu dans son application aux relations des catholiques avec l'autorité ecclésiastique, mise en péril qui est d'autant plus regrettable, et dont les conséquences sont d'autant

plus funestes, qu'elle provient de gens qui, par suite de leur profession, sont tenus à inculquer aux enfants l'observation de ce commandement dans toute sa teneur, par conséquent aussi dans son côté qui regarde l'autorité ecclésiastique et l'autorité civile. La sainteté intangible de ce commandement, sa portée qui atteint jusqu'aux fibres les plus intimes de la vie de la foi, subirait un rude coup si les évêques venaient à garder le silence en face d'une telle violation.

« Aussi devons-nous expressément exiger que les attaques en question cessent ou que les membres catholiques de l'Association réclament la suppression de l'abonnement obligatoire au *Journal des instituteurs*. Nous espérons qu'on nous épargnera la peine d'aller plus loin. »

Le journal en question, au lieu de déférer à cette mise en demeure, osa exprimer l'intention de continuer dans la même voie qu'auparavant. Cette attitude a décidé les catholiques bavarois à agir par eux-mêmes. Dans une immense réunion, tenue à Munich en juin, l'avocat Kumpf a prononcé un discours qui a soulevé l'enthousiasme et dont voici les principaux passages :

« La situation est grave, très grave. Nous avons entendu ce que les évêques ont dit, et ce que l'Association des instituteurs bavarois a répondu. Que dit maintenant le peuple catholique ? Il remercie d'abord de tout cœur ses évêques de s'être opposés, d'une manière à la fois si énergique et si pater-

nelle, à l'esprit hostile à la foi et à l'Eglise, qu'on veut de plus en plus inculquer aux instituteurs catholiques de notre pays.

« Le peuple catholique déplorerait amèrement que, par la propagation d'un tel esprit, les liens de confiance qui unissent les parents et les maîtres fussent ébranlés. Pour lui, les évêques sont les seuls juges institués par Dieu pour décider, en dernier ressort, si, dans tel cas donné, une doctrine est contraire à la foi et aux mœurs... Comme leur exhortation s'adresse à chaque instituteur catholique de l'Association en particulier, et non à l'Association en général, il est à croire que les intéressés prendront conseil de leur conscience et obéiront à leurs pasteurs...

« Pour nous, pères et mères catholiques, nous ajouterons encore un mot, et nous exprimerons notre volonté bien arrêtée de ne rien laisser ébranler dans le caractère chrétien de notre école primaire, de même que dans celui de l'éducation de notre jeunesse, c'est-à-dire que nous maintiendrons l'école confessionnelle. Puisse notre appel être entendu partout où il devrait l'être ! L'Etat aurait bien, lui aussi, le devoir d'envisager avec autant d'inquiétude que les évêques l'évolution qui est en train de se faire parmi les instituteurs, mais il se contentera de la regarder les bras croisés. Pour nous, peuple catholique, nous ne ferons pas ainsi, nous nous y opposerons de tout notre pouvoir. A ce point de vue, nous sommes du même avis que

nos évêques : paix et relations pacifiques avec ceux qui veulent la paix et des relations pacifiques, mais guerre acharnée aux tendances qui voudraient enlever à notre école chrétienne son caractère chrétien. »

LA DISPARITION DE LA « REVUE AUGUSTINIENNE. »

Le dernier numéro de la *Revue Augustinienne* a été publié le 15 décembre 1910.

C'est un événement regrettable pour la saine doctrine catholique et pour l'apologétique, que la disparition de cet excellent « bulletin mensuel des maisons d'études des Augustins de l'Assomption », qui cesse de paraître à la fin de sa neuvième année d'existence et avec son 105e numéro.

Fondée par le R. P. Edmond Bouvy, professeur et écrivain érudit et délicat, elle s'engagea dès le début et se maintint dans une ligne doctrinale de ferme orthodoxie et une tenue scientifique sérieuse et remarquée.

Le sommaire du dernier numéro rappellera l'intérêt des questions traitées.

I. — Art chrétien. — *Les Rois Mages d'après les artistes*, Abel FABRE.

II. — Philosophie sociale. — *Origine du pouvoir. Scolastiques anciens, scolastiques modernes, II*, Louis Fabre.

III. — Vieille et jeune Sorbonne. — *La crise du français*, Hippolyte GIRY.

IV. — La Communion des enfants. — *En marge du décret « Quam singulari »*, Louis FROMENT.

V. — Mélanges. — *Documents nouveaux relatifs au Concordat de 1516*, Roch DE CHEFDEBIEN.
Un patriarcat melkite, C. G.

VI. — Les idées et les faits.
Bulletin de Théologie : *Le développement du dogme. — La satisfaction du Verbe incarné chez les prédicateurs. — A propos de la grâce efficace. — Protodulie : du culte de saint Joseph. — Prêche-t-on le molinisme?* Lucien MAUPRÉAUX.

VII. — Les livres.

VIII. — Réflexions et lectures.

Dans presque tous les articles il y avait quelque chose à prendre, et dans quelques-uns beaucoup. Et ce n'est pas un éloge banal.

Le souci de se rattacher doctrinalement à « l'augustinianisme », qui n'est pas toujours la doctrine de saint Augustin, — pas plus que le « thomisme » n'est nécessairement celle de saint Thomas, — portait bien parfois les auteurs, dont beaucoup étaient jeunes, à certaines outrances contre ce que l'on appelle (souvent aussi fort mal à propos) le molinisme, — et à un certain esprit de système. Mais qui n'a son système? Inspirées par une foi sincère et tempérées par un esprit de charité, les luttes de systèmes théologiques sont fécondes.

Il convient de faire le salut de l'épée à ce vaillant et regretté confrère, et de souhaiter sa résurrection.

B. G

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE du Numéro de Janvier-Mars 1911

SOMMAIRE du Numéro d'Avril-Mai 1911

SOMMAIRE du Numéro de Juin 1911

SOMMAIRE du Numéro de Juillet 1911

Le Gérant : J. TÉQUI.

Imprimerie Téqui et Guillonneau, 3 *bis*, rue de la Sablière, Paris.